

Jean-Pierre BONNIN

QUI A RESSUSCITE LE PAPE JEAN ?

Roman policier

(2016)

CHAPITRE I

Rome, Italie, 2045

La résurrection des morts est au cœur de la religion chrétienne. Déjà mentionnée dans l'Ancien Testament, comme l'atteste la résurrection du fils d'une veuve par le prophète Elie au Xème siècle av. J.C., elle apparaît plusieurs fois pendant le ministère de Jésus Christ en particulier lorsque la fille de Jaïre ou Lazare sont ramenés à la vie. Elle trouve sa suprême expression lorsque Jésus ressuscite le troisième jour après sa mort sur la croix, éclatante victoire avant son Ascension à la vie éternelle. Cette croyance des chrétiens en la résurrection des morts est affirmée avec vigueur dès le plus ancien texte du Nouveau Testament : la première épître aux Corinthiens écrite vers l'an 55 par l'Apôtre Paul. Cette épître allègue les nombreuses personnes encore vivantes témoins du retour à la vie du Christ survenu une vingtaine d'années auparavant. La résurrection est promise à tous les hommes aux derniers temps terrestres, lorsqu'ils seront jugés par Dieu et assignés soit au Salut soit à la Damnation. Cette foi en la résurrection est réaffirmée lors du Concile œcuménique de Constantinople de l'année 381, convoqué par l'empereur Théodose Ier, modifiant et complétant le credo établi au premier concile œcuménique de Nicée. Cette profession de foi proclame que tout chrétien « attend la résurrection des morts » (Προσδοκῶ ἀνάστασιν νεκρῶν), croyance toujours professée aujourd'hui par le crédo récité lors des offices religieux de l'Eglise catholique qui affirme que tout chrétien « croit à la résurrection de la chair et à la vie éternelle ».

Cette certitude en une prochaine résurrection a facilité chez certains chrétiens l'acceptation de miracles par lesquels des Saints ressuscitent des morts. Ainsi Saint Nicolas de Myre redonne vie à trois petits enfants tués par un infâme boucher, découpés et conservés dans un saloir ! Ou Saint Claude, évêque de Besançon, ressuscite plusieurs bébés et se voit nommé « Thaumaturge » ou Saint Thomas de Villeneuve qui ramène à la vie un garçonnet décédé.

Mais les résurrections avérées restant très rares, les catholiques ont souvent vu un indice de sainteté et d'une résurrection certaine dans l'absence de décomposition des corps de défunts lors d'exhumation plusieurs années après leur mort. Ainsi nul doute que Saint Hubert, patron des chasseurs, se relèvera à la vie puisque son corps a été retrouvé parfaitement intact un siècle après sa mort en 825. De même la sainteté de l'archevêque de Cantorbéry, Edme d'Abingdon, mort et enterré à l'abbaye bourguignonne de Pontigny en 1240, est patente puisque son corps est resté bien conservé après son décès. Bernadette Soubirous, témoin en 1858 des apparitions de Lourdes, est certainement une sainte promise à la résurrection puisque sa dépouille a été retrouvée dans un état de conservation extraordinaire des décennies après son trépas. Son corps exposé à Nevers, le visage recouvert d'un masque de cire, attire chaque année des milliers de pèlerins. Ou plus récemment, le prêtre capucin stigmatisé Padre Pio, mort à San Giovanni Rotondo en 1968, canonisé en 2002, a montré lors de

son exhumation en 2008 un corps assez peu dégradé, preuve évidente de sa future résurrection et motif à son ostentation dans une châsse de verre.

L'Eglise catholique aime à laisser se développer l'idée que le corps d'un mort resté presque intact plusieurs années après son inhumation est un signe divin de reconnaissance de la perfection morale et religieuse de la personne décédée, lui garantissant le Salut et la vie éternelle. Ainsi, en l'année 2045, lorsqu'elle décida de canoniser le pape Jean XXIV qui avait été souverain pontife une vingtaine d'années auparavant, elle fit savoir que le corps du défunt avait été retrouvé intact lors de l'ouverture de son cercueil avant son transfert dans la basilique St Pierre de Rome. L'élection de ce pape, originaire de Vénétie, avait succédé à celles de plusieurs papes non italiens et avait renoué avec la longue série ininterrompue du XVIème au XXème siècle de papes nés dans la péninsule. C'était un pape de compromis élu lors d'un conclave qui n'avait pu se décider entre un cardinal réformateur désirant permettre le mariage des prêtres, la contraception sous certaines conditions et l'accès aux sacrements pour les chrétiens divorcés et les homosexuels, et un cardinal conservateur continuant à condamner sévèrement la contraception, le divorce et l'homosexualité. Son élection au neuvième tour de scrutin avait été une surprise mais il avait su très vite être aimé et se rendre populaire par sa simplicité, son humilité et sa bonhomie. Il était âgé de soixante-dix ans au moment de son accession au trône de St Pierre. De taille moyenne, il était corpulent. Son visage ovale était joufflu le front agrandi par une calvitie naissante. Ses pommettes rondes et saillantes encadraient un nez bourbonien. Ses lèvres étaient charnues et son sourire reflétait une sincère bienveillance. Ses yeux petits étaient vifs et mobiles.

Jeune, au séminaire de Vérone, il avait reçu une solide formation en théologie et en lettres classiques : il maîtrisait totalement la langue latine, avait de bonnes bases en grec ancien, parlait couramment français et anglais, mais avec un fort accent italien. Ses connaissances de l'allemand et de l'espagnol étaient plus limitées. Ordonné prêtre en 1980, il avait été un pasteur proche des personnes modestes ou pauvres. Evêque détaché au Vatican, pendant trois ans il avait été membre de la congrégation pour la doctrine de la foi avant d'être créé cardinal.

Comme pape, sa seule réforme significative avait été l'autorisation donnée aux hommes mariés, âgés de plus de cinquante ans, de devenir prêtre, en exigeant de leur part et de celle de leur épouse une conduite morale et religieuse exemplaire. Il avait ainsi trouvé un moyen de pallier le sérieux manque de vocations à la prêtrise dans les pays développés. Il avait aussi beaucoup agi pour améliorer les relations de l'Eglise catholique avec les autres confessions chrétiennes et les autres religions. Il s'était toujours montré farouchement hostile à l'avortement, à l'euthanasie et à l'ordination des femmes et avait été très hésitant à tolérer l'homosexualité qu'il considérait comme un péché majeur ou la contraception même pour les cas justifiés par de sérieuses raisons de santé ou de pauvreté.

Agé au moment de son élection, le pape Jean mourut victime d'un infarctus cinq ans plus tard. Après des funérailles grandioses célébrées place St Pierre de Rome, son

triple cercueil avait été enterré dans la crypte de la basilique, proche de l'endroit où la tradition situe le tombeau du premier pape, l'apôtre Pierre. Là reposent nombre de papes, rois, reines, princes et cardinaux, les plus anciens tombeaux datant de plus de mille ans. Cette nécropole papale, aussi appelée « grottes vaticanes », se situe au niveau de l'ancienne basilique constantinienne construite vers 330. Elle est située sous la nouvelle basilique érigée vers 1540. Elle résulte de la décision d'élever le nouveau bâtiment afin d'en améliorer la luminosité. Son entrée depuis l'extérieur se fait à partir de la place des premiers martyrs via l'office des fouilles ainsi nommé depuis les fouilles entreprises sur ordre de Pie XII pour retrouver le tombeau de St Pierre.

Très vite après la mort du pape Jean de nombreux fidèles demandèrent qu'il soit proclamé bienheureux. Ils insistèrent afin que la Commission vaticane pour la cause des Saints ouvre rapidement un procès en béatification. Pour eux, il était évident que ce pape « sel de la terre et lumière du monde, artisan de concorde et de paix, débordant d'amour du Christ et des hommes », devait être canonisé. La Commission fut plus lente qu'espéré. Elle eut un certain mal à reconnaître des miracles attribuables à ce pape mais finalement sa béatification fut prononcée.

La tradition de l'Eglise catholique veut que la dépouille d'un pape béatifié soit transférée de la crypte à la nef de la basilique Saint Pierre après une messe solennelle et une cérémonie majestueuse sur le parvis de l'église. La date de cette béatification fut fixée au dimanche 18 juin 2045, journée très proche du solstice d'été assurant un ensoleillement maximum, symbole de la lumière irradiée par le pape. Quelques mois avant cette célébration, en février, les cercueils du pape furent exhumés et ouverts. Son corps fut retrouvé dans un excellent état de conservation, preuve indéniable pour ses pieux admirateurs qu'il faisait bien partie de la communauté des Saints. La nouvelle de cette préservation quasi miraculeuse se répandit rapidement dans les cercles catholiques et de nombreuses voix s'élevèrent pour demander que le corps de ce saint pape soit exposé dans un cercueil de verre comme les papes Pie X ou Jean XXIII. La Commission pour la cause des Saints recommanda au pape en place, Etienne X, d'accepter cette requête. Un cercueil en cristal fut commandé à la meilleure manufacture de verre d'Italie. Il fut décidé que, comme pour certains de ses prédécesseurs, le cercueil préservant le défunt pape Jean serait présenté aux Romains lors d'une procession dans les rues de la Ville dont il avait été l'évêque. De nombreux journalistes ou chroniqueurs se moquèrent de cette décision. Les plus gentils insistaient sur le caractère archaïque et puéril de cette exposition, plus digne de Blanche Neige que d'un pape; les plus méchants la comparaient à celles de momies égyptiennes, de Lénine ou de Mao Tsé Toung. Beaucoup critiquèrent cette exhibition d'un mort, même si son apparence était magnifiée par de somptueux habits d'apparat, car cela pouvait traumatiser enfants ou âmes sensibles. A quoi d'autres répondirent qu'il était hypocrite de toujours vouloir cacher la mort et qu'il était bon de rappeler de temps en temps, même aux enfants, que la condition humaine implique une fin mortelle. Le Vatican affirma qu'il était légitime que le pape Jean traverse une dernière fois Rome qu'il avait tant aimée et où il était encore tant aimé. Aucune partie de son corps ne serait vraiment visible, son visage étant recouvert d'un mince masque de cire

à son image et ses mains dissimulées sous sa mosette de velours rouge bordée d'hermine blanche et sous les longues manches brodées de son rochet blanc.

L'organisation des cérémonies de béatification fut confiée au cardinal Valerio Matteo. C'était un Italien, né comme Jean XXIV en Vénétie. Âgé de plus de 65 ans, il terminait sa carrière au Vatican, aigri, ce qu'il n'aurait jamais reconnu. Il avait été archevêque d'Ancône, capitale de la province des Marches, sans qu'un pape ne lui confie la charge d'une des grandes métropoles italiennes, ce qu'il avait toujours secrètement espéré. Tardivement créé cardinal, il avait été muté au Vatican pour prendre en charge la gestion administrative du Saint Siège et devenir président du dicastère pour l'Economie. Il était le responsable de la coordination des messes, processions, célébrations, fêtes et audiences organisées par le Vatican. S'être vu confier des missions essentiellement administratives et économiques l'avait déçu. Il aurait préféré être nommé préfet d'une congrégation en charge de questions religieuses comme celle *Pro Doctrina Fidei* dont la mission est de protéger et promouvoir la doctrine et les mœurs conformes à la foi de l'Eglise, ou celle *De Studiorum Institutis* ayant autorité sur l'éducation dispensée dans les universités et les écoles catholiques. Il était très troublé par l'évolution des mœurs dans son archevêché d'Ancône : augmentation du nombre des divorces, recours fréquent à l'avortement, institutionnalisation des mariages gays, banalisation de la pornographie... Tout cela lui semblait un retour aux mœurs barbares de l'Antiquité. Il était férocelement hostile à ces changements. L'avortement et l'homosexualité lui semblaient être des péchés abominables.

Le cardinal Matteo admirait et révérait le pape Jean qu'il avait rencontré de nombreuses fois. C'était ce pape qui l'avait nommé évêque lorsqu'il avait 40 ans. Le cardinal appréciait ses positions conservatrices concernant les mœurs et la doctrine catholique. Il était très désireux d'organiser des cérémonies parfaites pour sa béatification et s'impliqua plus que d'habitude dans leur préparation. Son souci premier était le temps qu'il ferait le jour de la présentation du pape défunt dans les rues de Rome, fixé au samedi 27 mai, week-end de la Pentecôte, et le jour de la béatification sur la place St Pierre. Certes ces deux journées de fin de printemps sont souvent ensoleillées à Rome et il était admis qu'elles seraient reportées si le temps était très mauvais. Pour assurer un beau temps, chaque soir, le cardinal priait le Ciel d'accorder une météo clémente. Son deuxième souci était la présence du peuple de Rome le long du trajet choisi pour la procession du 27 mai. Bien que le souvenir du pape Jean soit encore très vivace, le cardinal craignait une foule clairsemée dans les rues empruntées par le cortège. Il ne ménagea pas sa peine pour assurer une forte présence de fidèles. Chaque propriétaire d'immeuble bordant le parcours fut contacté. On lui demanda de décorer sa façade par des images pieuses, des tapis ou des photographies géantes du visage du pape généreusement distribuées. Les curés des paroisses traversées et même ceux des paroisses adjacentes furent invités à rassembler un maximum d'ouailles le long de l'itinéraire. On demanda aussi aux principaux séminaires et couvents de Rome d'envoyer des délégations importantes pour rendre hommage au pape défunt. Enfin, la veille de la procession, un encart était prévu dans

les principaux quotidiens romains informant du trajet et invitant les habitants à assister à cette commémoration. Les chaînes de télévisions avaient aussi promis de signaler cette procession dans leurs journaux télévisés de mi-journée.

Le cardinal Matteo décida de l'itinéraire du cortège dans Rome. Sa longueur devait correspondre à une procession d'environ une heure, donc de ne pas excéder une dizaine de kilomètres. Le cardinal voulait absolument qu'elle passe devant la basilique St Jean de Latran, *omnium urbis et orbis ecclesiarum mater et caput*, consacrée au Très Saint Sauveur et à Saint Jean-Baptiste et à Saint Jean l'Évangéliste. Le pape Jean avait choisi son nom en hommage à ces deux saints. Le cardinal désirait également que le cortège passe devant la grande synagogue de Rome située face au Tibre le long du lungotevere de Cenci pour rappeler les contributions positives au dialogue judéo-chrétien et l'énergique rejet de tout antisémitisme pendant le pontificat du pape Jean. Ces deux passages obligés imposaient un chemin par la piazza Venetia et le Colisée à l'aller, le Circo Massimo et les quais du Tibre au retour. Informés de ce projet d'itinéraire les curés du quartier du Trastevere, en particulier celui de la basilique Santa Maria, arguant qu'elle était plus ancienne que celle du Latran, demandèrent que le cortège traverse leurs paroisses restées très populaires, ce que le cardinal accepta. La coopération de la police italienne était indispensable à la réussite de cette manifestation : il fut décidé que six motards en grand uniforme escorteraient la procession précédée par une voiture de police, que la circulation automobile serait interdite le long du parcours et qu'un ou plusieurs policiers seraient placés à chaque croisement, avec pour consigne d'arrêter, le plus souvent en utilisant les feux tricolores, la circulation venant des rues perpendiculaires. La totalité de la compagnie pontificale des gardes suisses était mobilisée. La vitesse des véhicules fut fixée à 15 km/hr ce qui, compte tenu d'inévitables ralentissements, était cohérent avec une durée d'une heure.

Le cercueil du pape, qui jusque-là avait été gardé dans la chapelle du tombeau, fut amené, la veille de sa présentation, de la crypte de la basilique Saint Pierre à la sacristie jouxtant le palais della Canonica. Là le corps fut transféré dans le cercueil de cristal qui avait été placé dans une salle du rez-de-chaussée ouvrant de plain-pied sur l'extérieur. Son accès était facile grâce à une large porte donnant sur la place des premiers martyrs. Le cercueil, volume à six faces presque parallélépipédique, avait été fabriqué en bronze et en verre de haute qualité par la meilleure entreprise italienne, Vetrostia, issue d'une longue tradition familiale. Il était lourd et avait été placé sur un plateau roulant qui permettait de le déplacer très facilement. Un chariot élévateur était prévu pour le manipuler et le hisser sur le toit de la camionnette devant le transporter dans les rues de Rome. Sa face supérieure formée de deux longs battants de verre fixés aux côtés par des gonds permettait de l'ouvrir. Ces deux battants ne devaient être hermétiquement plombés qu'au moment du dépôt définitif du cercueil dans la chapelle de la Visitation de la basilique St Pierre. La salle de la sacristie au fond de laquelle il se trouvait avait été transformée en chapelle et décorée avec des candélabres et images pieuses.

Quelques jours avant le samedi 27 mai, le cardinal Matteo fut rassuré : les prévisions météorologiques étaient excellentes : ciel clair, aucune pluie à craindre, vent faible et température agréable en fin d'après-midi. Le jour venu, un peu avant le départ du cortège fixé à 18 heures, le cercueil fut déposé par les mêmes manutentionnaires qui avaient livré le cercueil quelques semaines auparavant sur le toit d'une camionnette et solidement arrimé par six pinces bloquées par des clés. A l'heure précise, la camionnette et une voiture de police des gardes suisses quittèrent la Cité du Vatican par la porte Sainte Marthe dont la hauteur permettait tout juste leur passage. Là attendaient les motards, une voiture de la police italienne et un grand « pick-up » où avaient pris place les cameramen des chaînes de télévision vaticane et italienne et quelques journalistes-photographes. Quatre motards se placèrent en tête du cortège suivis des policiers italiens, du cercueil, des journalistes, des gardes suisses et de deux motards qui fermaient la procession. Le cardinal Matteo était assis à côté du chauffeur de la camionnette qui, outre le cercueil sur son toit, transportait en son intérieur quatre gardes suisses en civil chargés de la sécurité. Sur la plateforme du pick-up avaient été installées deux caméras permettant de filmer cette sortie dans Rome, l'une du Centre de Télévision Vaticane, l'autre de la RAI italienne. Les images de la CTV étaient retransmises en direct sur quatre écrans géants placés place St Pierre, ceux-là mêmes utilisés lors des audiences papales du mercredi matin. Ces images étaient offertes gratuitement à toutes les télévisions intéressées mais, à part une ou deux chaînes catholiques, aucune grande chaîne de télévision n'avait décidé de diffuser la totalité de cet événement, la plupart ayant prévu d'extraire de ces enregistrements de très courtes séquences pour les présenter aux journaux télévisés du soir. Dans la voiture de police vaticane se trouvait le commandant des gardes suisses, Gerhard Müller, originaire du canton de Lucerne et un officier sous ses ordres.

Sur la place St Pierre, en fin d'après-midi, des milliers de pèlerins et de touristes étaient rassemblés. Certains étaient venus spécialement pour honorer le pape défunt et pour assister à la petite cérémonie organisée vers 19 heures au retour du cortège. Une modeste tribune de cinq niveaux, pouvant accueillir environ deux cents personnes, avait été installée sur les escaliers montant à la basilique, elle-même décorée par une photographie géante du visage souriant du pape Jean. Cette tribune était réservée à quelques rares invités, des parents du pape, des représentants de son village natal et de sa province d'origine, une délégation de la ville d'Ancône, des officiels de l'état italien et de la mairie de Rome ainsi que de nombreux membres du clergé travaillant au Vatican dont certains l'avaient bien connu. Cinq cardinaux, reconnaissables à leur soutane pourpre, avaient pris place sur la première rangée de la tribune, dont le cardinal patriarche de Venise qui devait prononcer un très court discours d'hommage au retour du cortège. Une prière récitée par tous les présents clôturerait la cérémonie. Mais beaucoup de personnes présentes sur la place ce samedi n'étaient pas au courant de cette commémoration et souvent se montraient surprises et déçues de trouver la basilique fermée. La plupart d'entre elles décidaient cependant de rester sur la place, heureuses d'assister à un événement typiquement romain rappelant le souvenir d'un pape bienaimé.

Le soleil commençait son déclin à l'arrière de la basilique plaçant dans l'ombre sa façade. Mais la luminosité était encore suffisante pour éclairer les pierres en travertin jaune pâle de cet inébranlable monument, dominé par un dôme imposant, symbole de la puissance de l'Eglise catholique qu'on veut croire éternelle. Les rayons de l'astre couchant caressaient les deux bras de la massive colonnade créée par Le Bernin et les coloraient d'une resplendissante blondeur. Cette avalanche de lumière semblait vouloir donner vie aux statues des Saints et des Pères de l'Eglise, haut dressées sur la balustrade qui coiffe la colonnade, symbole de l'Eglise vivante qu'on veut croire triomphante. La foule s'était amassée le long des barrières métalliques dessinant un couloir de circulation qui, de la porte Ste Marthe, après être passé devant la basilique, rejoignait la piazza Pie XII et la via della conciliazione, ouvertures sur la Ville. C'est ce couloir qu'emprunta à très faible vitesse le cortège, dans un profond silence, entre deux haies d'hommes et femmes à l'air grave, visiblement impressionnés par ce spectacle funèbre. Mais quand le cortège quitta la place St Pierre et que son image fut relayée par les écrans géants, quelques timides applaudissements retentirent, vite repris par l'ensemble de la foule qui les amplifia en une ovation bruyante.

La sourde inquiétude du cardinal Matteo concernait la présence du peuple de Rome le long du parcours. Très vite sa crainte se dissipa. Des rangées fournies de fidèles bordaient des deux côtés la via della conciliazione, la plupart se signant au passage du cercueil, certains les larmes aux yeux, d'autres médusés, presque en extase, tous respectueux. Beaucoup d'immeubles avaient été décorés et de nombreuses photographies du pape Jean avaient été affichées aux façades. Le cortège traversa le pont Vittorio Emanuele II orné de drapeaux italiens et de fanions aux armories du Vatican. Il s'engagea dans le corso éponyme. Le palais de la chancellerie sur la droite du trajet avait été magnifiquement pavoisé avec de grands tapis représentant des images de saints ou de papes. A hauteur du campo de fiori une splendide mosaïque faite de fleurs représentait le pape Jean bénissant des enfants. Un groupe de jeunes gens joyeux lança sur le cortège des milliers de pétales blancs et rouges. Des dizaines de prêtres, séminaristes, moines, religieuses rassemblés sur le parvis de l'église Santa Andrea Della Valle d'où l'on pouvait entendre des chants religieux, applaudirent le cortège. Les policiers italiens en grand uniforme, portant fourragère et gants blancs, assuraient le bon déroulement de la procession en bloquant la circulation des rues adjacentes. La plupart des automobilistes arrêtés commençaient par maugréer mais, comprenant la raison de cette attente, l'acceptaient de bon gré tant le pape Jean avait laissé un excellent souvenir. Devant la façade harmonieusement symétrique de l'église du Gesù un groupe de Jésuites était venu rendre hommage au pape, entouré d'une foule de paroissiens regroupée autour de leur curé. Le cardinal Matteo était de plus en plus rassuré, le peuple romain était présent même si les fidèles rassemblés étaient souvent des personnes âgées avec plus de femmes que d'hommes. Heureusement de temps en temps les élèves d'écoles catholiques, en uniforme, bordaient les rues et agitaient de petits drapeaux en criant « Viva il Papa ». Au bout de la via del plebiscito le cortège tourna vers le piazze Venezia et San Marco. Sur les trottoirs, la foule était

plus éparses mais de nombreux touristes italiens et étrangers s'étaient massés sur les escaliers de la Condornata, montant la place du Capitole, ou ceux plus pentus de la scalinata, conduisant à la basilique Santa Maria in Aracoeli. Au passage, le cardinal Matteo jeta un regard sombre aux deux grandes statues des Dioscures Castor et Pollux, non seulement parce qu'ils avaient fait l'objet d'un culte superstitieux par les antiques romains mais parce qu'on soupçonnait ces deux demi-frères jumeaux de s'être aimés sexuellement. Lorsque le cortège s'engagea dans la via dei fori imperiali, il préféra admirer la triomphale colonne trajane, oubliant que l'empereur Trajan aimait avant tout les jeunes garçons, mais se félicitant qu'il n'ait pas persécuté les chrétiens et surtout que l'on ait sacralisé sa colonne en plaçant à son sommet la statue de Saint Pierre. Deux minces rangées discontinues de passants, étonnés par ce rare spectacle des pompes vaticanes mais toujours respectueux, bordaient la voie séparant les forums impériaux de Trajan, Auguste, Nerva à gauche et le forum romain à droite. On arriva au Colisée où une foule de fidèles, tous habillés de noir, se pressait aux ouvertures de l'arcade du premier niveau, emplacement idéal pour découvrir le cortège. Beaucoup se remémoraient les émouvantes processions aux flambeaux que le pape Jean menait chaque Vendredi Saint. Les voitures prirent alors la via di San Giovanni in Laterano, rue assez étroite qui sembla plus remplie de fidèles que la très large via dei fori. Des paroissiens du quartier qui s'étaient regroupés dans la cour de l'église San Clemente chantaient des cantiques d'espérance en la vie éternelle. Le seul arrêt prévu du cortège se situait entre la basilique San Giovanni et la chapelle Sancta Sanctorum. Il devait permettre une minute de recueillement et de prière entre la basilique où le pape Jean avait souvent célébré des messes solennelles et la chapelle abritant l'escalier du palais de Ponce Pilate ramené vers l'an 326 de Jérusalem à Rome, sur ordre de Sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin. Pour le cardinal Matteo, il n'y avait pas de lieu plus sacré rappelant la présence séculaire de l'Église catholique à Rome. Après avoir tourné au rond-point proche de la basilique, être repassé devant l'obélisque de Thoutmosis III, la procession prit l'étroite via dei Santi Quattro qui avait été libérée de toute voiture, avant de tourner à gauche sur la via San Gregorio, majestueuse allée frangée de hauts pins parasols qui dispensaient une ombre agréable. Des centaines de personnes s'étaient alignées sur la bordure du Mont Palatin qui surmonte de quelques mètres la via San Gregorio. Muets et immobiles, la plupart se signaient au passage du cercueil. Arrivé au bout de la voie, le cortège prit la via del Circo Massimo sans remarquer deux ouvriers émigrés qui faisaient leur prière en direction de La Mecque, accroupis dans un petit jardin boisé en dessous de l'église Saint Grégoire. Peu de fidèles s'étaient groupés le long de la voie rectiligne bordant le Circus Maximus ce qui conduisit la voiture de tête à légèrement accélérer. Laisant sur le côté l'église Santa Maria in Cosmedin devant laquelle s'étaient réunis des évêques, des prêtres et des fidèles des Églises romaines orientales, copte, syriaque, maronite, arménienne, chaldéenne, byzantine auxquels s'étaient joints des papes de l'Église orthodoxe. Ces religieux, habillés de vêtements ecclésiastiques inhabituels en Occident, voulaient à la fois témoigner de la persistance de la religion chrétienne en Orient et remercier le pape Jean de la sollicitude qu'il avait toujours montrée pour les Églises uniates. Après

être passé devant le temple circulaire d'Hercule Olivarius, que le cardinal Matteo aurait bien vu transformé en église, le cortège rejoignit les quais du Tibre. Il passa lentement en face de la grande synagogue de Rome. Là sur le trottoir attendait le Grand Rabin de la Ville, entouré de membres de la communauté juive, reconnaissables à leur kipa. Ils voulaient rappeler la contribution déterminante du pape Jean à l'amélioration des relations entre catholicisme et judaïsme. Tous se souvenaient de la visite du pape venu ici prier avec le Grand Rabin de l'époque. Au pont Garibaldi, la procession tourna à gauche, traversa le Tibre et prit les rues étroites menant à la piazza di Santa Maria di Trastevere. Les rues et la place étaient noires de monde, pas un balcon, pas une fenêtre inoccupés. Contrairement au reste du parcours, cette foule populaire était bruyante et agitée, criant avec vigueur « Viva il Papa », reprenant des cantiques et jetant fleurs et grains de riz. Cela inquiéta Gerhard Müller, le commandant des gardes suisses, qui savait que les deux battants de verre couvrant le cercueil n'étaient pas encore scellés et que le minuscule interstice de quelques dixièmes de millimètre les séparant risquait de laisser passer des grains ou des pétales de fleurs. Il fut soulagé quand le cortège retraversa le Tibre pour se diriger vers la Cité du Vatican. Là le long des quais la foule était éparse mais toujours respectueuse et silencieuse. Soudain sur le longotevere dei Tebaldi s'élevèrent des éclats de rire tapageurs provenant du bord du fleuve en contrebas. Trois jeunes garçons d'une douzaine d'années s'amusaient à faire ricocher des pierres plates sur la surface de l'eau. Leurs réussites ou leurs échecs les rendaient tellement joyeux qu'ils explosaient de rire, indifférents au cortège solennel qui passait plus haut sur le quai. Des fidèles choqués leur demandèrent d'arrêter un instant leur jeu, sans succès. Le cortège reprit le pont Vittorio Emanuele puis la via della Conciliazone en direction de la basilique Saint Pierre. Un sourire béat illuminait le visage du cardinal Matteo : tout s'était bien passé, cette procession avait été parfaitement réussie, sans nul doute avec le bienveillant concours du bienheureux pape Jean.

CHAPITRE II

La Résurrection

Une foule importante se pressait sur la place Saint Pierre. Outre de fidèles admirateurs du pape Jean venus lui rendre hommage, surtout des femmes âgées et des religieuses, elle rassemblait de nombreux touristes ou promeneurs. Ils avaient compris qu'une cérémonie typiquement romaine allait avoir lieu et avaient patienté en regardant la procession sur les écrans géants. De fervents chrétiens qui avaient assisté au départ du cortège dans les rues de Rome s'étaient également rendus place Saint Pierre pour être présents à son retour. Lorsque l'horloge de la basilique sonna sept coups et que la procession de voitures entra sur la place, plusieurs milliers de personnes y étaient massées, la majorité regroupée face à la tribune provisoire. Mais une partie avait préféré prendre du recul et se tenait autour des deux fontaines monumentales ou de l'obélisque central. La tribune surélevée, installée juste à l'emplacement de l'antique fontaine du pape Symmaque, était encadrée par des gardes suisses en grand uniforme aux éclatantes couleurs jaune et bleu, coiffés d'un morion rehaussé d'un panache rouge et tenant une longue hallebarde. Au premier rang étaient assis les cardinaux reconnaissables à leur soutane purpurine. Une estrade large de trois mètres avait été aménagée devant la tribune. Son élévation la mettait au même niveau que le toit de la camionnette transportant le défunt pape. En son centre, sur sa bordure, avaient été placés plusieurs micros très sensibles afin que la courte allocution du cardinal patriarche de Venise soit aisément retransmise ou enregistrée. Sur son côté une petite plateforme de même hauteur accueillait quelques cameramen professionnels, photographes et journalistes.

Les motards du cortège et la voiture de police italienne ne s'arrêtèrent pas, leur mission était terminée. Ils quittèrent la place Saint Pierre. Le pick-up des télévisions se gara près de la plateforme réservée aux médias. Seule la camionnette suivie de la voiture de police du Vatican vint s'immobiliser le long de l'estrade, face à la tribune. La foule la plus proche était retenue par une barrière constamment surveillée par des policiers, parallèle au bord de l'estrade, distante d'une quinzaine de mètres.

L'émouvante exposition du pape Jean avait un côté pathétique. Elle rappelait la tristesse attachée à la fuite du temps et l'affliction liée au vieillissement et à la mort de tout être humain. Ce sentiment se lisait sur les visages graves et figés des personnes présentes. Un profond silence avait oblitéré l'environnement de la place St Pierre où tous les regards fixaient, comme hypnotisés, la dépouille du pape en habits d'apparat. L'absence de la moindre petite brise, la douceur de la luminosité diffusée par le soleil couchant, le ciel parfaitement bleu et calme contribuaient à faire de cet instant un moment d'intense recueillement. Le patriarche de Venise s'avança vers les micros pour prononcer quelques mots. Soudain il s'immobilisa comme pétrifié, son visage exprimant stupeur et saisissement : les bras du pape défunt venaient de se lever et d'ouvrir les deux battants de verre couvrant le cercueil. Débarrassé du masque qui couvrait son visage, il s'était assis puis, assez lestement, s'aidant de ses mains, s'était

redressé. Sa lourde silhouette soulignée par les deux bandes rouge et or de son pallium et sa tête coiffée d'un camauro de velours en soie rouge bordé d'hermine, surplombaient la foule massée devant lui. Médusé le patriarche s'agenouilla en levant les bras écartés vers le ciel. Derrière lui dans la tribune, les invités à la cérémonie, tous debout, étaient comme paralysés, leurs visages dubitatifs, leurs yeux incrédules. Un long murmure de surprise parcourut les milliers de personnes présentes sur la place : beaucoup se signaient, plusieurs pleuraient, certaines tombaient à genou, d'autres tendaient vers le Saint Père leurs mains tremblantes, d'autres encore placées loin du cortège se précipitaient pour s'en rapprocher, un grand nombre enfin, comme par réflexe, photographiaient ou filmaient cet événement exceptionnel. Le pape Jean salua côté tribune et côté place comme il le faisait vingt ans auparavant, les bras légèrement avancés, la tête hochant avec douceur. Lorsqu'il commença à s'adresser à l'assistance, le son de sa voix repris et amplifié par les micros placés à proximité, de nombreux « chut » émanèrent de la foule pour exiger un absolu silence.

-- Très chers frères, très chers sœurs, laissez-moi exprimer mon immense joie d'être aujourd'hui avec vous. Je vous remercie du fond du cœur d'avoir gardé mon souvenir et d'être venu honorer ma mémoire. Vous savez combien je vous ai aimés pendant la période où j'ai été votre Pasteur et combien je vous aime encore depuis que mon âme a rejoint la Maison du Père. N'oubliez jamais que le premier commandement de Notre Seigneur Jésus est l'Amour : aimez Dieu de toute votre âme, aimez les hommes de tout votre cœur, aimez vos parents, vos époux, vos enfants, vos amis, vos collègues, vos voisins. Aimez vos frères catholiques et les chrétiens de toute confession. Aimez tous les hommes quelles que soient leurs croyances et leurs religions. Que cet Amour se traduise en charité pour les plus pauvres et en pardon pour ceux qui auraient pu vous offenser. Oui aimez la vie, le merveilleux don de Dieu. Elle doit être regardée comme absolument sacrée. Aimez la, respectez la, refusez la violence et la guerre, proscrivez l'euthanasie et l'avortement, interdisez la peine de mort. Souvenez-vous toujours de la Parole vivante du Christ : Dieu est Amour et Source de la Vie sur laquelle Il a répandu l'Esprit Saint.

Au revoir et à bientôt, chers frères et chères sœurs, soyez certains que nous nous reverrons auprès du Père et du Fils pour une vie éternelle emplie de l'Esprit Saint. En attendant, que Dieu vous garde. Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus bonae voluntatis.

Après avoir béni tour à tour les personnes regroupées sur la tribune et celles amassées sur la place Saint Pierre, le pape s'accroupit et se coucha dans le cercueil sans refermer les battants du couvercle. Il plaça le masque de cire sur sa figure et reprit la position allongée, immobile. Certains de ses parents qui l'avaient connu dans leur jeunesse, complètement bouleversés, essayèrent de s'approcher et de le toucher depuis l'estrade mais cela était impossible car l'espacement entre la bordure et la camionnette excédait deux mètres. Là, une de ses nièces, âgée d'une soixantaine d'années, en transe, agitée comme une feuille dans le vent, presque hystérique, répétait : « C'est lui,

je le reconnais, je le reconnais, je reconnais sa voix ...». Toutes les personnes présentes étaient comme paralysées et, pendant quelques secondes, restèrent figées, absentes. C'est le cardinal Matteo qui prit une initiative : il réintégra la camionnette dont il était descendu à l'arrivée du cortège et donna l'ordre au chauffeur de rentrer à l'intérieur du Vatican. Celui-ci, qui était toujours resté assis sur son siège et n'avait pas compris ce qui s'était passé, obtempéra sans montrer la moindre surprise, puisqu'on lui demandait de faire exactement ce qui était planifié. Suivi de la voiture de police vaticane, il passa au pied de la statue colossale de St Pierre, tourna à droite, traversa la porte Ste Marthe salué par les gardes suisses, passa sous l'arc des cloches et alla se garer dans la cour de la sacristie. L'équipe des manutentionnaires, qui n'était pas au courant des événements de la place Saint Pierre, avait pour mission de ramener sans délai le cercueil dans la salle de la sacristie. Elle obtempéra sans hésiter à l'ordre du commandant Gerhard Müller. Elle déverrouilla les six pinces de fixation et descendit précautionneusement le cercueil avec le chariot élévateur. Elle le déposa sur le grand plateau roulant. Comme on allait le pousser à l'intérieur de la sacristie, Müller fit signe d'arrêter l'engin. Il s'approcha du cercueil dont le haut était resté ouvert et, sans vergogne, serra fortement l'avant-bras du pape. Il n'y eut aucune réaction. Le cardinal Matteo, l'air fâché, lui intima sèchement l'ordre :

-- Appelez les médecins !

Müller ne comprit pas et se fit répéter l'injonction avant de s'exécuter. Plusieurs médecins de garde étaient rétribués par le Saint Siège, avec pour consigne de répondre immédiatement en cas d'appel et de se déplacer sans le moindre délai. Ils avaient été choisis pour leur réputation mais aussi pour la proximité de leur domicile. Le pape, les cardinaux et les principaux responsables habitant au Vatican bénéficiaient de ce service. Müller avait enregistré dans son portable leurs numéros de téléphone qui étaient réservés aux seules communications avec le Vatican. Il appela le premier médecin de la liste des astreintes du 27 mai 2045 : le professeur Fracati, spécialiste des maladies cardiaques. La réponse fut instantanée.

-- Professeur, votre présence est désirée immédiatement à la sacristie de Saint Pierre, on vous expliquera le problème sur place, précisa Müller.

-- OK, j'arrive dans trois minutes, répondit Fracati au moment où le cardinal Matteo signifiait à Müller :

-- Rappelez-lui qu'il doit se présenter à la porte Sainte Marthe.

Le professeur habitait dans une villa située au début du Viale delle Mura Aurele, face au mur que l'empereur Aurélien avait fait construire pour protéger Rome des invasions barbares mais qui n'avait pas empêché les pillages de l'Urbs par les Wisigoths et les Vandales. Trois cents mètres séparaient sa villa de la porte Saint Marthe.

-- C'est fait ! déclara Müller au cardinal.

- Appelez les autres médecins de garde. Surpris, Müller répondit :
- J'appelle tous les médecins?
- Oui, répliqua le cardinal, même ceux qui ne sont pas d'astreinte.

Comme Fracati, le second médecin d'astreinte répondit immédiatement. Il habitait rue Borgo Pio dans sa partie proche du Vatican. Le logement du professeur Sampierri était également situé à trois cents mètres de la porte Saint Marthe. Il fallait cependant traverser la place Saint Pierre pour y parvenir. Sampierri confirma qu'il quittait sur le champ son appartement accompagné d'un jeune étudiant en médecine, Pier Luigi Nero, travaillant avec lui. Le troisième médecin contacté, le professeur Lacini, n'était pas de garde ce 27 mai. Il répondit depuis sa voiture en train de quitter Rome avec sa famille pour passer le week-end de Pentecôte à la campagne. Il venait de partir car il avait tenu à assister à la procession du pape Jean. Il accepta de rebrousser chemin et pensait être à la porte Saint Marthe dans cinq à dix minutes. Un quatrième médecin qui n'était pas d'astreinte ne répondit pas : il avait placé sa ligne téléphonique sous répondeur, probablement pour ne pas être dérangé pendant ce week-end.

- C'est fait, déclara Müller au cardinal, trois médecins seront là sous peu.

Pendant que le commandant Müller téléphonait, les manutentionnaires, après avoir refermé ses deux battants, placèrent le cercueil du pape Jean au fond de la salle de la sacristie. Ils s'inclinèrent avec respect et ressortirent en évitant de faire le moindre bruit. La salle était vide. Müller confirma au cardinal Matteo l'arrivée imminente des professeurs. Ce dernier lui ordonna de faire fermer la porte et d'y placer deux gardes suisses, avec mission de la surveiller et de ne laisser entrer personne. Il lui demanda alors de faire prévenir les gardes de la porte Saint Marthe de l'arrivée des médecins et de faciliter leur entrée dans la Cité.

-- J'y vais moi-même, répondit Müller qui monta dans la voiture de police. En trente secondes, il était à la porte Sainte Marthe, distante d'environ cent mètres. Il rappela Fracati. Le professeur lui répondit être presque arrivé, d'ailleurs il voyait la porte.

- J'y serai dans quelques secondes.

Müller appela alors Sampierri qui était en train de contourner la place Saint Pierre impossible à traverser à cause de la foule trop dense. Sampierri l'interpella aussitôt :

-- Je n'ai jamais vu les gens comme cela, des dizaines sont à genoux en train de prier, d'autres regardent le ciel bras levés, presque en extase, comme pour le remercier, d'autres pleurent mais pleurent de joie, de nombreux groupes chantent à

tue-tête dans toutes les langues : « Alléluia, Christ est ressuscité ! Alléluia Jean est ressuscité ! » Certains parlent de miracle ... J'arrive à la porte Sainte Marthe.

Müller répondit vivement :

-- On vous expliquera, arrivez vite, je vous attends.

Une minute plus tard le commandant des gardes suisses accompagnait en voiture les deux professeurs et l'étudiant jusqu'à la porte de la sacristie où attendait le cardinal Matteo. Celui-ci salua les arrivants. En entrant dans la salle où se trouvait le cercueil, il leur expliqua à voix basse que le pape défunt s'était relevé dans son cercueil, était resté debout environ deux minutes, avait prononcé un court sermon puis s'était recouché et était redevenu immobile. Pourraient-ils examiner le corps de l'homme, là étendu dans son cercueil ? L'incrédulité et l'étonnement se lisaient sur le visage des médecins alors qu'ils pénétraient précautionneusement dans la salle de la sacristie. La salle était plongée dans une pénombre et un calme impressionnants. Le cercueil était placé au fond, encadré de deux grands candélabres et de plusieurs prie-Dieu. Doucement les deux médecins s'approchèrent, suivis du cardinal, de l'étudiant, de Müller et de deux sous-officiers des gardes suisses. Arrivés à hauteur du cercueil ils se signèrent. Fracati qui avait assisté à l'ouverture du cercueil lors de son exhumation trois mois auparavant récita une très courte prière avant d'ouvrir les deux battants du couvercle et de retirer le masque de cire. Le visage du pape Jean apparut, parfaitement reconnaissable, serein, sans aucun doute celui d'une personne morte depuis longtemps. Fracati murmura :

-- C'est le même visage qu'il y a trois mois.

L'étudiant Nero chuchota timidement à l'oreille du professeur Sampierri :

-- Nous devrions prendre sa température.

Le professeur acquiesça et il sortit un thermomètre d'une mallette contenant des médicaments et des instruments de première urgence. Il l'appliqua sur le front du gisant. Le thermomètre indiqua 23 degré C.

-- Aussi sur les mains, insista Sampierri.

On lit à nouveau 23 degré C.

-- Quelle est la température de la pièce ? interrogea Fracati.

Un autre thermomètre sorti de la mallette permit de répondre : 23 degré C.

-- Un test ADN pourrait être utile pour confirmer qu'il s'agit bien du pape Jean, mais il faudrait prélever quelques cheveux avec leurs racines, osa Fracati.

Il demanda avec respect au cardinal Matteo d'autoriser cette opération. Le cardinal d'abord offusqué qu'on puisse toucher à l'intégrité du corps du pape refusa mais les médecins insistèrent en soulignant tout l'intérêt de confirmer que la dépouille dans la salle de la sacristie était bien celle du pape Jean et en soutenant que la soustraction de quelques cheveux était peu de chose. Le cardinal finit par accepter. On retira le bonnet rouge et blanc de la tête du pape et le jeune étudiant détacha quatre petites touffes de cheveux qu'il plaça dans quatre flacons stériles munis d'étiquette. Il remplit ces étiquettes en écrivant « cheveux prélevés le 27 mai 2045 à 19 h 24 min en la sacristie du Vatican » et il les numérotait. A cet instant la porte donnant sur la cour s'ouvrit, les gardes n'ayant pu refuser l'accès au secrétaire particulier du pape Etienne, monseigneur Luis Ignacio Garcia, qui s'approcha très doucement du cardinal Matteo. Après l'avoir salué avec déférence il l'informa que le pape Etienne désirait le rencontrer dans les meilleurs délais.

-- Je comprends, répondit le cardinal. Laissez-moi deux minutes, monseigneur, pour donner quelques consignes et je suis à vous.

Entre temps le professeur Lacini était arrivé. Il suggéra de faire quelques photos du pape Jean mais là encore il fallut obtenir l'autorisation du cardinal qui déclara :

-- Qui me garantira que ces photos ne vont pas se retrouver dans la presse ? Je suis d'accord à condition que toutes ces photos soient conservées par le seul commandant Müller avec interdiction de les communiquer à qui que ce soit sans mon autorisation formelle ou, bien sûr, celle du pape Etienne ou du cardinal secrétaire d'Etat.

Les médecins acquiescèrent et dix photos furent prises avec le même appareil qui fut confié à Müller.

-- Je crois que nous avons terminé l'examen. déclara le cardinal, nous devrions nous retirer.

Toutes les personnes dans la salle se rapprochèrent de la porte de sortie, mais avant de rejoindre la cour elles se tournèrent vers le pape endormi et récitèrent le Notre Père. A l'extérieur, le cardinal, qui à nouveau parlait haut et ferme, demanda à Müller de faire apposer un sceau sur les deux battants du couvercle du cercueil. Il eut la même exigence pour les deux portes donnant accès à la salle où reposait le pape Jean, celle communiquant avec l'intérieur de la sacristie et celle donnant sur la cour. Müller avait déjà vérifié que la première était fermée à clé et, dès que les sceaux seraient apposés, il ferait aussi fermer la seconde porte. Deux gardes suisses seraient placés en permanence devant la sacristie. Comme le cardinal Matteo s'appêtait à monter dans la voiture électrique utilisée par le secrétaire du pape pour venir le chercher, le professeur Fracati proposa de rédiger sur le champ un rapport préliminaire de l'examen du pape Jean. Le cardinal approuva et demanda que six copies, signées

par les professeurs, soient faites : deux pour lui, une pour Müller et une pour chaque médecin. Müller lui remettrait les siennes un peu plus tard car il devait quitter la sacristie pour aller rencontrer le pape Etienne. Dès qu'il fut assis dans la petite voiture électrique, le secrétaire du pape au volant démarra vivement, contourna l'immense abside de la basilique, longea les jardins, traversa plusieurs cours, passa sous plusieurs arches et rejoignit la cour Saint Damase. Aussitôt descendus du véhicule, le cardinal et le secrétaire gravirent l'escalier du palais apostolique et se dirigèrent vers les appartements du pape. Pendant ce temps, les médecins avaient été conduits par un garde suisse au bureau dit « des fouilles » où ils purent utiliser un ordinateur et une imprimante. L'étudiant frappa le rapport préliminaire qu'il data du 29 mai 2045, 19 h 40 min. Les médecins y certifiaient avoir examiné, dans une salle du rez-de-chaussée de la sacristie de la basilique Saint Pierre, la dépouille d'un homme âgé d'environ 75 ans, mort depuis plusieurs années, ressemblant parfaitement au défunt pape Jean XXIV. Ils signalaient que quatre prélèvements de cheveux avaient été faits à 19 h 24 min. Chaque médecin se voyait confier un prélèvement qu'il s'engageait à faire analyser et comparer à l'ADN de parents proches du pape Jean, ou mieux à des cheveux du pape si on en trouvait. Le quatrième, gardé comme référence, était remis au commandant Müller. Les rapports indiquaient que dix photos avaient été prises, toutes conservées par Müller. Six copies furent imprimées et paraphées par les trois professeurs, Müller et l'étudiant signant comme témoins.

Lorsque le cardinal Matteo et le secrétaire arrivèrent au troisième étage du palais apostolique, ils furent conduits dans une antichambre jouxtant la chapelle privée du Saint Père. Des dignitaires de la Curie romaine y étaient rassemblés dont le Secrétaire d'Etat, le cardinal Amintore Bonvicino, et plusieurs présidents de dicastères, de congrégations ou de tribunaux ecclésiastiques. D'autres ne cessaient d'arriver soit appelés par le secrétariat d'Etat soit de leur propre initiative. Tous semblaient bouleversés, leurs visages inhabituellement animés. L'ambiance était agitée, très différente de l'atmosphère feutrée régnant d'ordinaire dans l'entourage du pape. Etienne X était agenouillé sur un prie-Dieu face à l'autel de la chapelle sur lequel trônaient six grands bougeoirs aux cierges blancs et un crucifix à la croix pattée. Contrairement aux autres religieux présents, il était d'un calme absolu. Son regard songeur, presque contemplatif, fixait calmement la représentation du Christ en croix peinte sur les branches du crucifix. Ses lèvres laissaient deviner qu'il récitait une prière. Le pape Etienne était originaire du Brésil. Il avait été ordonné prêtre en l'An 2000, nommé évêque en 2015, puis archevêque d'Aparecida en 2020. Entré jeune au séminaire, il avait poursuivi ses études à l'université catholique pontificale de Sao Paulo où il avait obtenu un diplôme de lettres classiques et un diplôme de droit canon. Sa maîtrise du latin, du français, de l'espagnol et de l'italien était totale, sa connaissance de l'anglais, qu'il parlait avec un fort accent, était plus limitée. Il était passionné par les littératures française et italienne. Un de ses plus grands plaisirs était d'assister à une représentation d'une comédie de Molière ou de Goldoni. Ses positions étaient toujours très modérées, il n'était ni un conservateur forcené, ni un ardent réformiste. Il avait été créé cardinal par le pape Jean XXIV pour reconnaître sa forte

implication en faveur des pauvres et des miséreux mais aussi son réel succès pour contrer le développement des Eglises évangélistes pentecôtistes, baptistes, presbytériennes et adventices au détriment de l'Eglise catholique. Il avait su utiliser certains aspects de la liturgie et certaines croyances catholiques correspondant le mieux à une religiosité populaire. Il avait permis le développement de chants rythmés et joyeux durant la messe et n'hésitait pas à affirmer la réalité de miracles contestés ou d'interventions surnaturelles discutables. Il avait été appelé en 2030 au Vatican auprès du pape et avait été chargé de la préparation des synodes des évêques et de la présidence de la congrégation pour le clergé. Cette double responsabilité l'avait conduit à rencontrer un grand nombre de cardinaux et d'évêques. Son immense culture, ses qualités de diplomate, sa recherche de la synthèse, son humilité l'avaient fait apprécier par les autres cardinaux. Lors du conclave de 2038, c'est lui qui avait recueilli le plus grand nombre de suffrages au premier tour grâce au vote massif des cardinaux sud-américains et espagnols mais surtout grâce à celui du bloc italien qui n'avait su trouver un papabile consensuel parmi ses membres. Il avait été élu au troisième tour et avait choisi le nom d'Etienne, le dixième dans la longue liste des papes. C'était en l'honneur du premier Saint martyr, Στέφανος, érudit, faiseur de miracles, accusé de blasphèmes par les membres du Sanhédrin, suprême tribunal d'Israël. Ces juges peu cléments avaient fini par le lapider. Mais en fait ce choix avait été fait en souvenir de tous les chrétiens martyrs, en particulier ceux restés au Moyen Orient lors des guerres récentes afin d'y témoigner de leur foi millénaire, tués par des fanatiques islamiques.

Etienne X avait été rapidement informé de ce qui s'était produit place Saint Pierre peu après 19 heures et la Télévision Vaticane lui avait procuré un enregistrement des deux minutes pendant lesquelles le pape Jean s'était levé et avait prononcé un court sermon. Le pape, entouré de quelques membres de la Curie, avait visionné trois fois cette séquence, impassible, les yeux rivés sur l'écran. A la fin de la troisième lecture, il s'était levé et avait simplement demandé à son secrétaire particulier :

-- Mon fils, pourriez-vous faire venir le cardinal Matteo et pourriez-vous aussi transcrire sur une page de papier, de la manière la plus rigoureuse, ce qui a été dit. Ne retranchez pas un mot, n'en ajoutez aucun.

Il s'était alors avancé vers sa chapelle privée, s'y était agenouillé et avait prié. Vingt minutes plus tard le cardinal Matteo, accompagné du secrétaire particulier était dans l'antichambre menant à la chapelle. Monseigneur Garcia se permit de s'approcher du pape très doucement et lui murmurer en portugais :

-- Le cardinal est là.

Le pape termina sa prière, se leva, gagna un salon adjacent et questionna :

-- Que s'est-il passé ? A quoi Matteo ne sut que répondre :

-- Je ne sais pas, Saint Père. Et après un long silence : j'ai été frappé de stupeur, rien ne laissait présager cette résurrection.

-- Où est le pape Jean à cet instant ? demanda le pape.

-- Dans une salle de la sacristie, là où il reposait avant la procession. Il s'est à nouveau endormi dans le sommeil de la mort et a retrouvé l'aspect immobile qu'il avait les jours précédents.

-- Je veux aller le voir, répondit vivement le pape Etienne.

A peine avait-il terminé sa phrase que son secrétaire particulier quittait le salon et demandait à un adjoint de convoquer tous les chauffeurs présents et de faire avancer toutes les voitures disponibles au pied de l'escalier du palais apostolique. Peu après, un convoi de cinq voitures, la première occupée par le pape Etienne, parcourut le petit kilomètre séparant le palais de la sacristie. Lorsqu'il arriva, le commandant Müller était sur le point de sceller et mettre sous alarme la porte d'entrée de la salle où reposait le pape Jean. Le pape Etienne, après avoir été salué respectueusement par la dizaine de gardes suisses présents, pénétra dans la salle semi-obscur. Il y régnait un silence absolu. Le pape, suivi de quelques membres de la Curie, s'approcha lentement du cercueil. Il était visiblement impressionné par le gisant du pape Jean. On plaça un prie-Dieu devant le cercueil. Le Saint Père s'agenouilla pour une longue méditation entrecoupée de courtes prières. Toutes les autres personnes restèrent debout, derrière lui. Au bout d'une dizaine de minutes, il se leva, se signa et quitta la pièce sans prononcer une seule parole. Songeur, il reprit sa place à l'arrière de sa voiture et rejoignit le palais épiscopal. Comme l'horloge du Vatican sonnait huit coups, le secrétaire d'Etat Bonvicino lui murmura :

-- Très Saint Père, je crois qu'il va être difficile de ne pas vous adresser à la foule massée sur la Place Saint Pierre. Le pape ne répondit pas mais sembla acquiescer en hochant plusieurs fois la tête.

Lorsque le pape Jean s'était redressé et avait prononcé un court sermon, seules deux chaînes de télévision diffusaient et enregistraient l'événement. A part deux ou trois réseaux de télévision catholiques en Europe, à faible audience, aucune grande chaîne, pas même celles d'information en continu, n'avait repris ce programme en direct. La plupart avaient l'intention d'en extraire une courte séquence pour la présenter aux journaux télévisés de la soirée. Vers 19 h 05 min ces chaînes et les grandes radios nationales furent informées, via des messageries électroniques, par les rares journalistes d'agences de presse couvrant la cérémonie. Toutes les grandes chaînes de radio ou télévision ont des journalistes en veille dont le rôle est d'analyser en temps réel le flux des informations venant du monde entier et, dans le cas d'un scoop exceptionnel, de faire arrêter la diffusion des émissions en cours et l'annoncer sans retard par « flash spécial ». La réaction des journalistes à l'annonce de ce qui s'était produit place Saint Pierre fut à peu près partout la même, d'abord de l'incompréhension, puis de l'incrédulité. Ils voulurent avant tout visionner les

enregistrements disponibles sur Euro-Vision-Network, se demandant s'il ne s'agissait pas d'une mystification ou d'une plaisanterie. Le plus souvent ils appelèrent des collègues présents et les responsables des chaînes pour apprécier le bienfondé d'une diffusion immédiate. Tous étaient conscients du risque. En cas de supercherie, cela pouvait altérer durablement la crédibilité de la chaîne. Un responsable de la télévision allemande « Das Erste » résuma parfaitement le dilemme :

-- Si ce qu'on nous montre est vrai c'est le plus formidable scoop du siècle voire du millénaire, si c'est une imposture sa diffusion hâtive au mieux nous rendra ridicules, au pire détruira notre réputation de chaîne fiable. Soyons prudents... il est urgent d'attendre.

Cette circonspection généralisée fit qu'aucune annonce par les grands médias mondiaux n'avait été faite à 19 h 15 min, heure de Rome. Comme souvent dans un tel cas certains journalistes soulevèrent la question :

-- Que font nos concurrents ?

Toutes les salles de rédaction sont équipées d'écrans où l'on peut faire défiler les émissions en cours des principales chaînes mondiales. A 19 h 15 min aucune n'avait osé annoncer l'événement, ce qui conduisit de nombreux patrons de journaux télévisés à éviter toute précipitation. Mais vers 19 h 17 min l'émission en cours sur CNN s'interrompit brutalement et la mire « Breaking News » s'afficha. Un journaliste, l'air un peu essoufflé, déclara nerveusement avec maintes précautions oratoires qu'un « incident extraordinaire, méritant d'être confirmé, s'était produit à Rome ». Constatant cette annonce, la décision fut prise par quelques chaînes d'information en continu de relayer l'information. Ce fut alors un raz de marée, en quelques minutes toutes les grandes chaînes de télévision des pays occidentaux présentèrent la séquence du sermon du présumé pape Jean XXIV prétendument ressuscité. L'annonce fut reprise avec une hystérésis d'environ un quart d'heure par les chaînes des pays arabes et asiatiques. A 20 heures, heure de Rome, presque tous les médias du monde l'avaient signalée. Les plus importants d'entre eux avaient déjà réservé des places d'avion sur les vols directs pour Rome afin d'y envoyer une équipe de journalistes. Tous étaient en train d'organiser, pour le soir même, des émissions réunissant des spécialistes de la religion catholique, du Vatican et si possible du pontificat de Jean XXIV.

Parmi les milliers de personnes ayant assisté au sermon du pape Jean très peu quittèrent la place Saint Pierre. Toutes avaient été abasourdis ; l'immense majorité pensait avoir été témoin d'un miracle, d'autres estimaient avoir été victimes d'une illusion, un nombre minuscule avançait l'hypothèse d'une supercherie. Bientôt une grande partie de cette foule demanda à revoir le pape Jean en scandant :

-- Où est le pape ? Nous voulons le pape !

Un mouvement se dessina en direction de la porte Sainte Marthe. La garde suisse y fut renforcée et personne ne fut autorisé à la franchir. Sur la place on entendait des chants d'allégresse, des prières, des pleurs, des applaudissements répondant aux rediffusions de la procession, des hourras au moment où les écrans montraient le pape se redressant... De plus en plus de monde arrivait sur la place. L'annonce par les médias des événements de la fin d'après-midi, après quelques instants de stupéfaction voire d'incrédulité, avait provoqué chez les Romains un désir impossible à endiguer : aller place Saint Pierre, essayer d'y voir le pape Jean, communier avec l'ensemble des fidèles. Mus par cette ardente aspiration, des dizaines de milliers de personnes du centre-ville mais aussi des banlieues prirent la direction de Saint Pierre soit en autobus soit en voiture. Très vite les rues furent embouteillées et devinrent impraticables. Les conducteurs garaient leur véhicule comme ils pouvaient et continuaient à pied. Dans la ville, les cafés, les restaurants, les hôtels, les magasins, les cinémas, les salles de spectacle se vidaient, tout le monde n'ayant qu'une idée fixe : aller place Saint Pierre. Les propriétaires ou les gérants les fermaient les uns après les autres et rejoignaient eux aussi la place. Les rues convergeant vers le Vatican se remplissaient de longues et larges colonnes de piétons marchant tous dans la même direction. Ils étaient joyeux, louaient Dieu, acclamaient le nom du pape Jean, se congratulaient, se félicitaient, s'embrassaient. Bientôt la place Pie XII puis la via della Conciliazione furent saturées, noires de monde. A 20 h 30 min il n'y avait plus un emplacement disponible d'où l'on pouvait apercevoir la basilique. Cela n'empêcha pas l'arrivée d'autres dizaines de milliers de personnes. Cette ruée pacifique vers Saint Pierre n'avait été initiée par aucun appel ni par aucune exhortation. Elle correspondait à un besoin impérieux d'aller remercier Dieu, d'aller voir le pape Jean, d'être ensemble. Dans cette foule se côtoyaient jeunes et vieux, riches et pauvres, nobles et roturiers, bourgeois et employés, cadres et ouvriers, policiers et loubards, religieuses et danseuses, prêtres et prostituées, commerçants et fonctionnaires... Des matrones aux allures imposantes, marchant d'un pas décidé, précédaient des familles entières rassemblant père, enfants, grands-parents, nièces et neveux, cousins et cousines. Toute la ville était là, y compris des personnes ne sortant presque plus : des handicapés en fauteuil roulant, des vieillards fragiles au visage buriné, des vieilles filles recluses dans leur chambre. Toutes avaient le visage souriant, rayonnant de bonheur et ne semblaient avoir aucune peine pour trouver l'énergie nécessaire à leur marche. Cette vague humaine convergeant vers Saint Pierre se transformait en véritable tsunami. Au métro Ottaviano le spectacle était saisissant : à chaque arrivée de rame venant de droite ou de gauche, les wagons étaient bondés mais tous les passagers descendaient laissant repartir des trains complètement vides. Une journée avait à peine le temps de sortir et libérer le quai que le train suivant arrivait débarquant des centaines de personnes. A l'extérieur, la déception des arrivants était évidente : il était impossible d'atteindre la place Saint Pierre et il fallait se rabattre sur les rues situées entre le Vatican et le château Saint Ange et se contenter des retransmissions télévisées. Mais malgré cette contrariété l'optimisme de tous restait rayonnant : que pesait ce petit désagrément par rapport à cette victoire sur la mort, cette certitude en la vie éternelle, cette assurance de revoir

parents et amis disparus ? De temps à autre, la foule répétait « Viva il Papa » en d'immenses clameurs reprises d'une rue à l'autre, sans qu'on sache si cette acclamation s'adressait au pape Jean ou au pape Etienne. En ce soir du 27 mai 2045, le rassemblement autour de la place Saint Pierre, que personne n'avait organisé, regroupait plus de deux millions de fidèles. Tout Rome était là, à tel point que les ponts sur le Tibre étaient bloqués et que des milliers de personnes durent rester sagement sur la rive gauche du fleuve.

De retour de la sacristie le pape Etienne s'était isolé dans le bureau de son secrétariat particulier. N'étaient présents que son secrétaire, le Secrétaire d'Etat, le cardinal Matteo, le cardinal chargé de la communication et le cardinal préfet de la Congrégation pour la Cause des Saints. De la fenêtre du bureau il pouvait apercevoir l'immense foule rassemblée Place Saint Pierre.

-- Faites annoncer que je bénirai cette foule vers 21 heures ce soir, dit le pape. Puis-je vous demander, chers frères, quelles paroles vous me suggérez de prononcer ?

Un long silence suivi cette question et finalement le cardinal Secrétaire d'Etat déclara avec émotion :

-- L'événement inattendu qui a eu lieu il y a un peu plus d'une heure est prodigieux. Il apparait comme l'éclatante confirmation de la victoire finale de Dieu sur la mort, le rappel de la glorieuse résurrection de Notre Seigneur Jésus, l'affirmation de la sainteté du pape Jean dont pas un d'entre nous ne doutait. Des milliers de personnes en ont été témoins. Des centaines de caméras l'ont enregistré, on peut le voir et le revoir facilement. C'est peut-être le plus sublime miracle survenu depuis des siècles, merveilleux message envoyé par Dieu aux hommes. Je n'ose imaginer une duperie et d'ailleurs je ne vois pas comment elle serait possible. Mais vous savez que pour être reconnu par l'Eglise tout miracle doit être étudié par la Congrégation pour la Cause des Saints. Ensuite, si sa véracité est admise, seule Sa Sainteté est habilitée à signer un décret de reconnaissance. Je recommanderais donc d'éviter de considérer trop rapidement cet événement comme un miracle avéré. Les conséquences d'une reconnaissance trop rapide pour notre Sainte Eglise seraient redoutables en cas de supercherie. Saint Père, je vous invite à vous adresser à la foule en rappelant les crédos de notre Eglise sans jamais affirmer que l'événement de cet après-midi est un miracle.

Le pape ne répondit pas mais sembla approuver la position du cardinal Bonvicino en qui il avait toute confiance. Son secrétaire particulier en profita pour sortir du bureau et quelques minutes plus tard un communiqué diffusé par haut-parleurs, mais aussi par les écrans géants, annonça une bénédiction papale à 21 heures. Un tonnerre d'applaudissements y répondit. Au moment où un calme relatif revint, le pape sortit de sa réflexion et déclara, se tournant vers le cardinal préfet:

-- Oui monseigneur, dès demain lancez les investigations pour valider ce miracle. J'ai le sentiment qu'il est authentique mais j'aimerais obtenir sa

reconnaissance par votre auguste congrégation. Maintenant j'aimerais être seul avant la bénédiction.

Les cardinaux se retirèrent et allèrent rejoindre d'autres dignitaires de l'Eglise dans un grand salon voisin. Là le secrétaire d'état interpella le cardinal Matteo et lui dit :

-- La foule réclame ardemment la possibilité de voir le pape Jean. Il faudrait répondre à cette attente le plus tôt possible. Je sais que le transfert du cercueil dans la basilique et son installation dans une niche aménagée dans un mur de côté de la chapelle de la Visitation ne sont prévus que dans une semaine. Mais ne pourriez-vous avancer ce transfert et permettre aux fidèles de venir se recueillir devant le pape Jean dans les plus brefs délais?

-- Oui, répondit le cardinal, je pense qu'avec ce qui s'est passé les entreprises en charge de ce travail vont avoir à cœur de le réaliser au plus vite.

A 21 heures, quand la lumière du soleil couchant caressait la Place Saint Pierre, le pape Etienne, tout de blanc vêtu, portant le pallium, apparut au balcon central de la basilique. Un grand tapis aux armes du Vatican avait été déplié sous la balustrade. Une longue ovation l'accueillit. Il salua la foule les bras levés vers le ciel et proclama :

-- Christus Resurrexit ! Vere Resurrexit

Gloire à Dieu le Père tout puissant ! Gloire à Jésus Christ, agneau de Dieu, Fils du Père ! Gloire à l'Esprit Saint !

Ce soir, chers frères, chères sœurs je sais que votre confiance en Dieu est totale et inébranlable, à l'image de celle du bienheureux Jean, un parfait exemple pour nous tous. Je sais que vous n'avez pas peur, comme les milliers de martyrs qui nous ont précédés et qui n'ont pas eu peur de mourir pour leur foi. Ils savaient que Dieu leur ouvrirait son paradis. Ils savaient que Dieu leur apporterait la vie éternelle comme Il vous la donnera. Souvenez-vous qu'Il a envoyé son Fils unique Jésus annoncer cette Bonne Nouvelle : « Quiconque croit en Lui ne périra pas ».

Ici et maintenant, vous êtes les témoins de la réalité de cette espérance mais j'aimerais que le monde entier partage cette joie et que l'écho de vos chants et vos louanges se répandent sur la terre. C'est pourquoi je demande que, pendant une heure, sonnent les cloches de Saint Pierre, reprises par les cloches de Rome, puis celles des églises de banlieue, du Latium, d'Italie, d'Europe et de toute la planète. Que leurs carillons annoncent joyeusement à la face du monde : Christ est ressuscité ! Il est vraiment ressuscité.

Bonsoir, chers frères, chères sœurs. Que la nuit vous soit douce, que la vie vous soit heureuse jusqu'au jour de la résurrection. Alors nous nous retrouverons autour du Seigneur. Je vous bénis au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit.

Des applaudissements, des cris de joie, des exclamations « Viva il Papa » éclatèrent de toute part. Après avoir béni encore plusieurs fois la foule, le pape Etienne commença à réciter le Notre Père. Deux millions de personnes le reprirent avec lui dans une intense ferveur. Jamais une prière n'avait produit un bruit aussi puissant, formidable clameur s'élevant vers le ciel. Lorsque le pape Etienne quitta le balcon et qu'une partie de la foule commença à se retirer, des milliers de fidèles se mirent à scander passionnément « Papa Giovanni ». Evidemment ils désiraient voir l'ancien pape espérant soit un nouveau miracle soit une grâce. Entre temps, le cardinal Matteo avait téléphoné aux directeurs des deux entreprises en charge du transfert du cercueil dans la basilique, la première responsable de le sceller par plombage, la seconde responsable de sa translation. Tout pouvait être réalisé en une journée et les deux entreprises acceptèrent de réaliser ce pieux travail en urgence. Le cercueil serait installé dans la niche de la chapelle de la Visitation de la basilique avant 18 heures, le lendemain 28 mai, dimanche de Pentecôte.

L'annonce, place Saint Pierre, que le cercueil du pape serait visible dès dimanche, fut accueillie par un tonnerre d'applaudissements. Elle permit le retour d'un certain calme, beaucoup de personnes présentes rentrant chez elles, d'autres essayant de commencer à faire la queue pour être parmi les premières à se recueillir devant le pape Jean le lendemain.

A l'appel du pape Etienne, les cloches de Saint Pierre et celles du Vatican se mirent à sonner à toute volée. Etrangement, il fallut un certain temps pour que celles des églises de Rome se mettent à carillonner car tous les sacristains, bedeaux et fabriciens qui auraient dû les mettre en branle, étaient sur la Place Saint Pierre. Mais très vite dans toute l'Italie, dans toute l'Europe, dans le monde entier, les cloches des églises catholiques se firent entendre bruyamment. De manière surprenante, celles de certaines églises anglicanes, de temples protestants, de sanctuaires orthodoxes, d'édifices religieux d'autres confessions chrétiennes, se mirent également à carillonner. Nul ne pouvait ignorer qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire ce samedi 27 mai.

Tôt dimanche matin, le commandant Müller téléphona à son contact de la police italienne pour lui demander une aide afin d'organiser la visite de la chapelle de la Visitation qui allait attirer une affluence considérable. La réponse de l'officier de police italien fut immédiatement positive. Il pouvait facilement détacher quelques dizaines de policiers car jamais ses services n'avaient eu aussi peu de travail : aucun délit, aucun vol, aucun cambriolage, aucune agression, aucun crime n'avait été signalé pendant la nuit à Rome.

Le reflux de l'immense foule réunie autour du Vatican dura des heures. Au petit matin il ne restait plus que quelques milliers de personnes dont une interminable queue de cinq à six kilomètres attendant sagement l'ouverture de la basilique.

CHAPITRE III

Wuzhi - Chine populaire, 28 mai 2045

Dong Ping est membre de la police locale de la ville de Wuzhi, située dans la province du Chekiang, assez proche de la ville de Shanghai. C'est un policier en civil membre des services de renseignement chargés d'informer les autorités chinoises sur toute action susceptible de menacer la sûreté de l'Etat. A ce titre, il est responsable de la surveillance des activités des communautés religieuses de la ville, en particulier les catholiques. Il n'existe qu'une seule église à Wuzhi, construite dans les années 1930, fermée et saccagée pendant la Révolution Culturelle, réhabilitée et rouverte en l'an 2000. Elle se situe dans la périphérie de la ville. Elle est assez isolée, les autorités communistes ayant imposé en 1948 la fermeture des églises du centre-ville afin de rendre plus difficile les rassemblements de fidèles. Pour éviter son inondation, elle a été construite sur un petit monticule, rare élévation de terrain dans cette ville de plaine où les canaux sont aussi nombreux que les rues. Sa façade fusionne l'architecture chinoise et l'architecture romane : les avant-toits sont relevés en courbes gracieuses, les portes sont surmontées d'arcs en plein cintre. Elle est sous le vocable de Saint François Xavier dont une statue se dresse au-dessus du portail de l'entrée centrale. Administrée par l'Eglise officielle de Chine, elle a bénéficié d'importantes subventions qui ont permis une complète rénovation. Elle n'a pas été autorisée à élever une croix sur son toit mais elle a pu en accoler deux, de modestes dimensions, sur les murs latéraux. Sa charge paroissiale est assurée par un curé. Il avait d'abord été membre de l'église souterraine, celle qui reconnaît l'autorité du pape, puis il s'est rallié à l'église officielle afin de pouvoir exercer son ministère dans de bien meilleures conditions. Bien que transfuge, il a gardé de bonnes relations avec des prêtres de l'église cachée et il continue à rencontrer de nombreux chrétiens refusant le cadre de l'Association Patriotique.

Dong Ping est chargé d'avoir un œil sur les occupations du curé, des deux prêtres clandestins de la ville sans autorisation d'exercer un ministère, qu'il surveille particulièrement, mais aussi sur celles des quelques cinq mille catholiques de Wuzhi dont il est difficile de savoir si leur obéissance se limite à l'église officielle ou s'étend à l'église clandestine. Dong Ping est membre du parti communiste. Il est profondément athée et a tendance à mépriser ses compatriotes croyants, quelle que soit leur religion. Son rejet est cependant beaucoup plus fort pour les religions qu'il considère exogènes, comme l'islam, le protestantisme, le catholicisme que pour les religions traditionnelles taoïstes ou bouddhistes. Son travail de surveillance se focalise sur deux points : repérer toute critique contre le régime et dépister toute relation avec le monde extérieur. A cette fin, il assiste à des réunions religieuses ou y envoie des espions. Il a déjà signifié des rappels à l'ordre à des membres du clergé imprudents et rappelé les lignes rouges à ne pas franchir. Il inspecte aussi les courriers reçus par les prêtres et les

membres actifs de la communauté catholique. Il a accès à leurs messages échangés par courrier électronique. Depuis plusieurs années il est inquiet et attristé par les progrès du christianisme dans sa bonne ville de Wuzhi. Une demande d'ouverture de nouvelles églises a été déposée et risque de devoir être acceptée. Les pratiquants aux messes catholiques du dimanche à Saint François Xavier sont plus nombreux. Il sait aussi que les messes clandestines, célébrées dans de grandes salles toutes simples, regroupent de plus en plus de personnes. Un nouveau prêtre de l'église officielle va bientôt être ordonné par l'évêque de la province et il y aurait beaucoup de candidats à la prêtrise dans l'église silencieuse. Il a signalé cette évolution à son chef de district qui rassemble ce genre d'observations et les communique à l'Administration d'Etat pour les Affaires Religieuses de Pékin, bureau rattaché directement au Premier Ministre. En retour, il a reçu comme consigne de détecter toute infiltration venue de l'étranger et toute prise de position « extrémiste » critiquant la politique gouvernementale. Il redouble d'attention pour éviter tout contact entre les nombreux touristes occidentaux visitant la pittoresque ville de Wuzhi et les prêtres locaux. Il a fait interdire aux guides l'organisation de telles rencontres. Il a enfin mis en place un système de signalement de tout courrier venant de l'étranger, adressé aux prêtres. Il n'hésiterait pas à faire ouvrir une lettre envoyée de Rome ou d'Italie.

Ce dimanche 28 mai 2045, le policier Dong Ping a décidé de se rendre à la messe donnée en l'église Saint François Xavier. Il y assiste de temps en temps, sans prévenir. Il est ainsi au courant des messages passés lors des sermons ou des prônes, mais surtout il repère les personnes présentes. Il n'a aucun souci avec les vieilles femmes habituées de la messe dominicale mais il lui semble utile de noter les nouveaux pratiquants et éventuellement de les signaler à leur hiérarchie, surtout s'ils sont fonctionnaires. Il a ainsi fait geler la carrière de quelques agents de l'Etat trop assidus aux messes catholiques, en particulier lorsqu'il avait appris qu'ils assistaient à des messes clandestines.

Ce matin l'église était noyée dans le brouillard. Il était fréquent que de grandes nappes de brume s'élèvent des marais et des canaux entourant Wuzhi. Quand Dong Ping arriva en moto un peu avant 11 heures, il n'aperçut d'abord que le sommet de l'église orné d'amples courbures, émergeant du haut de la petite colline. Les cloches appelaient les fidèles. Dong Ping comprit très vite qu'il y avait quelque chose d'inhabituel, d'anormal. Une longue file d'hommes, de femmes, d'enfants serpentait sur le chemin montant à l'église. A cause du brouillard il avait du mal à les distinguer, mais nul-doute que des centaines de personnes convergeaient vers l'église. D'autres arrivaient, à pied, en vélo et quelques fois en voiture. Nerveux, Dong Ping déposa sa moto et gravit rapidement la pente de la colline. Le parvis de l'église était empli de fidèles qui se souriaient, s'embrassaient, se congratulaient. Dong Ping pensa que cela n'était guère légal, mais il allait être difficile de demander à toutes ces personnes de quitter la place. Bien sûr, l'église était pleine et le curé, aidé d'un des prêtres clandestins, était en train d'installer des haut-parleurs à l'extérieur. Là aussi ce n'était pas permis mais il lui sembla prudent de ne rien dire. Inutile d'essayer de voir quels étaient les nouveaux participants, ils étaient bien trop nombreux. Il pouvait tout au

plus essayer d'estimer leur nombre : plus d'un millier alors que d'habitude il n'y avait pas trois cents personnes. Dong Ping décida de rester pour la messe. Jamais il n'avait entendu de chants aussi joyeux, de louanges aussi fortes et de prières récitées avec autant de conviction. Le curé, après avoir lu un extrait de l'évangile selon Saint Jean, prononça son homélie. Immédiatement il fit référence au miraculeux événement survenu à Rome, sans émettre le moindre doute sur la réalité de la résurrection du pape Jean. Au contraire, il la compara à celle de Jésus et la présenta comme une éclatante confirmation d'une future vie éternelle. Tout cela lui paraissait parfaitement conforme aux Saintes Ecritures. Il termina son allocution en annonçant qu'il avait trop de travail pour rester membre de l'Association Patriotique des catholiques chinois et qu'il était obligé de la quitter. De longs applaudissements répondirent à cette déclaration : les fidèles présents approuvaient chaleureusement la décision de leur pasteur de reconnaître l'autorité du pape.

La foule fut longue à se disperser à la fin de la messe. De nombreuses personnes achetèrent des cierges qu'elles allumaient devant les statues de Saints. Pour la première fois de son histoire l'église fut en rupture de stock. Beaucoup d'autres attendirent de pouvoir parler au curé ou à un prêtre afin de lui demander soit de les inscrire à des cours de catéchisme soit de baptiser un de leur enfant.

Dong Ping était médusé. Ce dimanche matin, il n'avait pas regardé la télévision et n'était pas au courant de l'événement qui avait eu lieu à Rome une dizaine d'heures auparavant. Il visionna la séquence sur son smartphone deux fois de suite.

-- Ce n'est pas croyable, murmura -t-il, et se tournant vers ses voisins, il ajouta :

-- Vous ne pouvez pas croire cela, c'est un truquage de papistes, c'est impossible, mais il eut pour seule réponse :

-- Christ est ressuscité ! Jean est ressuscité !

Il décida alors de quitter l'église Saint François Xavier et d'aller en urgence téléphoner un rapport à son chef. Comme il descendait la colline, il croisa des jeunes apportant pain, poissons et vin pour organiser une fête... à laquelle ils le convièrent.

Son chef ne fut pas surpris par son appel : il avait déjà eu trois ou quatre communications provenant de son réseau d'informateurs. Ils lui signalaient le comportement déroutant des catholiques mais aussi d'autres chrétiens. Ces mouchards disaient tous la même chose :

-- Partout les églises sont pleines, les fidèles organisent des défilés non autorisés, d'autres invitent les passants à partager leur joie et à se convertir au catholicisme. Beaucoup crient « Vive Jésus ! », mais aussi « Vive le pape, notre Père à tous ! » ou encore « Faites-vous baptiser, car la fin des temps est proche ! ». Là aussi la loi n'est pas respectée. Ces manifestations sur la voie publique sont interdites.

Le chef du service des renseignements eut du mal à joindre à Pékin son contact de l'Administration pour les Affaires Religieuses : il était débordé par des appels de toute la Chine. Dans toutes les provinces, les chrétiens, d'habitude très discrets, acclamaient leur Dieu, Jésus, le pape. Toutes les manifestations étaient décrites comme festives, rassemblant de nombreuses personnes, sans la moindre critique des autorités ou du gouvernement. Ces gens étaient trop heureux d'avoir vu leur foi confirmée et n'avaient qu'une idée en tête : louer Dieu et inviter tous les Chinois à le faire.

Les plus hauts responsables de l'Administration et du gouvernement, même le premier ministre, se réunirent, inquiets de cette agitation incontrôlée. Beaucoup étaient troublés par les images venues de Rome mais ils ne pouvaient concevoir qu'ils étaient face à un miracle. Pour eux, cela était une mystification, probablement organisée par des personnes proches du Vatican. Il fallait au plus vite tuer cette imposture car elle perturbait une fraction importante du peuple chinois ; mais surtout elle allait faire voler en éclat le concept de l'indépendance du christianisme chinois. Si ce miracle était réel tous les chrétiens du pays feraient allégeance au pape et leur nombre ne pourrait qu'augmenter.

Un membre du gouvernement proposa d'interdire toutes ces manifestations. Le premier ministre répondit :

-- C'est une mauvaise idée tant qu'elles restent pacifiques et qu'elles ne soulèvent pas de revendications politiques. Et il ajouta :

--Il faut avant tout démontrer qu'on a affaire à une supercherie. La Chine doit engager tous les moyens possibles pour expliquer rationnellement ce faux miracle. Alors tout rentrera dans l'ordre et les instigateurs de cette tromperie, probablement le Vatican, seront ridiculisés et décrédibilisés.

CHAPITRE IV

Tel Aviv, Israël, 10 sivan 5805

Nathan Garfinkel est un commerçant propriétaire d'un grand magasin d'alimentation dans la ville de Tel Aviv. Il est âgé de 55 ans. Son magasin ne vend que des produits kasher respectant strictement les codes alimentaires prescrits par la Bible. Ses arrière-grands-parents, juifs ashkénazes, ont quitté l'Autriche à la fin de l'année 1937, ont passé la deuxième guerre mondiale en Grande-Bretagne et ont émigré en Palestine en 1946. Ses grands-parents étaient âgés d'environ quinze ans quand ils arrivèrent au Moyen Orient. Son père, né en 1960, s'est marié vers 1985 avec une jeune fille, elle aussi descendante de juifs ayant dû fuir le nazisme. C'est son père qui a créé un premier magasin de nourriture kasher. Il l'a repris et considérablement agrandi. Très religieux ses parents l'ont élevé dans le respect de l'ensemble des prescriptions de la Halakha, tout en acceptant une insertion la plus harmonieuse possible dans la société moderne. Ils lui ont aussi affirmé l'importance pour le peuple juif de rétablir sa souveraineté sur Eretz Israël qui, pour eux, comprend l'état moderne d'Israël, la bande de Gaza et la Judée-Samarie. Nathan est resté fidèle à son éducation. Sans être un juif ultra-orthodoxe, un haredim, il cherche à suivre toutes les mitzvot de la Loi. Son épouse, Saraï, qui a été choisie par ses parents, partage totalement ses convictions. Le couple a eu sept enfants dont trois, les plus jeunes, vivent encore avec leurs parents. Nathan a su trouver pour ses deux filles aînées des maris respectables et rien ne l'a rendu plus heureux que l'organisation de ces mariages respectant la tradition juive : tous les préceptes de la Loi avaient été scrupuleusement respectés avant que n'éclatent dans les rues de Tel Aviv la joie et les réjouissances d'un festin égayé par des chants d'allégresse. Nathan rend grâce à Dieu d'avoir vu son fils aîné épouser une jeune fille de confession juive : à l'âge de vingt ans, il avait désiré poursuivre ses études aux Etats Unis et Nathan avait alors craint qu'il ne tombe amoureux d'une étudiante non juive et veuille se marier avec elle. Cela était arrivé à des amis de ses parents, eux aussi très religieux, dont le fils avait voulu épouser une jeune américaine de religion chrétienne. Les parents s'y étaient farouchement opposés lui rappelant que les mariages mixtes étaient interdits dans le judaïsme. Les deux jeunes avaient renoncé au mariage mais avaient vécu ensemble et avaient eu des enfants, non juifs, élevés en partie dans les traditions de la religion hébraïque, en partie dans les habitudes chrétiennes. Nathan avait récemment appris que ce couple, après la mort des parents, s'était finalement marié. Les époux étaient âgés de plus de cinquante ans et le mariage civil avait eu lieu aux Etats Unis.

Nathan et Saraï Garfinkel habitent une belle villa dans une résidence du quartier de Herzliya à quelques centaines de mètres de la plage. Vers 2025, ils y avaient acheté une parcelle de terrain parmi la soixantaine d'un lotissement. Ils avaient été séduits par les normes de sécurité de l'ensemble, protégé sur ses quatre côtés par un très haut grillage. On ne pouvait y accéder en voiture que par deux portes automatiques dont

l'ouverture nécessitait un code confidentiel. Même l'accès des piétons était filtré par une serrure à carte et des caméras de surveillance enregistraient toutes les entrées et sorties, nuit et jour. Informellement, l'agent immobilier leur avait garanti que seuls des personnes de confession juive achèteraient un emplacement. Ils avaient été très inquiets lorsqu'un israélien non juif essaya d'acquérir une parcelle. L'agent immobilier imagina plusieurs excuses dilatoires pour ne pas la lui vendre. Mais l'acheteur potentiel, opiniâtre, n'accepta pas ce refus et porta l'affaire devant les tribunaux. Nathan était prêt à remettre en cause son achat si des personnes non juives devenaient propriétaires dans le lotissement, et il n'était pas le seul à avoir cette position parmi les nouveaux acquéreurs. Avec le temps l'affaire se régla. Toutes les parcelles furent cédées à des familles juives. Le plaignant gagna son procès quatre ans plus tard quand tout était vendu. Une amende très raisonnable fut payée par l'Agence Immobilière et tout rentra dans l'ordre. Suite à cette difficulté, tous les détenteurs d'un lot prirent l'engagement de ne vendre leur bien, s'ils devaient le faire, qu'à des acheteurs de confession juive et il fut décidé que tout nouveau candidat acheteur devrait recevoir l'assentiment des deux tiers des membres de la copropriété avant de pouvoir signer les actes d'acquisition.

La famille de Nathan et Saraï Garfinkel s'est toujours montrée préoccupée par d'éventuels attentats. L'absence de solution fiable au conflit israélo-palestinien, les tensions récurrentes avec les états voisins, les intimidations violentes de mouvements hostiles à Israël et l'implacable augmentation des populations palestiniennes avaient fait perdurer les agressions contre les juifs. Elles étaient assez rares à Tel Aviv, mais leur fréquence augmentait : attentats-suicides, explosions de bombes, attaques au couteau, chute de roquettes. Nathan avait obtenu un permis de port d'armes et, comme nombreux de ses compatriotes, se déplaçait toujours avec son pistolet de marque Glock et Jericho. Il avait fait installer des portiques de contrôle à l'entrée de son magasin où deux vigiles, eux aussi armés, surveillaient les clients. Il avait arraché, à force de pétitions, la mise en place d'une patrouille de policiers armés dans le marché où se situait son commerce. Son obsession de sécurité l'avait conduit à faire installer un solide grillage de protection autour de son jardin et des portes hermétiques pour y entrer. Toutes les portes de sa villa étaient blindées. Sa famille y vivait à l'image de l'état d'Israël entouré par un mur de séparation long de centaines de kilomètres cloisonnant la Cisjordanie, par un mur érigé à la frontière égyptienne interdisant le passage à tout migrant, ou des murs similaires face à la Jordanie ou à la frontière du Golan. Etre enclos dans sa maison, enclos dans son jardin, enclos dans sa résidence, enclos dans sa ville, enclos dans son pays rassure la famille de Nathan en la préservant de rencontres non désirées. La totalité des amis et des relations de Nathan et Saraï sont juifs, mais ils ont certaines fois invité des non juifs chez eux, comme des amis américains de leur fils, qu'ils ont très gentiment reçus.

Derrière la clôture entourant leur propriété, Nathan et Saraï entretiennent un merveilleux jardin offrant un foisonnement de couleurs et senteurs. Des palmiers aux longues feuilles bleutées, des grenadiers aux fruits rouges, des figuiers de barbarie aux fleurs jaunes, des orangers et citronniers aux parfums délicats, des amandiers, des

massifs multicolores en forme de croix de David et des pelouses maintenues vertes malgré les périodes de sécheresse en font un petit jardin d'Eden admiré par tous les habitants du lotissement. Saraï, qui ne travaille pas à l'extérieur et qui quitte très rarement sa maison, passe régulièrement une ou deux heures par jour à embellir cet espace de calme et sérénité. Aidée de ses enfants elle veille sur les fleurs : les rosiers odorants, les lys immaculés, les tournesols héliotropes, les arums blancs ou jaunes, les hibiscus orange, les nénuphars flottant dans un grand bassin de marbre situé sur le côté de la villa recevant en permanence une cascade d'eau recyclée. Elle chute d'un toit plat, haut d'une cinquantaine de centimètres, couvrant l'abri anti-roquette de fond de jardin. Il s'agit d'une salle enterrée, recouverte d'un épais plafond en béton armé, éclairée par deux soupiraux, où peuvent se réfugier et dormir six personnes. Elle est utilisée lors des périodes de conflit ouvert avec des milices anti-israéliennes tapies dans des pays voisins ou dans la bande de Gaza, qui, années après années, se sont équipées de roquettes à portée de plus en plus longue, à la charge de plus en plus puissante et au téléguidage de plus en plus précis. Malheureusement, ces roquettes ne sont pas toutes interceptées par le système antimissile et, après beaucoup d'hésitation, Nathan a préféré investir dans ce refuge blindé plutôt que dans une piscine.

Nathan et Saraï sont absolument certains d'avoir la chance insigne d'appartenir au peuple choisi par le Dieu Unique et Authentique. Ils considèrent comme une grave erreur pour le peuple juif, dans un passé lointain, d'avoir été plus ou moins polythéiste ou d'avoir reconnu l'existence des dieux d'autres nations. Ils croient fermement à l'avènement préalable à la fin des temps d'un Messie comme l'annoncent les prophéties. Ils s'intéressent très peu aux autres religions qu'ils préfèrent ignorer et s'opposent à tout prosélytisme. Contrairement à d'autres communautés juives, ils ne sont pas totalement hostiles aux conversions mais ne les acceptent que dans un seul cas : celui d'un enfant né d'un père juif et élevé dans les préceptes les plus stricts du judaïsme. Nathan avait été enchanté qu'un des enfants du couple mixte des amis de ses parents se convertisse. La famille de Nathan célèbre scrupuleusement toutes les fêtes juives, Pessah, Soukot, Roch Hachana, Yom Kippour, Pourim, Hanouka... et observe systématiquement la célébration de shabbat.

Ce 10 sivan 5805 (26 mai 2045 C E), veille de shabbat, les vieux parents de Nathan sont venus passer la fin de semaine chez leur fils, après la période de deuil de l'omer et la fête de Chavouot. Magasin fermé, Nathan est rentré à la maison une heure avant le coucher du soleil. C'est lui qui récite la sanctification du repas du soir, au-dessus d'une coupe de vin kasher, avant de prendre en famille un superbe diner. Le samedi matin, vêtus de leurs plus beaux habits, les membres de la famille ont assisté aux offices, à Herzliya, dans la belle synagogue à la façade décorée du chandelier juif aux sept plus une branches. Ils y ont prié et entendu la lecture de la Torah.

L'habitude des Garfinkel est de n'écouter ni radio ni télévision et d'interrompre toutes liaisons internet pendant le shabbat jusqu'aux prières de séparation que Nathan récite sur une coupe de vin, sur des épices et sur une bougie à deux mèches. Ils prolongent même cette coupure avec le monde extérieur jusqu'au matin du premier jour de la semaine. Ce dimanche 28 mai, la famille a projeté d'aller déjeuner chez

l'une des filles de Nathan installée dans la colonie d'Ariel en Samarie. Le trajet est court, une quarantaine de kilomètres, et assez sûr en utilisant les portions de la route No 5 réservées aux seuls juifs. Nathan et ses parents ont toujours encouragé la colonisation de la Judée-Samarie qui pour eux fait partie d'Eretz Israel. En 2005 ils étaient opposés au retrait de la bande de Gaza mais aujourd'hui ils l'approuvent y constatant une population supérieure à trois millions d'individus. Ce sont des partisans du « Départ Volontaire » des Palestiniens que les pays arabes devraient accueillir, éventuellement aidés par une contribution financière de la communauté juive. Rien ne les inquiète plus que cette poussée démographique des Arabes dont la proportion atteint désormais presque le quart des quatorze millions d'Israéliens. Et avec le slogan « One man, one vote », de plus en plus de pays et de mouvements israéliens ou palestiniens exigent la création d'un seul état englobant Israël et la Judée-Samarie (sans Gaza). Que ce Grand Israël en seulement quelques années puisse compter autant de Juifs que d'Arabes les consternait.

Le 12 sivan 5805, au début du jour, après avoir terminé la prière « Shema Israël, Ecoute Israël », Nathan allume machinalement la chaîne de télévision i24News. L'émission est totalement consacrée à l'événement de la veille, place Saint Pierre de Rome. D'abord Nathan ne comprend pas et ne s'intéresse pas, puis finit par fixer son attention. Il saisit vaguement qu'on parle d'un pape, du pape Jean XXIV, d'une possible résurrection. Intrigué, il zappe sur les autres chaînes et se rend compte que toutes les chaînes, même les chaînes religieuses, traitent de ce seul sujet. Sur l'une d'entre elles il découvre la séquence du pape se redressant hors de son cercueil et là il se fige, abasourdi. Il prend sur lui pour essayer de concevoir ce dont on parle : le retour à la vie d'un ancien pape. Il pense que ce n'est pas possible, que c'est un leurre. Mais d'un coup, devant l'unanimité des medias à commenter cet événement une panique le saisit : et si c'était vrai ? En quelques secondes toutes ses certitudes sont ébranlées. Une pensée fulgurante lui traverse l'esprit : Jésus Christ serait-il le vrai prophète ? Jésus Christ serait-il le Messie ? Son visage se glace, son corps s'immobilise, pétrifié comme la femme de Loth changée en bloc de sel. Il reste ainsi une bonne minute. Ce sont ses mains qui les premières reprennent vie et se mettent à trembler de manière saccadée. Doucement, par un murmure, il appelle sa famille. Tous se regroupent face à la télévision, médusés, silencieux, ne croyant pas ce qu'ils voient.

-- Ce n'est pas possible, bafouilla le père de Nathan.... Voyons les chaînes bibliques.

Des tables rondes de rabbins et d'experts en religions y sont organisées. Tous les intervenants apparaissent troublés, sceptiques, prudents. Aucun n'ose affirmer être face à une supercherie. Aucun n'ose avancer être face à un miracle. Les questions fusent : Cela n'annonce-t-il pas l'arrivée des temps messianiques ? Pourquoi la résurrection d'un chrétien qui ne devrait pas avoir accès à la vie éternelle ? Jésus Christ n'est-il pas le Messie ? Ne pas l'avoir reconnu, n'est-ce pas la plus grosse faute du peuple juif ? Les milliers de juifs convertis au christianisme n'ont-ils pas eu

raison ? Ne devrait-on pas rapidement investiguer pour confirmer ou réfuter ce retour à la vie ?

Très vite la famille de Nathan abandonne le projet du déjeuner à Ariel et décide d'aller à la synagogue. D'habitude, le premier jour de la semaine, elle est peu fréquentée mais ce dimanche des centaines de personnes ont eu le même réflexe. Toutes sont graves et inquiètes. Elles espèrent être guidées par les rabbins présents. Beaucoup, au plus profond de leur cœur, souhaitent un miracle, signe divin adressé à tous les hommes, indice de la toute-puissance de Dieu et de la véracité de Sa promesse d'une vie éternelle. Pour eux peu importe que le ressuscité ne soit pas juif, l'important c'est le message de Dieu. Mais d'autres ne partagent pas ce sentiment. Une personne prend la parole et dit :

-- Par les textes sacrés, nous savons que seuls les membres du peuple choisi par le Créateur, c'est-à-dire le peuple juif, bénéficieront d'une résurrection après l'arrivée du Messie sur terre. Les non-juifs ne ressusciteront jamais. La vision du Prophète Ezéchiel est très claire : l'Eternel a dit devant les ossements d'une communauté d'Israël : « Je vais ouvrir vos tombes et Je vous en ferai sortir, vous qui êtes mon peuple, et Je vous ramènerai au territoire d'Israël » Là, nous aurions une résurrection d'un non-juif, d'un idolâtre, avant l'arrivée du Messie. Cela ne correspond absolument pas aux enseignements de la Torah. C'est une supercherie, comme celle de la soi-disant résurrection de Jésus Christ, il y a deux mille ans. Mensonge ! Mensonge ! Mensonge !

Mais cette diatribe enflammée, mollement applaudie par quelques personnes, ne soulève pas l'assentiment de l'auditoire. L'un des plus vieux rabbins, à la sagesse reconnue, répond :

-- Nous pensons en effet que seuls les juifs pourront jouir de la vie éternelle après leur résurrection. Peut-être avons-nous tort car si les prophètes annoncent clairement le retour à la vie des fidèles du peuple élu, ils ne disent presque rien des non-juifs. Pourront-ils aussi ressusciter ? N'aurions-nous pas eu une lecture égoïste de la Bible ? Soyons humbles. Reconnaissons que nous ne nous savons pas tout et n'oublions pas que les Chrétiens vénèrent le même Dieu que nous, celui d'Abraham et de Moïse. La Bible nous enseigne aussi qu'il y a eu des résurrections avant le Messie qui reste à venir, car je n'ose même pas imaginer que Jésus Christ ait été le Messie. Il faut absolument que ce mystérieux événement soit élucidé. Demandons à nos dirigeants de dégager les moyens nécessaires pour éclaircir ce qui s'est vraiment passé. Même si l'on peut craindre une duperie, restons circonspects : initiions cette enquête et attendons ses conclusions. D'ici là, continuons à vénérer l'Eternel selon nos traditions et notre Loi.

Cette position reçoit l'approbation de la foule assemblée qui signe une pétition adressée aux autorités gouvernementales demandant l'ouverture d'une investigation dans les meilleurs délais. Nathan Garfinkel et sa famille signent aussi ce document et

participent à la prière commune. Nathan ne sait que souhaiter : un miracle ébranlerait ses convictions les plus profondes mais confirmerait une suprême espérance.

Nathan raccompagne sa famille à son domicile, et décide de se rendre à Jérusalem pour y prier devant le mur occidental, vestige du Temple, face à la pierre d'Isaïe avec l'inscription : « Vous Le verrez, et votre cœur se réjouira, et leurs os, comme l'herbe ... reprendront vigueur ».

A la fin de sa prière, quittant à reculons l'esplanade, Nathan est saisi par un appel irrésistible : il prend les ruelles de la vieille ville et mû par une force invisible se dirige vers l'église du Saint Sépulcre où se trouve, selon la tradition chrétienne, le tombeau du Christ. Lui qui n'est jamais entré dans une église, y pénètre, tombe à genoux et pleure.

CHAPITRE V

La commission d'enquête

La nouvelle des événements survenus à Rome le 27 mai 2045 retransmise par d'innombrables télévisions, radios, journaux mais aussi via les réseaux téléphoniques ou internet ne secoua pas seulement la Chine et Israël, mais le monde entier. Dans les heures qui suivirent, les vidéos clips montrant la scène de la résurrection du pape furent visionnés des milliards de fois, écrasant tous les records précédents. Ces incroyables événements ne restèrent nulle part longtemps ignorés. De très nombreuses personnes téléphonaient à leurs parents, leurs amis, leurs collègues, soit pour les informer, soit pour partager leurs sentiments. Beaucoup avaient été étonnés par les carillons des cloches d'église sonnait plus longuement que d'habitude et en avaient recherché la cause. Ces sonneries avaient beaucoup surpris les habitants des régions où les chrétiens sont minoritaires. Entendre carillonner à la volée les églises coptes d'Égypte confinées près de villages musulmans, les églises uniates d'Israël isolées dans les quartiers juifs, les églises chaldéennes d'Irak proches des villes chiites et les églises catholiques d'Inde perdues dans des faubourgs hindouistes avait interloqué les autochtones.

Dès le samedi soir, dans tous les pays occidentaux, cette nouvelle provoqua des réactions similaires à celles des Romains. Les gens sortirent moins dans les restaurants, les boîtes de nuit, les théâtres, préférant rester chez eux à écouter les multiples émissions commentant l'événement et à essayer d'évaluer les implications pour eux de cet inimaginable événement. Beaucoup aussi, spontanément, se réunirent dans les églises ou sur leurs parvis. Des foules immenses se rassemblèrent dans les capitales d'Amérique du Sud et d'Afrique noire pour prier, chanter, remercier Dieu. Des regroupements impressionnants eurent lieu en Europe et en Amérique du Nord, moins exubérants que ceux du Sud. On y alternait prière et questionnement.

Instinctivement des millions de personnes, souvent issues des couches les plus populaires, crurent sans réserve à cette résurrection miraculeuse. Elle les enchantait car elle prouvait de manière indubitable ce à quoi ils avaient toujours cru : l'existence de Dieu qui donnera aux hommes, à la fin des temps terrestres, la vie éternelle. Des millions d'autres personnes, qui jusque-là étaient peu croyantes, furent fortement ébranlées ; elles ne cessaient de voir et revoir les vidéos, d'y chercher une explication rationnelle sans la trouver. Beaucoup finissaient par envisager un miracle.

Deux options seulement semblaient possibles : un véritable miracle ou une supercherie extrêmement bien réussie : un homme bien vivant, ressemblant au pape Jean, aurait simulé sa résurrection. Mais cette seconde option que les rationalistes et les non catholiques auraient préférée, restait à démontrer : comment avait-on pu préparer et créer une telle illusion alors que le pape défunt avait été sans cesse entouré de gardes, de religieux, d'employés, d'ouvriers, de chauffeurs, de fidèles, de touristes ? Il fallait imaginer un formidable complot. La thèse du miracle défendue par

des myriades de prêtres, prédicateurs ou illuminés leur semblait possible mais tous estimaient qu'une investigation était indispensable pour la confirmer ou la réfuter.

Très vite cette idée d'une enquête rigoureuse se développa. Des organisations privées, certains organismes d'état, des associations agnostiques ou athées, des milliardaires désireux d'éclaircir le mystère décidèrent d'envoyer, à leurs frais, des détectives à Rome. Dès le lundi, plusieurs limiers fraîchement arrivés se mirent à rechercher tout élément d'explication rationnelle. Ils interviewèrent des témoins, arpentèrent la place Saint Pierre, analysèrent la chronologie des événements, photographièrent le cercueil de la chapelle de la Visitation... Mais ils se heurtèrent au mutisme du Vatican et à son refus de coopérer. Toute demande pour examiner la sacristie ou la crypte du Vatican fut refusée. Toute personne impliquée dans les cérémonies liées au pape Jean reçut la consigne du Vatican de ne répondre à aucune question. Le cardinal Matteo fit publier un communiqué pour rappeler que « la seule autorité habilitée à confirmer le caractère miraculeux des événements du 27 mai était la Congrégation pour la Cause des Saints qui avait été saisie de la question ».

Partout dans le monde les conséquences de l'évènement étaient saisissantes. Elles ne se limitaient pas à des affluences considérables aux offices de Pentecôte, à d'innombrables demandes de baptêmes, à de nombreuses inscriptions au catéchisme, à de longues queues devant les rares confessionnaux ouverts, à de soudaines vocations à la prêtrise, à l'éclosion d'innombrables candidatures au monachisme, à des dons généreux, à l'achat de millions de cierges et à des processions spontanées. Elles ne se restreignaient pas à la seule Eglise catholique : toutes les Eglises chrétiennes connurent un regain de spiritualité. Mais très vite la sphère strictement religieuse fut dépassée : dans de nombreuses villes, des militants opposés à la peine de mort manifestèrent et exigèrent son abolition, des associations hostiles à l'avortement demandèrent son interdiction immédiate et des groupements défavorables à l'euthanasie exprimèrent bruyamment leur désaccord. Il y eut même dans certaines armées des militaires qui exprimèrent des réserves concernant leur participation à des opérations de guerre.

L'agitation provoquée était telle que les gouvernants des plus grands états se concertèrent. De toutes parts il leur était demandé de faire réaliser une investigation approfondie. Rapidement un accord fut trouvé : confier à l'Organisation des Nations Unies la mission d'organiser une enquête. Dès le mardi 30 mai, le conseil de sécurité votait à l'unanimité la création d'une commission de douze membres. Il y eut quelques accrochages sur l'intitulé de sa tâche : La Chine et des pays musulmans voulaient qu'explicitement son objectif soit de « dévoiler les artifices de la supercherie survenue à Rome » ; les pays chrétiens s'y opposèrent et obtinrent que son but officiel soit « la pleine manifestation de la vérité ». Il y eut aussi des réticences à la désignation d'un policier italien comme président de la commission, certains pays soulignant qu'il serait certainement un catholique à l'impartialité douteuse. Mais finalement ce choix fut accepté car il permettrait de faciliter les relations avec la police italienne dont le concours était jugé essentiel. Outre l'Italie, il fut facilement décidé que les cinq membres permanents du conseil de sécurité seraient représentés, ainsi que le Japon,

l'Allemagne, l'Inde, l'Égypte, le Cameroun, l'Argentine. Chaque état avait vingt-quatre heures pour désigner son représentant, si possible des personnes ayant l'expérience d'investigations complexes. Tous les grands états provisionnèrent des budgets importants pour financer le travail de la commission et annoncèrent la mise à disposition, à titre gracieux, de leurs laboratoires scientifiques.

Le gouvernement italien nomma Sergio Perugia. C'était un homme de 45 ans, commissaire de la division romaine de la Squadra Mobile, la police judiciaire italienne. Il jouissait d'une excellente notoriété pour avoir plusieurs fois élucidé des crimes que ses collègues n'étaient pas parvenus à expliquer. Le parquet lui confiait les dossiers les plus complexes et les plus embrouillés. C'était un travailleur infatigable, méthodique, acharné, tenant compte du moindre détail, d'une rationalité implacable. Les aspects psychologiques des affaires qu'il traitait l'intéressaient peu. Pour lui, le plus important était : « les faits, les faits, les faits » et surtout « ne pas avoir d'idées préconçues, mères de la plupart des erreurs judiciaires ». Il avait souvent recours, plus que ses collègues, à la police scientifique. Comme la plupart des Italiens, il était catholique, mais catholique non pratiquant, alors que son épouse et ses deux filles étaient croyantes et assistaient assidûment à la messe. Elles essayaient d'ailleurs de l'y entraîner, sans grand succès, ses rares participations à un office se limitaient à la messe de Noël et quelque fois à celle de Pâques. Sa distance avec l'Église fut appréciée par plusieurs chancelleries qui craignaient avoir à la tête de la commission un fervent catholique. Sergio Perugia, flatté d'avoir été choisi, accepta immédiatement. Conscient que, plus l'enquête débiterait vite plus elle aurait de chance d'aboutir, il fixa la date de la première réunion de la commission au jeudi 1^{er} juin, à 8 heures. Les autorités italiennes avaient mis à sa disposition un immeuble de bureaux modernes équipés des meilleurs moyens de communication.

Mais comme Sergio Perugia commençait à réfléchir à l'organisation de l'enquête, une sourde inquiétude s'instilla en lui. Pendant toute sa carrière, chaque fois qu'il abordait une nouvelle affaire, il se faisait un point d'honneur à n'avoir aucun préjugé, à ne privilégier aucune piste. Mais dans ce cas particulier, il était convaincu, a priori, qu'il y avait eu supercherie. Il allait aborder l'enquête persuadé qu'il n'y avait pas eu miracle, pas plus qu'il n'y en avait eu à Lourdes ou ailleurs. Il savait qu'il allait mettre toute son énergie à démontrer cette tromperie et à confondre les mystificateurs. En son for intérieur, il se fit cependant la promesse que, s'il n'arrivait pas à apporter la preuve de cette duperie, il reconnaîtrait publiquement le caractère inexplicable et miraculeux de l'événement.

Rentré tard chez lui ce mardi soir il annonça à son épouse sa nomination. Elle eut du mal à comprendre l'intérêt de cette commission d'enquête. Elle, qui avait vénéré le pape Jean dans sa jeunesse, était certaine de sa résurrection passagère. Elle essaya même d'en convaincre son mari, sans succès. Ayant du mal à s'endormir, Sergio Perugia se concentra sur l'organigramme de son équipe. Son leadership promettait d'être délicat tant les origines, les cultures et les expériences professionnelles des membres étaient différents. Rapidement il arriva à l'idée qu'il

fallait confier à chacun un domaine d'investigation ciblé et il commença à réfléchir à une ventilation optimale des tâches. Sur ce, il s'endormit.

Le mercredi, dernier jour du mois de mai, les medias égrenèrent les noms des personnes faisant partie de la commission au fur et à mesure de leur nomination. Il n'y avait que des hommes. Les chancelleries se concertèrent pour trouver un pays volontaire pour désigner une femme. Ce fut l'Allemagne qui accepta et publia un communiqué rectificatif annonçant le remplacement d'un policier émérite par une haut fonctionnaire du ministère de l'Intérieur.

L'immeuble mis à la disposition de la commission se trouvait près des thermes de Caracalla, au cœur de Rome. Sergio Perugia, qui avait pris possession de son bureau après avoir vérifié que ceux de ses futurs collègues étaient correctement équipés, communiqua avec eux soit par téléphone soit par courrier électronique. Il les pressa d'arriver le plus rapidement possible à Rome et invita ceux qui y seraient le mercredi soir à un dîner, à 21 heures, dans l'un des meilleurs restaurants de la ville. Là ils pourraient faire connaissance et commencer leurs discussions.

L'urgence de cette enquête se faisait de plus en plus sentir tant l'événement du 27 mai avait ébranlé des quantités de personnes. Certains de ses effets étaient très positifs. Dans tout le monde occidental on observait une diminution drastique de la criminalité et de la délinquance. Le nombre de meurtres avait été divisé par dix, les plaintes pour vol étaient devenues rarissimes, la consommation d'alcool et celle de drogues avait fortement chuté, même les accidents mortels de la route avaient presque disparu. L'Eglise catholique était la grande gagnante : des milliers de demandes de conversion, des églises bondées, des dons généreux. Ceux-ci étaient tellement nombreux, surtout de la part de personnes âgées, que l'Eglise appela à la modération et refusa certaines donations. Mais il était difficile de décliner des offrandes faites soit pour rénover des sanctuaires vétustes soit pour évangéliser des contrées éloignées soit pour porter secours à des miséreux ou des malades. Les donateurs n'auraient pas compris, persuadés que ces dons contribueraient à assurer leur salut. Ces bouleversements étaient tellement forts que le pape Etienne décida de convoquer un synode d'évêques pour délibérer sur les meilleures attitudes à avoir. Son ouverture fut fixée au 26 juin, après les cérémonies de béatification du pape Jean. De même, diverses Eglises réformées, l'Eglise orthodoxe et d'autres Eglises chrétiennes convoquèrent des assemblées de prélats pour échanger sur la conduite à suivre. Le sujet apparut tellement sensible aux différentes Eglises orthodoxes autocéphales qu'elles acceptèrent de se réunir à Nicosie en un synaxe commun auquel plusieurs patriarches annoncèrent leur participation. D'autres contrecoups plus négatifs se produisirent. Des frictions plus ou moins violentes entre communautés catholiques et adeptes d'autres religions survinrent dans de nombreuses régions. Au Pakistan, au Nigéria, en Indonésie, en Israël et en d'autres pays des populations locales manifestèrent leur hostilité aux catholiques qui extériorisaient trop ostensiblement leur foi ou leur joie. Des jets de pierre, des crachats, des insultes furent lancés, accompagnés des cris « Menteurs! », « Truqueurs! » « Mécréants ! ». Dans d'autres pays des contre-manifestations furent organisées par des associations de libres

penseurs qui réfutaient toute idée de miracle et contestaient l'usage excessif de l'espace public par les catholiques multipliant processions et réunions.

Lorsque la liste des douze membres de la commission d'enquête fut connue, les journalistes du monde entier s'intéressèrent plus à leurs religions qu'à leurs nationalités ou leurs compétences. De l'avis général, la représentation des divers religions était équilibrée : on comptait six chrétiens, dont trois catholiques, un orthodoxe, un anglican et une luthérienne évangéliste. Seul le représentant de l'Argentine semblait être un fervent catholique. L'autre moitié de la commission réunissait deux musulmans, un hindouiste, un bouddhiste, un juif et un chinois s'affichant comme totalement athée. C'est le représentant des Etats Unis d'Amérique qui était de confession juive, l'état d'Israël et les associations juives américaines ayant fait pression pour un tel choix.

Le mercredi soir seuls les membres européens et celui nommé par l'Egypte étaient arrivés à Rome assez tôt pour participer au diner offert par Sergio Perugia. Le salon particulier d'un restaurant proche de la place d'Espagne avait été réservé. Il était de style Art Déco, particulièrement élégant. Deux serveurs, costume noir, chemise blanche, parlant anglais, avaient été affectés au seul service du salon. Ils proposèrent un choix d'apéritif avec ou sans alcool. L'Egyptien et l'Allemande demandèrent un jus de fruit. Chacun se présenta rapidement. Plusieurs d'entre eux n'avaient aucune expérience d'investigation, ce qui étonna Perugia. Le Français Hugues de Nancoyse, âgé d'une cinquantaine d'années, était un diplomate de carrière, parlant parfaitement italien, nommé par le ministère des affaires étrangères qui désirait avoir un œil direct sur l'enquête. Il était habillé avec recherche, portant cravate et pochette assortie. Il avait trois passions dans la vie : l'opéra, les grands vins et l'art contemporain. Il adorait Mozart et Rameau, se piquait d'être fin connaisseur des grands crus de Bourgogne et regrettait que ses moyens financiers ne lui permettent pas d'acheter plus facilement les œuvres de jeunes artistes. Il ne faisait jamais allusion à ses origines nobles qui étaient connues de tous ses collègues, d'autant plus qu'il possédait un aristocratique petit manoir en Normandie. Il avait été déconcerté par les événements de Rome. Secrètement il espérait un miracle mais avait du mal à s'en convaincre. Il était ravi de faire partie de la commission d'enquête : il pourrait plus facilement modeler son opinion et profiter de la ville de Rome qu'il adorait. L'Allemande Margarethe Rissel, âgée d'une quarantaine d'années, désignée à la dernière minute, avait toujours occupé des postes administratifs au ministère de l'Intérieur dont le dernier était un poste important à la Direction des Ressources Humaines. Elle était sobrement vêtue d'un ensemble bleu marine rehaussé d'une broche en or. Mère de trois enfants, elle avait veillé à leur inculquer une bonne éducation incluant les préceptes de la religion. Elle ne comprenait pas sa nomination qu'elle avait acceptée par discipline. L'Anglais sir Harold Abberline, proche de l'âge de la retraite, avait brillamment monté les échelons du Criminal Investigation Department. Il supervisait avant cette nomination les enquêtes criminelles confiées à Scotland Yard pour le Grand Londres. Grand et mince, portant une fine moustache, vêtu d'un complet veston trois pièces très bien taillé, il ne lisait l'heure qu'à une montre à gousset attachée à la

poche de son gilet par une chaîne d'argent. Extrêmement courtois, il fit vite sentir aux autres membres de l'équipe la supériorité de son anglais par la richesse de son vocabulaire et l'usage d'expressions recherchées. Il parlait avec l'accent d'Oxford où il avait fait ses études à Christ Church College l'un des plus grands et des plus renommés établissements de la ville. Sa réussite professionnelle était due à sa remarquable aptitude à établir les preuves claires et incontestables d'un crime ou un délit. Tout de suite il comprit qu'il s'entendrait aisément avec Sergio Perugia car leurs conceptions du métier de détective étaient très voisines. Il avait été sélectionné en partie car il parlait français et italien. Le Russe Boris Rostov avait été choisi dans une division d'élite de la police d'état, la division Dzerjinski, qui était plus une police politique, héritière du KGB soviétique, qu'une police judiciaire. C'était un homme jeune, âgé d'une quarantaine d'années. Il était grand, trapu, musclé. Ses cheveux blonds étaient coupés très courts. Il pratiquait plusieurs sports dont des sports de combat. Après le service militaire dans les para-commandos, il avait été embauché par la police. Il s'était vu confier le plus souvent des missions d'espionnage. A l'âge de trente ans, après son mariage, il avait été nommé « employé consulaire » de l'ambassade de Russie à Rome, où il était resté trois ans. De religion orthodoxe, il était croyant, même s'il n'assistait que très rarement aux offices religieux. Il ne visitait jamais une église orthodoxe ou catholique sans y allumer un cierge. Il était plutôt enclin à considérer l'événement du 27 mai comme un miracle et il espérait pouvoir le démontrer. Il se présenta au dîner du mercredi soir très décontracté, habillé d'une tenue de sport, sans cravate. Souriant, s'adressant en italien à Sergio Perugia, il lui dit combien il était heureux d'être de retour à Rome. Ce fut le seul participant au dîner qui demanda, discrètement, un second verre d'apéritif vodka-orange. L'Égyptien Ibrahim Mansour, homme d'âge mûr, avait fait toute sa carrière au département du ministère de la Sécurité publique chargé des enquêtes criminelles. Il y avait gravi les échelons pour en devenir l'un des principaux responsables. Il avait été formé, une cinquantaine d'années plus tôt, au lycée français d'Alexandrie. D'abord plutôt laïque, il était devenu en vieillissant un musulman très religieux. Il avait fait par deux fois le hajj, pèlerinage à La Mecque ; il priait cinq fois par jour sauf quand il était au travail, il respectait scrupuleusement le jeûne de ramadan. Sa seule distraction était la musique. Il passait des heures à écouter la grande chanteuse Oum Kalthoum mais il ne dédaignait pas entendre aussi les œuvres des grands compositeurs occidentaux. Ibrahim Mansour avait pu répondre positivement à l'invitation de Sergio Perugia car elle ne tombait pas en période de ramadan qui en 2045 se situait en juillet/août. Dès son arrivée au restaurant, il avait discrètement demandé aux serveurs de ne lui proposer que des plats exempts de porc et pour plus de sûreté il avait choisi poulet et poisson. La raison de sa nomination le perturbait : en bon musulman il croyait fermement à la résurrection des corps par Allah, avant le Jugement, mais après la fin du monde dont seul Dieu connaît l'échéance. Pourquoi une résurrection éphémère avant la fin des temps ? Pourquoi la résurrection d'un chrétien trinitaire, infidèle, hérétique, impie ? Il soupçonnait fortement une falsification et considérait sa nomination comme un signe de Dieu. Il ferait tout pour démasquer cette supercherie.

Les craintes de Perugia d'un diner tendu ou même conflictuel ne se concrétisèrent pas. Les participants restèrent tous très prudents, ne dévoilant aucune de leurs convictions profondes. Ils furent toujours urbains et l'ambiance du repas demeura conviviale. Avec humour le policier anglais souligna que pendant toute sa longue carrière on lui avait demandé d'élucider des meurtres ou des assassinats.

-- C'est la première fois qu'on me demande de découvrir l'auteur d'une résurrection ! dit-il, provoquant les sourires de tous les convives.

-- Oui, répondit le Français, et l'extrême difficulté vient du fait que l'auteur est soit Dieu, soit un habile mystificateur. Ce sont deux explications diamétralement opposées aux conséquences infiniment différentes.

-- Je ne pense pas qu'on puisse nommer « explication » la première hypothèse, celle d'un fait prodigieux d'origine divine. Le reconnaître comme authentique restera toujours un acte de foi et nul ne doit être obligé d'y croire, rétorqua l'Égyptien. Si nous n'arrivons pas à élucider la supercherie, pour moi, cela ne prouvera pas qu'il y a eu miracle.

-- Je suis d'accord, nous devons être très prudents avant d'affirmer qu'il s'agit d'un miracle, enchaina Perugia. N'oublions pas que Jésus lui-même, d'après les Evangiles, a mis en garde ses disciples, les prévenant de l'arrivée de faux messies et de faux prophètes qui feront de grands prodiges et des miracles et qui séduiront indûment les fidèles. Après un instant de silence il reprit la parole en souriant :

-- Je crois qu'une bonne bouteille de Lacryma Christi del Vesuvio s'impose. C'est d'ailleurs le fruit d'un miracle, le Christ ayant changé la piquette d'un ermite vivant sur les pentes du volcan en un excellent vin ! Préférez-vous le blanc ou le rouge ? Le mieux est de commander deux bouteilles, chacun pourra choisir sa couleur. Le blanc devait être l'original car les larmes sont incolores mais le Christ peut tout aussi bien avoir eu des larmes de sang, miraculeusement.

La conversation continua : chaque participant évoquant l'impact de l'évènement de la Place Saint Pierre dans son propre pays : partout il était considérable. Certains soulignèrent que, le temps passant, les frictions entre ceux qui croyaient dur comme fer au miracle et ceux qui le niaient avaient tendance à se durcir. Par exemple, des militants qui depuis un certain temps avaient modéré leurs exigences, comme ceux opposés à l'avortement ou ceux ennemis de la peine de mort, manifestaient avec de plus en plus de véhémence, persuadés répondre à un appel divin. Tous les invités au dîner remarquèrent cependant que la création de la commission d'enquête était presque unanimement approuvée. Seules de petites fractions de catholiques exaltés étaient choquées qu'on puisse oser douter de la réalité du miracle.

A la fin du repas Perugia s'enhardit à proposer une esquisse d'organisation de la commission soulignant qu'il semblait souhaitable de répartir clairement les responsabilités de ses membres. Il craignait une certaine confusion si chaque membre s'impliquait dans tous les aspects de l'enquête. A sa grande satisfaction ses hôtes acquiescèrent sans réserve. Il fit remarquer aussi que certains points complémentaires

aux investigations étaient très importants. Il cita les relations avec le Saint Siège, la communication avec la presse et les gouvernements, la gestion des dépenses liées à l'enquête. Il rappela que le Vatican était un Etat souverain et qu'évidemment il allait être nécessaire d'enquêter dans la Cité et d'interroger plusieurs personnes qui en dépendaient. Perugia continua :

-- Une franche coopération des autorités vaticanes est indispensable. Pour l'obtenir, il pourrait être souhaitable d'avoir dans notre équipe un médiateur consacré pleinement à cette tâche. Un diplomate, une personne avec votre profil, Monsieur, dit-il, se tournant vers Hugues de Nancoyse. D'autant plus que vous maîtrisez excellemment l'italien ...et même le latin.

Le Français, flatté, répondit positivement. Il n'avait aucune expérience policière et préférait mille fois les contacts feutrés avec la hiérarchie vaticane à des interrogatoires de témoins roturiers.

-- Si nos collègues acceptent, je serais ravi de me charger de cette mission, répondit-il, constatant avec plaisir l'assentiment lisible sur les visages de ses pairs.

-- Merci, répliqua Perugia. Y aurait-il aussi un volontaire pour gérer le budget de notre commission ? Je sais que nous n'aurons pas la moindre difficulté à financer nos travaux mais nous devons avoir une gestion exemplaire des frais occasionnés. Ils risquent d'être importants, d'autant plus que nous allons demander des traitements en urgence, que ce soit ceux des analyses de laboratoire ou ceux des examens des dépositions des témoins. Je reconnais que cette tâche peut paraître ingrate mais elle est essentielle car nous devons être totalement auditables. Il prononça cette dernière phrase avec détermination tout en portant son regard vers la représentante de l'Allemagne.

Celle-ci comprit. Désireuse de montrer sa bonne volonté, mais aussi peu disposée à jouer un rôle de policier, elle déclara qu'elle accepterait bien volontiers cette responsabilité. Perugia la remercia chaleureusement. La soirée était bien avancée et plusieurs convives arrivés ce jour à Rome, fatigués de leur voyage, émirent le souhait de rejoindre leur hôtel. A ce moment-là, le patron du restaurant entra dans le salon, une bouteille de grappa à la main. C'était une grappa d'un beau jaune pâle, vieillie en fût de chêne. Il la présenta comme la meilleure d'Italie et expliqua qu'on devait la boire dans un verre à haut pied supportant un petit ballon ouvert par un long col cylindrique. Il ajouta :

-- Il y a deux tailles de verres, ceux à simple dose et ceux, de même forme, plus grands, à double dose. Lesquels voulez-vous ? C'est offert par la maison.

Ibrahim Mansour refusa immédiatement, presque offusqué. Margarethe Rissel déclina l'offre poliment. Le Français, l'Anglais et l'Italien acceptèrent un petit verre.

Seul le Russe demanda, avec un large sourire, un grand verre. Hugues de Nancoyse ne put s'empêcher de railler gentiment le refus de la représentante allemande.

-- Margarethe, je vous félicite, vous savez résister aux tentations répréhensibles, c'est bien de ne pas avoir été envoûtée par un quelconque docteur Faust.

La représentante allemande n'apprécia guère cette remarque et garda un air digne et emprunté.

En rentrant en taxi à son hôtel, qui était situé près du palais Farnèse, de Nancoyse ordonna au chauffeur de faire un crochet pour passer devant la place Saint Pierre. Là, il put constater une queue interminable, longue de plusieurs kilomètres. Les fidèles attendaient patiemment de pouvoir se recueillir quelques secondes devant le pape Jean, visible dans son cercueil de verre. L'affluence était tellement forte qu'il avait été décidé de laisser la basilique ouverte nuit et jour et d'imposer une consigne perpétuellement répétée par les gardiens : « Il est interdit de s'arrêter ». Seul un défilé ininterrompu pouvait permettre de satisfaire en partie la multitude qui voulait rendre hommage au pape Jean.

Jeudi 2 juin, l'immeuble proche du Viale delle terme di Caracalla mis à disposition par le gouvernement italien, protégé par un cordon de carabinieri, fut entouré, dès les premières heures du jour, par des dizaines de journalistes. A chaque arrivée d'un membre de la commission ils essayaient de lui arracher un commentaire répétant souvent la même question piège :

-- Pensez-vous avoir à enquêter sur un miracle ou une supercherie ?

La plupart refusèrent de répondre ou répliquèrent par une répartie vague et dilatoire. Seul le représentant de la Chine, Monsieur Xiao Cheng Ming, fut très explicite. Pour lui, il n'y avait aucun doute : il s'agissait d'une mystification. La commission était là pour le démontrer, pour en dévoiler le mécanisme et pour en découvrir les auteurs. Le plus vite sera le mieux. Agé d'une cinquantaine d'années le délégué chinois était un homme de petite taille, mince, se tenant très droit, au regard dur souligné par de sobres lunettes noires. Il portait un costume gris-anthracite très classique. Seule sa cravate rouge apportait un peu de couleur. Il était l'un des plus hauts fonctionnaires du ministère de la Sécurité de l'Etat plus particulièrement chargé des affaires religieuses. Une de ses missions, qu'il refusait de reconnaître systématiquement lorsqu'on le questionnait, était l'espionnage des activités des catholiques chinois avec l'étranger. Plusieurs fois il avait dépiqué des relations plus ou moins cachées entre le clergé souterrain de l'Eglise chinoise et des organismes catholiques internationaux. Il avait fait prendre des sanctions et cesser ces contacts. Membre du parti communiste, obéissant toujours sans état d'âme à sa hiérarchie, il affichait de fortes convictions athéistes. Secrètement il vouait un mépris profond, proche de la haine, à toutes les religions et à tous les religieux qu'il considérait comme

des charlatans et des parasites. Il moquait souvent, en privé, la propension des hommes d'Eglise à toujours quémander et les considérait au mieux comme des naïfs au pire comme des fainéants et des menteurs.

De 8 heures à 10 heures les membres de la commission prirent possession de leur bureau, rencontrèrent la secrétaire et les quelques collaborateurs qu'on leur avait déjà affectés, tous italiens. La première réunion plénière était fixée à 10 heures dans une grande salle de réunion située au dernier étage. Une longue table ovale permettait aux douze délégués de siéger ensemble. Sergio Perugia, le président, était assis au centre, son dos face aux fenêtres. Dans un coin une petite table offrait, en libre-service, cafés, thés, jus de fruit, viennoiseries...

-- Sympathique, déclara le Russe Boris Rostov, mais on a oublié les vrais réconfortants. Une petite fiole de vodka aurait été bienvenue pour parfumer le thé.

Après que les douze qui n'étaient que onze, le délégué argentin n'étant pas encore arrivé, avaient pris place, Perugia prononça en anglais quelques mots de bienvenue et rappela l'objectif de la commission : « Faire toute la lumière sur l'évènement du samedi soir 27 mai à Rome ». Il demanda qu'un tour de table permette à chaque délégué de se présenter rapidement. Quand il fut terminé, Perugia continua en remerciant la représentante de l'Allemagne d'avoir accepté la responsabilité de la gestion administrative et budgétaire du groupe et il demanda de s'adresser à elle pour toute dépense, recherche de support technique ou autre. Il signala que le délégué français avait donné son accord pour être le facilitateur des relations avec le Vatican et invita les membres à passer par lui en cas de difficultés avec le personnel ou les dignitaires du Saint Siège. Il en vint alors à un point qui lui tenait à cœur :

-- Avant de discuter de l'organisation même de l'enquête, j'aimerais clarifier la question de la communication de nos travaux avec l'extérieur, la presse, les gouvernements.

Immédiatement il nota la réaction défensive de plusieurs personnes. Il comprit leur crainte : elles avaient été désignées par des gouvernements qui attendaient d'elles une information immédiate sans restriction. Elles n'étaient pas prêtes à accepter la moindre contrainte et voulaient rester totalement libres de renseigner leur hiérarchie comme elles l'entendaient. Perugia reprit :

-- Si une liberté totale s'impose dans les relations avec vos gouvernements, je pense qu'il faut encadrer la communication avec la presse. Nous devrions choisir un porte-parole qui serait le seul habilité à informer les journalistes, les autres membres s'engageant à garder confidentielles les avancées de l'enquête.

Alors que la salle approuvait cette suggestion par des hochements de tête, le Français prit la parole :

-- Quelle va être la langue officielle de cette commission ?

-- L'anglais, bien sûr, rétorqua en souriant Harold Abberline.

-- D'accord pour que ce soit la langue de travail, mais je pense que toute communication avec la presse devrait être en anglais et en français, les deux langues officielles des Nations Unies, rétorqua Hugues de Nancoyse.

-- Et en italien, ajouta Perugia.

Les représentants britannique et américain montrèrent une légère hostilité à cette proposition qui n'apportait que complication, mais à leur grande surprise elle fut vigoureusement soutenue par les représentants de la Chine, de la Russie et du Cameroun qui n'appréciaient que modérément l'hégémonie de la langue anglaise.

-- Très bien, reprit Perugia. Il nous faut un porte-parole trilingue. En outre il serait préférable que sa langue maternelle soit l'anglais lui permettant d'user de toutes les nuances et subtilités de cette langue. Qui est volontaire ? N'oubliez pas que notre porte-parole aura accès, en temps réel, aux progrès de l'enquête dans tous les domaines. Ce sera le mieux informé de notre équipe... avec moi.

La salle éclata de rire, les critères résumés par Perugia éliminaient tous les membres de la commission... sauf le représentant anglais. Il le comprit et sans réticence déclara accepter cette responsabilité, en disant :

-- Je vous laisse volontiers cette enquête irrationnelle. Je trouve la situation saugrenue, presque absurde. J'ai toujours aimé la logique et là on est en plein surréalisme.

Le Chinois reprit immédiatement la parole en déclarant qu'il était certain qu'une approche scientifique expliquerait ce pseudo-miracle et que l'étrangeté de l'événement n'aurait qu'un temps.

-- Même si notre enquête arrive à comprendre ce qui s'est passé de manière rationnelle, je suis sûr que des millions de gens continueront de croire à un miracle, répliqua Harold Abberline.

-- Fere libenter homines id quod volunt, credunt, ajouta le Français, ce que nul autour de la table ne comprit. Sans le montrer, plusieurs pensèrent que comme d'habitude les Français étaient pénibles et ne pouvaient s'empêcher d'étaler leur savoir.

Après avoir remercié le délégué britannique Sergio Perugia reprit le leadership de la réunion.

CHAPITRE VI

L'organisation de l'enquête

Perugio, après être allé se servir une nouvelle tasse de café, déclara calmement dans un anglais de bonne qualité, prononcé avec un assez fort accent italien :

-- Nous voilà arrivés au cœur du sujet : l'organisation de l'enquête. Comme je l'ai dit à certains d'entre vous, je propose de confier à chacun la responsabilité d'un domaine précis. Je pense qu'il serait préjudiciable au bon déroulement de notre travail que chacun puisse s'occuper de l'ensemble des investigations. Ce serait une source assurée de désordre et de frictions. Je constate un large accord pour cette approche. J'ai déjà esquissé une liste des domaines à investiguer mais s'il y a des oublis ou des lacunes n'hésitez pas à le dire. L'une des actions à développer en priorité me semble être l'appel à témoins. Je sais que ce procédé n'est pas systématiquement utilisé mais dans ce cas nous pourrions encourager la dénonciation de la mise en œuvre de cette éventuelle supercherie. Des annonces pourraient être faites dans les grands médias : télévision, radios, réseaux sociaux, journaux, invitant toute personne ayant des soupçons relatifs à une mise en scène de la résurrection du pape Jean à le signaler. D'une manière générale quiconque aurait constaté des comportements atypiques lors de la procession du 27 mai serait encouragé à le déclarer.

-- Excellente idée, déclara le représentant chinois qui parlait d'un ton monocorde ne trahissant aucune émotion. Mais pour que cela ait une chance d'aboutir, il faut proposer de fortes récompenses financières.

-- Est-ce correct d'encourager ainsi la délation ? questionna de sa petite voix Frau Rissel.

-- Nous ne le faisons que dans le cas de crimes sordides, comme les enlèvements d'enfants ou des meurtres non expliqués après plusieurs semaines d'enquête, répondit le Britannique. Dans ce cas, il n'y a aucun crime, tout au plus une tromperie. Que dit la loi italienne ?

-- Comme en Grande Bretagne, cette pratique est rarement utilisée, seulement dans des cas très graves, mais rien ne l'interdit, répondit Perugia.

-- Nous avons de très gros moyens financiers, reprit Xiao Cheng Ming, s'exprimant un peu comme un automate. Ils pourraient utilement être utilisés de cette manière. Mon gouvernement serait d'accord pour participer significativement aux récompenses, si nécessaire. Un appel à témoins n'est pas un appel à la délation mais simplement une incitation à la manifestation de la vérité. Je soutiens tout à fait cette approche. Je suis sûr que la préparation de cette mystification a impliqué plusieurs personnes qui n'ont pas pu agir sans se faire remarquer. Par ce moyen nous pourrions être instruits d'un détail qui permettrait de remonter aux instigateurs de la duperie. Et ce ne sont pas des scrupules religieux qui vont empêcher des informateurs de parler,

puisqu'ils savent parfaitement qu'il y a eu falsification et que Dieu n'a rien à voir dans cette affaire. Savoir créer des vocations d'indics et savoir les récompenser est le b.a.-ba d'une bonne police.

-- Je vous rappelle que l'hypothèse d'une mystification n'est pas la seule et n'a pas à être privilégiée et encore moins présentée comme avérée, rétorqua le délégué russe. Mais je partage votre opinion, il faut inciter les gens à dire ce qu'ils savent ou ce qu'ils croient savoir. N'attendons pas pour utiliser une démarche qui s'est souvent montrée efficace dans mon pays.

Seuls les représentants de la Grande Bretagne et de l'Allemagne continuèrent à exprimer des réserves. Les autres membres de la commission soit appuyèrent vigoureusement l'idée soit se montrèrent indifférents. Finalement Sergio Perugia, qui dans son for intérieur pensait que de fortes primes faciliteraient l'obtention de renseignements déterminants pour l'enquête, déclara que la démarche était soutenue par la majorité de la commission et pouvait être appliquée.

-- Qui veut s'en charger ? demanda –t-il

-- Certainement pas moi, répondit la déléguée allemande.

-- Moi non plus, surenchérit l'Anglais.

-- La question ne se pose pas, rétorqua vertement Perugia, vos missions sont déjà définies.

Aucun volontaire ne se déclara. Toujours aussi rigide Xiao Cheng Ming posa une question :

-- Quelle gratification pourra être promise en cas de renseignements utiles, je veux dire le maximum en cas d'une explication complète et vérifiée ?

-- Je sais que certains d'entre vous vont être choqués, mais nous avons des budgets considérables tant les gouvernements désirent une résolution rapide de cette énigme. Nous pouvons promettre vingt millions d'euros, même plus, répondit Perugia.

-- Très bien, répliqua le Chinois, je suis convaincu qu'avec de tels montants nous allons très vite obtenir d'excellents indices. La mystification a été méticuleusement préparée. Elle a dû concerner directement ou indirectement plusieurs personnes. L'une d'entre elles finira bien par parler, surtout si elle est encouragée par quelques millions de dollars. Je suis d'accord pour organiser cet appel à témoins et pour analyser les retours qui, j'en suis sûr, vont être nombreux et vont permettre de déverrouiller l'enquête. Il me faudra une petite équipe de deux ou trois fonctionnaires italiens, travaillant sous mes ordres, pour comprendre et évaluer les renseignements recueillis.

-- Comme vous êtes le seul volontaire, je pense que tous nous acceptons votre candidature. Merci pour avoir accepté cette mission.

-- J'en suis ravi, répondit avec grand sérieux le Chinois, j'espère pouvoir lancer ces appels à témoin dès aujourd'hui, au plus tard demain et aimerais qu'on désigne au

plus vite la petite équipe de collaborateurs qui m'aidera dans ce travail. Tous bilingues italien-anglais, bien entendu.

Perugio répondit positivement d'un signe de tête et indiqua qu'à son avis un deuxième élément utile à l'enquête méritait d'être traité avec le plus grand soin :

-- Un grand nombre de photos et de vidéos de l'évènement ont été enregistrées. Certes nous avons les copies de celles prises par les chaînes de télévision et par quelques journalistes-cameramen mais je pense qu'il serait souhaitable de rassembler toutes les prises de vue, y compris celles de la procession dans Rome, et de les analyser avec le plus grand soin. Un détail pourrait constituer un élément du puzzle que nous essayons de reconstituer. Il faudrait aussi s'intéresser aux personnes présentes sur le parcours du cortège ou place Saint Pierre lorsque le pape Jean émerge de son cercueil. Ne pourrait-on y débusquer un complice de cette possible supercherie ? Je reconnais qu'il s'agit d'un travail de bénédictin nécessitant d'importantes ressources en personnel. Mais il est encore temps pour retrouver l'identité des personnes présentes place Saint Pierre et pour récupérer tout ce qui a été filmé, y compris les bandes son.

-- Cinq mille personnes se trouvaient place Saint Pierre au moment critique, souligna le délégué du Japon qui jusque-là n'avait jamais pris la parole. Les identifier toutes est un travail minutieux qui demanderait une grande patience. Cela me semble presque impossible.

-- Oui, répondit Perugia, on appelle aussi cela « un travail de fourmi ». Il est probablement fastidieux mais je pense qu'il mérite d'être entrepris. Nous pourrions y affecter un groupe d'une vingtaine de policiers et fonctionnaires italiens et là aussi lancer un appel à la coopération des témoins présents le 27 mai. Je suis sûr qu'ils seront nombreux à vouloir présenter spontanément leurs enregistrements et déclarer ce qu'ils ont vu ou ressenti. Et on ne peut trouver aucun soupçon de délation dans cet appel, ajouta-t-il en se tournant, l'air narquois, vers Margarethe Rissel. Qui est assez persévérant pour accepter le leadership de ce travail ?

Cette question ne reçut aucune réponse. La plupart des présents baissèrent la tête faisant semblant de s'intéresser aux documents placés devant eux et évitant que leur regard ne croise celui de Perugia.

Ce fut le représentant du Japon qui le premier eut l'imprudence de reprendre le fil de la discussion. Il s'appelait Akira Fujirawa. C'était un homme assez âgé, ayant dépassé 70 ans. Il était retraité. Il avait été surintendant général de la direction de la Police Métropolitaine de Tokyo et avait toujours travaillé dans la police, en particulier au Bureau de la Sécurité Publique chargé de la surveillance et du renseignement et au Bureau des Enquêtes Criminelles chargé de l'élucidation des meurtres et autres actes violents. Il avait une relation assez neutre avec les religions s'identifiant parfois au bouddhisme parfois au shintoïsme, ouvert au christianisme. Ce qui s'était passé à Rome l'avait profondément affecté. Il avait profité des étroites relations qu'il avait

conservées avec les milieux gouvernementaux pour se faire nommer délégué à la commission d'enquête. C'était un homme à l'allure très stricte, vêtu d'un costume noir, portant une cravate unie grise, le front légèrement ridé, le visage toujours sérieux. Ses cheveux blancs contribuaient à son image austère. Il était arrivé à Rome sans la moindre idée préconçue. Akira Fujirawa attendait beaucoup de l'enquête pour finaliser son sentiment : miracle ou supercherie ?

-- Oui, si une solide équipe de professionnels est mise à disposition, cette collecte d'enregistrements et l'établissement de la liste des témoins peut s'avérer utile, dit-il, le visage impassible. Mais peut-on avoir la certitude de la mise sur pied d'un groupe d'une vingtaine de personnes ?

-- Je vous le garantis, répondit Perugia, ils seront à pied d'œuvre, ici demain matin. Je constate que cette responsabilité semble vous intéresser, vous nous feriez un très grand honneur d'en accepter la direction.

Etre « Directeur » plut à Fujirawa San. Il donna sobrement son accord. Perugia le remercia chaleureusement. Bon début, déclara-t-il souriant,

-- Abordons désormais les autres aspects de l'enquête. Je pense qu'une comparaison rigoureuse de l'homme qui s'est levé hors du cercueil et le véritable pape Jean XXIV est indispensable. Est-ce que leur stature, leur taille, leur silhouette, leurs traits du visage sont identiques ? Est-ce que le cercueil d'où il s'est dressé est le même que celui du pape Jean ? Est-ce que leurs vêtements sont les mêmes ? Est-ce leurs voix sont semblables ? S'il y eu une substitution trompeuse nous devrions constater des différences, même minimes. Elles pourraient nous ouvrir des pistes d'explication.

-- Rien ne prouve que le pape ressuscité doive avoir la même physionomie que le pape au moment de sa mort, déclara le représentant anglais. Nous ne savons rien de l'apparence qu'auront les hommes lors de la résurrection, si résurrection il y a. Mais j'espère qu'ils ne reviendront pas à la vie dans l'état où ils étaient au moment de leur mort car alors le paradis va être plein de vieillards agonisants.

-- Oui, nous n'en savons rien, même si d'après l'Evangile selon Saint Jean le Christ est ressuscité dans l'état physique où il était peu de temps avant sa mort, puisque les cicatrices des blessures de la crucifixion, « quinquupartitum vulnus », étaient visibles sur son corps, ajouta le Français. C'est d'ailleurs étrange que les plaies de son supplice n'aient pas été effacées. On aurait pu s'attendre à un corps exempt de tout stigmatisme pour illustrer la pleine victoire de la vie. Mais je sais que certains exégètes de la Bible pensent que les hommes ressusciteront en l'état précédant leur mort et pourront ainsi être reconnus. Puis ils verront leur enveloppe charnelle évoluer vers un meilleur aspect, vers un corps de lumière... Tout ça est bien étrange, en fait nous sommes totalement ignorants sur ces sujets.

-- C'est vrai, nous n'en savons guère plus dans le Coran, reconnut l'Egyptien, la seule chose qui est absolument certaine c'est qu'il y aura résurrection à la fin des

temps terrestres, que les morts ressusciteront nus et incirconcis... mais aucun autre détail n'est donné.

-- Un point de la religion chrétienne m'a toujours étonné, déclara le Japonais Akira Furijawa qui semblait très bien connaître les religions autres que la sienne. Tout laisse penser que le Christ est ressuscité avec la même apparence physique qu'avant sa mort et tous les chrétiens le croient. Pourquoi alors les hommes et les femmes qui le rencontrent après sa résurrection ont du mal à le reconnaître ? Moi, si demain je croisais ma mère, morte depuis vingt ans, soudainement ressuscitée, je suis absolument sûr que je la reconnaîtrais immédiatement. Certes, je serais stupéfait, mais je la reconnaîtrais. Ce n'est pas ce qui se passe avec le Christ. D'après l'évangile selon Saint Matthieu, plusieurs des onze apôtres qui voient le Christ ressuscité en Galilée doutent que ce soit lui. D'après l'évangile selon Saint Luc, le Christ revenu à la vie rencontre deux disciples sur la route d'Emmaüs, il marche et parle longuement avec eux sans qu'ils ne le reconnaissent, alors même qu'ils avaient été informés par les saintes femmes que Jésus était à nouveau vivant. Ce n'est que quand il rompt le pain dans l'auberge qu'ils le reconnaissent, peu avant qu'il ne disparaisse. Lorsque plus tard Jésus réapparaît aux onze apôtres, ils ont du mal à voir un homme fait de chair et d'os et même après l'avoir touché ils doutent encore être en face de lui. D'après l'évangile selon Saint Marc, Jésus ressuscité apparaît d'abord à Marie Magdeleine puis à deux disciples qui viennent le dire aux onze apôtres qui ne les croient pas, ce qu'ensuite Jésus leur reproche. Enfin d'après l'évangile selon Saint Jean, Marie Magdeleine, surprise de découvrir deux anges dans le sépulcre vide du Christ, se retourne et le voit, mais ne le reconnaît pas et pense que c'est un jardinier. De même Saint Thomas n'accepte de le reconnaître qu'après avoir constaté la présence de ses blessures aux mains, aux pieds et sur le côté. Je ne m'explique pas cette difficulté à reconnaître Jésus ressuscité. Assurément le phénomène est extraordinaire, surnaturel, incroyable, mais la résurrection du Christ avait été annoncée, et on aurait pu s'attendre à une reconnaissance instantanée. Il y a là un mystère que Jésus explique par le manque de foi de ces disciples.

-- A moins que son aspect après résurrection ait changé, tenta de proposer prosaïquement Boris Rostov.

-- Il serait étonnant et décevant que les ressuscités ne ressemblent pas aux personnes qu'ils étaient de leur vivant, répliqua Sergio Perugia. Pour revenir à notre enquête, je continue de penser que toute différence entre l'apparence du véritable pape Jean et celle de l'homme « né à nouveau » place Saint Pierre pourrait étayer la thèse d'une mystification. A contrario, s'il n'y a aucune différence, l'hypothèse d'un miracle se verrait renforcée. Je crois qu'il faut comparer avec le plus grand soin les morphologies, les vêtements, le cercueil, les voix, bien sûr à partir des multiples prises de vue et de son dont nous disposons.

Ibrahim Mansour leva alors la main pour demander la parole.

-- Je suis intéressé par l'étude de la comparaison des voix. Quand j'étais étudiant au lycée d'Alexandrie, j'adorais la physique y compris l'acoustique. Je sais qu'il existe des laboratoires spécialisés dans l'identification et la reconnaissance des sons. Ils sont de plus en plus utilisés par les services de police en cas d'appels malveillants, de fausses alertes à la bombe, de revendications de crimes ou d'attentats... Si personne ne s'y oppose j'aimerais me charger de cette analyse.

Un rapide tour de table montra que cette proposition faisait consensus, ce dont Sergio Perugia se réjouit sans le montrer.

-- Merci Ibrahim, vous savez que vous pourrez utiliser les meilleurs laboratoires et les technologies les plus avancées. Surtout n'hésitez pas à faire appel à plusieurs spécialistes et à confronter leurs conclusions. Après un court silence Perugia questionna l'assistance :

-- Aucun volontaire pour la comparaison des morphologies ? Messieurs les délégués de l'Inde et du Cameroun, nous vous avons assez peu entendus jusqu'à présent.

Le représentant de l'Inde réagit, comme réveillé d'une douce apathie peut-être due à la fatigue occasionnée par le décalage horaire entre New Dehli et Rome. Il bégaya :

-- Oui, je suis prêt à aider.

Birbal Chandradhar était un policier du Bureau Central d'Enquêtes de la République Indienne, bureau chargé des investigations criminelles et du renseignement. Il avait été détaché trois ans à Interpol, à Lyon, en France. Il y avait appris quelques rudiments de français qu'il parlait avec difficultés. Il était originaire de l'Inde du Nord, de la caste des brahmanes. Son épouse était du même varna que lui. Très attaché à ses origines, il était cependant tout à fait opposé aux discriminations basées sur les castes et avait milité dans des associations pour une plus grande égalité. Il avait étudié le droit puis s'était spécialisé dans les affaires judiciaires avant d'être recruté par la police. Il croyait sincèrement à une vie après la mort mais pas vraiment à une résurrection, plutôt à une mutation, une migration des âmes, peut-être une réincarnation. Il était âgé d'une soixantaine d'années, assez corpulent, de petite taille. Il portait une barbe blanche de même couleur que ses cheveux. Il était habillé d'un costume gris dont la veste, sans poches, était boutonnée jusqu'au cou, évitant le port d'une cravate.

-- Moi aussi, je suis prêt à aider fit en écho le délégué camerounais.

-- Merci messieurs, répondit Perugia, je pense que vous pourriez vous partager ce travail de recoupement entre l'homme ressuscité et le pape Jean. Par exemple, Monsieur Chandradhar vous pourriez comparer les morphologies et vous Monsieur Mbango comparer les vêtements et accessoires.

Les deux délégués confirmèrent leur accord. Omar Mbango, né en 1995 à Douala, Cameroun, dans une famille catholique, s'était converti à l'islam à l'âge de trente ans. Il avait alors changé son prénom Jean-Baptiste pour Omar. Diplômé de la Faculté des Sciences Juridiques de Douala et de l'Ecole Supérieure de Police de Yaoundé, il occupait un poste de commissaire principal à la Délégation Générale de la Sûreté Nationale, chargé plus particulièrement de la lutte contre la criminalité. Il avait été nommé à la commission des Nations Unies par le président camerounais qui était un cousin éloigné. Le président n'avait pas voulu désigner un catholique trop zélé. L'événement du 27 mai l'avait fortement secoué. A Yaoundé, il avait provoqué des rassemblements monstres devant la cathédrale Notre Dame des Victoires, suivis de processions triomphales rassemblant des fidèles convaincus d'un miracle. Ces défilés étaient joyeux, exubérants. Les participants, y compris de nombreux chrétiens évangélistes, souvent exaltés, chantaient à tue-tête sur des rythmes et des mélodies s'apparentant au gospel. Beaucoup dansaient pour exprimer leur allégresse. Certains tombaient à genoux, les bras levés vers le ciel, presque en extase. D'autres finissaient par être pris de trances, comme transportés hors du monde réel. S'être converti à l'islam troublait très profondément Omar Mbango. N'avait-il pas commis la plus grave faute de sa vie ? Nul doute que si le miracle était confirmé, il reviendrait à la religion catholique. Jean-Baptiste Omar était un homme grand et fort, sobrement habillé d'un costume sombre.

Il était midi. Sergio Perugia proposa d'interrompre la réunion :

-- Cette répartition des tâches est fastidieuse, je crois que nous avons bien travaillé et mérité une pause. Un buffet est prévu dans la salle adjacente. On reprendra à 13 heures.

Les membres de la commission quittèrent leur place, le plus souvent pour donner un coup de téléphone à leur supérieur et lui adresser un premier compte rendu. Sur une grande table avaient été disposées nourriture et boisson. Ibrahim Mansour fit remarquer à Sergio Perugia que les plats contenant du porc n'étaient pas clairement indiqués. Il se contenta de fruits et de gâteaux secs. De la fenêtre de la salle à manger on pouvait apercevoir des policiers encadrant de très nombreux journalistes mais aussi des groupes de manifestants avec des pancartes arborant les slogans : « Christ est ressuscité ! », « Jean est ressuscité ! » ou « Non à l'enquête ! », « Enquête inutile ! ». Certains délégués mentionnèrent avoir reçu des courriers électroniques les exhortant à abandonner toute investigation, courriers accompagnés de formules comme : « Seul Dieu compte ! », « Cessez d'enquêter ! », « Pensez à votre Salut ! ».

Lors de la reprise de la réunion Perugia demanda si certains des délégués avaient des remarques ou suggestions.

Xiao Cheng Ming répondit qu'il lui semblait nécessaire d'inspecter méticuleusement le cercueil du pape et confirmer que son occupant était bien le défunt Jean XXIV mais aussi y rechercher toute trace, même minime, pouvant aider

l'enquête. Perugia objecta que des échantillons de cheveux avaient déjà été prélevés et que des analyses ADN étaient en cours. La réaction du Chinois fut véhémement. Il répliqua vivement sur un ton agressif qui surprit la salle :

-- Ces tests n'ont pas de valeur. Les échantillons ont été pris par des médecins inféodés au Vatican. Rien n'assure que cela a été fait de manière honnête. Dans mon pays au début d'une enquête on soulève toujours la question : A qui profite le crime ? Et dans ce cas, la réponse est évidente : à l'Eglise catholique, au Vatican. Les églises sont à nouveau pleines, les conversions se multiplient, les dons sont considérables, les chrétiens s'affirment partout cherchant à imposer leur vision du monde, comme l'interdiction de l'avortement. Même si ce n'est pas le Vatican qui a organisé cette mystification, elle l'avantage tellement qu'il fera tout pour qu'elle ne soit pas dévoilée. Comme pour le prétendu miracle de Lourdes, l'Eglise ne collaborera pas à son élucidation et préférera laisser flotter une incertitude. Il faut exiger une inspection complète et rigoureuse du cercueil, je suis prêt à prendre le leadership de cette investigation.

-- Vous êtes bien sévère, Monsieur Ming, protesta Frau Rissel. Les trois médecins qui sont en train de faire faire les tests ADN sont certes de bons catholiques, mais je doute qu'ils soient complices d'une supercherie. Ce sont des professeurs sérieux et réputés et je les vois mal s'entendre pour falsifier des tests médicaux.

-- Je croyais que nous ne devions pas avoir d'idées préconçues avant de débiter cette enquête, je suis un peu choqué, Monsieur Cheng Ming, que vous ayez déjà décidé qu'il s'agissait d'une duperie, vous pourriez être plus nuancé, déclara doucement Akira Fujirawa.

-- Il y a un abîme entre ce possible miracle et celui de Lourdes, affirma vivement Harold Abberdine. A Lourdes, seule la petite bergère, qui je crois s'appelait Bernadette, aurait vu des apparitions de la Vierge. Les personnes présentes, qui se comptaient par centaines, ne virent jamais rien. Sur la place Saint Pierre, quelques cinq mille personnes ont vu et entendu le défunt pape se dresser et parler. Qui plus est, cela a été enregistré par de nombreuses caméras. Le prodige est bien plus extraordinaire que celui de Lourdes.

Sergio Perugia qui voulait éviter qu'une discussion agitée ne s'engage et dégénère, proposa hâtivement une solution qu'il espérait consensuelle :

-- Monsieur Cheng Ming, vous ne pouvez ajouter cette investigation aux tâches qui vous ont déjà été confiées. Mais vous avez raison, cela mérite d'être considéré. Je propose de désigner notre ami absent, le délégué de l'Argentine, responsable de cette partie de l'enquête. Mais il va falloir obtenir les autorisations du Vatican et là nous comptons sur les qualités de diplomate de notre collègue français.

Cette proposition eut le mérite de rasséréner Xiao Cheng Ming qui ne put cependant s'empêcher de bougonner dans son coin :

-- Je parie qu'on ne les obtiendra pas.

Cette remarque semblait trouver sa confirmation sur le visage du Français exprimant scepticisme et perplexité.

-- Qui ne s'est pas vu confier une mission ? reprit presque joyeusement Perugia. Messieurs les Russe et Américain. Ce n'est pas un hasard. Je vous ai gardé pour le dernier aspect de l'enquête : les interrogatoires de toutes les personnes qui ont participé de près ou de loin à la préparation et à la réalisation du défilé du 27 mai. Ceci pour une raison très simple : tous les deux vous parlez couramment l'italien. Il va nous falloir rencontrer tous ceux, employés d'entreprise intervenante, gardes suisses, chauffeurs, hommes d'église... qui ont approché le défunt pape depuis son transfert dans la sacristie le matin du vendredi 26 mai jusqu'à son retour de la procession, le soir du samedi 27 mai. Je me chargerai d'ailleurs d'établir la chronologie la plus rigoureuse de ces deux jours, car souvent un minutage précis des faits permet d'éliminer des scénarios invraisemblables et de converger vers la solution.

-- Je doute que votre maîtrise de l'italien vous aide beaucoup à interviewer les gardes suisses, ironisa Frau Rissel, ils parlent tous allemands !

-- On saura facilement pallier cette petite difficulté, répondit en souriant Perugia. Là encore, le vrai problème est de décrocher les autorisations vaticanes, en particulier pour les religieux ou les employés du Saint Siècle. Car je doute que ces personnes répondent à nos questions sans le feu vert de leurs supérieurs. Monsieur de Nancoyse, nous comptons sur vous.

Sergio Perugia sentit qu'il était temps de conclure cette première réunion :

-- Madame, Messieurs, je crois que nous avons terminé l'organisation de l'enquête qui nous a été confiée. A vous de mettre en place vos équipes. Plusieurs hauts fonctionnaires italiens sont à votre disposition pour répondre à tous vos besoins mais n'oubliez pas que ces aspects administratifs doivent être globalement gérés par Frau Rissel. Le fait d'avoir des budgets et des ressources considérables, sans véritables contraintes, nous oblige à un management exemplaire. Dernière remarque : je propose que nous ayons une réunion plénière chaque jour, y compris les dimanches, ici à 8 heures pour faire le point sur l'avancement de nos travaux. Il me semblerait souhaitable aussi d'y discuter ce qu'Harold peut ou ne peut pas dire lors des conférences de presse. D'ailleurs il n'y a pas obligation à avoir un rendez-vous quotidien avec les journalistes et on peut imaginer des jours sans information.

-- Ok, répondit Harold Abberline, mais je crois que le mieux c'est d'avoir une rencontre avec les médias chaque jour, à 11 heures, et si je n'ai rien à communiquer, je ne dirai rien.

CHAPITRE VII

Rome, vendredi 2 juin 2045

Vendredi matin, aux aurores, dès 6 h 30 min, Sergio Perugia entra dans les bureaux delle terme di Caracalla. A peine arrivé, il recevait un coup de téléphone sur sa ligne personnelle le reliant directement à la police de Rome. Elle avait arrêté la veille, vers 23 heures, sur la Via Appia Antica, un ressortissant russe disant s'appeler Boris Rostov. Il prétendait être membre de la commission d'enquête des Nations Unies. Il avait été surpris avec une prostituée d'origine marocaine, très jeune, sans papiers fiables, qui pouvait ne pas avoir atteint l'âge de dix-huit ans. Depuis les événements du samedi précédent le nombre de prostituées et de clients avait drastiquement chuté. Mais comme les délits et les infractions avaient eux aussi considérablement diminué, les policiers désœuvrés se voyaient affectés à des rondes de routine. Ils avaient surpris Rostov derrière une ruine en brique, près du cirque de Maxence. Il leur avait expliqué avoir voulu revoir un endroit qu'il avait connu et apprécié lors d'un séjour précédent à Rome. Il se disait nostalgique de cette voie antique pavée de grosses pierres de basalte et bordée d'arbres inconnus en Russie : pins parasols, cyprès, eucalyptus, cèdres, chênes verts, lauriers roses qu'il aimait contempler au coucher du soleil. Il affirmait que c'était par pur hasard qu'il avait rencontré cette jeune fille et que, de toutes les manières, il était protégé par une immunité diplomatique. C'est ce dernier point que la police locale voulait vérifier. Sergio Perugia confirma l'appartenance de Boris Rostov à la commission et obtint facilement que l'affaire soit classée. Fatigué, mal rasé, ayant récupéré sa voiture de location, Rostov se présentait un peu plus tard à son bureau, assez proche de la via Appia. Perugia, un sourire sarcastique aux lèvres, l'apostropha :

-- Boris, je ne savais pas que tu étais un grand amateur des ruines antiques et que tu appréciais autant les paysages romains. Il pourrait être souhaitable que tu arrêtes un moment ces visites touristiques et que tu te concentres sur l'enquête. Rostov sourit également et répondit :

-- Cela ne se reproduira plus, merci pour votre discrétion. Je prendrais bien un expresso serré, les cafés italiens sont les meilleurs.

Perugio était de bonne humeur : il avait écouté les informations à la radio et lu la presse matinale, italienne et internationale. Tous les commentateurs soulignaient la rapide mise en place de la commission, moins d'une semaine après les faits, et félicitaient son président pour son efficacité. Perugia était également satisfait d'avoir obtenu le détachement d'une trentaine de fonctionnaires italiens mis à la disposition des enquêteurs. Mais ce contentement n'arrivait pas à effacer ce qui le tourmentait secrètement : pourquoi était-il absolument convaincu qu'il y avait eu supercherie et qu'il allait bientôt la relever ? Par certains côtés, il aurait tellement aimé être face à un vrai miracle.

A 8 heures précises la réunion plénière commença par un tour de table, chaque membre étant invité à faire le point sur l'avancement de son travail. Hugues de Nancoyse informa ses collègues qu'il avait un rendez-vous, en fin de journée, avec le secrétaire d'Etat, le cardinal Amintore Bonvicino. Il allait lui demander l'autorisation d'inspecter, avec les moyens techniques les plus modernes, la crypte et la sacristie de Saint Pierre, le cercueil du pape Jean XXIV et les véhicules utilisés lors de la procession. Il solliciterait également son consentement pour pouvoir questionner des personnalités ou des employés du Vatican : le cardinal Matteo, les présidents de dicastères, les dignitaires religieux présents à l'ouverture du cercueil, le secrétaire particulier du pape, le commandant Müller et ses adjoints, les gardes suisses concernés et tous les intervenants de ce transfert. Si vous avez d'autres personnes à ajouter à cette liste, merci de me le signaler, ajouta le Français.

-- Il faudrait aussi avoir le feu vert pour interviewer les responsables des entreprises qui ont fourni le cercueil et les vêtements du pape défunt, signala Omar Mbango.

-- Et aussi les cardinaux et les représentants du Saint Siège regroupés sur la tribune, ajouta Boris Rostov, l'air un peu fatigué.

-- C'est noté, répliqua de Nancoyse. Je ferai tout pour gagner l'agrément des autorités vaticanes, mais, *ad impossibilia nemo tenetur*.

Frau Rissel se félicita de la coopération de l'administration italienne. Elle n'anticipait aucune difficulté pour obtenir l'assistance technique nécessaire et le concours du personnel indispensable.

Toujours aussi rigide et froid, Xiao Cheng Ming prit la parole pour regretter n'avoir pu, par manque de temps, faire diffuser les appels à témoin dès jeudi. Ils étaient prêts et seraient publiés dans les medias aujourd'hui. Tous les vecteurs seront utilisés : la presse, la radio, la télévision, les réseaux sociaux. Des pages entières ont été achetées dans les quotidiens italiens mais aussi dans les principaux journaux internationaux. La récompense maximale de 20 millions d'euros apparaîtra en très gros caractères. Les informateurs auront le choix pour communiquer : soit discrètement par courrier ou courriels, soit par téléphone, soit en se rendant dans les commissariats. Leurs noms seront gardés confidentiels, de même que les récompenses qui seront tenues secrètes. Une équipe de cinq personnes est en place pour trier et analyser les retours.

-- Parfait répondit Perugia, je suis sûr que nous allons apprendre beaucoup grâce à ces témoins.

-- Grâce à ces millions, rétorqua vivement Harold Abberline.

-- Oui, je vous promets des révélations rapides, assura Xiao Cheng Ming, cette méthode est toujours très payante.

Akira Fujirawa présenta un rapport de ses activités : avec son équipe, il avait créé des logiciels pour établir la liste des personnes présentes place Saint Pierre

samedi en fin d'après-midi. Remplir ces fichiers allait demander du temps. Cela serait facile pour les invités rassemblés dans la tribune dont les noms étaient connus, plus difficile pour les personnes massées sur la place. Là aussi un appel allait être lancé afin qu'elles se fassent connaître et transmettent les copies de leurs photos ou de leurs films. Mais aucune récompense pécuniaire ne sera donnée, tout au plus les frais occasionnés seront remboursés. D'après de rapides statistiques, on pouvait s'attendre à des milliers de photos et des centaines de films.

-- Très bien, merci et vous Ibrahim avez-vous avancé dans la comparaison des voix, répondit Perugia.

-- Nous avons pris contact avec trois des meilleurs laboratoires de reconnaissance des sons au monde, l'un aux USA, l'un en Israël, l'autre en Allemagne. Nous leur avons demandé de comparer les enregistrements du 27 mai avec de vieux enregistrements d'allocutions du pape Jean XXIV réalisés de son vivant. Nous n'avons eu aucun mal à nous procurer les uns et les autres. En revanche, il nous est impossible de faire faire ces études en aveugle. L'événement a eu un tel retentissement que les spécialistes des labos sauront parfaitement de quoi et de qui il s'agit. Nous aurions voulu une réponse à la question très simple : « ces voix appartiennent-elles au même homme ? » Les trois labos ont refusé d'être si catégoriques et répondront en indiquant simplement la probabilité d'avoir les mêmes voix. Réponses sous quarante-huit heures.

-- Parfait, dit Perugia qui enchaîna immédiatement : Monsieur Chandrarhar et Monsieur Mbango, je sais que vous avez initié les études de comparaison des morphologies, des visages, des vêtements etc... en utilisant les meilleures techniques et en recourant aux meilleurs spécialistes. Cela va demander quelques jours, mais début de la semaine prochaine nous aurons vos conclusions. En outre, demain arrive le délégué argentin, Monsieur Antonio Rodriguez, qui a été retardé par des problèmes de transport. Il contribuera à ces analyses dont celle du cercueil. Par ailleurs nous avons commencé avec nos amis russe et américain à planifier les interrogatoires. En attente des autorisations vaticanes, nous rencontrerons dès cet après-midi certains prestataires de services italiens qui pensent pouvoir nous répondre sans l'assentiment formel du Saint Siège. Nous avons des rendez-vous avec des manutentionnaires, des employés de pompes funèbres, des chauffeurs, les parents du pape Jean et les officiels présents à la cérémonie, sans oublier les policiers italiens de l'escorte de la procession dans Rome.

Puis regardant fixement Xiao Cheng Ming il ajouta : J'ai reçu ce matin un courrier, envoyé par le cardinal Matteo, apporté par un coursier. Ce sont les premiers résultats des tests ADN des cheveux prélevés sur le mort après le retour à la sacristie. Ils ont pu être comparés à des échantillons de tissus pris sur des petits-neveux du pape Jean, mais aussi à d'authentiques cheveux lui ayant appartenu, extraits d'une mèche conservée religieusement dans un médaillon par une de ses nièces. Ce sont les professeurs Sampieri et Fracati qui les premiers ont obtenu, chacun de leur côté, les

conclusions des tests effectués dans deux laboratoires, certes italiens, mais indépendants. D'autres couples d'échantillons sont en cours d'analyse, l'un aux USA, l'autre en Belgique. En parallèle le professeur Lacini a initié des tests semblables dans deux autres labos, l'un russe, l'autre anglais. Ces résultats préliminaires sont formels : les cheveux prélevés le samedi 27 mai vers 19 h 20 min sont ceux du défunt pape Jean XXIV.

-- Inutile d'attendre les quatre analyses complémentaires, répliqua le délégué chinois : elles vont confirmer ces premiers résultats. Mais je n'ai aucune confiance en ces tests effectués en dehors de notre commission par des suppôts du Vatican. Tout le monde sait que les Eglises ou du moins certains de leurs membres ont, de tout temps, été des faiseurs de miracles plus ou moins arrangés pour affermir la foi de leurs ouailles. Il faut refaire ces tests.

-- Monsieur Cheng Ming, répondit Frau Rissel, nous connaissons votre position dogmatique. Permettez-moi de ne pas la partager et de penser que le mort dans le cercueil samedi soir était bien le pape Jean ; c'est un élément essentiel de l'enquête, car s'il y a eu un falsificateur qui a simulé la résurrection du pape vers 19 heures, il a fallu le remplacer par la dépouille du véritable pape avant 19 h 20 min. L'analyse méticuleuse de ces vingt minutes me semble cruciale, ne serait-ce que pour évaluer la faisabilité d'une telle substitution. Elle me semble impossible dans un temps aussi court. Je suis d'accord, notre commission devra confirmer la crédibilité de ces tests ADN, et en faire refaire, mais il va être difficile de démontrer qu'ils sont faux.

-- Je ne suis même pas sûr que vingt minutes se soient écoulées entre la fin du sermon du pape sur la place Saint Pierre et la collecte de ses cheveux, c'est très court, dit Sergio Perugia. Ces quelques minutes sont en effet vraiment critiques.

A la fin de la réunion plénière, Perugia, le russe Rostov et l'américain Lubiasky se réunirent pour préparer les interrogatoires de l'après-midi tandis que l'anglais Abberline s'isolait pour ébaucher ce qu'il allait déclarer à la conférence de presse de 11 heures.

La rencontre avec les personnes peu ou prou concernées par l'événement du 27 mai était problématique : aucun cadre légal ne les obligeait à répondre aux questions des enquêteurs. La Justice italienne ne pouvait prononcer des mises en examen ou initier une poursuite au motif d'une résurrection, cas non prévu par le Code Civil. Tout au plus, elle aurait pu entamer une procédure pour supercherie et falsification... mais cela était impossible car les faits incriminés s'étaient déroulés au Vatican, état souverain, ne relevant pas de sa compétence. Il fallait compter sur la bonne volonté des personnes interrogées pour coopérer car rien ne les contraignait à rencontrer les membres de la commission et encore moins à répondre à leurs sollicitations. Plusieurs personnes contactées avaient refusé toute rencontre, du moins tant qu'un signal positif n'aurait pas été donné par le Saint Siège. C'était le cas du cardinal Matteo, du commandant Müller et ses adjoints, de tous les religieux. Ils attendaient une autorisation officielle de leurs supérieurs. Seuls quelques intervenants impliqués dans

les opérations de manutention, les policiers italiens escortant le cortège, des invités de la tribune, avaient accepté de rencontrer les enquêteurs.

Aaron Lubiasky était un américain d'une soixantaine d'années, né dans le quartier de Crown Heights à Brooklyn, New York. Ses parents étaient des juifs assez religieux mais sans faire partie du mouvement juif orthodoxe loubavitch très présent dans cette partie du borough. Aaron avait réalisé de brillantes études à l'Université de Columbia où il avait rencontré sa femme, petite-fille de migrants italiens installés dans Little Italy à Manhattan. Elle adorait la culture et la langue de ses ancêtres. Le couple visitait régulièrement l'Italie et, par amour pour son épouse, Aaron avait appris l'italien qu'il parlait parfaitement. Il s'était éloigné de la religion et ne célébrait que Yom Kippour, une fois par an. Il faisait participer ses deux filles, baptisées catholiques, à ce jour de pardon et réconciliation. Après avoir été maître-assistant en informatique à l'Université, il avait postulé au poste d'agent du FBI. Sa candidature avait été acceptée. Une fois terminée sa formation, qui incluait une spécialisation dans les techniques scientifiques de recueil d'indices, il avait été affecté aux services de contre-espionnage. Il y occupait un poste de chef de département suite à plusieurs promotions qui reconnaissaient sa compétence. Il avait toujours été très bien noté ou plutôt bien classé par ses supérieurs. En effet le FBI avait mis en place, dans les années 2020, un système implacable d'évaluation de ses employés. Il consistait à regrouper une cinquantaine de collaborateurs de même niveau hiérarchique et, chaque année, de les classer en fonction de leur performance. Ce classement, effectué par les chefs directs, conduisait à des listes de « ranking » où les premiers se voyaient attribuer primes et grosses augmentations de salaire, où les milieux de classement n'obtenaient que de modestes augmentations et où les fins de classement n'avaient aucune augmentation. Les cas des tout derniers du « ranking » étaient examinés à la loupe, la plupart étant rétrogradés avec perte de salaire, les autres étant invités à présenter leur démission. Etre deux années consécutives dans les tout derniers du classement conduisait automatiquement au licenciement. La dureté du système venait du fait qu'il produisait chaque année de nouveaux derniers à éliminer ou à rétrograder. Certaines personnes hostiles à cette méthode de management faisaient remarquer qu'il ne constituait pas un encouragement au travail d'équipe, beaucoup d'employés n'étant obsédés que par une seule idée : « Comment être mieux classé que mon collègue ? » Aaron avait réussi à toujours être bien « ranké », sans jamais chercher à nuire à ses collègues. Ses bons classements expliquaient ses promotions. L'événement du 27 mai l'avait fasciné, lui qui ne croyait absolument pas en la résurrection des morts et qui doutait profondément de l'immortalité de l'âme. Il pensait vraiment qu'on avait affaire à une mystification et que cela devait être facile à démontrer.

Perugio, Rostov et Lubiasky lors de leur réunion préparatoire tombèrent d'accord pour se réserver les interrogatoires les plus importants, comme celui du commandant Müller, et de déléguer à des policiers détachés ceux de témoins considérés à ce stade de l'enquête comme marginaux. Ils établirent un questionnaire type à poser à toutes les personnes ayant été de près ou de loin impliquées dans les opérations de l'exhumation, du transfert, de la procession. Tous ceux qui avaient pu

voir la dépouille du pape devaient être interrogés sur sa ressemblance avec Jean XXIV. On les invitait aussi à signaler le moindre détail suspect. Au cours de la réunion Aaron Lubiasky déclara :

-- Je suis assez d'accord avec notre collègue chinois : établir ou réfuter la véracité des tests ADN sur les échantillons supposément prélevés sur l'occupant du cercueil le samedi soir vers 19 h 20 min, est d'une importance capitale. S'ils sont vrais, tout se joue entre 19 h 00 min et 19 h 20 min. S'ils sont faux, par exemple s'il ne s'agit pas des cheveux effectivement prélevés, l'enquête devient beaucoup plus compliquée. Valider ou invalider ces tests me semble un préalable essentiel au bon déroulement de l'enquête. J'aimerais me voir confier cette mission qui passe par les interviews des professeurs italiens et des personnes présentes lors de l'échantillonnage.

-- D'accord répondit Perugia, prenez le leadership de cette partie de nos investigations. Pas d'objections, Boris ?

-- Aucune, mais j'ai un souci : dans mon pays un des moyens de faire éclater la vérité est de mettre sous écoute téléphonique les personnes soupçonnées et de surveiller leurs courriers y compris électroniques. Rétroactivement nous établissons aussi la liste de tous leurs contacts soit par téléphone, soit par internet, sur les mois précédents le délit. Est-ce que cela va être possible pour notre enquête ?

Pour la première fois, Sergio Perugia, parut gêné et hésita dans sa réponse :

-- Cela peut être difficile, pour plusieurs raisons : légalement il faut en Italie l'autorisation d'un juge pour mettre sous écoute une personne. Les motifs pour le faire sont définis par la Loi, une résurrection potentiellement fausse n'en fait pas partie. En outre cela ne s'appliquerait qu'aux correspondances internes à l'Italie, rien ne nous permet d'espionner le Vatican, même si cela serait facile, puisque ses systèmes de communication sont opérés par des sociétés italiennes et que les moyens modernes permettent d'espionner à l'étranger. Pour les ressortissants italiens je pense pouvoir tourner la Loi et examiner leurs échanges en évoquant un risque majeur de fraude. Pour les dignitaires du Vatican cela me semble impossible.

-- Mon pays a certainement les moyens techniques pour le faire mais il faudrait un accord du gouvernement, au plus haut niveau, et je doute qu'il soit donné, ajouta Aaron Lubiasky.

-- Peut-être pourrions-nous obtenir l'accord des plus hautes autorités du Vatican, du pape lui-même, pour mettre sous écoute certains de ses collaborateurs, insinua Boris Rostov. Demandons à notre éminent confrère chargé des relations avec le Saint Siège d'apprécier ce qui pourrait être accepté. De toutes les manières, il faudra mettre sous écoute les personnes impliquées dans les déplacements du défunt pape. Si l'Italie et le Vatican s'y opposent, cela pourrait être fait à partir de pays étrangers. Mieux vaudrait que ces deux états donnent leur agrément et soient coopératifs.

-- Cela risque d'être très difficile, répondit Perugia, mais l'on peut interroger de Nancoyse.

Mis au courant de la suggestion de Rostov, le Français répondit de manière véhémement ne cachant pas sa réprobation :

-- Il est impensable d'espionner illégalement les communications de citoyens du Vatican et je me vois mal le demander aux hautes autorités du Saint Siège que je dois rencontrer cet après-midi. Ce serait choquant et un refus est assuré.

-- Vous êtes bien rigoriste, Monsieur le Français, n'est-ce pas dans votre pays qu'un président de la république, dont j'ai oublié le nom, faisait écouter depuis son palais de l'Elysée des journalistes car il craignait qu'ils révèlent sa bigamie. Utiliser les moyens de l'état pour une affaire personnelle de cul, je ne pense pas que nous pourrions tomber aussi bas, ironisa Rostov.

-- Un peu de retenue, s'écria Perugia qui voulait maintenir une bonne entente entre les membres de son équipe.

-- Je ne me souviens pas, répondit le délégué français assez gêné, cela semble remonter au siècle dernier, il y a prescription. Mais ne comptez pas sur moi pour demander aux autorités vaticanes des mises sous surveillance internet ou téléphonique hors cadre légal.

-- Ne soyez pas chochette, surenchérit Rostov, avec ou sans l'accord des autorités vaticanes ou italiennes, elles auront lieu.

-- Je ne suis pas d'accord et m'en lave les mains, rétorqua vivement Hugues de Nancoyse.

A 18 heures, ce même Français accompagné d'Harold Abberline fut introduit dans le bureau du Secrétaire d'Etat du Vatican situé au dernier étage du palais apostolique. C'était une grande pièce aux murs recouverts de velours vert pâle et aux portes logées dans des embrasures délimitées par du marbre brun, veiné de blanc. Elle était décorée de magnifiques tapisseries d'époque renaissance. Dans un coin une grande table entourée de fauteuils permettait de tenir des réunions de travail. Le cardinal Bonvicino, souriant, accueillit ses visiteurs dans un français parfait :

-- Bonsoir, Monsieur l'ambassadeur, bienvenue Monsieur Abberline.

-- Bonsoir, Votre Eminence, merci d'avoir accepté de nous recevoir.

-- C'est tout à fait légitime de rencontrer les représentants des Nations Unies.

Le cardinal était très simplement vêtu, portant un camail noir recouvrant une soutane de même couleur. Seules une calotte rouge et une bande écarlate tombant le long de sa robe rappelaient son rang. Le cardinal préfet de la Congrégation pour la Cause des Saints, l'archevêque substitut pour les affaires générales, le secrétaire particulier du pape Etienne assistaient à l'entrevue. Le Secrétaire d'Etat prit le premier la parole :

-- Messieurs, j'ai bien reçu ce matin votre lettre demandant l'aide du Vatican pour mener à bien l'enquête dont vous avez été chargés. Cette aide vous est acquise. Vous savez certainement que lorsqu'un miracle est présumé, l'Eglise catholique a des critères très stricts pour en évaluer l'authenticité. En général l'appréciation du caractère miraculeux d'un événement demande beaucoup de temps. L'étude du miracle éventuellement survenu samedi dernier a été confiée à la Congrégation pour la Cause des Saints qui travaille en étroite collaboration avec la Congrégation pour la Doctrine de la Foi. Elle est prête à vous apporter toute assistance utile. Comme vous l'avez constaté, nous n'avons pas tardé à vous communiquer les résultats de tests ADN. Tout autre renseignement pouvant servir votre enquête vous sera transmis. Certes beaucoup d'éléments semblent militer pour un miracle : événement extraordinaire constaté par des milliers de témoins, sermon prononcé sans la moindre déviance par rapport à la doctrine de l'Eglise, innombrables retombées positives dans le monde entier. Cependant il semble prématuré de reconnaître aujourd'hui l'origine surnaturelle des faits et la conclusion de votre investigation sera une donnée importante, parmi d'autres, pour déterminer la position finale de l'Eglise.

Le cardinal Bonvicino enchaina d'une voix douce mais ferme :

-- Messieurs, vos demandes ont été examinées avec le plus grand soin. Votre commission désire avoir accès à la crypte et à la sacristie de la basilique Saint Pierre. Nous sommes d'accord, sans réserve, pour autoriser l'inspection de ces lieux. Ils pourraient être mis à disposition une journée complète, mais bien sûr en présence d'officiers de la garde pontificale. Cela peut être organisé dès lundi 5 juin.

Hugues de Nancoyse, silencieusement, fit un signe de tête d'approbation. Le cardinal continua :

-- Vous demandez aussi que plusieurs responsables du Saint Siège ou personnalités ecclésiastiques répondent à vos questions. Nous ne sommes pas hostiles à ces interviews mais aujourd'hui toutes ces personnes sont impliquées dans la préparation des cérémonies de béatification du pape Jean fixées au 18 juin. Elles s'annoncent beaucoup plus grandioses qu'initialement prévu : là où nous attendions la présence d'une dizaine de rois ou chefs d'état, une cinquantaine sont annoncés ; là où nous devions accueillir quelques dizaines de journalistes, des centaines demandent à être accrédités ; là où nous anticipions cent mille fidèles, plus d'un million sont escomptés. Les interviews ne pourront avoir lieu qu'après ces cérémonies, disons à partir du 26 juin.

-- Ne pensez-vous pas, Votre Eminence, que cette date est un peu éloignée ? répondit d'un ton déférent Hugues de Nancoyse. Ne pourrions-nous rencontrer des témoins clé, comme le commandant Müller ou son éminence le cardinal Matteo, plus tôt ?

-- Nous pouvons autoriser des entrevues avec commandant Müller et ses adjoints le lundi 5 juin, jour de la visite de la crypte. Mais ensuite ils devront pouvoir se consacrer à plein temps aux préparatifs de la célébration du 18 juin. Plus aucune rencontre ne sera possible avant le 26, ajouta le cardinal d'un ton tranquille mais déterminé signifiant qu'il ne changera pas d'avis. Il continua :

-- Enfin, votre commission requiert la réouverture du cercueil du pape Jean et son inspection. J'ai le grand regret de vous informer que cela est absolument impossible. Le cercueil a été scellé pour l'éternité. Il ne sera rouvert qu'au jour du Jugement dernier. Que le pape Jean dorme en paix jusqu'à l'accomplissement de la promesse du Salut, de la résurrection et de la vie éternelle. Requiescat in pace !

A nouveau, l'ambassadeur comprit qu'il serait inutile de contester cette décision probablement prise par le pape Etienne. Il préféra remercier respectueusement le secrétaire d'état, ce qui mit fin à l'entrevue.

-- Gracias Maximas, Eminence, nous ne manquerons pas de vous informer des avancées de notre enquête.

-- Merci, répondit le cardinal Bonvicino, nous avons désigné son excellence, l'archevêque substitut pour les affaires générales, ici présent, comme le contact privilégié de votre commission. C'est par lui qu'il sera souhaitable de passer pour toute question. C'est lui qui vous informera des progrès des travaux des congrégations. Merci de votre visite et bon retour.

Harold Abberdine décida de rentrer à pied à son hôtel bien qu'il soit situé assez loin, Via Palestro. Il quitta la cité du Vatican par la porte Sainte Anne et longea la place Saint Pierre, noire de monde. La queue pour pouvoir se recueillir devant le cercueil du pape Jean était toujours aussi longue. Elle serpentait sur trois à quatre kilomètres. Mais l'attente de cinq heures ne rebutait pas les fidèles, au contraire, de nombreux groupes venus par charter de pays lointains attendaient patiemment. La seule motivation de leur voyage était : « Voir le pape qui a ressuscité ».

CHAPITRE VIII

Austin, Texas

Ce vendredi 2 juin 2045, Andrew Mitchell Jr, gouverneur de l'état du Texas, quitte sa résidence, un grand manoir dont la façade est flanquée de six hautes colonnes crénelées, en faux marbre, supportant des chapiteaux doriques. Il traverse la terrasse surplombée d'un long balcon, qui semble avoir été construite pour loger des rocking-chairs. Il monte dans sa voiture de fonction, avec chauffeur, qu'il utilise pour se rendre chaque jour à son bureau bien que celui-ci ne soit pas très éloigné. Il a entendu parler des événements de Rome mais l'Italie est loin et le Texas, qui n'aime pas qu'on se mêle de ses affaires, s'intéresse peu à celles du reste du monde. Le gouverneur Mitchell pense que les religions ont toujours revendiqué des miracles plus ou moins douteux et que les papistes ont été les plus enclins à en dénicher. Pour lui, chacun est libre d'y croire ou ne pas y croire et un miracle romain ne changera pas les modes de vie du Lone Star State, même si on l'a informé que l'affluence dans les églises avait beaucoup augmenté et que le nombre des prêcheurs aux principaux carrefours de la ville avait explosé.

Âgé de soixante ans Andrew Mitchell Jr est né à Houston dans une famille de commerçants aisés dont le père était un adepte de l'Eglise baptiste du Sud et la mère une fidèle de l'Eglise méthodiste. Lui-même a préféré l'Eglise baptiste qui semblait mieux correspondre à ses idées conservatrices. Il est diplômé en droit des affaires d'une business school de l'Université du Texas. Il s'est enrichi en travaillant pour des compagnies pétrolières indépendantes. Il servait d'intermédiaire lors de la vente de gisements découverts par ces sociétés. Ses clients étaient de puissants trusts internationaux, les « majors », soucieux de maintenir leurs portefeuilles de réserves prouvées d'hydrocarbures dans des pays politiquement stables. A l'âge de cinquante ans il est entré en politique et a milité activement au parti républicain dont il était membre depuis longtemps. Il s'est fait élire à la chambre des représentants du Texas où il s'est beaucoup impliqué. Trois ans plus tard, il en devient le vice-président. Il est alors battu aux élections primaires sénatoriales malgré le soutien de l'aile libertarienne, la plus conservatrice du parti républicain. Quelques années après cet échec, persévérant, avec le parrainage des milieux d'affaires, il se fait élire comme gouverneur de l'état. Sa pugnacité à vouloir être choisi l'avait poussé à suivre des cours intensifs d'espagnol. Cela lui avait permis de capter une fraction importante du vote hispanique. Il avait aussi eu l'intelligence de ne jamais critiquer la religion catholique ou le pape, malgré des divergences d'opinion majeures relatives à la peine de mort. Ses positionnements politiques ont toujours été très à droite. Il est partisan du plus grand libéralisme économique, d'un rôle minimal de l'état, d'impôts réduits, d'un salaire minimum très bas. Il propose des mesures drastiques pour lutter contre l'émigration clandestine venant du Mexique. Il s'affiche en faveur de la peine de mort. Il est opposé au mariage gay et hostile à l'avortement sauf dans les cas de danger

mortel pour la mère, de viol ou de graves malformations du fœtus. Il reconnaît le réchauffement du climat qu'il sait pouvoir être critique pour le Texas, mais s'oppose vigoureusement à toutes nouvelles taxes pour y faire face. Il prône plutôt une sévère limitation de vitesse des véhicules : 20 miles/heure max en ville, 40 miles/heure max sur route de campagne, 60 miles/heure max sur autoroute. Il fait remarquer que si ces limitations, ne nécessitant ni investissement, ni nouvelle taxe, déjà appliquées au Texas, l'étaient dans le monde entier, les émissions de gaz à effet de serre seraient fortement diminuées. Il aime souligner l'hypocrisie de certains gouvernants se disant soucieux de l'environnement mais autorisant des vitesses jusqu'à 90 miles/heure ou même aucune limitation.

Assis à l'avant de la voiture à côté du chauffeur, le gouverneur regarde distraitemment le dôme du capitole du Texas se rapprocher. Il se rappelle qu'aujourd'hui il doit rencontrer deux avocats qui vont lui demander la grâce d'un condamné à mort. Tous les appels et les recours ont été épuisés. Une grâce reste l'unique chance pour éviter une exécution capitale. Le gouverneur Mitchell a toujours milité pour la peine de mort. Lors des campagnes électorales il a sans cesse clamé qu'il n'accorderait jamais une grâce. Pendant les deux premières années de sa mandature il a tenu cette promesse et a laissé une vingtaine d'exécutions avoir lieu, sans en empêcher une seule. Les critiques virulentes venant de philosophes, de religieux, d'artistes, de politiques, américains ou étrangers, l'ont plus encouragé dans cette voie qu'incité à la clémence. Ce matin, il est profondément serein : le condamné a tué de manière froide et préméditée deux gardiens d'une banque qu'il voulait cambrioler. Il a reconnu les faits que la police a établis de manière indiscutable. Les experts psychiatriques ont affirmé qu'il avait toute sa raison. Il a mollement exprimé des regrets que beaucoup ont considérés comme factices. Le jury de douze membres n'a montré aucune réserve pour prononcer à l'unanimité la condamnation. La cour des appels l'a rapidement confirmée. Les sept sages de la commission des grâces n'ont pas suggéré de surseoir à l'exécution et dans ce cas il est de tradition que le gouverneur laisse la justice suivre son cours. Dans le passé le gouverneur Mitchell s'était senti mal à l'aise dans des cas beaucoup plus douteux : soit des faits mal attestés et violemment contestés par la défense et la presse, soit des condamnations de coupables mentalement déséquilibrés ou psychologiquement fragiles, soit des recommandations de grâce par la commission des sages... Jamais il n'avait utilisé son pouvoir d'épargner la mort et avait toujours affiché une fermeté inébranlable. Il n'en avait tiré aucun contentement mais plutôt de la tristesse et, sans vouloir le reconnaître, il aurait apprécié la promulgation de critères relatifs au recours à la peine capitale plus restrictifs. Il se souvenait de l'époque où un mineur au moment des faits pouvait être condamné à mort puis exécuté et il était reconnaissant à la Cour Suprême d'avoir déclaré cette possibilité illégale. Mais aujourd'hui, sans le moindre doute, le condamné a mérité sa peine. C'est donc l'esprit paisible qu'Andrew Mitchell va refuser sa grâce.

La voiture tourne sur San Jacinto et parcourt lentement la courte distance restant à faire jusqu'à l'immeuble qui abrite les bureaux. Au moment où elle va prendre la rue Mesquite pour rejoindre le parking souterrain, l'attention de Mitchell est attirée par un

atroupement. Quelques centaines de personnes, jeunes et vieux, hommes et femmes se tiennent sagement au coin de San Jacinto et la douzième rue. Ils stationnent sur la pelouse située derrière la bibliothèque conservant les archives de l'état. Nonchalants deux policiers, placés sous le blason aux lys de France, gardent un œil bienveillant sur cette petite foule. D'habitude, lors des demandes de grâce, un très petit nombre de personnes, toujours les mêmes, manifestent en exhibant de larges pancartes abolitionnistes. Mitchell a fini par mémoriser leurs silhouettes : un homme âgé à l'imposante barbe blanche, une femme corpulente vêtue d'une ample robe, un jeune aux cheveux longs jouant de la guitare, un vétéran de l'armée accompagné de son chien, une créature famélique tout habillée de noir, de vieux hippies portant chemises à fleurs, des militants professionnels mandatés par des mouvements non-violents, des retraités cherchant à combattre l'oisiveté... Aujourd'hui leur nombre a décuplé et une nouvelle affiche est apparue : « Dieu est contre la peine de mort ».

Dès que la voiture est garée dans son emplacement réservé Mitchell remercie le chauffeur et prend l'ascenseur direct affecté aux seules personnes travaillant au dernier étage. Son bureau s'y trouve. Dans un angle de l'immeuble il offre une vue magnifique sur le capitol. On y pénètre en traversant le bureau de sa secrétaire, vieille fille d'un dévouement total, une perle et le meilleur filtre qu'on puisse imaginer. Toutes les personnes qui veulent rencontrer le gouverneur doivent passer par elle. Presque tous les coups de téléphone aboutissent dans son bureau. Elle a accès à sa boîte mail qu'elle gère au mieux. A pied d'œuvre tous les matins dès 7 h 30 min, elle veille au bon déroulement de la journée. Quand le gouverneur arrive, après lui avoir proposé un café qu'elle a préparé, elle lui rappelle les réunions et déplacements du jour et lui fait signer les documents qu'il a relus la veille et qu'elle a corrigés. C'est le quatrième gouverneur dont elle est la secrétaire. Sa rigidité est crainte et moquée par l'ensemble du personnel de l'immeuble. Tous la surnomment « la pipi » sans qu'on sache depuis quand, ni pourquoi. Ce 2 juin, elle signale une réunion de la commission de la voirie à 10 heures, un rendez-vous avec deux avocats à 11 heures, un déjeuner de travail à 12 h 30 min et une inauguration à 16 heures. Contrairement à son habitude elle ajoute un commentaire :

-- Les gens sont de plus en plus perturbés par cette histoire survenue à Rome. Il serait temps que cela soit éclairci et cesse.

-- Je crois qu'une enquête a été décidée, répondit le gouverneur. Mais c'est vrai, tout ça est bien étrange et certaines personnes sont si facilement crédules qu'elles peuvent en être profondément troublées. Je vais aller saluer les membres de la commission des routes avant leur réunion.

Comme le gouverneur s'apprête à quitter son bureau, la « pipi » le retient :

-- J'ai un coup de téléphone pour vous. C'est le directeur du pénitencier de Huntsville. Il dit que c'est urgent. Le prenez-vous ?

Le gouverneur fait un signe affirmatif de la tête et prend l'écouteur.

-- Mes respects, Monsieur le gouverneur, je me suis permis de vous appeler car je rencontre deux problèmes dont l'un très sérieux. Le premier, le plus facile à résoudre : devant l'entrée de la prison s'est massée une foule qui demande l'abrogation de la peine capitale mais surtout qui menace d'empêcher le transfert du prisonnier de la prison de Livingstone où il se trouve actuellement, à celle de Huntsville où la peine doit être appliquée. En général, lorsqu'une exécution capitale est annoncée, une trentaine de protestataires arpentent la douzième rue mais là ils sont des centaines dont beaucoup de jeunes assez virulents. Je pense que la police saura ouvrir un passage mais on peut craindre quelques frictions. Le second est plus gênant : le fonctionnaire chargé de l'injection létale m'a demandé à être muté et refuse désormais d'effectuer cette opération.

-- Virez le, réplique vivement Mitchell, remplacez le. Et en ce qui concerne les manifestants, la police les maintiendra à distance. Tenez-moi au courant.

Enervé, le gouverneur se dirige vers l'ascenseur conduisant à la salle de réunion de la commission. La plupart de ses membres sont déjà arrivés. Ils discutent avec vivacité non du budget mais de l'étrange miracle de Rome. Les avis sont très partagés, la majorité imagine une supercherie, un ou deux, descendants de migrants mexicains, sont plus réservés et osent imaginer un miracle. Face au doute beaucoup pensent que des moratoires suspendant la peine de mort mais aussi l'autorisation d'avorter devraient être décidés. D'ailleurs certains états, la Californie, le Delaware, le Maryland viennent d'annoncer l'arrêt sine die de l'application de la peine capitale. Le Texas pourrait prendre la même disposition.

A l'entrée du gouverneur le silence se fait mais celui-ci, voyant l'embarras des personnes présentes, devine de quoi elles discutaient. Prenant un air faussement jovial, il essaye d'éviter toute question sensible et lance :

-- Bonjour à tous, j'espère que vous n'allez pas me demander une augmentation d'enveloppe budgétaire à moins que vous ne suggériez de diminuer vos indemnités. Ayez toujours à l'esprit mon refus d'augmenter les impôts.

Certains sourient de manière gauche, d'autres restent graves, l'air préoccupé. L'un d'entre eux, vieux routier de la politique, ose la question :

-- La peine de mort ?... pourquoi ne pas geler son application en attendant que le buzz de Rome s'apaise. Une exécution à court terme risque de provoquer de sérieux remous, même ici au Texas.

-- Ce n'est pas possible, ce serait une trahison de mes électeurs, vous connaissez mes principes... allez, parlons d'autre chose. Quel est l'agenda de votre réunion aujourd'hui ? répond nerveusement le gouverneur.

Quand il retrouve son bureau, la « pipi » a reçu et trié le courrier. Son visage est plus sévère que d'habitude. Elle semble consternée et demande à son patron :

-- Voulez-vous voir les lettres-pétitions contre la peine de mort ? Il en arrive des centaines du monde entier. Je propose de ne pas vous les montrer mais de les garder et d'en dresser la liste. Certaines sont signées par des célébrités, d'autres par des anonymes.

-- Bonne idée, répond Mitchell. Epargnez-moi cette lecture fastidieuse, sauf si la lettre est envoyée par une personnalité de notoriété mondiale comme un chef d'état ou pourquoi pas le pape. Vivement que tout cela se calme un peu.

Il est 10 h 20 min. Le gouverneur est seul dans son bureau. Il n'a aucune envie de se plonger dans un dossier. Il s'approche de la fenêtre offrant une large perspective sur le capitole et la bibliothèque. Il peut apercevoir la foule des manifestants qui semble avoir grossi. Soudain, son regard se fixe en direction de la rue du Rio Brazos de Dios. Son corps s'immobilise comme pétrifié. Son visage semble hypnotisé. Remontant la rue, un homme très grand, très maigre, le visage émacié, le regard ténébreux, marche tête haute. Ses cheveux longs et sa barbe abondante sont très noirs. Il est habillé d'une sombre soutane descendant jusqu'aux pieds. De ses deux mains il tient, devant lui, un interminable manche au bout duquel est arrimé un crucifix qui se détache, dix pieds au-dessus du sol. Mitchell pense d'abord que ce Raspoutine sorti d'outre-tombe est seul. Il s'interroge : comment la police peut-elle laisser un tel illuminé parader dans les rues d'Austin ? Mais il voit alors apparaître, un peu derrière, un groupe compact d'hommes, tous vêtus de noir, tenant une longue banderole horizontale : « Dieu contre la peine de mort ». Manifestement ce ne sont que des ecclésiastiques : des curés, des chanoines, des prêtres, des diacres, des papes, des pasteurs, des révérends, des rabbins, des moines... Ils sont plus d'une centaine, l'air déterminé, le regard altier de ceux qui sont sûrs d'avoir raison. On dirait qu'ils sortent de la nuit des temps, persuadés représenter une conscience immuable, éternelle. Mitchell est profondément impressionné : toutes ces religions, qui d'habitude se chamaillent, sont unies autour d'une même certitude. Un tonnerre d'applaudissement venu de la foule déjà assemblée salue leur arrivée. Les deux groupes se rejoignent en s'embrassant.

La sonnerie du téléphone sort Mitchell de son ébahissement. C'est la « pipi » qui lui demande s'il veut prendre à nouveau le directeur du pénitencier de Huntsville, qui insiste. Mitchell donne son accord pour s'entendre dire :

-- Je vous prie de m'excuser mais j'ai contacté tous les fonctionnaires en charge des administrations létales, tous, titulaires ou remplaçants, refusent d'exécuter cette tâche. Mes menaces de licenciement n'y ont rien changé, je n'ai plus de volontaires pour ce travail.

-- Faites le vous-même, hurle le gouverneur au directeur abasourdi.

-- Certainement pas, fut la seule réponse qu'il put murmurer.

Le gouverneur raccroche sèchement le téléphone. Il a compris : cela va être impossible de trouver des bourreaux ni au Texas ni ailleurs. Très perturbé, il

s'approche de la fenêtre et assiste à l'arrivée des deux avocats. La foule de plus en plus nombreuse les reconnaît et les acclame. Ce n'est pas la première fois qu'ils viennent plaider une grâce. Ils ont toujours échoué et, avant l'événement de Rome, ils n'avaient aucun espoir.

Ayant du mal à dominer sa nervosité, Andrew Mitchell décide de s'asseoir et essaye de se relaxer. D'habitude ce genre de tête à tête, imposé par la Loi, dure une vingtaine de minutes : les avocats commencent par avancer quelques raisons pouvant justifier une grâce, presque toujours les mêmes : la jeunesse difficile du condamné, sa faiblesse psychologique, l'incertitude entourant certains faits accusateurs... Jamais ils ne mentionnent la détestable image du Texas dans le reste du monde occidental, ce serait la plus mauvaise approche pour obtenir une grâce. Le gouverneur les écoute et répond courtoisement qu'il va considérer leurs arguments, en ajoutant, l'air attristé : « Cela va être difficile ! ». Au bout de dix minutes l'échange est terminé, mais les deux parties estiment qu'une durée de rencontre plus longue s'impose. Autour d'un café, des banalités sont poliment échangées avant le départ des avocats, sans illusion.

Dans l'ascenseur qui les mène au dernier étage, les deux défenseurs du condamné pressentent qu'aujourd'hui ils peuvent fléchir le gouverneur. Inutile de plaider des circonstances atténuantes, il n'y en a pas. Il faut renverser le sentiment nationaliste texan. Hier le Texas était fier d'être l'état occidental qui recourait le plus à la peine de mort. Y renoncer surprendrait le monde entier et créerait une formidable image positive de l'état texan. Il serait admiré dans le monde entier.

Une fois entré dans son bureau, le gouverneur invite les deux avocats à justifier leur demande en décochant un :

-- Messieurs, je vous écoute.

-- Seule une raison morale justifie le rejet de la peine de mort, répondit le plus âgé des deux avocats. C'est une affaire de conscience. Appliquer la peine capitale, c'est accepter de se comporter avec le même niveau de barbarie que les criminels. C'est violer la déclaration d'indépendance des Etats Unis de 1776 qui stipule : « Tous les hommes sont créés égaux, ils sont dotés par le Créateur de droits inaliénables. Parmi ces droits se trouve la vie ». C'est enfreindre le sixième commandement écrit directement du doigt de Dieu qui enjoint : « Tu ne tueras pas ». Cette parole divine millénaire n'a été que rappelée à Rome il y a une semaine, elle existait bien avant et elle était bafouée. Certes l'opinion publique, ici, a été largement en faveur de la peine de mort, mais un sondage sorti ce matin montre un revirement drastique : ses soutiens ont chuté à moins de dix pour cent ! Aujourd'hui l'immense majorité des Texans lui est hostile. Vous vous honoreriez en gracieant cet homme. De toutes les manières, l'abolition de cette peine viendra tôt ou tard, c'est le sens de l'Histoire. L'évènement de Rome va provoquer une considérable accélération, qu'on croie au miracle ou pas. Plusieurs états ont déjà annoncé des moratoires ou des suppressions. Soyez à la hauteur, marquez votre époque, laissez un nom dans les annales de ce pays. Graciez !

Le gouverneur Mitchell reste impassible, pensif. Les évocations des Dix Commandements et de la Déclaration d'Indépendance lui ont fait mal. Il sait qu'il a toujours cherché à occulter leurs préceptes. Et si le sermon de Rome n'était qu'une pique de rappel ? Il a détesté l'évocation du sondage dont il ne connaissait pas le résultat. Il se refuse à prendre une décision par simple opportunisme politique. Non, s'il gracie ce salaud, c'est parce qu'il est conscient d'avoir refusé jusqu'à ce jour d'écouter la parole de Dieu. Il l'a déformée, il l'a interprétée alors qu'elle est très claire. Le message venu de Rome, miraculeux ou pas, est tout aussi limpide : la vie devrait être sacrée.

Au bout d'un long moment de silence, Andrew Mitchell Jr crie vivement :

-- Gracié !

Les avocats médusés ne sont pas sûrs d'avoir bien entendu mais n'osent faire répéter. Ils comprennent que l'entretien est terminé, mettent un peu de temps à se lever et prendre congé. Heureusement, en les quittant, le gouverneur précise :

-- Vous pouvez annoncer la grâce, je signerai les papiers officiels dès cet après-midi.

Visages inondés de surprise et de joie, les deux visiteurs se confondent en remerciements. Quand la « pipi » comprend la raison de cette effusion, elle ne peut s'empêcher d'embrasser son patron, ce qu'elle n'avait jamais fait en quarante ans de service.

Retourné dans son bureau, silencieux derrière la fenêtre, le gouverneur Mitchell écoute l'immense clameur de la foule qui vient d'apprendre sa décision. Il regarde, songeur, le prêtre aux allures de Raspoutine, tomber à genoux, écarter les bras et louer le ciel.

CHAPITRE IX

L'enquête continue

Samedi 3 juin, les membres de la commission d'enquête se réunirent aux bureaux des thermes de Caracalla. Ils avaient pris leurs petites habitudes : café, croissants, jus d'orange...et échangeaient de rapides discussions informelles. Plusieurs se plaignirent d'avoir reçu des conseils proches de la menace : on leur recommandait de quitter ce comité d'investigation qui osait mettre en doute un miracle manifestement d'origine divine. Certains membres avaient préféré changer leur hébergement pour un lieu plus discret à l'adresse strictement confidentielle.

Sergio Perugia lui aussi a reçu un courrier abondant, des lettres d'encouragement, des propositions d'explication plus fantaisistes les unes que les autres, des menaces voilées soit de partisans du miracle qui n'admettent pas qu'il soit nié soit de partisans de la supercherie qui mettent en doute son intégrité. Par précaution, il a envoyé son épouse et ses filles dans la maison de campagne que la famille possède en Toscane et a décidé de passer ses nuits dans une chambre discrètement louée.

Il commença la réunion plénière en présentant Mr Antonio Rodriguez, nommé par son pays l'Argentine, retardé par des problèmes de liaisons aériennes. C'était un homme d'âge mur, petit, replet, souriant. Après des études en sciences sociales à l'université catholique pontificale de Buenos Aires, il était entré à l'institut de sécurité publique où il avait acquis une formation de policier. Affecté à la police de la province, il ne fut jamais ébloué par les divers scandales de corruption qui ébranlèrent cette institution. Intègre dans un milieu qui ne l'a pas toujours été, il est devenu l'un des plus hauts responsables de la « Bonaerense ». Il parle espagnol, portugais et anglais. Sa famille et lui-même sont des catholiques pratiquants qui, quelques années auparavant, visitant la France étaient allés en pèlerinage au sanctuaire de Lourdes. En permanence, il porte au cou une chaîne et une médaille de la Vierge Marie, toutes deux en or. Un miracle à Rome ne le surprendrait pas. Il pense qu'il n'y a rien d'étonnant à ce que Dieu veuille envoyer un message aux hommes par la bouche du pape Jean XXIV, un instant ressuscité.

Perugio indiqua avoir reçu les compléments des analyses ADN, celles réalisées à Boston, Bruxelles, Moscou et Cambridge. Tous les laboratoires sont formels : les cheveux qui leur ont été soumis sont bien ceux du pape Jean XXIV.

-- Ce résultat était attendu, déclara calmement Xiao Cheng Ming, il serait très important que nous soyons certains de l'honnêteté des échantillonnages. Rien n'est moins sûr. Tout reste à démontrer sur cette question : qui était dans le cercueil de verre samedi dernier à 19 h 20 min dans la sacristie de la basilique ?

-- Nous connaissons vos réserves, Monsieur Cheng Ming, c'est pourquoi j'ai demandé à notre collègue Mr Lubiasky d'évaluer la confiance que nous pouvons avoir en ces analyses. Je le remercie d'avoir accepté cette mission.

-- Les analyses sont certainement fiables, le problème, ce sont les échantillons, rétorqua Xiao Cheng Ming.

Hugues de Nancoyse prit alors la parole et rendit compte de son entrevue avec le secrétaire d'état Bonvicino. Il préféra commencer avec les sujets d'accord : la crypte et la sacristie pourront être inspectées exhaustivement le lundi 5 juin. Sergio Perugia le coupa alors pour annoncer qu'il prenait personnellement la responsabilité de préparation et d'exécution de cette tâche. Il se proposait d'utiliser les meilleurs techniciens de la police scientifique italienne, habitués à ce genre de travail.

-- Il y a trop de sauce italienne à mon goût dans ce plat, déclara en riant Harold Abberline. Nous ne pouvons déléguer ce travail à la seule police romaine... dans laquelle j'ai pleine confiance. Je propose que des experts désignés par les polices d'autres pays y participent. Scotland Yard peut en détacher un dès lundi.

-- Mon gouvernement aussi, surenchérit Birbal Chandradhar.

Il fut donc décidé que l'équipe d'experts de la police italienne serait complétée par trois spécialistes nommés par les polices anglaise, indienne et japonaise. Ils avaient quarante-huit heures pour rejoindre Rome, un temps suffisant.

Hugues de Nancoyse reprit la parole. Il informa l'assemblée de l'accord du Vatican pour autoriser les personnes concernées à répondre aux questions de la commission... avec cependant une restriction pour les ecclésiastiques et les gardes suisses qui ne pourront être interrogés qu'après la fête de béatification du pape Jean, le 18 juin. Cependant le commandant Müller pourra être rencontré dès le lundi 5 juin.

-- Ces délais sont très regrettables, proclama Akira Fujirawa. Dans une enquête, tout le monde sait que plus tôt sont recueillis les témoignages plus ils sont complets et fiables. Le temps passant, les témoins oublient, confondent, se laissent influencer. J'imagine que tous vous connaissez la méthode Kaizen, processus de qualité totale et de progrès continu.

Plusieurs personnes autour de la table se regardèrent, l'air dubitatif : manifestement elles ne connaissaient pas Kaizen.

-- Elle préconise une analyse immédiate de tout incident-qualité, c'est-à-dire de toute non-conformité dans une chaîne de production. Les délais les plus courts facilitent l'identification des causes de l'incident. Une semaine s'est déjà écoulée depuis le 27 mai, c'est beaucoup. Cette contrainte n'est pas acceptable, il va falloir essayer de la contourner.

-- Je suis d'accord avec votre remarque, répliqua Perugia.

-- Merci Perugia Sama, répondit Fujirawa, en inclinant respectueusement la tête.

-- Monsieur de Nancoyse ne pouvez-vous utiliser vos talents de diplomate pour infléchir la position vaticane? reprit Perugia. Il devrait être possible de trouver des créneaux où placer quelques instants d'entrevue avec les dignitaires de l'Eglise. Cela pourrait se révéler très utile.

-- Je vais essayer, répondit le Français, mais la position du secrétaire d'état semble bien arrêtée. Le dernier point qui pose problème, c'est le refus catégorique du Vatican de rouvrir le cercueil scellé du pape Jean. Là, nous sommes face à une position qui semble définitive, inflexible.

-- Je le savais, rugit Xiao Cheng Ming. Cette obstruction est la preuve évidente de la duplicité du Vatican, probable instigateur de cette mystification. Maintenant, il va tout faire pour entraver notre enquête. Il y a tout intérêt. Je considère inadmissible qu'un état-confetti puisse contrarier ainsi une enquête des Nations Unies. Il faut obliger ce micro-état à satisfaire nos demandes. Je suis sûr que de multiples moyens de pression existent, par exemple un embargo ou des restrictions de déplacement pour les dignitaires catholiques. Et pourquoi ne pas pénétrer de force et saisir le cercueil !

Xiao Cheng Ming parlait de manière de plus en plus nerveuse, saccadée.

-- Ce refus est intolérable. On est dans une situation où une personne organise une escroquerie et a le pouvoir d'empêcher sa mise en évidence. Félicitations à celui qui a conçu cette arnaque : il savait qu'aucune enquête sérieuse ne pourrait être faite et qu'il bénéficierait d'une sorte d'impunité. Mon gouvernement et moi-même rejetons le droit de cet état-croupion à s'opposer à l'examen du cercueil.

-- Il va de soi que si le Vatican demandait à examiner la momie de Mao Tsé-Toung, le gouvernement chinois donnerait immédiatement son accord, persifla Harold Abberline.

-- Mao Tsé-Toung n'a pas ressuscité, rétorqua Xiao Cheng Ming.

-- Dieu merci ! lança l'Anglais, qu'Il nous garde de ce malheur !

-- Allons, allons, dit Perugia en élevant la voix, Messieurs, je vous prie de retrouver votre calme, votre flegme devrais-je dire Monsieur Abberline. Pour moi, ce refus rend encore plus critique la validation des tests ADN et de leurs échantillonnages du 27 mai. Comme vous le savez, c'est notre collègue Aaron qui a accepté de s'en charger, mais Monsieur Ming, peut-être apprécieriez-vous de l'aider ?

Perugio cherchait visiblement à calmer le Chinois. Cette proposition ne plut guère à Aaron Lubiasky, contrarié de devoir travailler avec quelqu'un d'aussi acrimonieux et froissé de se voir imposer une sorte de tuteur, sans en avoir été préalablement prévenu. Mais il eut l'intelligence de ne pas contrer cette initiative. Lui aussi désirait maintenir la cohésion de l'équipe. Ming, toujours aussi agressif répondit :

-- Oui, ça m'intéresse, car je suis sûr de pouvoir démontrer qu'il a eu falsification à un moment ou à un autre lors des phases d'échantillonnage. Si j'y

arrive, la supercherie se dégonflera comme une baudruche de nouvel an. J'accepte votre proposition.

Ouf ! pensa Sergio Perugia, qui s'empressa de passer à un autre sujet.

-- Au fait, Monsieur Cheng Ming, où en êtes-vous des appels à témoins ?

-- C'est lancé, rétorqua Cheng Ming. Certains medias ont passé les annonces dès hier soir, des spots télévisés, des pages de sites internet, des messages radios. Des journaux du soir ont inséré une page entière d'annonce, suivis par ceux de ce matin.

-- Oui, nous l'avons vu, déclara le Camerounais, Omar Mbangô. Difficile d'y échapper.

-- Et entendu, ajouta l'Egyptien Ibrahim Mansour, les pubs à la télé et à la radio sont incessantes.

-- On voit que les budgets sont peu contraints, dit doucement l'Allemande Margarethe Rissel, moi aussi, je n'ai jamais vécu une campagne publicitaire d'une telle ampleur. Non seulement on n'a pas lésiné sur les fréquences des messages et la taille des emplacements dans les journaux, mais j'ai compris qu'elle couvre le monde entier, du moins toutes les grandes capitales.

-- Si on veut réussir vite, répondit Ming, il faut se donner les moyens.

-- Très bien, reprit Frau Rissel, mais avez-vous noté le flot de critiques soulevées par ces appels à témoins. Oublions celles des exaltés qui ne comprennent pas qu'on puisse mettre en doute le caractère miraculeux de l'événement. Mais beaucoup d'honnêtes gens sont scandalisés par le montant des récompenses promises et par le procédé qu'ils considèrent comme un encouragement à la délation. Si des témoins ont des choses à dire, qu'ils le fassent par probité et non cupidité. Je vous préviens, Monsieur Ming, vous allez être surpris par la quantité et la bassesse des retours à moins que l'événement de samedi dernier ait bien changé la nature humaine.

-- On verra, répliqua Ming, mais il est vrai que nous avons déjà de nombreux e-mails ou coups de téléphones. Il faudra probablement renforcer ma petite équipe qui les reçoit, les analyse et les trie. Ce n'est pas gênant de récolter de nombreux témoignages farfelus ou biaisés. Si l'un d'entre eux apporte la clé du mystère, à lui seul, il justifie la démarche. J'ai l'habitude : dans mon pays, les renseignements glanés par nos indicateurs sont souvent erronés ou sans intérêt, quelquefois malveillants ; mais sur cent indications ou dénonciations, il y en a toujours une d'intéressante. Je n'ai pas l'intention d'arrêter cette campagne, au contraire il pourrait être utile d'augmenter les primes pour délier des langues. Dans les heures qui viennent, au plus tard dans les jours, nous aurons des résultats.

Sergio Perugia passa la parole à Akira Fujirawa. Le Japonais confirma que la collecte des noms des personnes présentes ce samedi 27 mai et celle de leurs photographies ou films étaient commencées. Elle s'avérait facile avec les occupants de la tribune « officielle », un peu plus difficile avec le reste de la foule. Mais de proche en proche, grâce aux photographies, on allait identifier la grande majorité des témoins du possible miracle. Des centaines de photos, des dizaines de films avaient déjà été

rassemblés. Les personnes concernées étaient très coopératives et beaucoup se faisaient connaître d'elles-mêmes. Toutes ces photos, tous ces films étaient scrupuleusement étudiés... dans l'espoir de débusquer un détail porteur d'explication.

Ce fut au tour d'Ibrahim Mansour de s'exprimer. Il confirma que les enregistrements permettant de comparer la voix du « ressuscité » avec celle du pape Jean étaient en cours d'analyse dans trois des meilleurs laboratoires au monde. Résultats : lundi 5 juin. Prenant sa suite, Chandradhar et Mbango assurèrent que les comparaisons minutieuses de la morphologie, des vêtements et autres objets... étaient lancées. Ils ne voulurent pas ennuyer l'assistance par l'énoncé des moyens techniques utilisés mais ils garantirent qu'en tout début de semaine on saurait si les vêtements et autres accessoires du « ressuscité » étaient les mêmes que ceux du véritable pape Jean, et si sa physionomie et son anatomie étaient semblables à celle du vrai pape.

Boris Rostov indiqua alors que les toutes premières entrevues avec des témoins avaient eu lieu. Des employés des sociétés de pompes funèbres ou de manutention ont été interrogés : aucun n'a signalé avoir observé la moindre anomalie ou la plus petite invraisemblance lors des opérations d'ouverture des cercueils originaux, du transport dans la sacristie, du transfert dans le cercueil de verre, de la procession dans les rues de Rome. Nous avons aussi interviewé plusieurs personnes invitées et placées sur la tribune place Saint Pierre. Beaucoup avaient très bien connu le pape Jean de son vivant, en particulier des membres de sa famille, des collaborateurs...

-- Tous, absolument tous sans exception, disent avoir reconnu le pape lorsque, dressé hors de son cercueil, il a parlé à la foule. Certains même jurent avoir reconnu sa voix. Pour eux, aucun doute : il y a eu miracle. Une semaine après l'incident, ils restent complètement bouleversés mais pleinement heureux. Beaucoup parlent de réorienter leur vie, certains envisagent de se retirer dans un monastère et de consacrer le temps qui leur reste à vivre à prier Dieu. Et si on ose murmurer le mot « supercherie » devant eux, ils ne s'indignent pas, ils ne réagissent pas, tout simplement ils ne le comprennent pas. Ce mot est exclu de leur vocabulaire et de leurs pensées. Pour eux, ce n'est pas une option envisageable.

-- Ces braves gens, proches d'un pape, sont des catholiques convaincus qui ont baigné, depuis leur plus jeune âge, dans les croyances et superstitions de l'Eglise, affirma sur un ton hargneux Xiao Cheng Ming. Rien d'étonnant à ce qu'ils gobent aisément cette tromperie. Leur conviction s'explique, elle a été programmée depuis leur naissance. Cela ne prouve rien. Je suis sûr qu'ils croient dur comme fer aux prétendus miracles de Lourdes.

-- Vous voulez dire qu'ils auraient subi une sorte de lavage de cerveau, objecta Harold Abberline, il est vrai que vous êtes expert en la matière.

-- C'est vrai, leur foi ne suffit pas pour affirmer qu'il y a eu un miracle, enchaina Birbal Chandradhar, mais leur certitude d'avoir revu le pape Jean, qu'ils ont bien connu, est très troublante. Peut-être l'avaient-ils toujours rêvé et ils ont voulu croire que leur rêve était devenu réalité, ou peut-être y-a-t-il eu un véritable miracle, bien que difficile à admettre.

-- Avez vous noté l'impact considérable sur les opinions publiques du monde entier de ces témoignages de familiers du pape Jean qui assurent l'avoir reconnu, ajouta Omar Mbango. Ils confortent dans leur sentiment ceux qui sont certains qu'il y a eu miracle.

-- Nous allons continuer nos entrevues demain, il reste encore des prestataires, les policiers italiens et les chauffeurs à questionner, conclut Boris Rostov, avant que nous puissions rencontrer les dignitaires ecclésiastiques, les gardes suisses et autres employés du Vatican.

La réunion plénière prit fin à 10 heures.

Vers 13 heures Sergio Perugia reçut un coup de téléphone du secrétaire général des Nations Unies. C'est à lui que la commission devait répondre de ses travaux. Il appelait, aux aurores, depuis New York. Il félicita Perugia du démarrage rapide de l'enquête. Il lui fit comprendre qu'il subissait de toutes parts des pressions pour accélérer si possible les investigations et élucider rapidement ce mystérieux événement. En effet ses retombées dans de nombreux pays étaient considérables. Il a stimulé les opposants à la peine de mort qui manifestent en grand nombre. C'est de loin la conséquence la plus facile à traiter et de nombreux états ont annoncé des grâces ou des moratoires. Mais il a aussi réveillé les opposants à l'avortement qui exigent son interdiction, provoquant des réactions virulentes d'associations qui y sont favorables. Certes, il y a des effets très positifs, comme la chute considérable de la criminalité, la baisse de consommation de drogues, la quasi-disparition des suicides, la proclamation de trêves dans certains conflits, par exemple en Amérique du Sud, etc... Mais d'autres changements de comportement inquiètent les dirigeants : exigence de l'ouverture d'écoles religieuses et obligation du catéchisme à l'école, demande de l'interdiction du divorce et du mariage gay, chute vertigineuse de la consommation...

-- Dans de nombreux pays une césure inquiétante se crée entre ceux qui croient au miracle et ceux qui le nient, ajouta le secrétaire général. On peut craindre de violentes confrontations. Tout éclaircissement sur ce qui s'est passé à Rome le 27 mai est souhaitable. Le plus vite sera le mieux. Je veux être sûr que rien ne ralentit l'enquête et apprécierais recevoir un rapport préliminaire des activités de votre commission.

-- Jusqu'à présent, mais c'est le tout début de notre travail, nous n'avons rien trouvé qui puisse démontrer une supercherie, répondit Perugia. Au contraire, ici, à Rome, l'hypothèse du miracle semble avoir de nombreux soutiens. Concernant le déroulement de l'enquête, nous n'avons rencontré que quelques difficultés avec les autorités vaticanes. Leur coopération pourrait être plus totale et une intervention de votre part pour éliminer certaines restrictions pourrait être utile.

-- OK, je vais m'en occuper, répondit le secrétaire général, merci pour votre action.

CHAPITRE X

Les tests ADN

Aaron Lubiasky réfléchit longuement pour essayer de trouver une approche rigoureuse permettant de valider ou rejeter les résultats des tests ADN, ces tests effectués sur des cheveux qui auraient été prélevés sur le corps, mort ou vivant, se trouvant dans le cercueil de verre le samedi 27 mai vers 19 h 20 min. Si les procédures d'échantillonnage et d'analyse ont été effectuées de manière honnête et professionnelle, ces tests indiquent qu'il s'agissait de la dépouille du défunt pape Jean XXIV. Cela affermirait l'hypothèse du miracle. En effet, l'occupant du cercueil de verre a terminé son sermon place Saint Pierre à 19 h 05 min. La camionnette qui le transportait est alors rentrée à l'intérieur de la Cité du Vatican et le cercueil a été déposé dans la sacristie. Trois caméras de surveillance, l'une porte Sainte Marthe, l'autre place des proto-martyrs, la dernière face à la sacristie, ont filmé ces déplacements. Les gardes pontificaux n'ont fait aucune difficulté pour transmettre la copie des enregistrements et rien ne laisse supposer un trucage. On y voit le retour de la camionnette, sa traversée de l'arche des cloches et son arrivée devant la sacristie. On y distingue clairement la manutention du cercueil jusqu'à son entrée dans la sacristie. Tout peut être chronométré, à la seconde près : la camionnette est entrée dans la Cité à 19 h 07 min, elle s'est garée devant la sacristie à 19 h 08 min, le cercueil a été poussé dans la salle de la sacristie à 19 h 12 min. La porte d'entrée de la sacristie a été fermée et gardée par deux gardes à 19 h 15 min. Les caméras permettent de constater que cette porte resta close et surveillée jusqu'à l'arrivée des médecins qui ont pénétré dans le bâtiment à 19 h 18 min. Le prélèvement des cheveux par le jeune étudiant accompagnant le professeur Sempieri a eu lieu à 19 h 23 min, mais là rien n'est filmé. Les photos sont prises à 19 h 26 min et le rapport préliminaire d'examen signé à 19 h 40 min.

Lubiasky conclut que, s'il y a eu supercherie, il faudrait qu'on ait remplacé dans les quatre flacons les échantillons recueillis par de réels cheveux du pape Jean. Difficile à concevoir, mais possible. L'étudiant aurait pu avoir préparé quatre flacons contenant des cheveux authentiques et les avoir substitués aux flacons utilisés ou les quatre flacons d'origine ont été remplacés plus tard chez les professeurs et chez le commandant Müller. Seuls des interrogatoires serrés des professeurs, de l'étudiant, du commandant, pourront éventuellement confondre une éventuelle imposture. Lubiasky pensa que le mieux serait de commencer par l'étudiant, puis le commandant et enfin les professeurs. A son grand étonnement, les cinq personnes, contactées par téléphone, se montrèrent très coopératives et acceptèrent facilement de le rencontrer, alors que rien ne les y obligeait. Müller demanda à être vu lundi mais l'étudiant accepta un tête-à-tête dès le samedi soir. Les professeurs donnèrent leur accord pour des entrevues soit dimanche soit lundi.

Lors du buffet froid de samedi midi, Aaron Lubiasky choisit ostensiblement un savoureux sandwich au jambon de Parme. Il était voisin d'Ibrahim Mansour qui, stupéfait, en silence, montra sa totale désapprobation. Lubiasky se résolut, à contrecœur, à informer Xiao Cheng-Ming de l'entrevue fixée avec l'étudiant échantillonneur, Pier Luigi Nero. Il l'invita à y participer. Chen-Ming accepta sans le remercier.

Cette rencontre eut lieu à 20 heures, dans l'un des meilleurs restaurants de Rome, un deux étoiles Michelin. Pier Luigi qui n'avait pas l'habitude de fréquenter de tels restaurants en fut enchanté. Il eut plus de plaisir que de coutume à traverser la place Navone dont il appréciait la splendide architecture baroque. Il était souvent passé devant ces beaux hôtels et ces grands restaurants sans imaginer pouvoir y aller un jour. C'est tout ému qu'il entra dans une grande salle luxueusement décorée « à l'italienne », abritant l'une des meilleures tables de Rome. Aaron Lubiasky et Xiao Cheng-Ming l'attendaient, placés un peu à l'écart, au bout d'une terrasse qui offrait la tranquillité nécessaire. Pier Luigi fut impressionné par la politesse du personnel, l'élégance des ornements, la qualité de la vaisselle et des verres. D'origine modeste, âgé de vingt-six ans, il terminait des études de médecine générale. Lubiasky le salua et le remercia, en italien, pour sa disponibilité. Cheng-Ming proposa de parler anglais mais Pier Luigi répondit préférer répondre aux questions en italien, son anglais étant très moyen. Cela enchantait Lubiasky, il pourrait orienter la conversation à sa guise et Cheng-Ming serait en porte-à-faux.

-- Si vous avez des questions, Monsieur Chen-Ming, n'hésitez pas, je me ferai un plaisir de les traduire, déclara perfidement Lubiasky.

La carte présentée par un maître d'hôtel éblouit Pier Luigi. Il eut du mal à choisir entre huîtres tièdes aromatisées, foie gras aux artichauts, bar sauvage aux champignons, raviolis aux truffes, crépinettes de pigeon... Il était fasciné par la qualité du service, le nombre de serveurs, certains affectés à la seule distribution du pain, d'autres au seul remplissage des verres. Il n'avait jamais commencé un repas avec autant d'amuse-bouche plus délicieux les uns que les autres. Lubiasky commanda au sommelier un vieux millésime toscan et commença à questionner Pier Luigi Nero. Il voulut détendre l'atmosphère et demanda sournoisement :

-- Etes-vous un descendant de l'empereur Néron ?

-- Impossible, répondit en riant Pier Luigi, il n'a pas eu d'enfants.

-- Depuis combien de temps travaillez-vous avec le professeur Sempieri ?

-- Depuis le 15 mai de cette année, je suis en train de faire un stage, obligatoire dans mon cursus, allant de mai à octobre, avec un mois de vacances en août.

-- Vous ne connaissiez pas Sempieri auparavant ?

-- Non absolument pas. A l'université il y a des listes de professeurs acceptant des stagiaires. J'ai postulé auprès de trois ou quatre d'entre eux. Je les avais sélectionnés parce que leurs cabinets sont situés au centre de Rome. Dès que le

professeur Sempieri a donné son accord, en avril, j'ai accepté et j'ai cessé mes recherches.

-- Quand l'avez-vous vu pour la première fois ?

-- En avril, il a demandé à me voir avant de confirmer son accord. Je l'ai vu un quart d'heure, puis je l'ai revu le premier jour de mon stage, le lundi 15 mai.

-- Saviez-vous qu'il était l'un des médecins en contrat avec le Vatican ?

-- Non, je l'ai appris lors du coup de téléphone de samedi dernier.

-- Connaissez-vous le motif précis de ce coup de téléphone ?

-- Non, ni le professeur ni moi. J'ai été étonné qu'il me demande de l'accompagner mais, pour lui, cela faisait partie de ma formation. Il pensait à un problème de santé d'une personne travaillant au Vatican mais pas le pape Etienne car dans ce cas nous aurions été convoqués à la porte Sainte Anne et non Sainte Marthe.

-- Connaissez-vous les professeurs Fracati et Lacini ?

-- Absolument pas, je les ai rencontrés pour la première fois samedi dernier.

Incapable de comprendre la conversation Xiao Cheng-Ming faisait une tête d'enterrement. De temps en temps, Lubiasky lui traduisait quelques bribes.

-- Qui vous a mis au courant de la possible résurrection du pape Jean et des événements place Saint Pierre ?

-- Le commandant Müller dans la voiture, entre la porte Sainte Marthe et la sacristie. Nous avons eu du mal à comprendre. On nous a demandé d'examiner la personne dans le cercueil de verre. Immédiatement j'ai vu qu'il s'agissait d'un mort et j'ai tout de suite su que c'était le défunt pape Jean car son visage, que je connais comme tout italien, lui ressemblait vraiment. D'ailleurs avez-vous les photos prises ? La ressemblance est frappante.

Lubiasky qui ne savait pas que des photographies avaient été prises remercia Pier Luigi pour cette précieuse information. Evidemment, il demanderait à les voir.

-- Est-ce vous qui avez prélevé les cheveux pour les tests ADN ?

-- Oui, le professeur Sampieri m'a commandé de le faire, j'ai ressenti cela comme un bizutage. C'était très impressionnant, ce visage inanimé... mais pendant nos études nous sommes formés à ce genre de situation. Nous devons assister à des séances de dissection. Je déteste cela mais c'est obligatoire.

-- D'où provenaient les petits flacons qui ont servi à recueillir les cheveux ?

-- De la mallette du professeur Sampieri, elle contient des instruments, du matériel médical, des gants, des médicaments pouvant servir en première urgence. Ces flacons stériles étaient destinés à collecter des prélèvements pour analyse. Il y en avait six, pré-étiquetés car je crois qu'ils se vendent par demi-douzaine.

-- Mais vous n'aviez aucune expérience.

-- Franchement ce n'est pas sorcier, il faut simplement veiller à prélever les racines des cheveux indispensables aux tests. C'est même plus facile sur un mort que sur une personne vivante : il ne proteste pas et je peux vous garantir que l'homme sur lequel j'ai soustrait ces mèches, je veux dire l'honorable pape Jean, était mort.

Incroyable d'imaginer qu'il ait pu être bien vivant un quart d'heure auparavant. Seul un miracle

-- Pier Luigi, êtes-vous catholique ?

-- Oui, comme tous les Italiens, je suis baptisé mais jusqu'à présent je ne pratiquais qu'en dilettante, très rarement. Quelques fois j'accompagnais ma grand-mère à la messe, plus pour lui faire plaisir que par réelle conviction. C'est une fervente admiratrice du pape Jean XXIV auquel elle a toujours porté une véritable dévotion. Comme de nombreux fidèles, elle en garde un persistant et affectueux souvenir qu'elle aimerait voir se perpétuer indéfiniment.

-- Malheureusement avec le temps la mémoire du pape Jean se serait probablement estompée jusqu'à un effacement total, comme pour toute chose. Les hommes ne se souviennent guère que des personnes ou des événements qu'ils ont connus ou approchés. Après leurs disparitions, au bout de quelques décennies, un implacable oubli enterre le souvenir des temps passés... Mais vous dites que vous êtes peu religieux. Cela peut-il changer désormais ?

-- Cela a déjà changé.

-- Vous croyez à un miracle, un signe de Dieu ?

-- Oui, tant qu'on ne m'aura pas prouvé le contraire. N'est-ce pas à vous et à votre équipe d'expliquer cet événement ? Où en êtes-vous ?

Lubiasky ne répondit pas. Xiao Cheng-Ming saisit ce court moment de silence pour s'adresser, en anglais, à Pier Luigi Nero.

-- Savez-vous que si vous apportez un élément déterminant pour expliquer ce qui s'est passé, une forte récompense vous sera attribuée ?

Pier Luigi éclata de rire, et répliqua

-- Avec toutes les pubs dans les journaux, sur les radios, difficile de ne pas le savoir. Mais je n'ai pas le moindre petit indice à vous livrer pour étayer la thèse d'une supercherie.

-- Vingt millions d'euros, que mon gouvernement pourrait porter à cinquante, cela ne vous tente pas ? Versés confidentiellement.

-- Ah oui, ça pourrait me permettre de rembourser mes dettes. J'ai emprunté cinq mille euros à une banque que je rendrai dès que je travaillerai. Mais heureusement ou malheureusement je n'ai rien à révéler, absolument rien.

-- Réalisez-vous tout ce qu'on peut faire avec une pareille somme d'argent, insista Cheng-Ming.

-- Je ne suis plus sûr qu'aujourd'hui l'argent soit la chose principale dans ce bas monde, répondit Pier Luigi... mais de toute manière je ne détiens aucun secret et n'ai rien à dévoiler. J'ai l'impression, Monsieur Cheng-Ming, que vous avez un point commun avec l'empereur Néron, vous détestez les chrétiens.

Le Chinois, qui n'avait jamais entendu parler de Néron, ne comprit pas l'allusion. Mais les réponses cohérentes de l'étudiant lui firent craindre que la duperie

soit plus difficile à débusquer qu'il ne l'avait imaginé. Le repas se termina vers 23 heures, Pier Luigi, ravi d'avoir bénéficié d'un aussi bon dîner, dans un si beau restaurant, remercia chaleureusement Aaron Lubiasky. Après être sorti, il traversa la place Navone, passa devant l'église Sainte Agnès d'où s'échappaient des psaumes chantés avec ferveur puis s'avança sur la petite place Sant'Agostino. La grande porte de l'église était ouverte. Il se sentit attiré et, comme appelé, il gravit rapidement l'escalier de la façade. A l'intérieur, il s'immobilisa devant la statue de la Madonna del Parto pour s'y recueillir un long moment. Il était minuit lorsqu'il reprit sa marche. Arrivé devant Saint Louis des Français il ne put s'empêcher d'y pénétrer. Malgré la foule très dense il atteignit la chapelle où se trouve le tableau du Caravage, la Vocation de Saint Mathieu. Envoûté, il fixa longtemps la main tendue du Christ qu'il comprenait comme un appel à accepter l'alliance offerte entre Dieu et les hommes. Puis, le cœur réjoui, il prit le chemin de sa chambre d'étudiant en coupant par la piazza della Rotonda. Il avait oublié que le Panthéon, sublime vestige de la Rome antique, était une église. D'habitude ce monument grouillait de touristes assez peu respectueux du caractère sacré du lieu. Ce soir, il était resté ouvert. Entre les deux majestueuses portes de bronze entrebâillées Pier Luigi aperçut de nombreux fidèles, agenouillés à même le dallage, priant.

Restés un moment à la table du restaurant Lubiasky et Cheng-Ming entamèrent une courte conversation.

-- Il me semble indispensable de mettre sur écoute plusieurs personnes proches de cette affaire, déclara le Chinois, les professeurs, cet étudiant, le commandant des gardes suisses et ses adjoints, des cardinaux, d'autres encore. Si des individus ont conspiré pour organiser ce pseudo-miracle, l'un d'entre eux va finir par se trahir soit au téléphone soit sur internet.

Lubiasky sourit. Il savait que les services de renseignements américains avaient déjà placé sous écoute plusieurs personnes et il soupçonnait ceux d'autres pays d'avoir pris la même décision, y compris les services chinois. Certes la police italienne était la mieux située pour espionner des communications assurées par des sociétés et des serveurs locaux. Mais cela était aussi possible depuis l'étranger. Lubiasky n'ignorait pas que ces services sélectionneraient les informations qu'ils transmettraient à la commission mais il pouvait compter sur la National Security Agency des Etats Unis pour l'avertir rapidement si elle découvrait un indice intéressant. Il répondit évasivement à Cheng-Ming.

-- Oui, il va falloir en parler à Sergio Perugia, j'espère qu'il ne va pas avancer des aspects légaux pour empêcher ces écoutes potentiellement très utiles.

-- Il faut savoir contourner les contraintes légales lorsqu'un intérêt supérieur est en jeu, reprit Cheng-Ming. L'efficacité de l'enquête passe avant tout.

Le lendemain, dimanche 4 juin, à 8 heures, tous les membres de la commission se retrouvèrent dans la grande salle de réunion du building des Thermes de Caracalla.

Plusieurs d'entre eux signalèrent qu'ils partiraient avant 11 heures car ils désiraient participer aux offices dominicaux. De leur côté, Lubiasky et Cheng-Ming avaient rendez-vous, à midi, avec le professeur Fracati. Le tour de table fut très rapide. La plupart des résultats des analyses ou des investigations en cours étaient attendus pour lundi ou mardi. Les entrevues avec des personnes impliquées de près ou de loin dans les cérémonies de béatification du pape Jean ou l'étude méticuleuse des films ou photos des événements du 27 mai n'avaient pas mis en lumière la moindre piste d'explication rationnelle. Les appels à témoins avec promesse de fortes récompenses n'avaient pas apporté le plus petit élément qui aurait permis d'éclairer le mystère. Certes des centaines de messages écrits ou téléphonés avaient été reçus mais tous provenaient de personnes déséquilibrées ou sordidement intéressées, certaines d'entre elles n'ayant aucun lien, même le plus ténu, avec l'affaire.

La courte durée de la réunion permit à Lubiasky et Cheng-Ming de s'entretenir avec Sergio Perugia de la question des écoutes téléphoniques et l'accès aux courriers internet. Rien ne pouvait plus le gêner : il savait parfaitement que cela était illégal et qu'il serait très difficile de trouver une justification pour obtenir l'autorisation d'un juge. Mais il savait aussi qu'à sa demande ses collègues de la police italienne avaient mis sous écoute les professeurs Fracati, Sempieri et Lacini, l'étudiant Nero, le commandant Müller et ses deux adjoints et qu'ils interceptaient leurs messages électroniques. Il n'avait pas osé demander, pour l'instant, la surveillance de cardinaux ou hauts dignitaires de l'Eglise. Il se doutait que des services de renseignements étrangers espionnaient aussi les personnes impliquées dans ces événements. Mais la règle d'or dans une telle situation est de garder le secret et de nier systématiquement toute surveillance. Perugia confirma donc à ses deux collègues que de telles écoutes étaient totalement inenvisageables. Il voulut compenser cette réponse négative par une information plus constructive : la police italienne pouvait avoir accès à la liste de tous les numéros de téléphones appelés ou reçus et de toutes les liaisons internet utilisées. Elle avait ainsi établi la liste des individus contactés pendant le dernier semestre par les professeurs, l'étudiant, le commandant Müller et ses adjoints. Tous ces contacts ont été vérifiés : il en ressort que les professeurs et le commandant n'ont jamais communiqué entre eux pendant les six mois précédant le 27 mai (ou alors par d'autres moyens inconnus), que l'étudiant Nero a téléphoné quatre fois à Sempieri en avril, simple confirmation de sa demande de stage. Il a été impossible de trouver le moindre indice suggérant un réseau préparant une action concertée. Certes les professeurs et le commandant Müller se sont beaucoup téléphoné après le 27 mai, mais ils cherchaient à identifier des parents du pape Jean afin d'effectuer les prélèvements qui serviraient de référence aux tests ADN. Cette recherche a d'ailleurs été assez facile car plusieurs neveux et nièces du pape Jean étaient présents à Rome. Sergio Perugia conclut :

-- Rien, absolument rien d'anormal ou de suspect, n'a été décelé à travers tous ces contacts.

C'est à son domicile, Viale delle Mura Aurele, que Lubiasky et Cheng-Ming rencontrèrent le professeur Fracati. Il arriva avec un léger retard, revenant de l'église

Santo Spirito in Sassia où il assistait régulièrement à la messe dominicale. Les deux enquêteurs le remercièrent d'avoir accepté de les recevoir. Après les avoir salués, le professeur ajouta :

-- Excusez mon retard, mais la messe a été beaucoup plus longue que d'ordinaire. D'habitude l'église est à moitié vide mais ce matin malgré une messe supplémentaire aux aurores elle ne pouvait accueillir tous les fidèles. Heureusement, l'épouse de son curé, une femme énergique, a rapidement fait installer des hauts parleurs et des bancs sur le parvis et les personnes présentes ont pu suivre l'office.

Entendre parler de l'épouse d'un curé étonnait encore Aaron Lubiasky : dans sa jeunesse les prêtres de l'Eglise catholique étaient toujours célibataires. C'est le pape Jean XXIV qui avait modifié le droit canon et permis l'ordination de laïcs mariés. Des règles strictes encadraient cette possibilité : l'homme devait être âgé de plus de cinquante ans, avoir été marié depuis plus de quinze ans et être diacre. Ces garde-fous n'avaient pas empêché un grand nombre de vocations de quinquagénaires, surtout dans les pays occidentaux. Elles avaient contribué à faire réapparaître des prêtres dans des paroisses qui en étaient privées depuis des décennies. Seul inconvénient, elles concouraient à donner une image vieillie du clergé.

Au grand plaisir de Cheng-Ming, Lubiasky commença à questionner Fracati, en anglais, langue que le professeur maîtrisait parfaitement.

- Depuis combien de temps êtes-vous médecin employé par le Vatican ?
- Depuis dix ans, j'ai été choisi à cause de la proximité de mon domicile.
- Connaissez-vous les professeurs Sempieri, Lacini et l'étudiant Nero ?
- Bien sûr, je connais mes deux confrères, en revanche je n'ai rencontré Nero pour la première fois que le 27 mai.
- Lorsque vous avez été appelé le 27 mai vers 19 h 10 min par le commandant Müller, saviez-vous pourquoi ?
- Non, je l'ai appris en arrivant et j'ai eu beaucoup de mal à comprendre.
- Pourquoi n'aviez-vous pas été voir la procession du cercueil du pape Jean ?
- J'étais d'astreinte et je me devais être à mon domicile, prêt à répondre à tout appel, sinon j'y serais allé.
- Quand vous avez vu l'homme mort dans le cercueil de verre ce samedi 27 mai, avez-vous reconnu l'ancien pape Jean XXIV ?
- Oui, sans le moindre doute. J'avais été désigné par les autorités vaticanes pour assister en février à l'ouverture du troisième cercueil de bois du pape Jean dans la crypte de la basilique. Une vingtaine de personnes étaient présentes. Nous étions tous émus et impressionnés mais aussi très inquiets de l'état du défunt pape, mort depuis une vingtaine d'années. Tout de suite nous fûmes soulagés de constater que son visage était parfaitement conservé, tout à fait reconnaissable, endormi dans la paix du Seigneur. A l'évidence aucun examen n'était nécessaire pour authentification. Nous sommes restés une petite demi-heure à prier autour du cercueil avant de signer un procès-verbal et nous nous sommes retirés. Je puis vous assurer que le visage que j'ai

revu trois mois plus tard était exactement le même, celui du pape Jean. J'en suis absolument certain. D'ailleurs les tests ADN que j'ai demandés, l'ont confirmé.

-- Vous n'aviez pas été convoqué à nouveau comme témoin lors du transfert de la dépouille du pape Jean de son cercueil original au nouveau cercueil de verre ?

-- Non, cela avait dû être jugé inutile. Je sais que cela a eu lieu le vendredi 26 mai, au matin, lorsque le cercueil de bois a été amené de la crypte à la grande salle du rez-de-chaussée de la sacristie.

-- Quelle heure précise était-il quand vous avez vu l'occupant du cercueil de verre le samedi après-midi ?

-- Je n'en sais rien, j'ai été appelé vers 19 h 10 min, je suis arrivé porte Saint Marthe vers 19 h 15 min et nous étions devant le cercueil avant 19 h 20 min.

Xiao Cheng-Ming cherchait désespérément une faille dans le témoignage de Fracati mais il ne trouvait pas de questions piège à lui poser. Il ne put s'empêcher de rappeler la prime de vingt millions pour celui qui aiderait à comprendre ces étranges événements. Fracati sourit, il n'avait rien à ajouter. Lubiasky s'excusa pour cette proposition vénale et remercia le professeur qui précisa rester disponible.

En fin d'après-midi, Lubiasky et Cheng-Ming rencontrèrent le professeur Sempieri. Il confirma point par point les déclarations de Fracati et de son stagiaire Pier Luigi Nero. Il conseilla aux enquêteurs de visionner les photographies prises lors de l'examen et conservées par le commandant Müller. Elles montreraient de façon évidente que le défunt était bien le pape Jean.

Le lundi 5 juin était le jour retenu, en accord avec les autorités vaticanes, pour qu'une équipe d'experts inspecte méticuleusement la crypte et de la sacristie. Elle était constituée de quatre techniciens de la police scientifique italienne. Des agents anglais, indien et japonais la complétaient. Il avait été décidé qu'elle examinerait la crypte le matin, la sacristie l'après-midi. Le commandant Müller, l'un de ses adjoints, le gardien de la crypte et le sacristain seraient sur place en permanence. Sergio Perugia avait demandé à Birbal Chandradhar d'être aussi constamment présent. L'équipe s'appliqua à rechercher les moindres traces, à relever toute empreinte digitale, à collecter cheveux ou autres résidus organiques, à trouver tout objet suspect et à effectuer des analyses préliminaires... Dans la crypte, elle focalisa ses efforts sur la chapelle où se trouvait la tombe du pape Jean, dans la sacristie sur la grande salle où avait été déposé le cercueil de verre. L'exploitation des indices découverts dans la crypte s'annonçait difficile car elle avait toujours été ouverte au public. Ce serait plus aisé pour la sacristie.

Müller avait fait savoir qu'il accepterait de rencontrer les membres de la commission et qu'il répondrait à toute question. Ensuite, absorbé par la préparation des cérémonies de béatification, il refuserait toute demande. Sergio Perugia qui voulait profiter de cette offre de coopération se déplaça au Vatican pour le voir, accompagné de Boris Rostov et Aaron Lubiasky. Certain, au début de l'enquête, qu'il était face à une supercherie qui serait facilement déjouée, il commençait à être ébranlé

par l'absence de tout indice révélateur ou de toute dénonciation sérieuse. Même les écoutes ultrasecrètes n'apportaient rien.

Pendant que les experts vêtus de combinaisons immaculées s'affairaient dans la crypte, les enquêteurs interrogeaient Müller.

-- Commandant, vous avez assisté à toutes les phases de transfert de la dépouille du pape Jean de la crypte à la basilique et vous étiez présent sur la place Saint Pierre au moment de sa discutable résurrection. Pouvez-vous nous rappeler votre rôle ?

-- Je dois être honnête avec vous et vous avouer qu'aujourd'hui j'ai la quasi-certitude d'avoir vécu un miracle. Je pense que votre commission va arriver à la même conclusion et je suis très heureux de pouvoir y contribuer. Je n'ai rien à cacher et suis persuadé que mon témoignage confortera la thèse d'un événement surnaturel.

-- On verra, on verra, répondit Perugia, dubitatif. Qu'avez-vous observé ?

-- Tout commence par l'exhumation dans la chapelle de la crypte en février de cette année. J'étais présent avec de nombreux autres témoins. Les trois cercueils furent ouverts sans la moindre difficulté. Ils étaient en parfait état et seules de très légères couches de poussière recouvraient leurs couvercles. J'ai toujours été impressionné par ces minuscules et inévitables altérations apportées par le temps. Même les objets les mieux protégés se dégradent lentement, abimés par des milliards d'érosions microscopiques ou par d'infimes réactions chimiques d'oxydation, d'hydratation ou autres... Mais dans ce cas les dégradations étaient insignifiantes et avec étonnement, émus, nous pûmes constater la remarquable conservation du corps du pape défunt. Ensuite le cercueil de bois refermé est resté dans la chapelle jusqu'au vendredi 26 mai. Ce matin-là, une équipe d'une dizaine d'hommes envoyée par la plus importante société de pompes funèbre de Rome a sorti le cercueil de la crypte et l'a déposé dans la grande salle de la sacristie. Le cardinal président de la congrégation du clergé, deux évêques, mon adjoint, le gardien de la crypte, le sacristain et moi-même avons assisté à cette translation. Dans la sacristie des employés, que j'appelle les embaumeurs, portant des combinaisons et des gants de chirurgien, ont enlevé le corps du cercueil en bois pour le déposer sur une table où ils ont changé certains de ses vêtements défraîchis après vingt ans. Il fallait que le pape porte des habits neufs, rutilants. Ensuite ils l'ont couché dans le cercueil de cristal placé au fond de la salle entre deux candélabres, lui ont mis son masque de cire et l'ont laissé dans l'état où il allait être présenté aux fidèles. J'ai laissé mon adjoint représenter la garde pontificale pendant ces opérations car je n'apprécie guère le côté macabre de ce travail. Tout s'est déroulé plus facilement qu'anticipé à cause de l'extraordinaire conservation du corps. D'ailleurs je sais que vous avez interrogé ces employés et leurs dépositions confirment certainement mon témoignage.

Perugia acquiesça mollement d'un signe de tête, Müller reprit :

-- Avant midi, tout était terminé et je suis venu fermer la salle de la sacristie où reposait le cercueil. J'ai d'abord vérifié que la porte intérieure donnant sur le couloir d'entrée était fermée à clé et j'ai verrouillé et mis sous alarme la porte donnant sur la

cour. C'est cette porte qui est surveillée en permanence par une caméra. J'ai vérifié, et je peux vous passer l'enregistrement, qu'elle est restée fermée jusqu'au samedi, 17 h 30 min, heure à laquelle on est venu hisser le cercueil sur la camionnette devant assurer la procession. D'ailleurs, si elle avait été ouverte, l'alarme l'aurait signalé au poste de garde Saint Marthe.

-- Qui possède les clés de ces portes ? demanda Rostov.

-- Il n'y a que deux jeux : l'un conservé par moi, c'est-à-dire la garde pontificale, l'autre par le sacristain.

-- Il faudra aussi rencontrer cette personne, mentionna Perugia. Vous étiez là à la réouverture de la porte le samedi ?

-- Oui, c'est moi qui ai débranché l'alarme et ouvert la porte. En quelques minutes, le cercueil de cristal était installé sur le toit de la camionnette ; il faut dire que les manutentionnaires avaient répété plusieurs fois l'opération les jours précédents. Rien, absolument rien d'anormal, n'a été remarqué concernant la dépouille du pape Jean. Elle était parfaitement immobile, visage recouvert du masque de cire. A 18 heures précises, le cortège s'est ébranlé et la procession s'est déroulée comme prévu jusqu'au retour à 19 heures place Saint Pierre. J'étais à l'avant de la voiture de la police pontificale qui suivait la camionnette noire. Lorsque le pape s'est levé je n'ai d'abord rien compris. Il m'a fallu plusieurs secondes pour réaliser ce qui se passait. Je suis sorti de la voiture pour écouter le sermon du pape ressuscité. J'étais médusé, cherchant une explication rationnelle impossible à trouver. Quand le pape cessa de parler et se recoucha dans le cercueil, je ne savais que faire : j'étais prêt à aller voir l'intérieur du cercueil mais l'accès était difficile et, avant que je ne tente quoi que ce soit, la camionnette avait redémarré et réintérait la Cité. Je l'ai suivie après être remonté dans la voiture de police. Sur ordre du cardinal Matteo le cercueil de verre fut descendu comme prévu. Là j'ai serré fortement le poignet du bras droit du pape, et n'ai observé aucune réaction. Le cardinal m'a alors demandé d'appeler les médecins et je pense que c'était une excellente idée. Le cercueil remis à sa place dans la grande salle de la sacristie, j'ai fait surveiller la porte par deux gardes jusqu'à l'arrivée des professeurs. Ce fut une affaire de quelques minutes. Mais tout cela a été filmé et je vous ai fait donner copie de ces enregistrements.

-- Merci, répondit Perugia, oui nous avons les images de cette séquence qui peuvent être précisément minutées. Etiez-vous présent lorsque les professeurs ont examiné le corps allongé dans le cercueil ?

-- Oui, en particulier lorsqu'ils ont enlevé le masque de cire. Il n'y a aucun doute, le visage du défunt était celui du pape Jean, le même visage que celui que j'avais vu en février ou la veille. Absolument le même.

-- Je crois que des photos ont été prises, ajouta Aaron Lubiasky.

-- Oui, elles sont dans mon coffre-fort. Je n'ai pas l'autorisation de vous en donner une copie mais je peux vous les montrer.

-- Bien volontiers, répondit Perugia. Qui était présent au moment de la prise d'échantillons de cheveux par le jeune stagiaire Nero ?

-- Les professeurs Fracati, Sempieri, le cardinal Matteo, moi-même et deux de mes adjoints. Juste à la fin de l'opération, sont arrivés le secrétaire particulier de sa Sainteté le pape Etienne et le professeur Lacini. C'est d'ailleurs lui qui a suggéré de prendre des photos. Aucun n'a exprimé la plus petite réserve sur l'authenticité du visage du pape Jean.

-- Cela fait neuf témoins, tous d'accord, compta Boris Rostov, c'est beaucoup.

-- Pourrions-nous voir les photos ? demanda Aaron Lubiasky.

Müller et les enquêteurs allèrent à pied au bureau de commandement des gardes suisses où se trouvait le coffre-fort conservant les documents confidentiels.

-- Les photos sont là, dit le commandant en pianotant le code secret d'ouverture, comme d'ailleurs le quatrième échantillon de cheveux prélevés et le procès-verbal de l'examen des professeurs.

Dix photos avaient été prises par un appareil superposant la date et l'heure des prises, de 19 h 26 min à 19 h 28 min. Perugia reconnut immédiatement le visage de l'ancien pape, le doute n'était pas permis. Après un examen minutieux, Rostov et Lubiasky confirmèrent que la ressemblance était indéniable. Les trois dernières photos avaient été prises au flash avec un peu de recul. On y voyait les professeurs Fracati, Sempieri et le cardinal Matteo.

Les trois membres de la commission remercièrent le commandant. Ils se rendirent alors dans un café de la piazza dei Fiori où ils avaient rendez-vous avec le professeur Lacini. Il confirma les comptes rendus précédents et assura qu'il n'y avait pas la moindre incertitude : c'est bien le pape Jean XXIV qui se trouvait dans le cercueil de verre.

Ce lundi soir, Sergio Perugia avait invité les membres de la commission à assister à une représentation de Tosca à l'opéra de Rome. Xiao Cheng-Ming, Ibrahim Mansour, Omar Mbango et Birbal Chandradhar avaient décliné l'invitation. D'excellentes places avaient été réservées. La salle était pleine. A la fin du premier acte, lors du chant du Te Deum, comme envoûtées par cette musique religieuse, quelques personnes se levèrent tendant les mains vers la Croix placée au centre de la scène, suivies par d'autres puis par la quasi-totalité des spectateurs, certains chantant avec les chœurs : « Te aeternum Patrem omnis terra veneratur ». A la fin de la représentation, sortant du théâtre, Frau Rissel avoua timidement qu'elle avait un instant, au troisième acte, espéré que Mario, fusillé, étendu mort sur le sol, se relève et, ressuscité, quitte Rome avec Tosca pour des amours éternelles.

Tous se retrouvèrent dans un café encore ouvert. Perugia proposa une coupe de champagne qui fut acceptée à l'exception de Frau Rissel qui préféra une bouteille d'eau Perrier et de Boris Rostov qui demanda une double vodka à l'herbe de bison.

-- J'ai été impressionnée par la réaction du public lors du Te Deum, dit Frau Rissel. Aujourd'hui, les gens sont tellement préoccupés de questions religieuses que, même au théâtre, lorsqu'ils assistent à la représentation d'une cérémonie ils se mettent à prier ou rendre hommage à Dieu.

-- Quel changement ! ajouta Hugues de Nancoyse. Mais au fait Aaron avez-vous arrêté votre jugement sur la validité des tests ADN et l'identité de l'occupant du cercueil de verre samedi soir ?

-- Tout prouve qu'ils sont indéniables, répondit Lubiasky. Les échantillons de cheveux ont été prélevés en présence de sept témoins, dignes de foi, et aucune incohérence n'a pu être décelée dans leurs témoignages. Ce sont les photos qui ont fini par me convaincre, je vois mal comment elles pourraient être truquées. C'était bien le défunt pape qui était dans le cercueil.

-- Partagez-vous cette opinion Sergio ? Et vous Boris ?

-- Sans aucun doute, répondit Rostov.

-- Difficile de ne pas la partager, reprit Perugia. Il faut se rendre à l'évidence, samedi soir vers 19 h 20 min c'était bien le pape Jean qui était dans le cercueil de verre. Il faudra étudier avec le plus grand soin le quart d'heure qui sépare le moment de la résurrection place Saint Pierre et l'examen par les professeurs dans la sacristie.

-- Les premières minutes du retour de la camionnette à la sacristie ont été filmées, objecta de Nancoyse, j'imagine mal une substitution possible, d'autant plus qu'il y avait dans le véhicule, outre le chauffeur et le cardinal, quatre gardes suisses. L'enregistrement les montre en train de sortir de la camionnette après leur arrivée devant la sacristie.

-- Est-ce que notre collègue chinois va être d'accord et accepter la validation des tests ADN ? demanda brusquement Akira Fujirawa.

-- S'il les réfute, il faudra qu'il explique son raisonnement, répondit Perugia, ça va lui être difficile.

-- J'ai du mal à le croire, ajouta le Japonais, mais l'hypothèse d'un miracle me semble vraiment fortifiée.

-- C'est vrai, répondit le Français.

-- Soyons prudents, des analyses sont en cours, attendons leurs résultats, ajouta Perugia.

-- Pour moi, il est quasiment certain que nous sommes face à l'inexplicable, il y a là quelque chose de miraculeux, affirma Rostov.

-- C'est un miracle, le plus extraordinaire miracle depuis des siècles, j'en suis maintenant convaincu, surenchérit Antonio Rodriguez.

-- Attention, gardons la tête froide, insista Sergio Perugia.

CHAPITRE XI

Paris, printemps 2045

L'hôpital Saint Augustin est l'un des plus grands hôpitaux de la ville de Paris. Y travaillent environ quatre mille professionnels. Il dispose de sept cents lits. C'est un ensemble de bâtiments d'époques très différentes : certains construits au XVIIIème siècle, destinés à l'origine à un couvent de religieuses, d'autres ultra-modernes édifiés récemment. Une aile, de style triste et fonctionnel, ajoutée au milieu du XXème siècle, abrite un centre d'Interruption Volontaire de Grossesse. On y pratique un millier d'opérations par an. La semaine du 29 mai au 2 juin, une vingtaine d'opérations doivent y être effectuées par l'un des trois médecins habilités. Elles sont programmées en matinée, permettant aux patientes de quitter l'hôpital le jour même. Ce lundi matin, la salle de réception est presque vide. D'habitude, dès 7 heures, plus d'une vingtaine de personnes assises sur de mauvaises chaises, l'air grave, attendent les prises en charge. Aujourd'hui elles ne sont que deux. Dans la petite pièce adjacente qui sert de secrétariat, le téléphone ne cesse de sonner. Chaque fois la même demande : annulation ou report d'opérations programmées.

Une seule femme, originaire de l'île de la Réunion, très jeune, habillée d'une robe rappelant les saris indiens, accompagnée d'une parente plus âgée, s'est présentée. Son visage défait, au bord des larmes, reflète une profonde douleur. Sa compagne essaye de la réconforter, en vain. Une infirmière vérifie sa carte d'identité puis s'enquiert du suivi des prescriptions d'avant-opération. Mais, une demi-heure plus tard, la même infirmière revient, l'air gêné. Elle ne sait comment annoncer le report de l'intervention car le médecin qui doit l'effectuer est souffrant. Il ne s'est pas présenté à l'hôpital. La jeune femme semble soulagée, alors que sa compagne essaye timidement de protester, reprochant l'absence de remplaçant. Elle est d'autant plus agacée que l'infirmière est incapable de lui proposer un nouveau rendez-vous. Elle ne peut que lui suggérer d'appeler plus tard, cet après-midi, ou mieux demain.

En réalité le médecin qui devait pratiquer les avortements ce lundi matin n'est pas malade. Comme tout le monde il a vu et revu la séquence du sermon du pape ressuscité samedi soir à Rome. Il a toujours été un matérialiste convaincu, athée et n'a jamais montré le moindre état d'âme bien qu'il ait effectué des milliers d'IVG. Il est convaincu que l'évènement de Rome est une supercherie qui va être dénoncée dans les heures à venir. Mais il est impressionné par la réaction de ses parents, de ses amis, de ses connaissances qui tous doutent et envisagent sérieusement un miracle. Il est aussi très ébranlé par le message de la place Saint Pierre, limité à un seul commandement : respect absolu de la vie. Il est surpris de ne pas y retrouver la litanie des injonctions de l'Eglise catholique : condamnation de l'homosexualité, refus de la contraception, censure de la pornographie, prohibition de toute drogue même douce, rejet du divorce... Pourquoi seuls le bannissement de la peine de mort et l'interdiction de l'avortement sont mentionnés ? Si un groupe d'intégristes ultra-catholiques avait organisé cette mystification pour essayer d'imposer ses préceptes, il aurait ajouté

l'anathème du mariage gay qu'il abhorre. Tourmenté tout le dimanche, il a fini par estimer qu'il serait raisonnable de s'abstenir de toute IVG pendant une semaine, espérant que l'incident de Rome sera expliqué d'ici là. Il décide de se faire porter pâle. Aucune difficulté pour trouver un ami médecin qui valide un arrêt de travail de complaisance, lui-même en a signé de nombreux au cours de sa carrière. C'est une pratique courante en France à laquelle le personnel hospitalier a souvent recours.

Le second médecin habilité de l'hôpital a eu la même idée que lui. Le troisième praticien est absent pour récupération de temps de travail. Devant une telle désertion, le directeur de l'hôpital décide de fermer le service IVG pour la semaine et de reporter toute intervention. Il a l'habitude de ce genre de contretemps, surtout le lundi matin. C'est un peu sa hantise. Quelle proportion du personnel sera au travail ? Au prix d'efforts continus, de stages de persuasion, de primes de motivation, de rappel à l'ordre, il est fier d'avoir réduit l'absentéisme moyen de son hôpital de 20 % quand il a pris ses fonctions, à 16%. Souvent il peste contre ses subordonnés, persuadé que leurs absences devraient être moindres avec une durée du travail réduite à 35 heures par semaine. Le lundi et le vendredi sont les jours les plus chômés et l'organisation du travail de son établissement est un véritable casse-tête ces deux jours-là.

Mais la semaine du 5 juin au 9 juin s'annonce facile pour le centre IVG : le nombre de désistements est si élevé que seules trois femmes restent inscrites et les trois médecins habilités ont confirmé leur présence. Les médecins prétendument malades la semaine précédente ont retrouvé la santé d'autant plus facilement qu'ils ne l'avaient pas perdue. En outre, une grève annoncée par certains syndicats avec comme motif la réduction du temps de travail et le passage aux 32 heures a été annulée, le personnel ayant clairement fait savoir qu'il avait d'autres préoccupations d'ordre moins terre à terre.

Lundi matin, deux des médecins décident d'arriver très tôt, avant 7 heures, au centre IVG de l'hôpital Saint Augustin. Comme à leur habitude ils prennent le métro afin d'éviter les embouteillages et les difficultés de stationnement. Ils sortent par l'escalier de la bouche proche de l'hôpital en face de laquelle se trouve une poubelle de la ville de Paris. Comme chaque jour, depuis des années, le trottoir autour de la poubelle est jonché de dizaines d'immondices. Ce lundi leur nombre est encore plus grand que d'habitude, des tracts appelant à glorifier Dieu ayant été distribués la veille. Comme chaque matin, la poubelle est pleine à ras bord et une petite pyramide de déchets en coiffe le sommet. La taille de cette poubelle est manifestement insuffisante et régulièrement une équipe de balayeurs municipaux nettoye le répugnant trottoir. Face à une telle situation, tout particulier, tout concierge, tout commerçant, tout patron aurait fait installer une poubelle d'un plus grand volume. Seule une administration « à la française » comme celle de la ville de Paris, peut ne pas réagir pendant des années, indifférente à la saleté de la capitale et aux remarques des habitants.

Parvenus à leur bureau, les médecins découvrent plusieurs demandes urgentes d'entretien formulées par des infirmières. Comme d'habitude ils commencent la journée en buvant un mauvais café préparé par une antique machine automatique coincée au bout d'un couloir, sous une voûte de couleur délavée. On peut encore y lire

une petite phrase politique prononcée par un ministre de la santé du gouvernement français. Elle avait été élue phrase la plus stupide du siècle par les médecins de l'hôpital. Elle affirmait : « La maladie d'Alzheimer est une grande chance pour la France, car elle va permettre de créer de nombreux emplois ». Le temps avait commencé à effacer le nom du ministre, seul son prénom était encore partiellement lisible : Roselyne... Très vite, la conversation des deux praticiens se fixe sur le pseudo-miracle de Rome.

-- Où en est l'explication de cette plaisanterie ? lance le faux malade, je trouve que l'enquête n'avance pas vite. C'est tellement énorme, l'explication devrait être facilement trouvée.

-- En tout cas l'effet est considérable, rétorque le médecin rentrant de congés. Il ne reste que trois opérations confirmées, alors qu'une quarantaine était programmée. Il faut dire que tout le monde est chamboulé par cet incident, les gens ne parlent que de ça. Sur les télévisions ou radios difficile de trouver une émission qui ne commente pas l'événement.

-- Nos patientes attendent que tout cela décante, il y a beaucoup de reports, peu d'annulations irréversibles. Lorsque la supercherie sera éventée, nous allons avoir un travail fou. Il faudra oublier vacances et récupérations du temps de travail.

-- Oui, plus tôt ce bobard sera liquidé, mieux ce sera.

-- J'ai compris que les moyens de l'enquête étaient considérables, presque illimités, la cause de tout ce remue-ménage devrait être facilement élucidée.

-- C'est vrai, mais plus d'une semaine s'est écoulée et toujours rien. Que Dieu nous garde du retour triomphant de l'Eglise catholique.

-- Le comportement des gens autour de moi a bien changé. Qu'ils retournent à la messe ne me gêne pas mais qu'ils me jettent des regards réprobateurs est plus irritant. Certains sont au bord de l'invective, beaucoup ne peuvent s'empêcher des reproches, les plus gentils me conseillent d'arrêter ce métier et de me reconvertir. J'ai même rencontré une ancienne militante féministe qui m'a recommandé de n'accepter que des interruptions thérapeutiques et de cesser les interruptions volontaires.

-- Mais au fait, pourquoi t'es-tu fait porter malade pendant une semaine si tu ne crois pas à cette injonction venue du ciel ?

-- Bonne question. Comme tu le sais je n'ai jamais abusé de ces absences sans motif, beaucoup d'autres y recourent beaucoup plus que moi.

-- Et que moi !

-- J'ai pensé qu'il fallait prendre du recul ; même si la probabilité d'une tromperie est considérable, j'ai préféré attendre qu'elle soit démontrée. Je pensais que ce serait l'affaire de quelques jours mais je dois reconnaître que, s'il y a eu supercherie, elle a été très bien exécutée comme un beau tour de magie. Ils sont forts ces curés !

-- Tu penses que ce sont des religieux qui ont organisé cet événement miraculeux ?

-- Je n'en sais rien, mais ils en sont les premiers bénéficiaires, du moins avant que la baudruche ne se dégonfle. Quand l'imposture sera dénoncée, ils risquent gros.

A ce moment-là, trois infirmières s'approchent des médecins et avec déférence demandent à leur parler. Elles leur expliquent que, depuis une semaine, elles sont bouleversées par les événements de Rome au point d'en perdre le sommeil. Elles rappellent avoir contribué à des centaines d'avortements, persuadées d'aider des femmes en détresse. Mais le message venu du Vatican est très clair, avorter c'est tuer un être humain en puissance.

-- Rien ne prouve que ce sermon vienne de l'au-delà, nous avons probablement affaire à une mystification, rétorque l'un des médecins.

-- Mais rien ne prouve une tromperie, du moins pour l'instant, répond la plus âgée des infirmières. C'est pourquoi toutes les trois nous voulons faire jouer la clause de conscience et ne plus participer à des interruptions de grossesse tant qu'un rapport officiel n'aura pas statué. S'il montre qu'il y a eu duperie, nous nous inclinons et reprendrons notre service. Sinon nous demanderons une autre affectation.

Les deux médecins restèrent un moment silencieux, avant que l'un d'entre eux ne dise en hochant lentement la tête :

-- Nous comprenons mais, sans vous, nous ne pouvons pas travailler.

-- De toutes les manières, le médecin anesthésiste du Centre a aussi décidé de recourir à cette clause de conscience. C'est une disposition prévue par la loi, ajouta l'infirmière.

-- Oui, oui, nous le savons parfaitement, je vous prie d'informer au plus vite la Direction de vos décisions... et de faire reconduire, avec ménagement, les trois femmes désirant avorter aujourd'hui. Dites-leur qu'on va rechercher ensemble une solution, peut-être dans un autre hôpital.

-- Seules deux d'entre elles se sont présentées ce matin, la troisième a annulé. Nous allons les prévenir et voir quelle alternative peut être trouvée, répond l'infirmière.

Lorsque les trois infirmières eurent quitté la pièce, le médecin faux-malade dit à son collègue :

-- Ces braves infirmières m'enlèvent une épine du pied. Franchement je n'ai pas envie d'opérer aujourd'hui ni d'ailleurs cette semaine. Elles sont pleines de sagesse : attendons la conclusion de l'enquête et alors nous aviserons.

-- Moi aussi, j'aimerais que cette affaire soit éclaircie et je pense très sérieusement à changer de spécialité, j'en ai marre de pratiquer ces interruptions de grossesse à la chaîne, répond son collègue. Il y a trop d'avortements en France. Deux cent mille par an. Que le message de Rome soit d'origine surnaturelle ou mensongère, il condamne l'avortement mais il ne condamne pas la contraception. Il faudrait que les femmes soient plus attentives, il existe de multiples méthodes pour éviter une

grossesse. Le recours à l'avortement devrait être limité aux cas de viols ou de risques sérieux de malformation du bébé ou de graves problèmes de santé pour la mère. Beaucoup de médecins pensent comme moi et même avant l'événement de Rome le nombre de ceux qui refusent de pratiquer des avortements ne cessait d'augmenter.

-- Tu ne disais pas cela il y a quelque temps, j'ai l'impression que ta position a radicalement changé, ironise son confrère.

En cette fin de printemps 2015, dans toute la France, les recours à la clause de conscience se multiplient en parallèle avec de multiples demandes de report d'interruptions de grossesse programmées. Plusieurs associations « pro-vie » hostiles à l'avortement, en veilleuse depuis des années, se hâtent de rappeler leurs militants. Elles élèvent à nouveau la voix haut et fort. Convaincues d'avoir reçu un signe divin auquel elles se doivent de répondre, elles réactivent leurs réseaux et relancent des campagnes exigeant l'abrogation de la loi IVG. Des slogans anti-avortement sont barbouillés le long des routes ou sur les murs des villes. Des groupes de prière s'installent aux entrées des centres IVG. Le soutien de chaque parlementaire est recherché. Des manifestations sont organisées. Mais l'initiative la plus spectaculaire est le lancement d'une pétition réclamant un référendum pour ou contre l'avortement. Grâce à la flexibilité des réseaux internet, en fin de semaine, elle recueille plus de trois millions de signataires.

Ebranlées par ce regain inattendu d'opposition à l'IVG, perturbées par ce pseudo-miracle qu'elles nient, les associations « pro-choix » favorables à l'IVG réagissent. Elles étaient en train de développer un intense lobbying pour faire retirer de la loi la clause de conscience et imposer aux médecins les interruptions de grossesse. Elles voulaient ainsi réagir à l'inexorable diminution du nombre de praticiens acceptant d'effectuer ce type d'intervention. En quelques heures, leur positionnement politique a complètement changé : de conquérant il est devenu défensif.

Outrées par les reports d'opérations de femmes restées volontaires, indignées par la passivité des pouvoirs publics, choquées par quelques cas isolés d'opposition physique à des interventions, des dizaines de mouvements « pro-choix » décident d'organiser une manifestation, le samedi 3 juin, au Trocadéro, à Paris. En réponse, les associations « pro-vie », pour la plupart catholiques, appellent à manifester le même jour devant le parvis de Notre Dame de Paris. La distance de quatre kilomètres entre les deux emplacements rassure le préfet de police. Samedi, la place du parvis de Notre Dame est noire de monde, occupée par des manifestants exaltés, chantant des cantiques, agitant des pancartes « Pour la Vie », s'agenouillant à même le sol pour prier. La manifestation du Trocadéro contraste dramatiquement : le nombre de manifestants est inférieur au nombre d'associations appelant à manifester.

Les ministres du gouvernement français, dont les idées sont en général proches de celles des mouvements « pro-choix », ne savent comment répondre à cette opposition grandissante à l'IVG. Ils cherchent à temporiser, espérant une rapide explication venue de Rome. Ils ferment les yeux sur les fermetures provisoires de centres d'interruption de grossesse. Ils limitent leur discours à rappeler aux groupes

« pro-vie » l'impératif de manifestations non violentes. Très vite le gouvernement doit faire face à une situation politique inédite en France : l'exigence impérieuse, provenant des tréfonds du pays, d'un référendum. La Constitution permet en principe cette initiative populaire mais avec de tels verrouillages qu'il est quasiment impossible de satisfaire les exigences requises pour l'organiser. Cela n'a jamais été tenté. Tous les hommes politiques, de gauche et de droite, se félicitent, en privé, de ce blocage, car ils sont convaincus qu'il est risqué de demander directement l'avis des électeurs. Des choix populistes sont toujours à craindre. Ils aiment citer la sortie de la Grande Bretagne de l'Union européenne, en 2016, votée par référendum. Elle a conduit à un inexorable recul économique du pays, à son isolement et à son éclatement. A tel point que la très respectée reine Elisabeth II a émis publiquement des réserves sur cette décision, peu de temps avant son décès. En théorie, pour qu'un tel référendum soit organisé en France, il faut d'abord qu'un cinquième des parlementaires le demandent. Ce filtre a toujours permis aux grands partis politiques de l'empêcher. Mais depuis le 27 mai la liste des députés et sénateurs soutenant l'organisation d'un référendum ne cesse de s'allonger. La seule question posée serait : « Approuvez-vous l'interdiction de l'interruption volontaire de grossesse? », assez subtile pour permettre l'autorisation des avortements thérapeutiques. Les pressions des associations « pro-vie » sont telles que beaucoup de parlementaires finissent par soutenir cette demande. Cela leur permet de ne pas prendre une position bien arrêtée et de se défausser sur l'opinion du « peuple souverain ». Lundi 5 juin matin, il ne manque que dix signatures. Sans aucun doute, elles seront trouvées rapidement, les appareils des partis politiques ne maîtrisant plus les prises de position de leurs élus.

Une réunion de crise a été convoquée, présidée par le président de la république. Elle débute par un coup de téléphone à l'ambassadeur Hugues de Nancoyse. Son résumé de la situation est décevant : rien, pour l'instant, ne permet d'expliquer rationnellement les événements du 27 mai. Un ministre ayant toujours affiché de fermes opinions agnostiques remarque :

-- Quand on connaît l'impact sur les foules des apparitions contestables de Lourdes, on peut craindre le pire. Je ne comprends pas pourquoi élucider l'évènement de Rome est si long. Plus le temps passe, plus les gens se radicalisent. De tout côté on voit ressurgir des intégristes qu'on voulait croire silencieux pour toujours.

-- Le plus étonnant est l'ardent soutien des communautés musulmanes. Et le poids du vote musulman est loin d'être négligeable aujourd'hui en France, ajoute une ministre, adhérente à plusieurs mouvements féministes.

-- Il faut absolument empêcher ce référendum. Quelle imprudence d'avoir permis ce type de consultation populaire, surenchérit un vieux routier de la politique.

-- Cela va être difficile, les opposants à l'avortement sont fanatiquement motivés, ils font du porte à porte pour recueillir des signatures, le nombre de dix millions sera bientôt atteint.

-- Il me semble qu'on pourrait prétexter que cette question n'est pas du domaine du référendum, avance un ministre.

-- A mon avis, le législateur l'a exclue, répond le garde de sceaux. La formulation est floue mais je pense que le domaine autorisé ne comprend pas les problèmes de société. Inutile cependant de demander confirmation du conseil constitutionnel. Refuser aujourd'hui d'organiser cette consultation provoquerait des troubles majeurs. Ce ne seraient pas des centaines de milliers de manifestants que nous aurions dans la rue, mais des millions.

-- C'est bien le seul domaine où l'événement de Rome suscite de l'agitation, remarque le ministre de l'intérieur. Pour le reste, il a apporté un recul considérable de la criminalité et de la délinquance : les meurtres, les vols, les effractions, les violences ont diminué de manière impressionnante. Les forces de police et de gendarmerie sont presque au chômage. Je ne sais pas si cela va durer. J'en doute. Et lorsqu'on dévoilera la supercherie, je suis sûr qu'on retrouvera les mêmes dérèglements qu'auparavant.

-- Quelle position prendre concernant le référendum ? demanda le garde des sceaux.

-- La sagesse est de l'accepter mais de l'organiser le plus tard possible, conclut le président de la république. En espérant que d'ici là le caractère miraculeux des événements romains aura été dénoncé et que tout sera rentré dans l'ordre, enfin si un retour à un niveau de criminalité élevé peut être nommé ainsi.

-- Même si une explication rationnelle est établie, je suis certain qu'elle sera contestée par quantité de gens. Attention, la réponse à ce référendum peut être surprenante, ajoute un ministre.

-- Oui, il vaudrait mieux que la dénégation de ce pseudo-miracle soit éclatante. S'il reste un doute, de nombreuses personnes continueront à y croire, approuve le président. Mais si cela conduit à une baisse de la délinquance, ce ne sera pas très préjudiciable. Au fait, autour de cette table, qui se hasarde à envisager sérieusement l'hypothèse d'un miracle ?

Aucun ministre n'ose répondre à cette question provocatrice.

CHAPITRE XII

Rome, le 6 juin 2045

Dès l'ouverture de la réunion plénière des membres de la commission d'enquête le mardi 6 juin à 8 heures, Sergio Perugia interpella Xiao Cheng Ming, en lui demandant son opinion sur la validité des tests ADN effectués sous le contrôle des médecins italiens. A sa grande surprise, la réponse du délégué chinois fut très nuancée:

-- J'ai d'abord pensé qu'ils n'avaient aucune valeur. Mais les interrogatoires des professeurs et du stagiaire n'ont pas mis en évidence la moindre incohérence. Les appels à témoins n'ont pas conduit à la plus petite révélation. Aucune dénonciation n'a été reçue. L'analyse des communications téléphoniques ou internet n'a rien apporté. Mais surtout les photos prises au retour de la procession semblent confirmer que c'est bien la dépouille de l'ancien pape Jean qui occupait le cercueil de verre. Il faut admettre que ces tests sont probablement valables et il faut réorienter l'enquête en les considérant comme corrects. Cela ne signifie absolument pas le rejet de l'hypothèse d'une supercherie dont le scénario reste à établir mais il devra être compatible avec la présence du défunt pape dans le cercueil de verre samedi soir vers 19 h 20 min.

Perugio, étonné par ce changement de position, ne put qu'en prendre acte. Il remercia Cheng Ming et proposa un tour de table. Chacun fut invité à faire le point, en commençant par les résultats des investigations techniques.

Ibrahim Mansour avait reçu les études comparatives de la voix du pape Jean, enregistrée de son vivant, et la voix captée le 27 mai sur la place Saint Pierre. Il rappela que l'évaluation de la probabilité pour qu'un enregistrement ait été prononcé par une personne à partir de comparaisons, n'était pas une technique sans failles. Les spécialistes en phonétique attirent aussi l'attention sur la possibilité d'une imitation de la voix qui peut fausser l'évaluation. Le labo américain consulté a estimé à soixante-dix pour cent la probabilité pour que les deux enregistrements proviennent du même locuteur. Le labo israélien, plus prudent, a indiqué soixante pour cent. Quant au labo allemand, il a annoncé deux chances sur trois. Les experts allemands sont allés plus loin en assurant avoir reconnu dans les deux enregistrements les mêmes intonations caractéristiques de l'italien parlé en Vénétie. L'Egyptien résuma la contribution de cette étude à l'enquête : « On ne peut affirmer que ces deux voix sont différentes ; il y a une probabilité raisonnable pour qu'elles proviennent de la même personne mais ce n'est pas une certitude. »

- Donc, on ne peut rien conclure, déclara Xiao Cheng Ming.
- Merci Ibrahim, à vous Monsieur Omar Mbango, reprit Perugia

Omar Mbango parut un peu gêné et à peine audible, déclara :

-- Je préférerais que vous m'appeliez Jean-Baptiste, j'envisage de reprendre le prénom de mon baptême. Enfin, je ne serai pas vexé si vous continuez de m'appeler Omar.

-- Très bien, Jean-Baptiste, répondit Perugia, à peine surpris, qu'avez-vous découvert ?

-- J'étais chargé de comparer les vêtements photographiés le samedi sur la place Saint Pierre avec ceux habillant la dépouille du véritable pape Jean XXIV. En première analyse la ressemblance est parfaite et cela a été confirmé par une étude extrêmement minutieuse du type des tissus, du nombre de points des broderies, de la taille et du style des boutons... Les conclusions des laboratoires sont formelles : les vêtements portés, y compris le bonnet, sont strictement les mêmes. En outre, une étude chromatographique a été réalisée : les spectres des rouges de la mosette, et des blancs du rochet sont absolument identiques. Il n'y a aucun doute, l'homme qui s'est dressé hors du cercueil de verre samedi soir portait les mêmes vêtements que la dépouille du pape Jean qu'on vénère aujourd'hui dans la basilique. De plus une comparaison du masque de cire qui couvrait le visage lors de la procession dans les rues de Rome et à son retour Place Saint Pierre, avec celui porté aujourd'hui par le pape Jean a été faite. Non seulement la taille et la forme sont exactement les mêmes mais certains défauts sont identiques. Le masque de cire a été marqué par plusieurs rayures intempestives. On retrouve strictement les mêmes rayures sur le masque porté place Saint Pierre et le masque porté par le défunt pape. Il n'y a aucune incertitude : à tout moment c'est le même masque.

-- Etrange, déclara Xiao Cheng Ming. Je ne m'attendais pas à cela.

-- Et vous, Birbal, avez-vous quelque chose à nous apprendre suite à l'étude morphologique du ressuscité ?

-- Les meilleurs spécialistes ont travaillé en utilisant les multiples photos prises, répondit le délégué indien. D'abord ils ont évalué la taille de l'homme dressé dans le cercueil. Ils l'ont estimée à 1,67 mètre, plus ou moins un centimètre. J'ai bien sûr recherché la taille du pape Jean, elle était de 1,66 mètre. Ensuite la corpulence a été comparée. Il n'y a pas de doute, l'homme était un peu moins gros que le pape au moment de sa mort, et avait une allure plus jeune. Mais la comparaison des visages est éloquente : le nez est strictement le même avec les mêmes angles et la même forme bourbonienne. De petites différences de quelques dixièmes de millimètres ont été constatées pour l'écartement des yeux, la longueur de la bouche, la hauteur du menton...mais toujours insignifiantes. On peut dire que, sans être strictement identiques, la morphologie et les traits du visage de l'homme dressé dans le cercueil sont semblables à ceux du pape Jean mais ceux d'un homme plus jeune que le pape au moment de sa mort.

-- Cela pose à nouveau la question de l'aspect des ressuscités, si résurrection il y a, interrompit Hugues de Nancoyse. Rien ne nous dit qu'ils auront le physique du moment de leur mort. Pourquoi n'auraient-ils pas une allure plus jeune ?

-- En tout cas, si un simulateur a voulu se faire passer pour l'ancien pape Jean, il a réussi, déclara Birbal Chandradhar, la ressemblance est frappante.

-- Mêmes vêtements, même voix, même look, résuma Perugia, s'il y a supercherie, elle a été remarquablement exécutée. Monsieur Rodriguez, vous allez certainement nous dire que le cercueil de verre samedi sur la place Saint Pierre est le même que celui abritant le défunt pape Jean.

-- Oui, répondit Rodriguez comme réveillé d'une persistante langueur. Les experts ont comparé le cercueil utilisé lors de la procession dans Rome, celui de la place Saint Pierre lors de la résurrection, avec celui du pape actuellement exposé dans la chapelle de la Visitation en la basilique. Il n'y a absolument aucune différence. C'est le même cercueil : les dimensions, les ornements, les dorures, les vitres, les détails sont identiques, au dixième de millimètre près.

-- Mêmes vêtements, même voix, même look, même cercueil, tout cela milite pour que l'homme dressé dans le cercueil soit le pape Jean, dit avec un regret, Sergio Perugia, qui avait du mal à y croire mais qui commençait à être ébranlé.

-- Il n'y a aucun doute, c'est patent, exulta Antonio Rodriguez.

-- Continuons le tour de table, exigea Perugia.

Xiao Cheng Ming affichait un air chagrin. Il avait espéré un indice pouvant démolir la thèse du miracle mais surtout il savait que Perugia allait lui donner la parole pour présenter le résultat des appels à témoins, sustentés par des promesses de récompenses considérables. Mais il n'avait rien, absolument rien, à présenter. Pas la moindre révélation exploitable, pas la moindre dénonciation valable. Il était découragé : convaincu que les millions d'euros mis sur la table allaient permettre de dévoiler la supercherie, il devait reconnaître l'échec de cette approche. Il pensait toujours qu'il y avait eu duperie mais il était de plus en plus subjugué par la difficulté à la mettre en évidence.

Akira Fujirawa rendit compte du travail effectué sous sa responsabilité : plus de dix mille photos, plusieurs centaines de films de l'évènement du 27 mai avaient été rassemblés. Un fichier presque complet des noms des témoins avait été établi. Tout ce matériel avait été scruté avec le plus grand soin : aucune anomalie n'avait été remarquée, aucune personne douteuse n'avait été repérée. Tout ce travail patient et minutieux n'avait pas permis de trouver la moindre esquisse d'explication.

Boris Rostov rappela les nombreuses entrevues, assimilables à des interrogatoires, organisées avec les personnes concernées : les employés des pompes funèbres, les manutentionnaires, les chauffeurs, les gardes suisses... Elles n'avaient rien apporté à l'enquête. Rostov tint à souligner la totale coopération de la police pontificale qui, à sa grande surprise, avait accepté de répondre aux questions et avait communiqué sans réserve les enregistrements des caméras de surveillance et les noms des personnes entrées au Vatican ce samedi 27 mai, mémorisés lors de la lecture de leur badge. Par ailleurs, il n'y avait pas eu d'entrave aux inspections, par la police scientifique, de la crypte et de la sacristie. La quantité d'empreintes et de traces relevées était considérable dans la crypte, régulièrement visitée par des touristes,

moindre dans la sacristie. Des recoupements étaient en cours. Ces relevés pourraient éventuellement servir mais pour l'instant rien d'anormal n'avait été décelé ni aucun objet suspect découvert.

Finalement Aaron Lubiasky informa la commission qu'à son avis et celui de ses collègues l'échantillonnage et les tests ADN effectués par les professeurs italiens étaient valables. C'était donc bien la dépouille du pape Jean XXIV qui se trouvait dans le cercueil de verre le samedi, un quart d'heure après le sermon prononcé place Saint Pierre.

-- J'ai toujours eu confiance en ces éminents professeurs, déclara Frau Rissel. C'était difficile d'imaginer que plusieurs sommités médicales s'entendent pour truquer des tests.

L'exposé de l'état des investigations avait été fort long. Sergio Perugia remercia l'ensemble des délégués mais déclara devoir leur communiquer un souhait de leur patron, c'est-à-dire du secrétaire général des Nations Unies :

-- Je dois être franc, c'est un peu plus qu'un souhait, c'est presque un ordre. On nous demande d'établir un rapport préliminaire sur l'avancement de l'enquête, incluant l'opinion de l'ensemble de la commission sur la nature de l'événement du 27 mai.

L'assistance d'habitude disciplinée et calme fut comme secouée par une décharge électrique.

-- Nous n'avons pas suffisamment d'éléments avérés pour nous prononcer, déclara Akira Fujirawa.

-- Ridicule ! C'est beaucoup trop tôt, protesta Xiao Cheng Ming.

-- Rien n'est démontré, pesta Ibrahim Mansour.

-- Confirmer au plus vite qu'il s'agit probablement d'une résurrection miraculeuse me semble tout à fait approprié, déclara Antonio Rodriguez.

-- Certainement pas, tout reste ouvert : soit une supercherie soit un miracle, rétorqua Birbal Chandradhar.

-- Du calme, du calme, réclama Sergio Perugia. Je vous le confirme, de nombreux états aimeraient une conclusion rapide de notre enquête. Les impacts de l'événement qui nous occupe sont considérables. Certes il y a des conséquences positives comme la baisse de la criminalité. Mais son contrecoup sur l'économie est impressionnant. Par exemple, la fréquentation de la ville de Las Vegas aux USA, celle des casinos dans le monde entier, l'activité des jeux de hasard et autres loteries sont en chute libre. La consommation d'alcool sous toutes ses formes, celle du tabac, celle des drogues douces autorisées ou fortes interdites ont diminué drastiquement. Les boîtes de nuit sont vides, les hippodromes sont désertés, les restaurants et les cafés sont délaissés. Toutes les ventes de cosmétiques, de parfums, de bijoux, de vêtements de luxe ont chuté. Même celles d'électro-ménager, de voitures sont en recul, comme si les gens avaient décidé que consommer n'était plus si primordial.

-- Mais certains secteurs ont dû profiter de ce nouvel environnement, hasarda Harold Abberline.

-- Ce ne sont pas les augmentations spectaculaires des ventes de cierges et bougies ou celles des voyages à Rome qui compensent les fléchissements de l'activité économique observés un peu partout. Personne ne sait combien de temps ces nouveaux comportements vont durer. Est-ce une réaction éphémère ou le signe d'un changement durable ? Les hommes politiques, les chefs d'entreprise, les patrons d'industrie détestent l'incertitude. Ils veulent avoir la meilleure visibilité possible. C'est pourquoi ils nous pressent de donner notre avis, quel qu'il soit. Si nous dénonçons une supercherie ils pensent que les anciennes attitudes reviendront tôt ou tard. Si nous validons la thèse du miracle, ils savent que des changements importants se produiront et ils veulent essayer de les anticiper. Madame, Messieurs, je propose une pause d'une demi-heure avant de voir comment répondre à cette demande.

-- Sommes-nous obligés de fournir aujourd'hui un jugement par trop prématuré ? lança le Français de Nancoyse.

-- Je crains que oui, répondit Perugia. Nous sommes mandatés par les Nations Unies, nous rapportons à son secrétaire général. C'est de notre responsabilité de fournir la réponse la plus judicieuse et consensuelle dans les meilleurs délais. Commençons par un bon café.

Pendant la pause, Sergio Perugia s'isola un moment pour téléphoner à ses contacts de la police italienne. Il utilisa une ligne sécurisée et cryptée. Il voulait savoir si les écoutes téléphoniques, dont il niait avec force l'existence, et les examens minutieux de communications électroniques avaient ouvert des pistes prometteuses. Les écoutes effectuées, les SMS repérés, les courriers électroniques espionnés étaient tous d'une grande banalité et n'offraient aucune aide à l'enquête. Au contraire, plusieurs ne faisaient que confirmer les déclarations des personnes interrogées. Le doute qui s'était insinué dans l'esprit de Perugia grandissait. A priori certain d'une duperie, il n'en était plus si sûr. Il n'arrivait pas à bâtir une explication rationnelle. Il était découragé. Lui, l'un des meilleurs détectives de la police italienne, lui, attendu par des personnalités du monde entier, butait sur une énigme incompréhensible. Il devait reconnaître qu'il y avait quelque chose de mystérieux dans cet événement, quelque chose d'inexplicable. Mais il ne voulait pas encore franchir le pas et imaginer des raisons surnaturelles. Sans conviction, il retourna vers la grande salle de réunion. L'idée d'une démission et une retraite près de sa famille à la campagne le traversa brièvement. Il la rejeta.

La pause-café avait été animée. Le seul point dont se félicitaient les délégués était la forte diminution des exigences d'arrêt de l'enquête formulées par des associations intégristes. Elles avaient compris qu'aucune preuve de supercherie n'avait été établie, ce qui à leurs yeux confortait la réalité d'un miracle.

C'est Harold Abberline, en tant que porte-parole du groupe, qui reprit la discussion, au grand soulagement de Sergio Perugia.

-- On nous demande notre opinion, bien sûr étayée par nos investigations. Je vais vous surprendre mais je pense qu'elle est facile à formuler et se résume à une phrase : « A ce stade de l'enquête, la commission n'a découvert aucune preuve permettant d'affirmer que l'évènement survenu le 27 mai 2045, à 19 heures, place Saint Pierre de Rome, était une supercherie ».

-- Inadmissible, cria Xiao Cheng Ming, se levant précipitamment, comme un diable surgissant d'une boîte. Tout le monde va comprendre que nous validons l'hypothèse du miracle : si ce n'est pas une supercherie, c'est un miracle ! Cela aura des conséquences incalculables. Les pays chrétiens sont libres de tromper leurs populations. Nous ne l'acceptons pas en Chine. Le 27 mai a eu trop de répercussions dans mon pays. On y découvre beaucoup plus de chrétiens qu'on ne le pensait mais surtout ils quittent l'Eglise officielle et rejoignent l'Eglise papiste. C'est l'un des buts de la tromperie. Il nous faut la dénoncer. Je ne veux pas que mon pays devienne majoritairement chrétien, comme la Corée voisine où l'on assiste à un raz de marée de conversions.

-- Oui nous devons être rationnels, reprit Antonio Rodriguez. Je suis d'accord, nous n'avons pas été capables de mettre en évidence la moindre preuve de tromperie. Le prolongement logique de cette carence, c'est qu'il y a eu miracle. C'est la seule explication.

Cheng Ming faillit s'étouffer. Il hurla :

-- Si la commission ose envisager un évènement miraculeux, je me retire et fais connaître mon total désaccord. J'espère que je ne serai pas le seul.

-- Quel que soit le résultat de nos investigations, j'ai toujours affirmé qu'il serait impossible de démontrer un miracle, enchaîna Birbal Chandradhar. On peut prouver une escroquerie, on ne peut prouver un miracle ! S'il y a doute, chacun est libre d'y croire ou pas ! Si la Chine refuse, c'est son droit. La formulation d'Harold me convient.

-- Je ne suis pas d'accord, rétorqua Boris Rostov, faute de preuves d'une mystification, nous devons reconnaître la forte probabilité d'un miracle.

-- Je partage l'opinion de Monsieur Rostov, répliqua Jean-Baptiste Mbango. Nous devons admettre publiquement que notre incapacité à démontrer une supercherie rend la thèse du miracle hautement probable.

-- Je refuse qu'on évoque un miracle, dit Ibrahim Mansour, en prononçant très distinctement chaque syllabe. Je pourrais éventuellement accepter qu'on annonce ne pas avoir compris la tromperie mais j'exige que le mot miracle soit banni de tout communiqué.

-- La frontière entre un fait ordinaire et un fait d'apparence extraordinaire peut évoluer dans le temps, dit Akira Furijawa. Là nous sommes face à un fait actuellement inexplicable, ce qui ne signifie pas qu'il sera toujours inexplicable. Par conviction je pense que les miracles n'existent pas mais je suis d'accord pour reconnaître que notre commission n'a pas su, à ce jour, pleinement expliquer les évènements du 27 mai.

-- Le temps nous a manqué, continua Xiao Cheng Ming. Il faut analyser minute par minute, seconde par seconde, le retour de la camionnette au Vatican. Elle a pu être remplacée par un véhicule semblable.

-- Difficile à imaginer, répondit Aaron Lubiasky, elle a été filmée sans discontinuité et on retrouve à son arrivée les six personnes qui l'occupaient.

-- Ce film est-il authentique ? lança nerveusement Xiao Cheng Ming. On peut aussi concevoir qu'à un moment on a remplacé, dans le cercueil, le figurant qui a joué le rôle du pape, par la véritable dépouille.

-- Difficile à admettre, répliqua Lubiasky, la salle de la sacristie était inoccupée, fermée et les médecins italiens sont arrivés très vite.

-- Dommage que nous n'ayons pu démontrer que ces médecins italiens étaient des complices de la supercherie, regretta Cheng Ming.

-- Moi, je trouve la formulation proposée par Monsieur Harold Abberline excellente, coupa Margarethe Rissel, parlant d'un ton assuré. Elle est factuelle. Elle n'affirme en rien un miracle, le mot d'ailleurs n'y figure pas. Elle dit simplement que nous n'avons pas trouvé la preuve d'une duperie. Si cela est inexact, Monsieur Cheng Ming, dites-nous quelle preuve avez-vous découverte ?

-- Je ne sais pas, bredouilla le Chinois. Nous n'avons pas encore rassemblé de tels indices, mais avec le temps nous en trouverons.

-- La proposition de communiqué, préparé par Harold, ne dit rien d'autre, souligna vivement Sergio Perrugio. Vous êtes donc d'accord avec sa formulation, Monsieur Cheng Ming.

-- Rappelez la moi, dit nerveusement le Chinois qui se sentait en porte à faux vis-à-vis de tous ses collègues.

-- Bien volontiers, répondit Harold Abberline, la voici : « A ce stade de l'enquête, la commission n'a découvert aucune preuve permettant d'affirmer que l'évènement survenu le 27 mai 2045, à 19 heures, place Saint Pierre de Rome, était une supercherie ».

-- On pourrait ajouter : « ...ce qui permet de penser à un fait de nature miraculeuse », osa proposer Antonio Rodriguez.

-- Surtout pas, cria Cheng Ming. La première formulation est à peine acceptable mais je pourrais m'y rallier, si on s'y limite strictement et si elle fait consensus.

-- Qui s'y oppose ? demanda Sergio Perugio, devant un auditoire immobile et silencieux. Personne, je la considère comme approuvée...ajouta-t-il sur un ton ferme, en murmurant ensuite de manière presque inaudible : à l'unanimité.

-- Felix qui potuit rerum cognoscere causas, conclut Hugues de Nancoyse, agaçant tous ses collègues.

Le noblaillon français quitta alors la réunion car il avait, à sa demande, un rendez-vous avec l'archevêque substitut pour les affaires générales du Vatican. Il s'y rendit accompagné d'Aaron Lubiasky. L'archevêque les reçut très chaleureusement. Il savait que la commission avait été incapable de prouver une imposture et en était

profondément heureux, persuadé vivre un temps merveilleux, distingué par un miracle prodigieux. Au courant des travaux de la Congrégation pour la Cause des Saints, il était enchanté de constater qu'elle inclinait de plus en plus vers la reconnaissance officielle d'un miracle, même si par prudence, elle ne l'admettrait pas avant plusieurs mois. Sa conviction ne faisait que croître, car elle était assaillie de rapports de guérisons miraculeuses attribuées au pape Jean, venant des quatre coins du monde. Elle regrettait les délais trop courts pour proclamer la canonisation du pape Jean dès la cérémonie du 18 juin mais cette sanctification serait prononcée rapidement. La félicité de l'archevêque provenait aussi des multiples retombées bénéfiques pour l'Eglise dont la voix redevenait prépondérante. Mais ce qui le contentait le plus était la relance des discussions avec des Eglises chrétiennes désireuses de se rapprocher de l'Eglise catholique. Le conseil pontifical du dialogue inter-religieux n'avait jamais été autant sollicité, certaines communautés, comme les Eglises anglicane ou épiscopale, allant jusqu'à envisager une fusion avec l'Eglise-Mère.

Hugues de Nancoyse remit le rapport préliminaire de la commission à l'archevêque dont le visage s'illumina d'un sourire radieux à la lecture de son synopsis. Le Français renouvela la demande d'une inspection du cercueil du pape qui fut fermement refusée. Il souligna aussi qu'il serait souhaitable de pouvoir rencontrer rapidement certains dignitaires comme le cardinal Valerio Matteo ou monseigneur Luis Ignacio Garcia et certaines personnes travaillant au Vatican comme le sacristain de Saint Pierre ou le responsable de la crypte. Il insista en relevant que la date du 26 juin, fixée pour permettre leurs interviews, était trop lointaine. L'archevêque rejeta cette requête avec la plus grande politesse. Il expliqua à nouveau que toutes ces personnes, accaparées par la préparation de la cérémonie de béatification, ne pouvaient dégager du temps pour ces rencontres. Déçus par l'échec de leur ambassade de Nancoyse et Lubiasky prirent respectueusement congé.

Le rapport sur l'enquête, accompagné du résumé des investigations, fut envoyé au secrétaire général de l'ONU, aux ambassadeurs des membres permanents du conseil de sécurité, au président du conseil italien puis aux chefs d'état et de gouvernement du monde entier. Quelques heures plus tard il fut diffusé dans la presse. Plusieurs pays essayèrent soit d'en faire interdire la publication soit d'obtenir une modification en exigeant qu'on ajoute : « la commission souligne qu'aucun élément permettant d'étayer la thèse d'un miracle n'a été identifié ». Leurs craintes s'avérèrent fondées. Si quelques journaux reproduisirent fidèlement le contenu du communiqué, le plus grand nombre afficha des unes provoquantes. En première page, imprimé avec de gros caractères majuscules, on pouvait lire : « Le miracle de Rome conforté », « Tout prouve un miracle », « Seule explication : un miracle », « Hypothèse d'une supercherie rejetée »... Les groupes intégristes de confession catholique ou protestante jubilèrent. Eux qui s'étaient opposés à toute enquête félicitaient maintenant la commission. Partout ils exigeaient le respect immédiat du sermon du pape : abolition de la peine de mort, interdiction de l'avortement, prohibition de l'euthanasie. De grandes manifestations étaient projetées pour soutenir ces impératives demandes.

L'embarras de la plupart des dirigeants mondiaux était considérable. Ils avaient le plus souvent pris des positions prudentes, espérant une rapide explication rationnelle de l'événement du 27 mai qui aurait amené le retour à l'ordre habituel des choses. La plupart insistèrent sur l'absence de réelle prise de position de la commission et soulignèrent le caractère individuel du choix offert à tous : croire au miracle ou le nier. Ils voulaient étendre cette notion de choix à l'avortement ou l'euthanasie insistant pour que ceux qui y étaient opposés ne cherchent pas à imposer leurs vues aux autres. Certains régimes essayèrent d'empêcher la diffusion du communiqué. Ils transformèrent son message en insistant sur l'échec de la commission à démontrer un miracle. Nulle part ce communiqué ne laissa indifférent. Des débats houleux s'ouvrirent un peu partout. Malgré le travail exhaustif réalisé, autant de critiques que de satisfécits furent émis. Les suggestions d'enquêtes complémentaires fusèrent de tout côté.

A Rome, l'apparent consensus ayant permis un rapport unanime ne dura pas. Dès le mardi soir, certains membres de la commission, Antonio Rodriguez, Jean-Baptiste Mbango, Boris Rostov et Margarethe Rissel déclarèrent qu'ils ne voyaient pas quelles investigations supplémentaires pouvaient être entreprises et recommandèrent la dissolution de la commission. D'autres, en particulier Xiao Cheng Ming et Ibrahim Mansour, demandaient sa prolongation sine die jusqu'à la découverte d'une explication cartésienne dont ils ne doutaient pas.

CHAPITRE XIII

Le prédicateur

La grande plaine américaine étale son interminable surface rase et plate sur les terres du Dakota. Pas le moindre petit relief ne vient écorner la ligne d'horizon, ni au sud, ni au nord, ni à l'est, ni à l'ouest. Comme du milieu de l'océan, la courbure de la terre est visible. Couverte d'une verdâtre savane herbeuse, étoffe mouvante toujours renouvelée, sa monotonie engendre tristesse et ennui. Une route, toute droite, relie les rares villages perdus dans cette immensité. A l'entrée de l'un d'entre eux, une étrange maison d'un étage a été construite au centre d'une vaste cour rectangulaire entourée, sur ses quatre côtés, par un haut mur de briques, percé d'un large portail. Le style du bâtiment est indéfinissable : il mélange des éléments architecturaux inspirés de la Renaissance, des assemblages trapus construits à la manière des cathédrales gothiques et des décorations massives rappelant l'art religieux espagnol. Certaines fenêtres sont constituées de vitraux colorés qui renvoient à des scènes de la Bible. Deux tours d'une dizaine de mètres de haut, surmontées de deux croix latines, courtes mais épaisses, encadrent sa porte principale. Sur un espace attenant, là où la plupart des Américains auraient fait creuser une piscine, un portique couvert, en forme de quadrilatère, d'environ huit mètres sur huit, a été édifié. Il diffère d'une galerie de cloître car il est ouvert sur deux côtés et les épaisses colonnes de béton, de forme carrée, qui supportent le toit, laissent un passage entre chacune d'elles. Ce portique entoure un jardin au centre duquel une vasque blanche, toujours sèche, a été installée. Des graminées l'ont envahi. Chaque colonne est ornée d'un bas-relief en stuc représentant les prophètes de l'Ancien Testament et les apôtres du Nouveau. Ce domaine appartient à Willard Peltier Weezard, prédicateur de l'église évangélique baptiste. C'est un homme de cinquante ans, marié, sans enfants. Il est né à Faiths, Dakota, de parents éleveurs de chevaux. Son père, décédé, était l'arrière-petit-fils d'un colon allemand, qui utilisait encore quelques mots germaniques pour dresser les étalons. Sa mère descendait d'un métis, né d'un père trappeur français et d'une mère indienne de la tribu des Sioux. Seuls son nom et son prénom évoquaient encore ses origines canadiennes françaises : Michèle Peltier. Elle avait abandonné sa religion catholique pour celle de son mari, membre de l'Eglise évangélique luthérienne. Le couple était très religieux : les époux ne manquaient aucun office dominical, récitaient le bénédicité avant chaque repas, priaient longuement chaque soir avant de se coucher. La profonde piété de son père avait fortement marqué Willard qui lui vouait une admiration sans limite. Elle s'accompagnait d'un comportement exemplaire, d'une honnêteté intransigeante et d'une droiture sans faille. Il était reconnu dans son village comme un homme intègre, juste, probe auquel on faisait appel pour résoudre un litige ou pour bénéficier d'un sage conseil.

La jeunesse de Willard avait été terne. La routine de la vie à Faiths n'est altérée que par les fêtes de Noël, le grand rodéo annuel ou l'effrayante menace de tornades.

Souvent le vent se lève sur la plaine et rien ne l'arrête. Il soulève poussière, sable, terre, boules d'herbes racornies et virevoltants desséchés qui traversent le village à grande vitesse. Certaines fois il est si fort qu'il devient impossible pour les enfants de marcher dans les rues. Mais ce n'est rien à côté du danger des tornades dont les violents tourbillons peuvent détruire les constructions en bois. Lorsque ce risque se présentait, la famille Weezard se rassemblait dans la salle à manger, se mettait à genoux, et priait ardemment le Ciel pour qu'il épargne leur village. Willard a toujours cru que Dieu avait plusieurs fois sauvé la maison de ses parents. Il Lui en était profondément reconnaissant. A l'âge de onze ans, il avait été mis en pension dans une école religieuse luthérienne de Belle Fourche. Il ne rentrait chez ses parents qu'à Noël, Pâques et aux vacances d'été. Lorsqu'il eut quinze ans, il fut très perturbé par la mort accidentelle de son père qui, tombé lors du dressage d'un étalon, mit un mois à mourir de ses blessures. Willard resta traumatisé par l'inefficacité de ses incessantes prières pour le garder en vie. Il considère cette mort comme une immense injustice que seule une résurrection à venir pourra réparer.

Quelque temps après cette épreuve, il assista à une conférence donnée par un pasteur de l'Eglise évangélique baptiste qui fit souvent référence à l'Apocalypse selon Saint Jean. Willard connaissait très peu cette partie des Ecritures. Il fut fasciné par la promesse du retour du Christ et l'instauration d'un royaume de paix et de félicité. Il fut comme envoûté par la description du processus de résurrection des morts, d'abord les cent quarante-quatre mille justes puis mille ans plus tard l'ensemble de l'humanité. Il était certain que son père, qui avait toujours été un homme droit, honnête, craignant Dieu et observant Ses commandements, fera partie des premiers ressuscités, même s'il n'était pas évident qu'il soit apparenté à une des douze tribus d'Israël. Au pire, il sera inclus dans la grande multitude qui ressuscitera mille ans plus tard. Mais ce sermon eschatologique l'avait déçu sur un point : le pasteur avait maladroitement refusé d'indiquer la date précise du retour du Christ ou même de donner une date approximative. Willard avait eu le sentiment que cette échéance devait être décelable dans les Ecritures, qu'elle était assez proche mais qu'on essayait de la cacher pour une raison qu'il ne saisissait pas, peut-être par crainte de devoir situer dans le temps les terribles violences devant la précéder. Assez vite, il décida de consacrer sa vie à l'évaluation de cette date et à la compréhension des prophéties relatives à la résurrection. Il demanda à poursuivre ses études dans une école de théologie. Désireux d'avoir le rapport le plus direct avec les Livres sacrés, il mit toute son énergie à apprendre le latin, le grec, l'hébreu, l'araméen.

Il devint un jeune homme grand, très bien bâti, sportif, au beau visage régulier, au regard ardent. Après avoir obtenu son diplôme de fin d'études, à l'âge de 23 ans, il décida de consacrer deux ans à des actions missionnaires aux Etats Unis et en Amérique du Sud. C'est lors de ces voyages que ses dons d'orateur furent reconnus. Il parlait lentement, s'exprimait de manière claire, recourait à un vocabulaire simple, entrecoupait ses phrases de courts silences et introduisait de temps en temps des plaisanteries bon-enfant. Les thèmes de ses conférences étaient toujours les mêmes : la résurrection, le retour triomphant du Christ, le Salut, les conditions pour accéder à la

vie éternelle, le Bien et le Mal, la Rédemption. Sa pensée oscillait entre un fondamentalisme défendant une interprétation stricte et littérale des textes sacrés et une lecture plus nuancée des Ecritures, s'attachant à la signification symbolique des mots. Il avait beaucoup de mal à se convaincre de la bonne exégèse. Par exemple, il hésitait à traduire « mille ans » dans l'Apocalypse par « dix siècles » ou par « une très longue durée ». Il était aussi préoccupé par les incertitudes liées à la traduction des textes anciens que sa connaissance des langues lui permettait de mettre en évidence. Sa réputation d'excellent conférencier attirait de plus en plus d'auditeurs à ses présentations, ce qui le surprenait tout en l'enchantant car il était persuadé de faire œuvre utile et répandre le vrai message de l'Évangile. A son retour dans le Dakota, il fut approché par des stations de radio et télévision protestantes évangéliques qui lui demandèrent d'animer certaines émissions. Il intervint aussi lors de réunions de paroissiens organisées dans les petites villes des deux Dakota, du Montana ou du Wyoming, souvent le dimanche matin. Elles eurent un succès considérable. D'abord gratuites, une obole fut ensuite demandée. Elles étaient agrémentées par des groupes de jeunes chantant des psaumes à la gloire de Dieu. Willard Weezard savait passionner l'assistance subjuguée par sa force de conviction. Sa réussite le poussa à conserver l'objet central de ses prédications : la résurrection des morts. Jamais il ne dévoilait sa motivation profonde : revoir son père.

A l'âge de 35 ans sa fidélité à sa mémoire le décida à faire construire une maison à l'entrée du village où son père avait vécu, où il était enterré et où il allait ressusciter. Une petite partie des gains de ses prestations télévisées et de ses conférences permirent à Willard de la financer. La plus grande partie restait consacrée à des actions de charité ou au soutien de missionnaires de l'église évangélique baptiste. Cette maison construite sur un terrain ayant appartenu à ses parents, adjacente au cimetière, abrite de nombreux souvenirs de son père. Dans le bureau de Willard, son portrait, grandeur nature, occupe un mur. Sa mère, qui habite une partie du premier étage, contribue à ce culte du père disparu. Une porte minuscule encastrée dans le mur de la cour jouxtant le cimetière lui permet d'aller quotidiennement se recueillir sur sa tombe.

Quand il ne prépare pas ses exposés, Willard étudie la Bible, particulièrement l'Apocalypse selon Saint Jean et les passages se rapportant à la vie éternelle. Il voyage beaucoup pour consulter des documents conservés dans de grandes bibliothèques, des abbayes, des églises et des universités. Il est allé plusieurs fois à Jérusalem, Rome, Constantinople, Damas, Athènes, Antioche, Alexandrie... Ce qui l'obsède c'est la date du retour du Christ, le jour où les corps morts seront revêtus d'immortalité et d'incorruptibilité, le jour où ressuscitera son père. Il est absolument certain que Jésus va revenir, cela est annoncé explicitement dans les Évangiles. Jésus le dit lui-même, d'après Matthieu : « Le fils de l'Homme doit venir dans la gloire de son Père, avec ses anges, et alors il rendra à chacun selon ses œuvres ». Mais le moment n'est connu que de Dieu, d'après Marc : « Pour ce qui est du jour ou de l'heure, personne ne le sait, ni les anges dans le ciel, ni le Fils, mais seul le Père », même si ce retour peut arriver à tout moment, comme le souligne Luc : « Tenez-vous prêts car le Fils de l'Homme

viendra à l'heure où vous n'y penserez pas ». Willard veut comprendre l'apparente contradiction de ces affirmations avec l'introduction du Livre de l'Apocalypse qui énonce : « Heureux celui qui lit et ceux qui entendent les paroles de cette prophétie et qui gardent les choses qui y sont écrites, car le temps est proche. » ou avec l'Évangile de Matthieu lorsque Jésus lui-même annonce la fin des temps terrestres et son retour sur des nuées, avec puissance et gloire, en précisant : « Cette génération ne passera pas que tout cela ne soit arrivé ». Ces déclarations directement extraites des Écritures perturbent Willard, obligé d'admettre que des dizaines de générations se sont écoulées depuis ces prophéties et qu'on peut avoir un doute légitime sur la proximité du retour du Messie. Incapable de comprendre ces incohérences, il a fini par penser que seuls des signes annonciateurs peuvent permettre de déterminer la date du retour du Christ et donc celle de la résurrection de son père. Il s'est mis à les rechercher et a cru en trouver dans les instabilités politiques, les crises économiques, les guerres des XXème et XXIème siècles car l'Apocalypse révèle que le retour du Christ sera précédé de gigantesques bouleversements. Mais pour lui le signe le plus évident est la création de l'état d'Israël et la réinstallation des juifs en Terre Sainte. Il pense qu'il s'agit d'un préalable au retour du Christ, comme l'indiquent les livres sacrés. En conséquence, il invite tous les chrétiens à conforter la restauration d'Israël. Avec maintes précautions, il laisse entendre à ses auditoires que ce retour pourrait avoir lieu dans les années à venir et que les temps terrestres sont comptés. Cette annonce d'un retour prochain du Messie, magnifiée par les talents d'orateur de Willard Weezard, a un écho considérable dans les petites villes perdues des plaines américaines où l'ennui se combat soit par la consommation d'alcool soit par la religion. A partir des années 2040, ce sont des milliers de personnes inquiètes par la proximité du Jugement qui assistent aux réunions organisées par l'Église évangélique baptiste.

A l'âge de quarante-cinq ans Willard épouse l'une de ses lointaines cousines, fervente adepte de sa vision religieuse. D'abord séduite par ses prédications auxquelles elle assiste régulièrement, elle se porte volontaire pour l'aider dans ses recherches et dans l'organisation de son ministère. Ils constatent avoir la même lecture des textes sacrés et le même rapport à Dieu. Devenus très proches, ils décident de se marier pour œuvrer plus facilement à la diffusion de la Parole de Dieu. Ils s'engagent à n'avoir aucune relation charnelle et à ne connaître qu'une union idéale et mystique, totalement consacrée au service de Dieu. Cette résolution ne coûte pas trop à Willard car il n'a jamais été attiré par les filles. Il leur préfère les garçons. Il a toujours vu dans ce penchant une épreuve envoyée par Dieu qu'il a su surmonter car il n'a jamais eu la moindre relation homosexuelle. Dans la grande maison de Faiths, la chambre de Madame Weezard se trouve au premier étage, à côté de celle de la mère de Willard, alors que la chambre de son époux est située au rez-de-chaussée près de la porte ouvrant sur le portique carré.

Tous les jours Willard se retire dans cette partie de sa maison et déambule longuement sous ce préau aux trente colonnes. Il médite, il prie, il prépare ses allocutions, il lit et relit la Bible dans le silence. Il a longuement réfléchi à la liste des trente prophètes, apôtres, saints, représentés sur les bas-reliefs ornant les colonnes.

Certains s'imposaient : Abraham, Moïse, Elie, David, Salomon, Ezéchiël, Jérémie, Isaïe, Daniel, Jean-Baptiste, Pierre, Paul, Jacques, les évangélistes Marc, Luc, Matthieu, Jean... Après beaucoup d'hésitations, il a ajouté une représentation de Joseph Smith. Il a aussi fait installer une plaque où sont gravés les Dix Commandements dans une version à mi-chemin de la tradition juive et de l'expression chrétienne. Un de ses plus grands regrets est l'acte de Moïse fracassant les Tables de la Loi gravées du doigt de Dieu. Pour Willard, rien, absolument rien, ne pouvait justifier la destruction d'un document écrit par Dieu. La préservation de son intégrité aurait dû être la priorité des priorités pour Moïse et pour le peuple juif. Elle aurait permis de connaître les instructions originales, univoques, écrites par Dieu, plutôt que d'avoir les deux versions légèrement différentes de l'Exode et du Deutéronome.

Comme son père, Willard est un homme d'une droiture exemplaire. Son seul écart significatif aux commandements divins est d'avoir accepté, il y a de longues années, de plus ou moins contrefaire des miracles. A la fin de ses prêches, lorsque l'audience était acquise, on faisait venir sur l'estrade d'où il haranguait la foule, des personnes handicapées, soit des enfants partiellement paralysés, soit des femmes mal voyantes, soit des hommes affectés de tremblements névrotiques... Alors, devant un auditoire subjugué, il rappelait avec fougue la Miséricorde de Dieu et il ordonnait à ces invalides de se lever, d'ouvrir les yeux, de cesser de trembler. Chaque fois ses exhortations étaient suivies d'effet : les paralysés faisaient quelques pas, les aveugles percevaient un peu de lumière, les tremblements diminuaient. La foule présente criait au miracle. Ces assemblées se terminaient en applaudissements frénétiques et en louanges au Seigneur. Mais Willard savait que ces guérisons étaient éphémères et subjectives. Rapidement il décida de cesser ce genre d'exhibition et il regrette encore de s'être laissé aller à organiser ces mises en scène.

Le samedi 27 mai 2045, à 11 heures du matin, Willard Weezard marche pensivement sous le portique du préau carré jouxtant sa maison. Il songe à la prédication qu'il va donner le lendemain, dimanche de Pentecôte, à Deadwood. Il sait que l'assistance sera nombreuse, attirée à la fois par son sermon, le matin, et par le rodéo, l'après-midi. Ce seront des ruraux venus des ranchs des environs, ou des opérateurs de gisements pétroliers. Plusieurs confessions seront représentées. Willard cherche la meilleure approche pour rappeler que cette fête clôt le temps pascal et qu'elle célèbre la venue de l'Esprit Saint reçu par les disciples du Christ chargés d'annoncer la Bonne Nouvelle de sa Résurrection, de son Ascension et de son prochain retour. Comme à son habitude, il veut instiller l'idée, sans l'affirmer complètement, que ce retour est proche, qu'il se produira dans quelques années. Il redira que chacun doit se tenir prêt et que cela passe par le rejet de mauvais comportements trop répandus dans la région, comme l'abus d'alcool ou la pratique des jeux de hasard. Il ne condamnera pas le spectacle de rodéo très populaire dans cette contrée mais il n'y assistera pas. Cela lui rappellerait trop violemment la mort de son père.

Soudain, Willard voit arriver sa mère suivie de son épouse visiblement troublées. D'ordinaire, elles ne le dérangent pas lorsqu'il médite sous le portique. Il faut une raison sérieuse pour qu'elles aient décidé de perturber sa retraite. Son visage exprime surprise et inquiétude. Les deux femmes sont tellement bouleversées qu'elles ont du mal à s'exprimer. Les mains tremblantes, sa mère finit par dire :

-- C'est incroyable, à la télévision on vient d'annoncer la résurrection du pape Jean XXIV, à Rome. Les programmes ont été arrêtés et une courte séquence montre le pape debout s'adressant à la foule.

Willard connaît bien l'histoire du pontificat de Jean XXIV, élu pape alors qu'il commençait sa prédication. Bien que son interprétation de la Bible diffère de celle de l'Eglise catholique, il a toujours montré le plus grand respect pour le pape Jean et il est un adepte convaincu du rapprochement des Eglises chrétiennes. Il pense qu'elles sont toutes légitimes malgré leurs diversités car assises sur les mêmes croyances de base. De la nouvelle annoncée par sa mère, un mot l'a immédiatement frappé : résurrection. Tout en faisant répéter sa mère pour s'assurer avoir bien compris, il se dirige vers le salon où la télévision est restée allumée. Sur l'écran, on voit le pape Jean, debout dans le cercueil de verre, tendre les bras vers des milliers de personnes fascinées.

-- De quand date cette prise de vue ? demande Willard, tout en changeant de chaîne.

-- Cela se serait produit aujourd'hui, il y a moins d'une heure, à Rome, devant la basilique Saint Pierre, répondit son épouse.

Machinalement, Willard cherche une confirmation sur son canal préféré : celui de l'Eglise évangélique baptiste. Il le trouve, mais l'évènement de Rome n'y est pas encore mentionné. Willard revient alors sur les grandes chaînes nationales qui toutes commentent ce qui s'est produit avec moult précaution. Il visionne une dizaine de fois la scène de la résurrection et finit par connaître par cœur le sermon du pape. Ce qu'il voit et ce qu'il entend le surprend peu. Pour lui, tout est limpide : ce miracle est un signe annonciateur de l'imminence du retour du Christ. Dieu, qui est infiniment bon, a voulu encore une fois avertir les hommes de l'approche de la fin des temps terrestres pour leur donner une ultime chance de se préparer au Dernier Jugement. Rien de plus juste que d'avoir choisi un pape bon, pieux, honnête, dévoué pour leur apporter ce message. Rien de plus sublime que son contenu, limité à l'essentiel : la primauté totale de l'amour et le respect intransigeant de la vie. Plus il écoute et réécoute le sermon du pape, plus il est submergé par un bonheur incommensurable. Il n'a pas le moindre doute sur son authenticité : c'est le pape Jean ressuscité qui parle. L'idée d'une possible supercherie ne l'effleure pas. La conclusion du discours l'enchanté : « Au revoir et à bientôt ! ». Ces deux mots sont merveilleux pour lui : ils annoncent la vie éternelle et ils confirment la proximité du Jugement de Dieu.

Emu, Willard embrasse sa mère et sa femme. Il pleure de joie. Ses certitudes viennent d'être magnifiquement confirmées. Bientôt, il va revoir son père, ses ancêtres, ses amis. Demain, dimanche béni de Pentecôte, il ira à Deadwood. Il sait déjà ce qu'il va dire à la foule assemblée.

Et par un beau matin de mai, Willard Weezard, radieux, tournant le dos au soleil, comme nimbé par l'Esprit Saint, monte sur l'estrade placée devant une multitude de personnes réunies à Deadwood, ville aux casinos fermés, aux saloons vides, aux rues désertes, au rodéo annulé. Il lève les bras vers le ciel et s'écrie :

-- Ecoute peuple infidèle ! Dieu a de nouveau parlé. Il a ressuscité un saint homme pour annoncer l'imminence du Jugement. Comme je l'ai prophétisé avec constance depuis des années, le Jour approche. Le temps est compté. Hâtez-vous de respecter la Parole d'amour et de vie du Christ car ceux qui refusent d'obéir à ce Commandement finiront dans les ténèbres de l'enfer.

En face de lui, la foule, comme en extase, l'écoute avec la plus grande attention. Elle partage sans réserve sa conviction. Elle reprend avec ferveur le Te Deum chanté par les choristes, tandis qu'un peu plus loin se forme une longue file d'adultes qui attendent d'être baptisés par immersion.

Il aurait été impossible de trouver dans toute la ville de Deadwood, dans tout le comté de Lawrence, une seule personne doutant de la réalité du miracle survenu à Rome.

CHAPITRE XIV

Tournant inattendu de l'enquête

A l'ouverture de la réunion routinière, au matin du mercredi 7 juin, l'état d'esprit de la commission n'était pas optimiste. Antonio Rodriguez était en retard. Frau Rissel était absente ; de sa propre initiative elle avait décidé d'aller revoir sa famille en Allemagne pour quarante-huit heures.

Boris Rostov, le visage fatigué par ses excès de vodka, ne put s'empêcher de lancer une pique misogyne :

-- Le jour où l'on pourra vraiment compter sur les femmes est encore loin. Je ne sais pas ce qu'il en est dans vos pays mais en Russie l'absentéisme des femmes est très supérieur à celui des hommes. On clame partout « Parité » « Egalité Hommes-Femmes » et on pose comme postulat que les femmes valent les hommes. Moi je dis que cela sera vrai le jour où une femme sera championne mondiale des échecs. Le nombre de femmes classées dans les mille meilleurs joueurs est ridiculement faible, tout aussi faible que celui des grandes mathématiciennes, sans mentionner l'absence affligeante de tout grand compositeur de musique féminin.

-- Je vous prie d'arrêter cette litanie de propos machistes éculés, coupa sèchement Sergio Perugia. Je n'ai pas envie d'entendre à nouveau la rengaine des domaines où les femmes semblent en retrait sur les hommes, je suis sûr qu'un jour il y aura une femme championne du monde aux échecs, au bridge et autres jeux vidéo qui, il est vrai, sont aujourd'hui dominés par les hommes.

-- La première chose à faire serait de supprimer les championnats réservés aux femmes où leur victoire est douillettement assurée, rétorqua Rostov. Je suis étonné de constater que les ligues féminines, d'habitude si virulentes, n'exigent pas la suppression de ces concours ségrégationnistes féminins.

-- Cessons cette discussion stérile, intima Perugia, et revenons à notre enquête.

Xiao Cheng Ming demanda la parole.

-- Je dois vous informer qu'aujourd'hui je vais officiellement me désolidariser du communiqué publié hier. Trop de gens le comprennent comme une reconnaissance d'un miracle. Affirmer que nous n'avons pas pu démonter une supercherie est entendu par les individus superstitieux, par les obscurantistes catholiques ou par les créatures psychiquement malades comme une légitimation de la conjecture du miracle. On voit même des personnes a priori rationnelles qui commencent à sérieusement douter. Dans mon pays des quantités de citoyens, jusque-là indifférents à la religion, demandent à être instruits et envisagent de se convertir. Il ne fallait pas dire que rien n'attestait une duperie, il fallait proclamer que rien n'étayait la thèse du miracle.

-- Est-ce sur ordre de votre gouvernement que vous devez prendre cette posture ? demanda sournoisement Harold Abberline. C'est très ennuyeux de briser ainsi l'unanimité de la commission. Mieux vaudrait consacrer nos efforts à recentrer l'enquête et à continuer de rechercher les preuves d'une possible mystification.

-- Non, je suis tout à fait libre de mes opinions et ne reçoit aucune directive de mon gouvernement, répondit Cheng Ming qui ne convainquit aucun de ses collègues.

-- Ce changement de position ne changera pas grand-chose, excepté peut-être en Chine, répondit Aaron Lubiasky. Il vaudrait mieux rechercher ensemble comment réorienter l'enquête. J'en ai discuté longuement avec notre président, Sergio. Nous sommes arrivés à la certitude que l'authentique dépouille du défunt pape Jean était dans le cercueil de verre, le samedi soir à 19 h 20 min lorsque les médecins l'ont examinée. Donc, comme déjà souligné, tout se joue entre 19 h 05 min lorsque le discours du ressuscité place Saint Pierre se termine et l'échantillonnage des cheveux vers 19 h 20 min. Sergio Perugio et moi pensons que nous n'avons pas assez analysé ces quinze minutes. Nous avons fait étudier par les meilleurs spécialistes la validité et la cohérence des enregistrements réalisés par trois caméras de surveillance, du retour de la camionnette dans la Cité du Vatican, la dépose du cercueil et de son entrée dans la grande salle de la sacristie à 19 h 12 min. Ils sont formels. Rien n'a pu être dissimulé : à tout moment le cercueil a été filmé ; les trois prises de vues sont incontestables, leurs datations sont homogènes, les gardes suisses et les manutentionnaires ont été facilement identifiés... il n'y a pas le moindre doute c'est la même personne, morte ou vivante, gisant dans le cercueil de verre, qui entre dans la salle de la sacristie que celle s'adressant à la foule de la place Saint Pierre dix minutes plus tôt. Mais pendant le temps où le cercueil est seul dans cette salle, avant l'arrivée des médecins, un doute est possible. Les manutentionnaires, les deux officiers des gardes suisses, le cardinal Matteo quittent la salle de la sacristie à 19 h 15 min 28 s. La porte est alors close et gardée. Les médecins accompagnés du cardinal et du commandant Müller y pénètrent à 19 h 17 min 58 s. Que s'est-il passé pendant ces deux minutes trente ? Certes aucune interférence avec l'extérieur n'a été remarquée puisque la porte et les volets des deux fenêtres sont restés fermés comme l'attestent les enregistrements vidéo. Mais cette grande salle communique avec l'intérieur du bâtiment par une porte et le cercueil n'a été ni filmé ni vu par des témoins pendant ce court laps de temps. Müller a affirmé que cette porte intérieure était fermée à clé mais cela mériterait confirmation. Le temps où le cercueil a été laissé seul est très court et on imagine difficilement la substitution de son occupant par la dépouille authentique du pape Jean, opération délicate qui demanderait plus de temps et impliquerait plusieurs personnes, surtout si des vêtements doivent être échangés.

-- Cette porte intérieure a attiré l'attention des experts de la police scientifique et la mienne lors de l'inspection de lundi après-midi, dit Birbal Chandradhar dont la chevelure blanche dépassait à peine le niveau de la table de travail. Ils ont demandé son ouverture pour voir où elle conduisait. Elle donne accès à un large couloir qui mène à la porte principale d'entrée de la sacristie, aux autres pièces du rez-de-chaussée et à l'escalier débouchant sur le premier étage. Seuls le sacristain et les

gardes suisses possèdent une clé de cette serrure mais la fabrication d'un duplicata est toujours envisageable. Le vendredi 26 mai, Müller affirme avoir vérifié que cette porte était fermée à clé et il l'a fait à nouveau le lendemain. La clé des gardes suisses est restée déposée au poste de la porte Saint Marthe et si elle l'avait quitté cela aurait été consigné dans le registre de main courante. Rien n'y a été noté. Le samedi 27 mai, d'après ses dires, le sacristain détenteur de la seconde clé était absent, il avait quitté Rome comme chaque week-end pour être auprès de sa mère. Sa clé, avec les nombreuses autres clés de la sacristie, était rangée dans une armoire de fer, elle-même cadenassée. Il garde en permanence la clé unique de ce cadenas avec son trousseau personnel qui ne le quitte jamais. Tout semble démontrer que cette porte intérieure a toujours été fermée, vendredi et samedi, sauf si un double a été indument fabriqué et utilisé.

-- Porte intérieure fermée à clé, porte donnant sur la cour fermée et gardée, je vois mal ce qui a pu se passer pendant les deux minutes où le cercueil est resté seul dans la sacristie, déclara Jean Baptiste Mbongo. Tout reste incompréhensible... ou miraculeux.

Le Camerounais venait à peine de terminer son commentaire que la porte de la salle de réunion s'ouvrit et qu'Antonio Rodriguez se présentait, essoufflé, comme quelqu'un ayant essayé de rattraper son retard. Il était nerveux, anormalement agité. Dès qu'il eut pris sa place, il demanda la parole, parlant d'une manière hâtive, un peu saccadée :

-- Hier soir, j'ai appris un élément probablement intéressant pour l'enquête : j'avais rendez-vous avec le patron de l'entreprise Vetrostia qui a fabriqué le cercueil. C'est une petite entreprise familiale spécialisée dans les objets en bronze et verre, installée dans la banlieue de Rome. Le Vatican lui a passé commande à la fin de l'année dernière. Et là j'ai découvert, à ma grande surprise, que l'entreprise n'avait pas fabriqué un cercueil de verre, mais deux strictement identiques. Tous les deux ont été livrés le même jour, en avril, pour être entreposés sur leur plateau roulant à la sacristie de Saint Pierre.

-- Pourquoi deux cercueils ? demanda Perugia l'air intrigué.

-- J'ai bien sûr posé la question au patron de Vetrostia, reprit l'Argentin. Il m'a répondu que le cout de fabrication du second cercueil était marginal par rapport au premier, moins de 30 pour cent. En effet ils ont bénéficié tous les deux du même design. Les pièces de bronze ou verre nécessaires ont été produites en double, presque en série, avec un très faible surcroît de travail. Chaque fois qu'un artisan avait terminé un élément du cercueil, il en faisait une copie dans la foulée en utilisant les mêmes moules, les mêmes machines, les mêmes réglages. Mais la raison principale, que le Vatican et Vetrostria auraient voulu garder confidentielle, est différente : il est très probable que, suite à une nouvelle canonisation dans quelques années ou décennies, un second cercueil doive être placé dans la chapelle de la Visitation. Il est déjà prévu qu'il le sera de manière symétrique au cercueil du pape Jean, l'un à droite, l'autre à gauche. Afin d'assurer l'équilibre de chaque côté de l'autel central, les décorateurs ont

souhaité des cercueils identiques. Il y a donc deux raisons pour cette double fabrication, l'une esthétique, l'autre financière.

-- Oui, les religieux ont toujours été soucieux de leurs deniers, ironisa Harold Abberline.

-- C'est inexact, répliqua Rodriguez : la société Vetrostia n'a pas facturé ces deux cercueils au Vatican. Elle les a livrés gratuitement. Son patron m'a expliqué que le prestige de les avoir fabriqués lui amenait de très nombreux clients italiens et étrangers. Pour rien au monde, il n'aurait voulu perdre cette commande. Il a aussi reconnu qu'avoir assemblé le second cercueil lui garantissait l'exclusivité de cette fourniture pour des années et donc pérennisait le renom de sa société.

-- Ces religieux sont plus forts que je ne le pensais, reprit Abberline, ils savent se fournir gratis !

-- Enfin, voilà la faille ! triompha Xiao Cheng Ming : tout s'explique. Un figurant ou un acteur, bien vivant, grimé en pape Jean XXIV, s'est installé dans le second cercueil samedi avant la procession. Au retour place Saint Pierre, il s'est levé et a récité un sermon appris par avance, tout en imitant la voix de l'ancien pape. De retour dans la sacristie, on a permuté les deux cercueils, remis en place dans la grande salle celui contenant la dépouille authentique du pape, dissimulé l'autre et le monde entier pouvait croire à un miracle. Merci Monsieur Rodriguez, vous venez d'apporter la solution à tous ces mystères, la supercherie est patente.

Antonio Rodriguez semblait extrêmement contrarié. Son visage chagriné exprimait l'embarras. Il ne savait que répondre et limitait l'expression de son désaccord à des signes négatifs de la tête. C'était l'un des rares membres de la commission qui était convaincu avoir affaire à un miracle et c'est lui qui apportait l'indice ouvrant peut-être à une explication rationnelle donc à sa ruine. Ce fut Sergio Perugia qui répondit au délégué chinois.

-- Ne sautez pas à la conclusion, Monsieur Cheng Ming, l'hypothèse que vous suggérez mérite d'être étudiée avec le plus grand soin. Mais nous ne pourrons dénoncer une supercherie qu'après avoir identifié la personne ayant simulé le pape Jean et les instigateurs de cette tromperie.

-- L'instigateur principal est évident répliqua Cheng Ming, c'est l'Eglise catholique ou certains de ses membres influents. Mais je suis d'accord avec vous, il nous faut désormais démasquer le mystificateur, celui qui a joué le rôle du pape. A priori, je le félicite pour ses qualités d'acteur... mais dès que ce falsificateur aura été identifié, la thèse du miracle s'évanouira et les choses redeviendront normales, comme elles étaient auparavant.

-- Avec le retour massif des meurtres, des assassinats, des violences de toute sorte, des exécutions capitales, des viols, de la prostitution, des abus d'alcool, des usages excessifs de drogues, des accidents de la route, des avortements par milliers, du fric roi, de la consommation effrénée et de la pollution qu'elle génère... objecta d'un ton très vif Hugues de Nancoyse. Elle est belle votre normalité !

Le Chinois ne sut que répondre à cette attaque virulente, constatant qu'autour de la table, les autres membres de la commission approuvaient les propos du Français. De Nancoyse, remarquant le soutien de son auditoire, reprit sur un ton plus calme.

-- Tant que la preuve formelle d'une supercherie n'aura pas été faite, je préfère croire à un miracle, ne serait-ce qu'en observant toutes les retombées positives. Je sais, beaucoup pensent que cela est aberrant, mais justement j'y crois car, sur terre, il y a énormément de choses qui dépassent l'entendement et auxquelles nous croyons. Pourquoi pas une de plus? Credo quia absurdum.

-- Gardons notre calme, dit Sergio Perugia qui voulait reprendre le contrôle de la réunion. Monsieur l'ambassadeur, nous allons avoir besoin de tous vos talents. Il faut obtenir au plus vite les autorisations du Vatican pour inspecter ce second cercueil, évaluer comment il aurait pu être substitué à l'autre, poser les questions qui s'imposent au commandant Müller, au sacristain, au cardinal Matteo, aux officiers de la garde suisse. Il faudrait que ces compléments d'enquête puissent avoir lieu dès demain.

-- Bien compris, répondit le Français, je vais demander un rendez-vous à mon contact, le substitut pour les affaires générales, dès aujourd'hui.

Le délégué japonais Akira Furijava, à qui son âge avancé, son visage serein, son sang-froid imperturbable, son attitude flegmatique, ses commentaires mesurés, conféraient l'aura d'un sage, déclara d'une manière lente et douce :

-- Oui, pourquoi nous acharnons nous à nier un miracle ? Même s'il n'est pas pleinement prouvé, son impact sur l'humanité s'avère tellement bénéfique que laisser entendre qu'il a eu lieu apporterait un immense bonheur. Pourquoi vouloir tuer une si grande espérance ? Pourquoi vouloir imposer aux hommes le retour de leurs sentiments de détresse et d'abandon ?

-- Nous devons rechercher la vérité par des moyens rationnels et scientifiques, même si elle ne plait pas à tout le monde, répliqua sèchement Aaron Lubiasky.

-- Etes-vous si sûr que nos moyens soient totalement rationnels ? répondit le Japonais. Et vaut-il mieux une vérité qui blesse et engendre le malheur, qu'une utopie qui guérit et conduit au bonheur ?

-- Je vous en prie, arrêtons ces considérations et recentrons nous sur notre mission : comprendre ce qui s'est passé le samedi 27 mai, dit Sergio Perugia en essayant de clore la discussion.

L'après-midi de ce mercredi 7 juin, de Nancoyse rencontra l'archevêque substitut des affaires générales. Il lui exposa l'évolution de l'enquête, la mise en évidence de deux cercueils et demanda les autorisations pour inspecter et questionner. La réponse fut négative, sans nuances. L'archevêque confirma que ces autorisations ne seraient accordées qu'après les cérémonies de béatification, en fait à partir du lundi 26 juin. Il rappela que les personnes concernées étaient débordées par la préparation de cette grande fête et qu'elles n'avaient pas un instant à consacrer à l'enquête.

La nouvelle de l'existence de deux cercueils identiques fut connue des medias immédiatement. Beaucoup la présentèrent comme une piste d'une possible explication mais son impact sur l'opinion fut imperceptible. Ce n'était pas la découverte d'un petit détail technique qui allait ébranler la conviction de millions de personnes persuadées qu'un miracle s'était produit à Rome. Partout étaient créées ou réactivées des associations exigeant un retour à l'ordre moral qui prévalait au début du XXème siècle. Elles demandaient l'interdiction de l'avortement, de la pornographie, du mariage gay, des rapports homosexuels, de la procréation assistée, de la gestation pour autrui, de l'euthanasie, de la prostitution... Elles réclamaient la mise en place de conditions draconiennes pour qu'un juge prononce un divorce ou pour qu'un pharmacien vende des contraceptifs. Elles se considéraient porteuses d'une mission sacrée. L'écho à leurs assertifs discours était considérable, en particulier chez les personnes les plus humbles et les plus déshéritées. Leurs opposants semblaient déroutés et la plupart du temps n'essayaient que de temporiser. Ils espéraient que la supercherie de Rome serait rapidement dénoncée. Dix jours après les évènements, les tenants de la thèse du miracle avaient clairement le vent en poupe clamant que le retour à l'obéissance aux préceptes chrétiens et le renouveau en la crainte de Dieu prouvaient de manière éclatante leurs effets salutaires pour les sociétés humaines. Leur certitude en un miracle était inaltérable.

Il en était tout autrement avec les membres de la commission, en particulier son président Sergio Perugia. Il avait immédiatement compris qu'on pouvait imaginer une substitution des cercueils dans la sacristie. Une simulation in situ de ce qui aurait pu se passer lui semblait indispensable. Une inspection méticuleuse du second cercueil devrait permettre de constater son utilisation ou non et de découvrir des éléments utiles pour identifier son occupant s'il avait effectivement été exposé dans les rues de Rome. Lorsque de Nancoyse lui téléphona le refus du Vatican d'accorder l'autorisation d'un nouvel accès à la sacristie, il fulmina contre les autorités du Saint Siège et chercha un moyen de se passer de leur concours. Sa motivation, un moment altérée par les lenteurs du début de l'enquête et l'absence étonnante d'indices, s'était soudainement ravivée. Il n'avait jamais cru au miracle. Il rêvait maintenant de gagner une renommée planétaire en dénouant cette mystérieuse affaire. Il était désormais convaincu qu'il fallait chercher la solution de l'énigme à la sacristie de Saint Pierre, le samedi 27 mai, entre 19 h 15 min et 19 h 18 min et qu'il était devenu urgent d'interroger sérieusement son sacristain.

Deux idées germèrent dans sa tête pour contourner le manque de coopération des autorités vaticanes : d'une part, réaliser les simulations des possibles déplacements des cercueils dans la sacristie en utilisant une modélisation 3D numérique, d'autre part perquisitionner au domicile du sacristain, évidemment après l'avoir fait mettre sous écoute téléphonique et avoir étudié méticuleusement toutes ses correspondances depuis le début de l'année. Il demanda à ses meilleurs collègues de la police italienne d'établir son curriculum vitae le plus complet possible, de se procurer les plans de la sacristie et d'en tirer un modèle informatisé. A lui de préparer la perquisition, dès le

lendemain, aux aurores, le plus difficile étant de trouver un motif juridiquement valable.

Une pensée traversa tout d'un coup son esprit : s'il y avait deux cercueils identiques, pourquoi pas aussi deux jeux de vêtements identiques, car l'homme qui s'est dressé hors du cercueil place Saint Pierre portait exactement les mêmes vêtements que la dépouille du pape Jean et il est difficile d'imaginer un échange dans le très court laps de temps où aucun témoin ne pouvait observer le cercueil. Il fallait vérifier ce point au plus vite.

CHAPITRE XV

Le sacristain

Sergio Perugia avait insisté pour que les services de police rassemblent rapidement le maximum de renseignements relatifs au sacristain de la basilique Saint Pierre. Il reçut un rapport préliminaire via internet. Le sacristain s'appelait Pier Luigi Gronda, né en 1993 à Portogruao en Vénétie. Ses parents d'origine modeste étaient de fervents catholiques. Ils géraient dans cette petite ville la salle polyvalente appartenant à l'Eglise. Elle pouvait se transformer en salle de cinéma, salle de concert, salle de théâtre, salle de fêtes, salle de réunion et était utilisée pour des kermesses, des mariages... Les spectacles programmés étaient toujours religieusement corrects. Pier Luigi, après des études médiocres dans diverses écoles catholiques, s'était découvert une vocation d'acteur. Il avait rejoint une troupe amateur se produisant dans les bourgades de la région mais aussi à Venise et à Vérone. Elle y jouait des reconstitutions historiques ou religieuses pour touristes. Pier Luigi y avait rencontré son épouse qui était aussi une actrice. Le couple était resté très pieux. Il s'était spécialisé dans le théâtre de patronage destiné à un public d'adolescents. Ses revenus étaient limités, permettant à peine de vivre décemment. Il les complétait en animant, soit comme clown, soit comme magicien, des anniversaires de jeunes enfants. Le malheur frappa Pier Luigi en 2040 : sa femme fut tuée lors d'un accident de la route et son père mourut suite à une longue maladie. Un moment, il envisagea de reprendre la gestion de la salle polyvalente devenue très déficitaire et il vécut quelques mois avec sa mère à Portogruaro. Elle était née Maria Matteo en 1972 et était la sœur de Valerio Matteo, cardinal de l'Eglise catholique.

A la lecture de ce détail, Sergio Perugia sursauta. Le sacristain était le neveu du cardinal chargé des cérémonies de béatification au pape Jean XXIV. N'était-ce pas là le noyau des comploteurs qui auraient secrètement préparé la mise en scène de la résurrection du pape? La suite du rapport semblait assez logique : le cardinal, appelé au Vatican, avait fait nommer son neveu sacristain afin de lui procurer un travail peu rémunéré mais stable. La même année, il avait fait entrer sa sœur Maria dans une maison de retraite, tenue par des religieuses, en la petite ville de Bracciano, peu éloignée de Rome. La santé de Maria commençait à se dégrader. Elle souffrait de fréquentes pertes de mémoire. L'établissement géré par les sœurs de l'Assomption comprenait une trentaine de petits appartements, un jardin offrant une vue magnifique sur le lac, une chapelle, une cafeteria. Pier Luigi rendait visite à sa mère chaque week-end. Il arrivait le vendredi soir, dormait sur un canapé dans le petit séjour du deux-pièces, retournait à Rome soit le samedi après-midi, si sa présence était nécessaire pour des cérémonies dominicales, soit le dimanche matin. En semaine, il vivait dans un logement qu'il louait dans un immeuble médiocre du quartier Portuense. Son seul luxe était une vieille voiture Fiat dont il n'avait pas voulu se séparer et qui lui permettait de se rendre directement à Bracciano ou quelques fois, en été, sur les plages

proches de Fiumicino et Ostie. Il rencontrait de temps en temps son oncle, le cardinal qui lui aussi allait assez régulièrement voir sa sœur à Bracciano.

Sergio Perugia était électrisé à la lecture de ce curriculum vitae. Il sentait instinctivement avoir trouvé le début de la piste permettant de révéler les secrets de confection du faux miracle de la place Saint Pierre. Il dut prendre sur lui pour calmer son excitation et réfléchir à la meilleure approche pour confondre les instigateurs de la supercherie. Bravant certaines réserves, il fit mettre sous surveillance téléphonique le cardinal Matteo et son neveu le sacristain Gronda ainsi que le commandant Müller. Il ordonna d'explorer leurs communications téléphoniques, leurs contacts et activités internet, leurs occupations et loisirs, leurs relations sur les réseaux sociaux depuis douze mois. Il contacta Aaron Lubiasky et Boris Rostov pour leur demander de l'accompagner dès le lendemain matin au domicile de Pier Luigi Gronda afin de l'interroger, avant de faire perquisitionner son appartement. Il était conscient que deux scénarios étaient possibles : ou, par chance, le sacristain acceptait de plein gré l'interrogatoire et la perquisition ou, plus probablement, il les refusait. Dans ce dernier cas, il lui semblait difficile de trouver un motif valable de mise en examen qu'un juge puisse valider. Mais il était prêt à forcer un peu le destin, faire mettre Gronda en garde à vue et faire fouiller son logement pour un motif contestable.

Le jeudi 8 juin, à 7 heures du matin, les trois enquêteurs se présentèrent au domicile de Pier Luigi Gronda. Il venait de se lever et était encore en pyjama. Les policiers indiquèrent qu'ils aimeraient lui poser quelques questions relatives à l'évènement du 27 mai. Il répondit qu'il ne comprenait pas qu'on puisse contester la réalité du miracle et qu'il n'avait pas de temps à perdre car il devait consacrer toute son énergie à la préparation des cérémonies de béatification. Il leur signala avoir refusé plusieurs entretiens à des journalistes et il se proposait de faire la même chose avec la police. Sergio Perugia répliqua en le menaçant d'une convocation au commissariat. Gronda fit alors remarquer qu'il était surprenant que la police italienne convoque en Italie une personne de nationalité vaticane au sujet d'un incident survenu dans l'état souverain du Vatican. Perugia ne cacha pas sa surprise : il ne savait pas que Gronda avait obtenu la citoyenneté vaticane. Il pressentit que l'oncle lui avait fait obtenir au titre d'employé permanent du Saint Siège. Cela compliquait juridiquement l'enquête tant les accords entre le Vatican et l'Italie étaient complexes. Dépit de ne pouvoir initier un interrogatoire qu'il considérait comme essentiel, Perugia chercha à amadouer le sacristain et insinua que ses réponses ne pourraient que conforter la thèse du miracle. A son grand étonnement, Gronda se montra coopératif : il proposa un café aux policiers, demanda quelques minutes pour s'habiller et déclara accepter répondre à leurs questions. C'est Aaron Lubiasky qui posa la première :

-- Où étiez-vous samedi 27 mai, le jour du présumé miracle ?

-- Le jour du miracle, répliqua Gronda, comme tous les samedis, à Bracciano auprès de ma mère. Arrivé le vendredi soir, j'y ai passé toute la journée et ne suis rentré à Rome que tôt dimanche matin.

-- Comment se fait-il que vous ne soyez pas resté à Rome pour participer ou du moins assister à la procession en l'honneur du pape Jean?

-- Ma présence n'était pas indispensable. Le commandant Müller avait les clés de la grande salle de la sacristie où se trouvait le cercueil de cristal et pouvait l'ouvrir et la refermer aisément. J'avais l'intention de rester à Rome ce week-end mais c'est mon oncle, le cardinal Matteo, qui a insisté pour que j'aie auprès de sa sœur afin qu'elle ne soit pas seule. En fait, elle n'a que de très rares visites, les miennes chaque week-end et celles de mon oncle de temps en temps. Le peu de famille qui lui reste réside en Vénétie. J'enrage de n'avoir pas été à Rome ce 27 mai et avoir manqué la résurrection du pape Jean. J'en veux à mon oncle.

-- Qu'avez-vous fait samedi à Bracciano ? demanda Lubiasky.

-- Comme chaque samedi, j'ai été déjeuner vers 13 heures avec ma mère dans une pizzeria, toujours la même. Elle profite de ma voiture pour se rendre au centre-ville où se trouvent les principaux commerces. C'est sa seule sortie de la semaine. Après le repas, je l'ai emmenée à la banque où elle a retiré un peu d'argent au comptoir. Ma mère n'utilise pas de cartes de crédit et paye en argent liquide le peu qu'elle achète. Nous avons fait quelques courses. Je me souviens qu'à 15 heures, nous avons rendez-vous chez son opticien. Puis, je l'ai raccompagnée chez elle. Alors, j'ai repris ma voiture et suis allé voir un très beau film sur le Dalaï Lama et la religion tibétaine, à la seconde séance de 16 heures du cinéma Eldorado. Deux heures plus tard, j'ai constaté avoir écopé d'une contravention de stationnement. Je suis alors revenu à la maison de retraite après avoir acheté, comme souvent le samedi, des cigarettes et les journaux. Je suis passé par le secrétariat pour y payer à la sœur responsable administrative la pension de juin de ma mère. Comme chaque samedi, je suis ressorti lire le journal à la terrasse d'un petit café où je vais régulièrement. J'y suis resté une demi-heure, puis de retour dans le studio de ma mère j'ai surfé un peu sur internet. A 20 heures je me suis rendu à un petit restaurant situé à proximité. J'ai l'habitude d'y dîner seul, car ma mère ne mange pas le soir et refuse toute sortie. C'est là que j'ai appris la résurrection du pape Jean, par la télévision. Dès que j'y suis entré, j'ai compris qu'il y avait quelque chose d'exceptionnel : tous les clients étaient agglutinés devant l'écran placé au-dessus du bar. J'ai d'abord eu du mal à comprendre, puis à admettre ce que je voyais. J'ai vu et revu la séquence de la résurrection, j'ai aperçu mon oncle au côté du pape Jean, j'ai écouté le sermon qui était difficile à saisir. J'ai à peine mangé et j'ai surtout partagé mon allégresse avec le patron et quelques clients. Après avoir réglé à la caisse, je me suis précipité informer ma mère. Elle était sur le point de se coucher, il devait être 20 h 30 min. Elle n'était au courant de rien car sa vue déclinante lui interdit de regarder la télévision. Bien qu'elle ne sorte jamais le soir, je lui ai suggéré d'aller remercier le Seigneur à la cathédrale Saint Etienne. Elle a accepté immédiatement, complètement ragaillardie par l'extraordinaire nouvelle. Elle n'a jamais douté un instant d'un miracle. Elle était animée par un enthousiasme que je ne lui connaissais plus depuis des années. Pendant qu'elle se préparait, j'ai essayé d'appeler mon oncle, le cardinal, sans succès. J'ai repris la voiture et en deux minutes nous étions au centre-ville où je me suis garé difficilement, place Mazzini, au pied du

château. J'ai pris le risque d'une deuxième contravention dans la même journée mais là je n'en ai pas eu. Nous avons monté la petite rue menant au parvis de la cathédrale. Nous n'étions pas les seuls à avoir eu cette idée. Des dizaines de personnes s'y étaient rassemblées. Le bedeau a ouvert les portes d'ordinaire fermées à cette heure tardive. Quand nous sommes entrés pour prier, les cloches se mirent à sonner à toute volée. Cela a attiré un plus grand nombre de personnes : bientôt la cathédrale était pleine et le parvis noir de monde. Un peu avant onze heures, nous sommes rentrés à la maison de retraite mais avons eu beaucoup de mal à nous endormir. A nouveau, j'ai essayé de téléphoner au cardinal mais il n'était pas joignable. J'ai alors pris la décision de retourner à Rome, dès le dimanche matin.

-- Admettons, déclara Perugia, mais j'ai toujours du mal à comprendre votre absence de Rome un jour où un événement marquant concerne la sacristie dont vous êtes le responsable. Qui d'autre est en charge de la sacristie ?

-- Je lui le seul à m'en occuper mais la garde suisse en assure aussi la surveillance.

-- Qui a accès aux clés du bâtiment, reprit Perugia.

-- C'est très simple : toutes les clés ont un double. Je possède un jeu complet des portes intérieures et extérieures. Elles sont gardées dans une petite armoire en métal. Les gardes suisses conservent des duplicata au poste de la porte Sainte Marthe. Quand je ne suis pas présent, l'armoire est fermée et je garde sa clé avec mon trousseau... mais bien sûr j'ai aussi une clé de la petite porte de service qui permet d'entrer et sortir. En mon absence, seule la garde suisse peut pénétrer dans la sacristie, ce qu'elle ne fait jamais, à l'exception d'occasions exceptionnelles, comme ce samedi 27. Vous ne pouvez imaginer combien je regrette avoir été à Bracciano ce jour-là. L'un des plus grands miracles de la chrétienté s'est produit près de mon lieu de travail et je n'y ai pas assisté. Dimanche matin, j'ai eu une consolation en retournant à la sacristie pour y revoir le saint pape. Mais le miracle datait de la veille et je l'avais raté.

A ce moment-là, comme Boris Rostov s'apprêtait à poser une nouvelle question à Gronda et que Sergio Perugia hésitait à ordonner le début de la perquisition, des bruits sourds, rythmés s'élevèrent de la porte d'entrée de l'appartement. Quelqu'un y tambourinait violemment provoquant un grondement régulier et impérieux. D'abord surpris, cloués sur place, les enquêteurs finirent par aller ouvrir. Un homme vêtu d'un costume anthracite, aux cheveux et à la barbe noirs, au regard sombre, apparut. Il dit calmement, exhibant une carte d'identité :

-- Messieurs, je suis Umberto De Sicca, avocat de Monsieur Pier Luigi Gronda citoyen de l'Etat du Vatican. Pouvez-vous me présenter les documents légaux autorisant votre présence dans son appartement et permettant cet interrogatoire.

-- Monsieur Gronda a accepté répondre à nos questions de son plein gré, répondit Perrugio.

-- Il a changé d'avis, répondit sèchement De Sicca, et il vous prie de quitter immédiatement son domicile.

Perugio comprit qu'il serait inutile d'insister. Il connaissait la réputation d'Umberto de Sicca, l'un des meilleurs avocats du barreau de Rome, conseil attiré de l'Eglise catholique. Gronda avait certainement téléphoné au cardinal qui avait prévenu l'avocat. Les trois enquêteurs quittèrent l'appartement. Ils refusèrent tout contact avec les dizaines de journalistes massés dans la rue. Dans la voiture avec chauffeur qui les ramenait aux bureaux des Thermes de Caracalla, Perugia déclara :

-- Il faut que la police vérifie avec le plus grand soin la présence de Gronda à Bracciano le samedi 27 mai. S'il avait comploté pour organiser une mystification avec son oncle, il aurait dû être à Rome ce jour-là... la piste « Matteo », oncle et neveu, semble moins évidente que je ne pensais. Une perquisition aurait pu être utile mais cela va être difficile avec les accords léonins entre l'Italie et le Vatican. S'il y a eu supercherie, un homme a dû jouer le rôle du pape défunt. Il n'a pu occuper et quitter le cercueil que dans la sacristie. Difficile à imaginer sans la complicité de Gronda, à moins que tout ait été manigancé à son insu par des membres de la garde suisse qui possède toutes les clés du bâtiment. L'urgence aujourd'hui est de dresser la liste des personnes présentes au Vatican le 27 mai. S'il y a eu mystification, l'homme qui a interprété le personnage du pape Jean doit en faire partie.

La commission d'enquête presque au complet malgré l'absence de Frau Rissel, était réunie ce jeudi 8 juin, à 10 heures. Perugia fit un rapide rapport de l'entrevue avec le sacristain Gronda. Il rappela le refus choquant du Vatican de permettre une inspection du second cercueil. Il demanda à Akira Furijawa d'établir avec son équipe la liste exhaustive des personnes entrées au Vatican le samedi 27 mai. Puis il déclara sur un ton assez solennel :

-- S'il y a eu supercherie, on peut raisonnablement imaginer le scénario suivant : un double, bien vivant, du défunt pape, habillé, je n'ose dire déguisé, comme lui, s'est couché dans le second cercueil amené en la grande salle de la sacristie, samedi 27 mai avant l'arrivée à 17 h 30 min précises des responsables de la procession. Rien d'étonnant à ce qu'aucune des personnes présentes, le cardinal Matteo, le commandant Müller, ses adjoints, les gardes suisses, les manutentionnaires ... n'aient remarqué la tromperie puisque le visage du pape était recouvert d'un masque de cire. De retour dans la sacristie, ce double disparaît entre 19 h 15 min et 19 h 18 min. Notre mission est de l'identifier de manière certaine car même si nous élaborons un scénario vraisemblable de la mystification, il ne sera admis que si nous découvrons l'identité du sosie qui a joué le rôle du pape Jean. C'est pourquoi il est primordial de connaître les noms de tous les visiteurs du Saint Siège ce samedi, le mystificateur en fait partie. Tout a dû se passer dans la sacristie d'où l'importance du sacristain et des personnes ayant accès à ce bâtiment.

-- Je suis tout à fait d'accord avec cette analyse, déclara avec fermeté Xiao Cheng Ming. Il nous faut trouver qui a mimé le pape Jean et obtenir ses aveux. C'est à ce prix que la duperie sera clairement dénoncée. Sans cette mise en lumière de l'identité de l'individu qui a simulé la résurrection du pape, des millions de personnes

continueront à croire au miracle et notre travail sera un échec. Je suis très satisfait de voir se dessiner une explication rationnelle de ce faux miracle. J'aimerais seulement faire une remarque technique sur l'accès à la sacristie : théoriquement seuls le sacristain et la garde suisse possèdent les clés des portes intérieures et extérieures. N'oublions pas qu'il est facile de faire fabriquer des doubles de clés. Je constate par ailleurs, ce qui ne m'étonne pas, la mauvaise volonté du Vatican et de ses ouailles à coopérer : refus d'inspection, refus d'interrogatoires, ces gens-là ont quelque chose à cacher.

A ce moment, Jean-Baptiste Mango entra dans la salle de réunion. Il avait l'air perturbé, comme s'il venait de recevoir une mauvaise nouvelle. Il prit place hâtivement autour de la table et demanda la parole. Il était tellement ému qu'il s'adressa à l'auditoire en français et qu'il parla de manière saccadée.

-- Ce matin j'ai rencontré le directeur de l'atelier qui a confectionné les vêtements utilisés pour habiller de neuf le pape défunt après son exhumation. Je ne connais pas les noms précis de ces costumes ecclésiastiques, mais ils comprenaient une pèlerine rouge, un bonnet rouge, une aube blanche, des sandales rouges... L'atelier est spécialisé et ne travaille que pour le clergé catholique. A ma grande surprise, le directeur m'a informé que trois jeux complets de vêtements, de tailles légèrement différentes, avaient été préparés, afin d'être certain d'avoir les bonnes dimensions. Comme pour les cercueils, ils ont été fournis au Vatican à titre gratuit. Ils ont été livrés à la sacristie de Saint Pierre en mars de cette année. Les vêtements qui n'ont pas été employés doivent y être encore.

-- Voilà une pièce manquante du scénario de la supercherie, lança Ibrahim Mansour : le double du pape Jean s'est habillé des mêmes vêtements que ceux du pape lui assurant une ressemblance parfaite. De retour à la sacristie, après avoir simulé la résurrection, il a remis en place le cercueil de verre contenant la véritable dépouille et il a rangé les vêtements.

-- Il est impératif de les examiner le plus méticuleusement possible. S'ils ont été portés par le sosie du pape, la police scientifique devrait y trouver un indice permettant de l'identifier, surtout s'ils n'ont pas été nettoyés depuis la procession, déclara Xiao Cheng Ming. Il faut exiger l'inspection du second cercueil et de ces vêtements. Toute réticence du Vatican ne pourra être interprétée que comme une volonté de dissimuler la supercherie. Il faut que les plus hautes autorités mondiales fassent pression sur le pape pour que l'autorisation de ces analyses soient données sans délai.

-- En effet, plutôt qu'une requête directe au Vatican, nous devrions demander aux principaux gouvernements de solliciter ces autorisations, répondit De Nancoyse. Cette démarche pourrait être initiée par le secrétaire général des nations unies. Je vois mal le pape s'y opposer si elle est soutenue unanimement par le conseil de sécurité. Dès 14 heures, j'appelle le secrétaire.

Il fut alors décidé qu'une seconde réunion aurait lieu en fin d'après-midi afin de recadrer l'enquête. De Nancoyse fut le premier à prendre la parole lors de cette réunion. Il avait eu au téléphone le secrétaire général de l'ONU qui lui avait promis son aide, mais il avait aussi réussi à s'entretenir avec le cardinal Bonvicino. Il lui avait exposé tout l'intérêt d'un nouvel examen scientifique. Le cardinal avait été très positif, réaffirmant que l'Eglise catholique n'avait rien à cacher et qu'au contraire elle appréciait tout travail d'expertise relatif aux événements miraculeux du 27 mai. Bien que la police pontificale soit totalement absorbée par la préparation des cérémonies de béatification, le cardinal déclara vouloir montrer la bonne volonté de l'Eglise en autorisant une seconde investigation à la sacristie. Les ordres allaient être donnés au commandant Müller pour qu'elle soit accessible aux enquêteurs dès le lendemain matin. Xiao Cheng Ming ne put qu'opiner en hochant la tête et murmurant :

-- Très bien, très bien, très bien...

Perugio reprit la parole pour annoncer avoir reçu un modèle 3D du rez-de-chaussée de la sacristie et un rapport préliminaire sur la présence de Gronda à Bracciano le samedi 27 mai. Sur un écran les membres de la commission purent constater que la distance entre l'emplacement du cercueil dans la grande salle de la sacristie et celui où était entreposé son double était de vingt-deux mètres. Perugia commenta :

-- Transporter un cercueil sur un plateau roulant d'un emplacement à l'autre nécessite moins d'une minute. On peut imaginer que, dès la porte extérieure de la grande salle de la sacristie refermée, le mystificateur, sosie du pape, soit sorti du cercueil, l'ait poussé dans la pièce adjacente, ait ramené le cercueil contenant la dépouille authentique du pape et ait quitté la pièce par la porte intérieure qu'il a refermée à clé. Il faudra tester demain in situ le temps nécessaire pour cet échange. Notons que ce scénario implique que le falsificateur possède la clé de la porte intérieure. On peut aussi supposer que seulement quelques minutes aient été nécessaires pour que cet homme reprenne ses vêtements habituels.

Perugio annonça que le rapport de police concernant Pier Luigi Gronda confirmait son arrivée à Bracciano, le vendredi soir 26 mai. Le passage de son automobile avait été filmé par des caméras de surveillance à son entrée et à la sortie de la circonvallazione occidentale. Il ajouta :

-- Plusieurs témoins ont attesté l'avoir rencontré le samedi à Bracciano : le patron et des clients de la pizzeria, des employés de banque, des commerçants, l'opticien de sa mère, les sœurs de la maison de retraite. Son téléphone portable le localise toute la journée dans cette petite ville. La vidéo-surveillance le montre en train d'acheter un billet de cinéma par carte bancaire et entrer dans la grande salle de l'Eldorado à 15 h 58 min. Pendant la séance, sa voiture, parkée à proximité, a été verbalisée pour infraction au stationnement. Vers 18 h 20 min il paye la pension de sa mère. A 19 h 12 min, il passe des commandes via internet avec l'ordinateur installé

chez sa mère qu'il est le seul à utiliser. Puis il essaye de passer un coup de téléphone, sans succès, au concierge de son appartement romain, auquel il laisse un message. Comme il l'a déclaré, à 20 h 29 min il paye par carte de crédit son repas au restaurant proche de la maison de retraite. Le patron, les serveurs et des clients se souviennent l'y avoir rencontré et avoir échangé avec lui sur l'extraordinaire événement de Rome. A 20 h 40 min la caméra placée devant la cathédrale l'a enregistré en train d'aider sa mère à gravir l'escalier monumental conduisant à la grand porte. La même caméra a filmé leur sortie un peu avant 23 heures. Manifestement le sacristain était auprès de sa mère ce samedi 27 mai, il ne serait donc tout au plus qu'indirectement impliqué dans l'éventuelle supercherie, à moins qu'elle n'ait été organisée totalement à son insu. Il est d'autant plus intéressant d'avoir la liste des personnes présentes au Vatican ce jour-là.

Akira Furijawa enchaina en déclarant avoir pris contact avec le commandant Müller pour lui demander comment étaient contrôlées les entrées-sorties du Saint Siège. Müller avait répondu très aimablement. Il avait décrit le système de badges en place. Toute personne entrante devait présenter un badge personnel l'autorisant à pénétrer. Son identité et l'heure de son arrivée étaient enregistrées numériquement. Bien sûr cela s'appliquait aussi aux rares véhicules habilités, moins d'une centaine. Müller avait fait communiquer à Furijawa le listing de toutes les entrées du mois de mai, soit à la porte Sainte Marthe, soit à la porte Sainte Anne, soit à l'entrée de la Via della Stazionne Vaticana, les trois seules entrées de la Cité. Il avait fait remarquer qu'une seule personne était dispensée de ce contrôle : le pape. Un rapide examen montrait que Pier Luigi Gronda n'était pas venu au Vatican le samedi 27 mai et que son entrée y était enregistrée le dimanche matin à 9 h 36 min. En revanche celle des six manutentionnaires, samedi à 17 h 55 min, celle du cardinal Matteo à 17 h 58 min, le retour de la camionnette de la procession et de la voiture de police à 19 h 07 min étaient très précisément indiquées. Les allers et venues des gardes suisses étaient moins clairs. Habitant au Vatican, ils pouvaient s'y déplacer sans que leurs mouvements ne soient enregistrés.

Perugio tenta de conclure :

-- Demain à 8 heures je serai à la sacristie avec Aaron et Boris. J'espère que l'inspection du cercueil et des vêtements apportera des indices déterminants. Müller et Gronda seront présents, si vous avez des questions à leur poser, communiquez les moi. Je vois mal comment ils pourraient refuser d'y répondre. Je crois que la piste d'un homme jouant le rôle du pape est prometteuse, encore faut-il le démasquer... c'est quelqu'un pouvant accéder facilement à la sacristie.

-- Il faut prêter une attention toute spéciale aux gardes suisses, affirma Harold Abberline. Ils peuvent facilement s'être procuré des doubles des clés de la sacristie. N'oublions pas qu'ils vivent au Vatican où ils ont obligation de dormir. L'un d'entre eux a peut-être eu l'idée de la supercherie, à moins qu'il n'ait été inspiré par un mentor un peu illuminé.

-- Oui, reprit Xiao Cheng Ming, il faut relancer les offres de récompense, jusqu'à cinquante millions d'euros, en précisant que si une personne impliquée dans la mystification se dénonce, elle ne sera pas poursuivie. Il faut annoncer haut et fort une amnistie préalable pour tout dénonciateur de cette machiavélique tromperie. L'important c'est de démontrer de manière indiscutable qu'il y a eu supercherie, peu importe les exécutants ou leurs complices.

-- Bizarrement, Monsieur Cheng Ming, je suis d'accord avec vous, répondit Abberline. Si quelqu'un se dénonce de sa propre initiative, il n'y a pas vraiment délation. Ce n'est pas très beau d'obtenir des aveux de personnes bassement intéressées, mais cela peut être efficace. Relançons cet appel à une auto-dénonciation en insistant sur la confidentialité, l'absence de poursuites judiciaires et l'énorme récompense. Nous devrions avoir une réponse.

CHAPITRE XVI

L'impasse

A 8 heures, vendredi 9 juin, le sacristain Gronda, en présence du commandant Müller, guida l'équipe de la police scientifique accompagnée de Perugia, Lubiasky et Rostov jusqu'à la pièce de la sacristie où était entreposé le second cercueil de verre. C'était une pièce sombre, sans fenêtres, aux murs et plafonds recouverts de lambris de merisier. Y flottait une odeur d'encaustique et de renfermé. Elle était encombrée d'objets liturgiques et d'ornements religieux : des crucifix, des statues, des tableaux, des candélabres, des prie-Dieu... Plusieurs placards bordaient ses murs. Ils étaient remplis de vases sacrés, d'ostensoirs, de calices, de burettes, de plateaux d'argent, d'encensoirs, de coupes aux formes diverses... Deux meubles bas, à larges tiroirs coulissants et étroits, servaient à y ranger linges et vêtements de cérémonie. Dans un coin, près de l'entrée, se trouvait le cercueil recouvert d'une housse. Gronda la retira et la plia soigneusement. A la demande de Perugia il désigna les quatre tiroirs où étaient conservés les doubles des vêtements préparés pour le pape Jean, ceux qui ne furent pas utilisés. Lors d'une enquête ordinaire Perugia aurait fait saisir ces vêtements et le cercueil mais là il fallait se contenter d'une inspection minutieuse. Elle dura deux heures, les scientifiques recueillant les moindres indices.

Pendant ces prélèvements, Lubiasky interrogea le sacristain :

-- Les doubles des vêtements conservés dans les tiroirs ont-ils été nettoyés depuis le samedi 27 mai ?

-- Non, absolument pas, répondit Gronda. Ils sont là depuis leur livraison, en mars. La société de pompes funèbres chargée d'habiller de vêtements neufs le pape défunt n'a utilisé qu'un seul jeu, celui de taille moyenne, qui a parfaitement convenu. J'ai alors rangé ici les deux autres ensembles et personne n'y a touché. De même, le second cercueil est entreposé ici depuis sa livraison. Je l'époussette ou l'essuie de temps en temps quand je fais le ménage dans cette pièce.

De son côté, Perugia profita de la présence du commandant Müller pour lui demander s'il était capable de fournir l'emploi du temps précis de la centaine de gardes suisses, samedi 27 mai, en particulier vers 19 heures. La réponse de Müller fut claire : compte tenu de la charge de travail apportée par la procession la totalité des gardes avait cet après-midi-là une assignation précise et une mission bien définie. Elles sont connues et vérifiables. De même lors des cérémonies de béatification aucune permission ne sera accordée, tous les hommes seront mobilisés.

Perugio demanda alors à Gronda de lui montrer l'armoire où sont gardées les clés de la sacristie, la petite porte de service au fond du couloir, les autres salles, l'étage, son bureau... Lorsque l'inspection fut terminée, il proposa de simuler le déplacement du cercueil de la salle où il était entreposé jusqu'à la grande salle adjacente où avait été placé celui du défunt pape. Il alla même jusqu'à demander un volontaire pour jouer le rôle du mort, sans succès. Il dut ordonner au plus jeune des

policiers scientifiques de s'installer dans le cercueil, ce qu'il fit avec réticence. C'est Perugia en personne qui poussa le cercueil placé sur un plateau roulant. Il invita Aaron Lubiasky à le chronométrer, y compris l'ouverture de la porte intérieure de la grande salle fermée à clé. Il fut surpris par la facilité du déplacement du cercueil, bien qu'alourdi par son occupant qui avait pris le parti de sourire. Il fallut exactement cinquante et une secondes pour le transfert. Au retour, quarante-cinq suffirent.

Un peu plus tard, Müller tint à montrer aux enquêteurs le système de badges en place à la porte Saint Marthe. Il expliqua qu'il était impossible d'entrer au Vatican sans un badge ou sans une autorisation formelle, tous les visiteurs étant systématiquement enregistrés.

-- Avez-vous la même rigueur pour les sorties ? demanda Boris Rostov. Sont-elles aussi archivées par un ordinateur ?

-- Non, les sorties sont libres, répondit Müller, ici les contrôles sont draconiens à l'arrivée, inexistantes au départ.

Avant de retourner aux bureaux des Thermes, Perugia, toujours impressionné par l'interminable queue de personnes patientant pour aller se recueillir devant le pape Jean XXIV, acheta plusieurs journaux à un kiosque de la place Saint Pierre. Des pages entières invitaient les lecteurs à communiquer tout renseignement utile à la compréhension des événements du 27 mai. Elles insistaient sur l'impunité des informateurs et l'importance de la récompense.

Rentré à son bureau, Perugia sut qu'il allait devoir être patient. Il fallait attendre le résultat des nouvelles investigations récemment initiées. Il comptait beaucoup sur les analyses scientifiques des prélèvements effectués dans le cercueil et sur des doubles des vêtements car, si un individu les avait utilisés, il avait certainement laissé des traces. Il trouva alors un rapport sur son bureau établi par la police italienne. Il confirmait la présence du sacristain Gronda à Bracciano, le samedi 27 mai. De nouveaux témoins la certifiaient, mais, plus important, les enregistrements des caméras de surveillance étaient validés. En fin d'après-midi, Margarethe Rissel réapparut, de retour de son escapade allemande. Perugia fit le point de l'enquête en lui précisant que tous les efforts de la commission visaient à démontrer qu'un inconnu avait imité le pape après s'être introduit dans le second cercueil à la sacristie et, bien sûr, à l'identifier. Un membre de la garde suisse pourrait avoir été l'acteur de cette simulation. En effet, il aurait eu aisément accès aux clés de la sacristie et il est logé à l'intérieur même du Vatican, ce qui rend ses déplacements discrets. Perugia ajouta qu'il aurait pu être incité par le commandant Müller ou par le cardinal Matteo ou par un autre dignitaire de l'Eglise catholique ou par un catholique intégriste. Frau Rissel éclata de rire :

-- Invraisemblable, dit-elle. Tous les gardes suisses mesurent plus d'un mètre soixante-quinze centimètres, la plupart plus d'un mètre quatre-vingt quand la taille du pape ressuscité a été évaluée à un mètre soixante-sept. En outre ces braves garçons ne parlent pas italien mais allemand. Certes, certains essayent d'apprendre la langue de Dante mais les meilleurs conservent un très fort accent teuton. Aucun d'entre eux ne

serait capable de prononcer un sermon en bon italien avec l'accent de la Vénétie, même après des semaines d'entraînement et de répétition.

-- Bon point, rétorqua Perugia, mais je ne regrette pas d'avoir lancé la vérification de leur emploi du temps du 27 mai. Müller a été très coopératif. Il nous a communiqué leurs assignations.

Perugio réunit son équipe en fin d'après-midi. Il rappela que l'hypothèse d'un mystificateur ayant contrefait le pape Jean était vraisemblable mais que les vérifications en cours pour la démontrer allaient exiger un peu de temps. Il proposa aux membres de la commission de prendre cinq jours de congé leur permettant, s'ils le désiraient, de retourner auprès de leurs familles. Il fixa la prochaine réunion plénière au jeudi 15 juin, trois jours avant les cérémonies de béatification auxquelles tous les membres avaient été invités. Seuls le Chinois Xiao Cheng Ming et l'Égyptien Ibrahim Mansour avaient décliné l'invitation. Tous les autres délégués avaient répondu positivement. Ravis d'avoir quelques jours de relâche, tous les membres acceptèrent la proposition, les Européens projetant de retourner dans leur patrie, les autres envisageant un voyage touristique en Italie. Perugia passa ces quelques jours dans sa maison de campagne avec son épouse et ses filles. Elles étaient convaincues qu'un miracle s'était produit. Il n'essaya même pas de les en dissuader et il ne put leur refuser d'assister avec elles à la messe dominicale depuis le parvis d'une église bondée de paroissiens.

Perugio retourna à Rome le mercredi où il fit face à la plus grande déconvenue de sa carrière. Il était persuadé que les équipes des meilleurs limiers de la police italienne, aidés par des experts étrangers, allaient facilement détecter des indices permettant de démasquer la mystification. Il dut se rendre à l'évidence, rien, absolument rien n'avait été découvert. Le plus décevant était le résultat des analyses des prélèvements, cheveux, empreintes... effectués sur les doubles des vêtements et dans le second cercueil : la plupart appartenaient soit à des artisans des ateliers de fabrication, soit aux manutentionnaires les ayant livrés, soit au sacristain. Toutes ces personnes avaient un alibi et une raison légitime d'avoir été en contact avec ces objets. Seule l'origine d'un ou deux indices n'avait pu être déterminée. Le plus étonnant était l'absence de toutes traces exploitables sur les parois de verre du cercueil qui manifestement avaient été époussetées et nettoyées au torchon. De même, l'étude rigoureuse des entrées au Vatican le 27 mai et les jours précédents n'avait montré aucune anomalie : seules des personnes habilitées s'y étaient rendues pour de bonnes raisons, toutes méticuleusement vérifiées. Tous les gardes suisses et autres employés du Vatican étaient à leur travail ou en congé ce samedi 27 mai avec de solides alibis systématiquement contrôlés. Rien d'anormal n'avait transpiré des recoupements des communications téléphoniques ou internet du cardinal Matteo, du commandant Müller, du sacristain Gronda et d'autres personnalités travaillant au Vatican. Les réponses aux appels à témoins accompagnés de fortes promesses de récompense étaient tout aussi désespérantes. Pas la moindre piste sérieuse n'émergeait des centaines de renseignements reçus, plus fantaisistes les uns que les autres. La seule

contribution, déjà connue, confortant l'hypothèse d'une mystification était le temps requis pour échanger les deux cercueils, moins de deux minutes : l'opération avait très bien pu se passer entre 19 h 15 min et 19 h 18 min, au retour de la procession, mais rien ne permettait d'esquisser les identités de l'acteur et de l'instigateur de cette substitution.

Après que, jeudi 15 juin au matin, Perugia eut annoncé à ses collègues l'absence d'avancées permettant d'expliquer la pseudo-résurrection du 27 mai, un long silence, presque lugubre, s'installa dans la salle de réunion. Plusieurs membres semblaient découragés, résignés, peinant à imaginer la suite de l'enquête. Seuls les visages d'Antonio Rodriguez et de Jean-Baptiste Mbango exprimaient une certaine béatitude...

-- Je ne comprends pas qu'une récompense de cinquante millions d'euros n'amène pas quelques révélations utiles, déclara Xiao Cheng Ming.

-- Pourquoi diable personne n'a mieux examiné qui était réellement dans le cercueil à son retour de la procession ? dit d'un ton las Ibrahim Mansour. Ce manque de curiosité et cette absence d'une reconnaissance immédiate me semblent louches.

-- Ce n'est pas tout à fait exact, répliqua Perugia. Il y a eu deux approches pour comprendre qui était l'occupant du cercueil. D'une part, le commandant Müller a fortement serré son poignet. Ceci est confirmé par les enregistrements-vidéos. Il n'y a aucune réaction... D'autre part, le cardinal Matteo a immédiatement exigé un examen médical. On peut reprocher au premier de ne pas avoir plus insisté mais il pouvait difficilement pincer ou gifler la dépouille d'un pape en cours de canonisation, et au second d'avoir laissé quelques minutes le cercueil hors caméra mais il faut reconnaître que les médecins sont arrivés très vite. Je propose de laisser se dérouler la cérémonie de béatification dimanche prochain et de nous revoir mardi 20 juin. D'ici là, nous aurons peut-être des éléments nouveaux ou des idées innovantes pour réorienter l'enquête.

-- Cette enquête est dans une impasse, résuma Birbal Chandradhar

-- Que dire aux journalistes ? murmura Harold Abberline.

-- Rien, répondit sèchement Xiao Cheng Ming.

--

Oui, laissons chacun croire ce qu'il veut, dit doucement Abberline. It is always more difficult to fight against faith than against rationality.

-- Impossible, rétorqua Rostov. Faisons simplement savoir que rien ne permet pour l'instant d'expliquer ce qui s'est passé le 27 mai.

-- Avec un tel communiqué les personnes convaincues qu'il y a eu miracle vont exulter. Ce sera leur triomphe, dimanche prochain à Rome, la ferveur va être considérable, répondit Perugia. Limitons notre communication à l'essentiel : « L'enquête continue, aucune preuve confirmant ou réfutant un miracle n'a encore été établie ».

-- La lenteur à démontrer la supercherie va ancrer des millions de personnes dans leur certitude d'un miracle. Dimanche, on peut s'attendre à un raz de marée de pèlerins venus du monde entier, reprit Abberline.

-- Omnibus viis Romam pervenitur, plaça de Nancoyse.

-- Ces milliers de visiteurs présentent au moins l'avantage de soutenir l'activité économique, déclara ironiquement Aaron Lubianski. Elle s'est effondrée dans le monde entier. Avant ce présumé miracle les gens consommaient, maintenant ils prient.

CHAPITRE XVII

La Béatification

La messe de béatification du pape Jean XXIV avait été fixée au dimanche 18 juin 2045 car proche du solstice d'été, période aux nuits courtes, quand le soleil, symbole de la lumière divine, éclaire le plus longtemps les contrées occidentales d'un éclat qui semble vouloir s'arrêter et briller éternellement. Il avait été préféré au dimanche de la divine miséricorde jugé être placé trop tôt dans l'année. Les jours précédents avaient vu des centaines de milliers de pèlerins arriver à Rome en provenance du monde entier, par avions, par bateaux, par bus, par trains, par voitures, à pied. Les responsables de la police étaient inquiets face à cette multitude. Des cérémonies similaires avaient eu lieu au début du siècle. Des affluences dépassant le demi-million de personnes avaient été avancées mais les policiers savaient pertinemment que ce nombre était exagéré, comme souvent lors de grands rassemblements. Là, il était certain que le million serait largement dépassé. En effet l'espoir d'une nouvelle résurrection du pape lors de ces cérémonies s'était peu à peu transformé en une quasi-conviction partagée par des millions de personnes. De nombreux prédicateurs plus ou moins illuminés clamaient que le pape ressuscité avait terminé son court sermon en prononçant les mots « A bientôt », ce qui, pour eux, annonçait un retour rapide, peut-être à l'occasion des fêtes de béatification. L'Eglise catholique avait dû tempérer l'ardeur des croyants en leur demandant d'éviter la Place Saint Pierre et de préférer des rassemblements devant des écrans géants. On en avait installé dans le monde entier, souvent sur le parvis de cathédrales ou d'églises. Même à Rome certains avaient été dressés dans les grandes basiliques comme Saint-Paul-hors-les-murs, St Jean-de-Latran, Sainte-Marie-Majeure... ou sur de vastes esplanades, comme la place Navone, la place du Peuple, la place d'Espagne, la place de Venise... Seules deux-cent mille personnes raisonnablement serrées auraient le privilège d'accéder à la place Saint Pierre ou à la Via della Conciliazione et ainsi pourraient espérer entr'apercevoir la cérémonie. Des milliers de pèlerins avaient décidé de coucher samedi soir, à même le sol, pour bénéficier de cette vue directe.

Les célébrations se déroulèrent pour partie à l'intérieur de la basilique, pour partie sur son parvis. Le cercueil de cristal avait été amené de la chapelle de la Visitation jusqu'au centre de la basilique et placé devant le maître-autel surmonté de l'imposant baldaquin aux colonnes torsadées. C'est devant lui que fut concélébrée la messe par le pape Etienne entouré de l'ensemble des cardinaux et autres dignitaires de l'Eglise catholique. Dix mille personnes, chefs d'état, ambassadeurs, représentants d'autres religions, évêques, parents et anciens collaborateurs du pape, notables de divers pays, bénéficiaient d'une place réservée dans la nef centrale. Suite aux événements du 27 mai, les demandes de participation s'étaient multipliées. Alors qu'on attendait quelques centaines d'évêques, deux mille avaient fait le voyage de Rome. Non seulement tous les rois catholiques s'étaient déplacés mais plusieurs princes de confessions protestantes avaient demandé à être invités. Les présidents de la

plupart des pays à larges populations chrétiennes, dont la quasi-totalité des présidents sud-américains, et de nombreux chefs d'état africains assistèrent à cette messe. Les Etats Unis d'Amérique qui devaient être représentés par leur vice-président l'étaient désormais par leur président.

La délégation de certains pays ou certaines religions avait soulevé de virulentes polémiques. C'était le cas pour l'état d'Israël et pour la religion juive. Dans aucun état la résurrection alléguée du pape Jean n'avait provoqué autant de discussions passionnées car, si elle s'avérait authentique, elle soulevait la question de la nature du Christ. N'était-il pas le Messie annoncé par l'Ancien Testament, reconnu par certains juifs, une minorité, nié par d'autres, la grande majorité ? De nombreux rabbins rejetaient violemment l'idée même d'un miracle ou d'un signe divin et affirmaient sans nuance et sans preuve faire face à une supercherie. Mais la difficulté à la démontrer avait semé le doute chez beaucoup d'autres et chez de nombreux israélites. Non seulement la commission d'enquête des Nations Unies n'arrivait pas à expliquer rationnellement ce qui s'était passé à Rome mais également les nombreux détectives, plus ou moins privés, envoyés enquêter sur place, n'étaient pas parvenus à élucider le mystère. Cela troublait de nombreux juifs comme le démontraient les ventes massives du Nouveau Testament en Israël. Les juifs messianiques, d'habitude discrets, n'hésitaient plus à proclamer leur croyance en Yéchoua, Messie d'Israël, Sauveur annoncé par les textes sacrés. Ils encourageaient les juifs orthodoxes à les rejoindre provoquant des débats controversés. Plusieurs rabbins crurent devoir publier une déclaration proclamant que, même si l'évènement du 27 mai à Rome restait inexpliqué, il ne pouvait s'agir d'un miracle laissant supposer que le Christ était le Messie d'Israël. D'autres appelaient à plus de subtilité et proposaient de rouvrir les réflexions sur la vraie nature du Christ et développer le dialogue judéo-chrétien. Une très petite minorité dénonçait haut et fort la faute historique du peuple juif de ne pas reconnaître le Christ comme le Messie et l'invitait à la corriger au plus vite. Ils reprochaient la modestie de la représentation du judaïsme aux cérémonies de béatification, limitée à l'ambassadeur d'Israël au Vatican et au grand rabbin de Rome et demandaient qu'elle soit rehaussée. Après de longs débats, le gouvernement israélien accepta de lui adjoindre deux anciens présidents de la république.

La république populaire de Chine n'avait pas l'intention d'être représentée, le dialogue entre Pékin et le Saint Siège qui n'entretiennent pas de relations diplomatiques étant au point mort. Des ordinations d'évêques par l'Eglise sans l'accord tacite du Vatican et des mises en résidence surveillée de plusieurs prêtres de l'Eglise souterraine avaient récemment détérioré les contacts. L'extraordinaire nouvelle d'une possible résurrection d'un ancien pape s'était diffusée comme l'éclair en Chine et avait ébranlé toutes les couches de la société. Elle avait surtout rapproché les catholiques de l'Eglise officielle de ceux de l'Eglise souterraine, tous enclins à croire à la réalité de ce miracle. Elle avait provoqué un embarras considérable à la tête de l'Etat dont les dirigeants décidèrent de faire le gros dos jusqu'à la démonstration de la supercherie qu'ils espéraient rapide. Il serait alors tant de réagir, d'une part en lançant un vaste programme de dénigrement des religions chrétiennes, d'autre part en

punissant les religieux qui avaient trop vite cru au prodige et surtout qui en avaient profité pour déclarer publiquement leur allégeance à la papauté. Inquiet, le gouvernement chinois cherchait à minimiser les débats créés par cette nouvelle en censurant, dans la mesure du possible, les informations en provenance de Rome. Certains de ses membres prônaient une ferme position de dénégation en préconisant une accélération des exécutions capitales et un rappel par campagne publicitaire que l'avortement était recommandé, voire obligatoire, pour limiter à deux le nombre d'enfants par couple. D'autres, plus prudents, craignant une réaction hostile de la population, avaient convaincu les plus hautes autorités d'attendre sereinement une démystification qui ne saurait tarder. Ils avaient même obtenu un moratoire de l'application de la peine de mort. Mais l'absence d'une rapide explication rationnelle faisait monter la tension parmi les dirigeants chinois. Ils étaient en communication régulière avec Xiao Cheng Ming et avec les espions envoyés à Rome. Chaque jour ils s'impatientaient de la lenteur de l'enquête. A contrario, cette absence de démonstration d'une tromperie confortait les croyants qui exigeaient une représentation aux cérémonies de béatification. A contrecœur, le gouvernement toléra qu'une petite délégation de catholiques se rende à Rome.

La représentation de l'Eglise orthodoxe avait soulevé tout autant de difficultés. Avant le prétendu miracle, la présence d'évêques et d'ambassadeurs avait été approuvée afin d'honorer le pape Jean XXIV qui avait su maintenir d'excellentes relations avec cette Eglise. Il s'agissait de marques de politesse envers un évêque, certes prestigieux puisque successeur de Saint Pierre, mais considéré l'égal en dignité et en sainteté aux autres. Sa possible résurrection et son sermon parfaitement conforme aux dogmes orthodoxes avaient bouleversé les fidèles. Bien qu'il ne s'agît pas d'un membre de leur Eglise, des multitudes croyaient à un miracle et de nombreuses photographies du pape Jean avaient été affichées dans leurs édifices religieux. Dieu avait parlé par la bouche d'un de ses évêques, celui de Rome, primus inter pares, et il n'y avait pas de bonnes raisons pour refuser sa Parole, tant elle était cohérente aux Ecritures. De tous les horizons, des membres des diverses confessions orthodoxes demandaient à revivifier en profondeur l'œcuménisme chrétien et exigeaient d'être représentés au plus haut niveau lors des cérémonies de béatification. Plusieurs patriarches, métropolitains ou primats décidèrent d'y assister. De leur côté, la Russie et la Grèce choisirent d'y envoyer leur ministre des relations extérieures.

C'est dans les pays à majorité musulmane que les attitudes vis-à-vis de ces cérémonies furent les plus contrastées. Certains, comme l'Egypte, choisirent d'être représentés par des délégations assez importantes. D'autres se limitèrent à leur ambassadeur auprès de l'Italie ou du Vatican. D'autres enfin refusèrent de participer à ces célébrations pour bien montrer leur déni de tout miracle et leur distance avec l'Eglise catholique. Dans tout le monde islamique des voix s'élevaient pour dénoncer de façon plus ou moins violente le prétendu miracle survenu à Rome. Elles présentaient la difficulté à démontrer une supercherie comme la preuve d'un complot fomenté par les états occidentaux pour réaffirmer leur suprématie sur le monde entier et comme un signe d'une machination des Eglises chrétiennes pour accréditer la

validité de leurs croyances. Elles appelaient à refuser toute interprétation surnaturelle de l'événement qui n'était pour elles qu'une mise en scène frauduleuse afin de relancer la croisade contre les pays coraniques.

Etrangement, une des institutions les plus circonspectes à reconnaître la réalité d'un miracle l'après-midi du 27 mai était l'Eglise catholique. Les congrégations pour la Cause des Saints et pour la Doctrine de la Foi s'étaient vues confier l'examen critique de cet extraordinaire événement. Habituees à travailler avec lenteur et pondération, elles s'étaient exceptionnellement réunies rapidement devant l'ampleur des répercussions. Elles avaient mandaté le préfet président de la congrégation pour la Doctrine de la Foi, assisté du commandant Müller, afin qu'ils recherchent de manière raisonnée toutes les hypothèses permettant de comprendre ce qui s'était passé. L'Eglise avait fait savoir qu'Elle ne reconnaissait ce miracle qu'après une longue analyse méthodique et scientifique. Elle avait discrètement mis en garde le clergé et les fidèles, leur recommandant de ne pas proclamer comme avérée une intervention surnaturelle. Certains de ses plus hauts dignitaires ne cachaient pas leur inquiétude en cas d'explication rationnelle. Si cela devait se produire, ils souhaitaient vivement que ce soit l'Eglise elle-même qui l'annonce. Gerhard Müller montra une motivation forte à comprendre le prodige du 27 mai auquel il avait assisté de très près, présent à quelques mètres du pape ressuscité place Saint Pierre mais aussi lors du retour à la sacristie où il avait osé serrer son poignet pour constater l'absence de toute réponse enfin lors de l'examen des médecins, quelques minutes plus tard, où sans conteste il avait devant lui la dépouille du pape. Très croyant, il hésitait à reconnaître un miracle auquel il voulait tant croire. Il avait fait étudier avec le plus grand soin toutes les entrées au Vatican ce samedi 27 mai, ainsi que l'emploi du temps des gardes suisses et autres employés du Saint Siège. Aucune anomalie n'avait été détectée. Le sacristain Gronda aurait pu être un suspect idéal, participant de près ou de loin à une supercherie, mais il était absent ce jour-là et Müller ne le croyait pas capable d'organiser une mystification d'une telle ampleur. Il avait compté sur la commission d'enquête des Nations Unies pour débusquer des indices et il avait décidé de l'aider sans la moindre réserve. Mais il devait constater que le mystère restait entier après trois semaines. Il espérait secrètement un nouveau prodige à l'occasion des fêtes de la béatification.

Il était prévu que les cérémonies se déroulent de 9 heures à midi, ouvertes par une messe solennelle dans la basilique Saint Pierre suivie de la proclamation *urbi et orbi* sur le parvis. Le temps était magnifique : succédant à une douce nuit éclairée d'une lune dorée presque pleine, les rayons du soleil avaient fini par embraser la façade jaune de l'édifice. Le ciel, exempt de tout nuage, était d'un bleu parfait. Les premiers invités étaient allés rejoindre leur siège dans la nef centrale dès 7 heures. Là se joutaient le carré aux couleurs sombres des chefs d'état, l'alignement souligné de rouge des cardinaux, le rectangle blanc des évêques aux mitres couleur sable. La tribune où étaient rassemblés les représentants des autres Eglises chrétiennes était la plus disparate : s'y côtoyaient des patriarches orthodoxes vêtus de blanc et d'or, coiffés de couronnes surmontées d'une croix d'argent, des papes, aux longues barbes

grises, tout habillés de noir, des pasteurs protestants revêtus de sobres robes grises ou violettes, d'évêques coptes en habits pourpres d'apparat... Près du narthex se trouvaient les places réservées pour les membres de la commission d'enquête des Nations Unies.

A 9 heures précises, les portes de la basilique furent fermées, plus un visiteur ne fut admis. Alors entra le pape Etienne, habillé d'une soutane blanche ornée de broderies d'or, portant la mitre de l'évêque de Rome. Des prêtres balançaient un encensoir d'où s'échappaient des volutes de fumées odoriférantes. Le pape fit le tour de l'autel puis celui du cercueil de cristal où reposait Jean. Face à l'assistance, bras écartés, il prononça distinctement les mots « Pax Vobis ». L'auditoire lui répondit en entonnant avec une triomphante ferveur le « Veni Creator ». Le cardinal préfet de la Congrégation pour la Cause des Saints, portant une soutane écarlate, s'avança pour rappeler la motivation de cette messe : demander au pape, assisté du Saint Esprit, l'inscription du défunt pape Jean XXIV à l'annuaire des bienheureux. La cérémonie se poursuivit par le chant de la litanie des Saints et la lecture de plusieurs extraits des évangiles en langues grecque, latine, française, anglaise, italienne et portugaise. Plusieurs passages de l'évangile selon Saint Jean, de d'Apocalypse ou de textes faisant référence à Saint Jean Baptiste furent lus. Régulièrement des participants fixaient le cercueil espérant assister à un nouveau miracle. Rien ne se produisit, le pape défunt resta immobile. La messe concélébrée avec plusieurs cardinaux se termina par la communion partagée par de nombreux fidèles. Après avoir béni les personnes présentes et souhaité que Dieu soit avec elles, le pape conclut la messe en prononçant les mots : « Ajutorium nostrum in nomine Domini ». Il s'avança alors lentement dans la travée centrale, s'appuyant sur un long bâton pastoral terminé d'une croix. Il était précédé par des évêques d'Orient et d'Occident et suivi par les cardinaux, dont Amintore Bonvicino et Valerio Matteo, le principal organisateur de la cérémonie. Lorsqu'il apparut dans l'embrasure de la porte centrale, une formidable ovation s'éleva de la foule amassée. Elle avait suivi la messe sur des écrans géants et allait maintenant assister à la fin du rite de béatification. Elle espérait encore un miracle. A droite du pape, au pied de la statue colossale de Saint Pierre, étaient rassemblés des groupes de religieuses habillées de couleurs claires. A sa gauche, au pied de la statue de Saint Paul, des milliers de prêtres ou diacres formaient un groupe compact vêtu de couleurs sombres. Seule une centaine de journalistes, de photographes et de cameramen avait obtenu l'autorisation de couvrir l'événement depuis l'intérieur de la cathédrale. A l'extérieur, ils étaient beaucoup plus nombreux, regroupés du côté gauche autour de la fontaine de Carlo Maderno. Certains avaient même obtenu l'agrément pour placer leurs caméras sur le toit de la colonnade. Cette cérémonie retransmise par des milliers de chaînes de télévision fut suivie par des milliards de spectateurs.

Le pape Etienne alla s'asseoir sur un trône placé sous un dais cramoisi flanqué de plusieurs gardes suisses en grand uniforme. En face de lui l'interminable foule s'étendait jusqu'au Tibre et emplissait aussi les quais longeant le Château Saint Ange

et les rues adjacentes. Elle était dense, bigarrée, joyeuse. De nombreuses personnes agitaient des drapeaux multicolores et espéraient confusément une nouvelle manifestation extraordinaire. Le cardinal préfet s'avança pour demander la béatification du pape Jean. Il rappela les faits principaux ayant marqué sa carrière religieuse et énuméra ses insignes qualités. Il insista sur son amour des hommes, dans le Christ, et sur sa haine de la mort qui sans aucun doute allait être vaincue par la résurrection promise par le Christ. A ces mots un tonnerre d'applaudissements fit vibrer la place Saint Pierre. L'assistance étant comblée par ce qui lui semblait être une allusion au sermon du 27 mai. Quelques cris « Santo subito » ou « Viva il Papa » jaillirent. Alors le pape Etienne se leva, saisit son bâton pastoral et lut en latin la formule de béatification. Elle fut proclamée après référence à la Sainte Trinité, au Christ et aux apôtres Pierre et Paul. Cette décision fut saluée par des applaudissements nourris et par le carillon des cloches. Le drap blanc qui cachait le portrait géant du pape accroché à la façade de la basilique fut retiré, laissant voir un visage souriant et bienveillant. Cette apparition provoqua une nouvelle ovation, mais comme la cérémonie se terminait par la prière de l'Angélus et que le pape Etienne réintégrait la basilique pour aller s'agenouiller à nouveau devant le cercueil de cristal, il fallut bien se rendre à l'évidence : aucun miracle ne s'était manifesté. Un impalpable sentiment d'absence et de déception flotta sur la foule qui hésitait à se séparer espérant toujours, à l'ultime minute, un signe surnaturel.

Ce signe allait se produire. Il était environ 13 heures, la cérémonie ayant pris du retard à cause du très grand nombre de personnes qui avaient communié et de la lente sortie des évêques et cardinaux. Parmi les mesures de sécurité qui avaient été prises par la police italienne pour éviter tout attentat terroriste, non seulement le survol de la place Saint Pierre avait été interdit, mais les aéroports de Fiumicino et Ciampino avaient été fermés entre 9 heures et 13 heures. Le risque était considérable car de nombreuses organisations fondamentalistes islamistes disséminées dans plusieurs pays musulmans avaient appelé à punir l'Eglise des mécréants accusée d'avoir simulé un miracle pour relancer la foi en ses croyances erronées. Depuis des décennies, les grandes capitales occidentales étaient victimes de tueries de masse perpétrées par des kamikazes islamistes dont un certain nombre avait explicitement visé les chrétiens. Pour cette cérémonie de béatification il avait été décidé d'accueillir les chefs d'état et personnalités à l'intérieur de la basilique, décision qui permettait un contrôle rigoureux. A l'extérieur, les entrées de la place Saint Pierre avaient été systématiquement vérifiées par des vigiles aidés de portiques mais les accès des autres lieux de rassemblement étaient restés ouverts devant l'impossibilité d'inspecter autant de personnes dans autant d'endroits. C'est là que la police craignait le plus un attentat malgré les patrouilles de surveillance et les appels à la vigilance. Aux aéroports romains l'arrêt de quatre heures de tout trafic avait provoqué de longues files d'attente d'avions alignés sur les tarmacs. L'autorisation de décollage et d'atterrissage fut redonnée à 13 heures précises. Plusieurs avions ayant demandé à atterrir furent contraints de tourner quelques minutes au-dessus des aéroports pour permettre une bonne régulation. Un Falcon 5X de Dassault Aviation en provenance de Khartoum

demanda le feu vert pour se poser à l'aéroport de Ciampino situé à une quinzaine de kilomètres au sud de Rome. C'était un habitué qui fréquentait souvent cet aéroport. Son vol était programmé depuis plusieurs jours. En provenance du sud-est, signalé dès midi, il avait reçu l'autorisation de commencer sa descente à 12 h 30 min pour un atterrissage vers 13 h 10 min. Mais lorsqu'il se trouva à une altitude d'environ mille mètres, l'avion cessa son approche et continua son vol en direction de Rome. Il fallut quelques minutes pour que la tour de contrôle constate l'anomalie, interroge l'avion qui ne répondit pas. Les autorités policières et militaires furent alors alertées. A ce moment-là, l'avion toujours à une altitude de mille mètres avait dépassé Ciampino. Il reprit alors sa descente, droit sur la basilique Saint Pierre de Rome, distante d'une dizaine de kilomètres. Il ne lui fallait plus que trois minutes pour l'atteindre. L'alerte fut reçue par l'aéroport militaire de Pratica di Mare où deux avions de chasse Eurofighter Typhoon monoplace d'astreinte étaient prêts à décoller. De 9 heures à 13 heures le niveau d'alerte avait été fixé au maximum et les pilotes étaient restés dans leur cockpit. A 13 heures, le niveau avait été relâché et les deux pilotes avaient pu quitter leur avion, tout heureux de retrouver un peu de liberté. A 13 h 12 min ils reçurent l'ordre de prendre l'air, repérer un Falcon 5X dans la zone sud-sud-ouest au-dessus de Rome et de l'abattre s'il ne répondait pas aux sommations et ne quittait pas ce secteur. Ils rejoignirent immédiatement leur habitacle et une minute plus tard ils volaient vers Rome. Le Falcon 5X qui avait perdu beaucoup d'altitude, descendait selon une ligne droite et un angle l'amenant au parvis de la basilique. Là des milliers de personnes, évêques, religieuses, diplomates, journalistes, pèlerins... étaient encore rassemblées. A 13 h 14 min, volant à environ quatre-vingt mètres d'altitude, il ne se trouvait plus qu'à deux kilomètres de sa cible qu'il allait atteindre dans moins d'une minute. Sa course régulière fut troublée par l'apparition sur son horizon droit des deux avions de chasse. Le pilote du Falcon essaya d'accélérer sa descente, mais oublia que sa trajectoire passait au-dessus du mont Janicule, huitième colline de Rome, adjacent au Vatican qu'il domine légèrement. Au sommet du monticule a été aménagé un agréable parc autour d'une place dont le centre est occupé par une grande statue d'un héros du Risorgimento, Guiseppe Garibaldi. Cette place est entourée de pins parasols d'une taille excédant vingt mètres. Le Falcon 5X aborda ce promontoire situé à moins d'un kilomètre de la place Saint Pierre en volant à une altitude légèrement trop basse. Une de ses ailes heurta la cime d'un pin parasol ce qui le déséquilibra et provoqua sa chute. L'avion alla s'abîmer à proximité du canon du Janicule qui, depuis plus d'un siècle, tire une salve à 12 heures précises pour indiquer aux Romains l'instant exact de midi. Une gigantesque explosion accompagna la boule de feu causée par l'accident. Manifestement l'avion était rempli d'explosifs. Quelques secondes après la déflagration, les deux avions Typhoon de l'armée aéronautique italienne survolèrent les lieux du crash, alors qu'une épaisse colonne de fumée noire contrastant avec le ciel bleu commençait à s'élever. Ils croisèrent le vol d'une colonie de goélands argentés fuyant le Janicule vers l'ouest, effrayés par la violente détonation. D'habitude ce belvédère surplombant Rome est visité par des promeneurs ou des badauds qui viennent y chercher tranquillité et calme. Mais ce dimanche 18 juin, il était désert :

tous les Romains étaient place Saint Pierre où le bruit de l'explosion fut entendu sans que les pèlerins n'en comprennent la cause. Il ne fallut que quelques minutes à la police italienne pour être sur les lieux du crash. Très vite les réseaux internet, les radios, les chaînes de télévision annoncèrent cette tentative d'attentat. De nombreux journalistes présents pour couvrir les cérémonies de béatification se précipitèrent sur les lieux où ils purent constater l'abomination d'un terrain calciné par l'incendie et labouré par l'explosion. Quelques minutes plus tard, un communiqué émanant d'une affiliée de la nébuleuse terroriste islamique revendiqua l'attentat en félicitant les trois martyrs, dont les noms étaient cités. Il glorifiait cet acte héroïque qui punissait les infidèles chrétiens, la papauté amie des Juifs, les croisés. Il se réjouissait du nombre élevé de victimes justement châtiées et promettait d'autres actions tout aussi exemplaires. Il concluait en affirmant que les trois héros étaient désormais au paradis d'Allah et invitaient d'autres musulmans à suivre leur magnifique exemple, en insistant sur l'intérêt à frapper la chrétienté sur ses propres terres. Ce communiqué avait été préparé avant l'attentat et avait été diffusé dans la précipitation dès l'annonce faite par les médias, sans que ses auteurs n'aient compris que la cible avait été manquée. Dans le monde entier cette tentative d'attaque contre le Saint Siège glaça de stupeur des multitudes de personnes chrétiennes ou non. Partout les innombrables fidèles rassemblés pour les fêtes de béatification restèrent groupés. Ils priaient en écoutant avec anxiété les nouvelles en provenance de Rome. Lorsqu'après de longues heures, les communiqués de la police annoncèrent que hormis les trois terroristes, il n'y avait aucune victime, les louanges et les psaumes de joie éclatèrent avec une vigueur irrésistible. Il était évident que le pape Jean avait intercédé pour empêcher une catastrophe, il était évident qu'un nouveau miracle avait eu lieu. Dans la soirée, le pape Etienne, qui au moment de l'explosion était à l'intérieur de la basilique en train de remercier les chefs d'état, vint sur les lieux du crash, accompagné des cardinaux Bonvicino et Matteo. Il remercia Dieu, le Christ, le pape Jean d'avoir évité un effroyable carnage et déclara vouloir prier, malgré sa profonde tristesse et sa totale incompréhension, pour que le Dieu de miséricorde pardonne aux trois criminels égarés par des doctrines abominables inspirées par des forces diaboliques. Il rappela que le respect de la vie et l'amour du prochain étaient les piliers inébranlables de la doctrine chrétienne et il invita tout homme à faire siennes ces certitudes. Puis, pour rejoindre la porte Sainte Anne du Vatican, il traversa la place Saint Pierre dans sa papamobile décapotable, sous un tonnerre d'applaudissements. Partout dans le monde des foules innombrables continuèrent à se rassembler et à louer le Seigneur.

CHAPITRE XVIII

Le portrait-robot

Le lendemain, lundi 19 juin, alors que la presse du monde entier titrait en caractères énormes « Miracle à Rome », les polices de plusieurs états se coordonnèrent pour établir comment cet attentat manqué avait été préparé : l'avion Falcon 5X appartenait à un riche homme d'affaires libanais qui l'utilisait régulièrement entre le Moyen Orient et les grandes capitales européennes. Il était immatriculé à Beyrouth et son arrivée à Rome-Ciampino ce dimanche 18 juin après-midi avait été planifiée plusieurs jours auparavant. Elle n'avait pas inquiété les autorités de l'aéroport qui avaient plusieurs fois autorisé cet avion à atterrir sans que le moindre problème ne se pose. Il s'avéra que la veille ce jet privé avait été emprunté, c'est à dire volé, à l'insu de son propriétaire, par son pilote attitré qui, accompagné de deux complices, l'avait conduit à Khartoum. Là un groupement islamique radical les avait aidés à le remplir d'explosifs. Dimanche, après avoir fait le plein, il avait décollé pour arriver à Rome à 13 heures. Tous les signalements et consignes de vol jusqu'à Ciampino avaient été scrupuleusement respectés. Ce n'est qu'à la dernière minute que l'avion avait modifié sa trajectoire pour cibler la place Saint Pierre. Sa chute accidentelle, moins d'un kilomètre avant son objectif, considérée comme miraculeuse par des millions de personnes, semblait s'expliquer facilement pour les rares rationalistes osant douter d'une intervention surnaturelle. Le pilote, stressé par son acte suicidaire, avait été gêné par le monticule situé devant sa cible. Habitué à des pistes d'atterrissage aux approches parfaitement dégagées, il avait probablement sous-estimé la hauteur du mont Janicule coiffé de pins parasols. Il se pouvait aussi que l'apparition des deux avions de chasse de l'armée italienne ou une mésentente de dernière minute entre les trois terroristes aient détourné son attention et aient perturbé la manœuvre nécessaire pour éviter la cime des arbres. Ces rationalistes faisaient aussi timidement remarquer que l'absence de victimes, confirmée par la police et vue comme miraculeuse par beaucoup, pouvait s'expliquer : l'avion s'était crashé sur un versant du promontoire interdit au public. Même s'il y avait eu l'affluence habituelle d'un dimanche, le nombre de morts et blessés aurait été très faible. La presse reprocha à l'armée de l'air italienne son léger retard qui lui avait empêché d'abattre l'avion. Elle reconnut que les terroristes avaient eu l'intelligence d'attaquer une fois la cérémonie terminée, lorsque le niveau d'alerte avait été réduit, assurés qu'il y aurait encore foule place Saint Pierre. Mais ces analyses cartésiennes n'intéressèrent que très peu de gens, partout on criait au miracle, partout on remerciait le pape Jean.

Le matin du même jour dans les bureaux des Thermes de Caracalla l'ambiance autour des habituels cafés et croissants était morose. La plupart des membres de la commission semblaient désemparés, encore bouleversés d'avoir échappé in extremis à une mort certaine. En effet, au moment précis de l'attentat manqué, plusieurs d'entre eux venaient de quitter le narthex de la basilique et se trouvaient sur son parvis, cible

de l'avion terroriste. Tous avaient acheté la presse italienne et internationale qui titrait en lettres majuscules : « NOUVEAU MIRACLE A ROME ». Ils avaient conscience de faire partie de ces « miraculés », eux chargés de trouver une explication rationnelle aux événements du 27 mai. L'Argentin Antonio Rodriguez et le Camerounais Jean-Baptiste Mbango étaient persuadés d'une intervention surnaturelle et ne cachaient pas leur immense reconnaissance au pape Jean. Mais l'ensemble des délégués était mal à l'aise avec le futur de l'enquête : ils ne savaient comment l'orienter et quelles investigations complémentaires entreprendre. Certains envisageaient même d'y mettre fin. Beaucoup espéraient retourner au plus vite chez eux.

Ibrahim Mansour fut le dernier à rejoindre le groupe, juste au moment où son président, Sergio Perugio, invitait ses membres à prendre place autour de la grande table de la salle de réunion. Avant même que tous ne fussent assis, Boris Rostov resté silencieux jusque-là, sortit de ses gonds et éructa, en regardant méchamment Mansour :

-- Combien de temps encore les fanatiques islamiques vont-ils perpétrer des attaques meurtrières ? Voilà des décennies que ces criminels tuent dans le monde entier en recherchant les attentats de masse les plus spectaculaires : ils tuent les bébés, les enfants, les femmes, les vieillards, les prêtres, les braves gens... Ils placent des bombes ou se font exploser dans les écoles, les églises, les gares, les magasins, les restaurants, les théâtres... Chaque fois on nous explique qu'ils ne sont pas représentatifs de l'islam, que ce sont des individus faibles psychologiquement influencés par des prédicateurs radicaux. Mais tous se réfèrent au coran et à la religion musulmane... J'accuse cette religion d'être source de violence et en tout cas d'être incapable d'empêcher ces meurtres.

-- Non, non, bredouilla Ibrahim Mansour qui se sentait personnellement agressé, l'islam est une religion fondamentalement pacifique et la plupart des musulmans condamnent ces violences.

-- C'est faux, hurla Rostov, dès les origines l'islam a été une religion guerrière. De nombreuses sourates de votre coran peuvent s'interpréter comme un appel à la violence, ce que ne se privent pas de faire un grand nombre d'islamistes radicalisés. Ils y trouvent les éléments pour répandre une vision apocalyptique et mortifère qui fascine des jeunes auxquels elle offre un destin de martyr. Pourquoi n'arrivez-vous pas à les contrôler ? Pourquoi trouvent-ils dans vos textes la motivation de leurs crimes ? Il est effarant de constater que des exaltés islamistes croient découvrir dans les versets du coran des incitations à se transformer en bombe humaine pour tuer des enfants innocents et penser ainsi s'assurer une entrée immédiate au paradis d'Allah. C'est fou. Cela serait totalement impossible avec le Nouveau Testament et la Parole pacifique du Christ.

-- C'est une mauvaise lecture du coran, murmura Ibrahim, pour les vrais musulmans, seul Dieu décide de la mort, le suicide est banni.

-- Alors pourquoi vos imans, vos ayatollahs et l'ensemble des fidèles n'arrivent-ils pas à entraver ces lectures déviantes ? Vous avez une énorme responsabilité à ne pouvoir empêcher ces attentats récurrents.

Ibrahim Mansour recroquevillé sur sa chaise ne répondit pas. C'est Jean-Baptiste Mbango qui prit la parole pour surenchérir et l'accabler.

-- Dire qu'hier j'ai failli, avec plusieurs d'entre nous, être tué par ces fanatiques... Quelle erreur de m'être converti à cette religion emplie de haine et de violence. Je remercie le pape Jean de nous avoir sauvés. Je remercie l'Eglise catholique d'avoir accepté mon retour en son sein. Je sais que dans mon pays et en Europe des milliers de musulmans vont se convertir au christianisme, écœurés par les côtés meurtriers de l'islam.

-- Messieurs, messieurs, ne stigmatisons pas la religion musulmane, eut du mal à placer Sergio Perugio dans la véhémence de la discussion, nous avons une toute autre mission.

-- Grave erreur, rétorqua Rostov, c'est toujours la même rengaine de complaisance pour cette religion. Non il faut dénoncer ses facettes violentes, mortifères, sanguinaires. Depuis des années les meurtres succèdent aux attentats et les attentats aux meurtres. Les actes de terreur et les crimes se multiplient. L'islam pose un gravissime problème qui ne saurait être nié.

-- Oui, « Something is rotten in the state of Islam » hasarda Harold Abberline, c'est vrai il me semble que cette religion a une facette brutale et belliqueuse et des relents d'intolérance que j'ai du mal à saisir et qui me font peur.

-- L'entente entre les trois grandes religions monothéistes, religions issues du même livre, la Bible, toutes trois héritières du même patriarche Abraham, fait plaisir à constater, ironisa le Chinois Xiao Cheng Ming.

-- C'est un non-sens de décrire les trois religions juive, chrétienne et musulmane comme se référant au même texte sacré, commenta le Français De Nancoyse. Certes pour les juifs et les chrétiens l'Ancien Testament est le même Livre de référence, mais les juifs rejettent totalement le Nouveau Testament et les musulmans ont leur lecture propre de la Bible dont ils retiennent et interprètent certains passages pour en ignorer ou en rejeter d'autres. Ces trois religions dites monothéistes sont en fait très disparates.

-- Pourquoi « dites » monothéistes s'offusqua l'Américain Aaron Lubiaski, elles sont monothéistes.

-- C'est vrai, répliqua le Français, l'islam est strictement monothéiste, tout le monde admet que le christianisme l'est également malgré les trois Personnes de la Sainte Trinité et que le judaïsme l'est devenu avec Moïse, il y a quelques treize siècles avant notre ère. Abraham ne l'a jamais été. Mais si l'Ancien Testament stipule clairement que le Dieu des juifs est unique, il mentionne aussi explicitement les dieux des autres nations. Tout le monde aujourd'hui pense que la Bible affirme qu'il n'y a qu'un seul Dieu, c'est totalement faux. Relisez le livre des psaumes où l'on voit le Dieu d'Israël siéger dans l'assemblée des dieux des autres peuples... Les juifs de l'Antiquité ne niaient pas l'existence des dieux des autres pays, certes des dieux qu'ils

estimaient moins puissants que le leur, mais qui sont bel et bien mentionnés et reconnus par la Bible.

-- Aujourd'hui, je pense que pour la plupart des juifs, il existe un Dieu unique, pour les hébreux mais aussi pour tous les autres hommes, ajouta calmement Lubiasky.

-- Charabia que tout cela, dit avec une moue appuyée Cheng Ming, moi j'ai du mal à croire à un ou plusieurs dieux. Je trouve bizarre que la lecture de votre Bible puisse évoluer avec le temps et être relativisée. Il y a cinq mille ans, personne n'avait entendu parler du dieu des juifs, des chrétiens ou des musulmans et personne n'imaginait que le dieu principal d'une des multiples religions présentes sur terre, celle de Canaan, père ou ancêtre de nombreux autres dieux, nommé El, allait progressivement devenir le dieu unique des trois grandes religions monothéistes. Belle promotion ! C'est l'un des rares dieux de la fin de la préhistoire encore adoré aujourd'hui...et dont le nom perdure, ne serait-ce que dans le mot Israël.

-- Arrêtez, je vous en prie, s'écria vivement Sergio Perugia, nous ne sommes pas réunis pour apprécier ou dénigrer les religions. Nous avons été simplement mandatés pour comprendre les événements du 27 mai. Cette intervention ne put empêcher Birbal Chandradhar d'ajouter :

-- On se demande bien aussi pourquoi tant de gens pensent que croire en un seul dieu est préférable à croire en plusieurs, rien ne le justifie.

-- Je suis d'accord avec Birbal, enchaina Akira Fujirawa, la prééminence de cette notion de Dieu unique est contestable, c'est une idée reçue qui reste à valider.

-- Vous venez cependant d'en avoir l'éclatante démonstration, répondit Rodriguez, deux miracles viennent de se dérouler à Rome, difficiles à expliquer hors d'une intervention surnaturelle du Dieu de la Bible, qu'Il soit appelé El ou autrement... Akira, Birbal vous êtes des miraculés, comme la plupart d'entre nous. Les quelques doutes que j'avais encore sur la véracité de la résurrection du pape Jean sont envolés. Ces deux signes envoyés par Dieu sont merveilleux et je pense que notre commission doit le reconnaître, le faire savoir et mettre fin à des travaux devenus inutiles.

-- Je partage cet avis, ajouta Mbango. Reconnaissons que nous n'avons pu expliquer rationnellement la résurrection, reconnaissons le miracle.

-- Certainement pas, hurla Cheng Ming, continuons à travailler, à analyser, à investiguer. Je suis sûr que cette mystification va finir par s'effondrer.

-- En tout cas, hier, si l'attentat évité n'était pas un miracle, cela y ressemble beaucoup, osa Boris Rostov.

-- Tout cela devient stressant, dit doucement Margarethe Rissel, j'ai hâte que cette histoire se termine. Monsieur Perugia ne pourriez-vous proposer à notre patron, je veux dire au secrétaire général des Nations Unies, de mettre un terme à notre mission ? Devant notre impuissance à expliciter de manière rationnelle la résurrection du pape Jean, ne devrions-nous pas publier toutes les démarches entreprises, les milliers de témoignage recueillis, les photos, les vidéos, les réponses aux appels à témoins, les résultats des investigations de la police scientifique, les comptes rendus d'interrogatoires, les tests ADN et autres analyses... afin de montrer le sérieux et l'exhaustivité de notre enquête et malgré cela reconnaître notre échec à identifier

d'éventuels mystificateurs ? Bien sûr il serait difficile d'ajouter à cet effort de transparence le fiasco des écoutes téléphoniques et des surveillances internet que nous avons toujours niées. Une fois ce volumineux rapport publié, nous pourrions conclure que la commission n'a pu ni ruiner l'hypothèse d'un miracle ni l'établir. Chacun sera libre de croire ce qu'il voudra croire. C'est d'ailleurs ainsi avec les multiples miracles que revendiquent les diverses religions existantes : certains y croient, d'autres pas.

-- Je propose de prolonger notre travail d'une semaine, déclara Perugia soucieux de rétablir la cohésion de son équipe dont les membres étaient à deux doigts de s'écharper. Si à la fin de cette semaine aucune piste prometteuse permettant d'expliquer l'extraordinaire phénomène du 27 mai, je demanderai au secrétaire général de mettre fin à l'enquête ou du moins de réduire significativement le nombre d'enquêteurs.

-- Si certains délégués doivent quitter cette équipe, je suis volontaire, déclara Frau Rissel.

-- Moi aussi, ajouta Ibrahim Mansour.

-- Et moi également, dit Akira Fujirawa.

-- Pour l'instant, coupa Perugia devant cette rafale de demandes de départs, je vous prie de mettre de l'ordre dans les travaux dont vous avez la responsabilité et de préparer le rapport couvrant vos activités. Je ne sais s'il sera rendu public, mais il sera remis au secrétaire général et donc aux membres des Nations Unies. Cet après-midi, j'aimerais m'isoler avec Boris et Aaron pour réfléchir au meilleur moyen de relancer l'enquête et peut-être la reprendre sous un angle différent. Si l'un d'entre vous veut se joindre à nous, il est le bienvenu.

-- Je suis volontaire, répondit immédiatement Xiao Cheng Ming, le seul à exprimer ce désir.

-- Très bien, on se réunit à 14 heures. Toutes les idées innovantes pour élucider le mystère qui nous occupe depuis deux semaines sont opportunes... on compte sur vous, conclut en souriant d'un air moqueur Perugia.

Ce même lundi après-midi, le cardinal président avait convoqué les membres de la Congrégation pour la Cause des Saints. Tous étaient à Rome, tous assistèrent à la réunion. Après une prière pour demander l'assistance de l'Esprit Saint, le président alla droit au but : le carnage évité la veille mais aussi le signalement de multiples guérisons miraculeuses attribuées au pape Jean montraient à l'évidence que ce bienheureux était un saint et que sa canonisation devait être proclamée dans les plus brefs délais. Inutile de lancer de longues enquêtes sur la réalité de ces miracles, ils étaient tellement nombreux qu'il était patent que plusieurs d'entre eux seraient validés. Quant à l'extraordinaire miracle de la veille, par lequel de nombreuses vies avaient été sauvées, il était tellement évident que nulle personne de bonne foi ne pouvait le nier. En conséquence, le cardinal président proposa aux membres de la Congrégation de voter, à bulletins secrets, une recommandation adressée au pape Etienne pour qu'il reconnaisse la sainteté du pape Jean. Il s'agissait là d'une procédure exceptionnellement rapide que le cardinal savait souhaitée par des millions de fidèles

mais aussi par le pape Etienne. La proposition fut accueillie par des applaudissements nourris. Pas un membre de la Congrégation ne formula la plus petite réserve, au contraire plusieurs évêques prirent la parole pour remercier leur président de cette initiative qu'ils soutenaient pleinement. Des bulletins de vote furent distribués, certains blancs, d'autres avec le mot « Placet », d'autres avec « Non Placet ». Lorsque tous les membres eurent voté, le plus jeune et le plus âgé procédèrent au dépouillement. Il n'y eut que des bulletins « Placet ». A l'unanimité, la trentaine de membres de la Congrégation demandait au pape Etienne de procéder à la canonisation. La nouvelle fut rapidement diffusée par les médias. Elle enthousiasma des multitudes.

Lorsque Perugia rejoignit Lubianski, Rostov et Cheng Ming pour rechercher ensemble la meilleure approche afin de relancer l'enquête, il venait juste d'avoir au téléphone le secrétaire général des Nations Unies qui l'encouragea vivement à persévérer et qui rejeta fermement l'idée d'arrêter les investigations. Tout au plus il pouvait envisager une réduction du nombre des membres de la commission. Il ne cacha pas ses inquiétudes suite à l'attentat évité la veille. Certes partout dans le monde les conversions au christianisme allaient se multiplier, les séminaires presque vides allaient recevoir de nombreuses candidatures, les monastères allaient devoir refuser des novices, mais surtout les ligues d'intégristes catholiques désormais soutenues par une large partie de la population, y compris par des personnes d'autres confessions, allaient exiger des mesures radicales pour répondre à l'appel du pape Jean ressuscité. Dans de nombreux pays, elles demandaient déjà la dissolution des parlements et de nouvelles élections qu'elles étaient certaines de gagner. Elles réclamaient souvent des référendums pour imposer leurs vues. De nombreux présidents, ministres, députés étaient soumis à des pressions incessantes afin de modifier les lois, interdire l'euthanasie, proscrire l'avortement, prohiber la peine de mort. Ces associations auxquelles chaque jour adhéraient des légions de supporters exultaient et criaient aux miracles. Elles avaient déjà été partiellement entendues, la plupart des états, même non chrétiens comme la Chine ou l'Iran, avaient annoncé un moratoire sur la peine de mort. Depuis le 27 mai, pas une exécution n'avait eu lieu aux Etats Unis d'Amérique. Sans avoir complètement disparus, le nombre d'avortements effectifs avait drastiquement chuté, soit que les patientes les suppriment soit que les médecins les refusent. De même la plupart des euthanasies programmées dans les pays l'autorisant avaient été retardées ou annulées. Dans le monde entier des milliers de dirigeants qui attendaient avec la plus grande impatience une explication rationnelle au pseudo-miracle du 27 mai, étaient sonnés par la nouvelle de l'échec de l'attentat perçu comme miraculeux par des kyrielles de personnes. Ils craignaient devoir faire face à des revendications de plus en plus pressantes et constataient avec inquiétude que des groupes religieux en forte augmentation étendaient leurs sollicitations à de multiples domaines : interdiction du mariage homosexuel, condamnation de l'adultère, prohibition de la pornographie, fortes restrictions au divorce et à la contraception... Jusque-là, beaucoup de ces dirigeants, avaient fait profil bas, espérant la démonstration rapide d'une supercherie. Maintenant ils pensaient que seule

l'identification du mystificateur, avec si possible des aveux incontestables, pouvaient calmer l'agressivité des organisations traditionnalistes et endiguer le flot des harangues enflammées prononcées par des myriades de prédicateurs apparus de tout côté. Ils ne cachaient pas que le plus tôt serait le mieux et insistaient auprès du secrétariat de l'ONU, submergé d'appels, pour qu'on redouble les efforts afin de comprendre ce qui s'était passé le 27 mai.

Les quatre membres de la commission assis autour d'une table, Perugia, qui paraissait fatigué, les traits tirés, visiblement lassé par la lenteur de l'enquête, était sur le point de prendre la parole quand Cheng Ming déclara énergiquement, les mains levées, paumes écartées, le regard sombre :

-- Dieu n'existe pas. Je n'y crois pas et je refuse les soumissions que les religions veulent imposer. Je suis choqué par la crédulité superstitieuse des masses encouragée par les Eglises. Je sais qu'elles sont prêtes à toutes sortes d'affabulations pour étayer leurs douteux messages. Seule une réflexion libre et rationnelle doit avoir cours. Pour moi, elle commence par la négation de tout surnaturel. Il n'y a pas eu miracle le 27 mai donc une explication logique existe. En aucun cas nous ne devons abandonner sa recherche. Puisqu'elle existe nous devons la trouver. Je refuse l'idée de mettre fin aux travaux de cette commission tant qu'elle n'aura pas été découverte.

Perugio essaya de reprendre la maîtrise de la discussion en répondant :

-- Nous comprenons votre position Monsieur Cheng Ming mais justement nous sommes réunis pour relancer l'enquête avec méthode. Reconnaissez que nous n'avons jamais admis une intervention miraculeuse. Seules nos difficultés à mettre en évidence une interprétation cartésienne permettent, pour certains, de l'imaginer. Laissez-moi exposer une approche un peu nouvelle pour comprendre ce qui a pu se passer.

Cette remarque de Perugia sembla satisfaire Cheng Ming un peu perturbé par l'usage du mot « cartésien » qu'il ne voulait pas avouer ignorer. Perugia reprit :

-- Le scénario de la possible supercherie du 27 mai est assez clair. Un homme a pu jouer le rôle du pape ressuscité de la manière suivante : avant la procession dans les rues de Rome, il pénètre dans la sacristie, sort par la porte intérieure de la grande salle du rez-de chaussée où se trouve le cercueil de verre du pape Jean et le remplace par sa réplique. Cette opération est facile et demande moins de deux minutes. Il s'habille des doubles des vêtements du pape défunt, se maquille le visage, emprunte le masque de cire, s'installe dans le second cercueil jusqu'à l'arrivée des manutentionnaires à 17 h 30 min précises. Personne ne remarque la substitution, son visage étant caché par le masque. En quelques minutes le cercueil est hissé sur la camionnette et à 18 heures débute la procession. Le mystificateur n'a qu'à rester étendu, immobile jusqu'au retour place Saint Pierre une heure plus tard. Là, lorsque le cortège s'arrête devant la tribune des personnalités, il enlève son masque et se redresse à la stupeur de tous. Il prononce son court sermon et se recouche. Sur ordre du cardinal Matteo, la camionnette retourne à la sacristie où le cercueil est descendu. Müller tente de

comprendre en serrant le poignet de l'occupant du cercueil, sans réaction, et Matteo suggère un examen par les médecins attitrés du Vatican qu'il fait appeler. A 19 h 15 min le cercueil a été remis à sa place dans la grande salle de la sacristie et laissé seul jusqu'à l'arrivée des professeurs à 19 h 18 min, la porte donnant sur la cour étant surveillée par deux gardes suisses et la porte intérieure étant fermée à clé. Comme nous l'avons déjà souligné, ces trois minutes sont cruciales. On peut imaginer que le mystificateur sorte du cercueil et qu'il le pousse hors de la pièce par la porte intérieure dont il a la clé. Il réintroduit immédiatement le double où repose le véritable pape Jean sur lequel il replace le masque de cire. Il l'installe au même endroit et quitte la salle en refermant la porte à clé. Là il remet le cercueil vide dans l'annexe, reprend ses vêtements habituels, range ceux empruntés et quitte le Vatican par la discrète porte de service à l'arrière du bâtiment. Ce scénario a une petite faiblesse : nous n'avons pas pu identifier ni l'entrée au Vatican d'un candidat mystificateur, ni sa sortie.

-- Ce canevas nous l'avons tous en tête, remarqua Lubiasky, mais nous avons été incapables de découvrir le moindre indice permettant d'identifier ce mystérieux mystificateur.

-- Oui, répondit Perugia, et je vous propose une approche un peu différente : essayer d'établir le portrait-robot et le profil psychologique de celui qui pourrait être l'auteur de cette imposture.

-- Excellente idée, déclara Rostov, le nombre de personnes ayant pu imaginer et réaliser une telle mystification est certainement très faible.

-- Ok, reprit Perugia, on peut raisonnablement penser que l'imposteur est un homme âgé entre 35 et 65 ans, vue l'agilité avec laquelle il s'est levé dans le cercueil. Sa taille est comprise entre 1 mètre 64 et 1 mètre 70, ce qui élimine tous les gardes suisses. Il est probablement de nationalité italienne car on ne distingue aucun accent étranger dans son discours, seulement une intonation caractéristique de la partie Nord-Est de l'Italie. Il a un accès facile à la Cité du Vatican, en particulier à la sacristie de Saint Pierre soit directement soit grâce à un complice. Il a préparé sa supercherie avec grand soin et grand secret en impliquant un minimum d'autres personnes, une ou deux au maximum, seul moyen de garder un tel agissement strictement confidentiel. Lui et ses complices ne sont pas intéressés par l'argent, même par des montants considérables. J'en déduis qu'ils sont motivés soit par la volonté de réaliser une très mauvaise plaisanterie mais là ils se seraient déjà faits connaître fiers d'avoir ridiculisé l'Eglise catholique soit, plus vraisemblablement, par le désir d'influer sur les comportements des gens et les forcer à se rapprocher de ceux prescrits par l'Eglise.

-- Je ne comprends pas très bien ce que vous voulez dire, dit Lubiasky.

-- On peut imaginer des personnes exécrant l'avortement, considérant cette pratique comme criminelle, prêtes à mettre en scène une fausse résurrection, cherchant ainsi à provoquer une diminution considérable des interruptions volontaires de grossesses mais aussi un retour aux valeurs fondamentales de l'Eglise. Peu importe qu'il y ait mensonge si les résultats sont là et s'ils permettent d'éviter des péchés jugés gravissimes. Je suis absolument sûr qu'on trouve des exemples de duperies de ce

genre dans l'histoire des religions ou dans celle des grands mouvements politiques, duperies visant à conforter l'adhésion des peuples à leurs préceptes.

-- Si cela est vrai, ajouta Rostov, ces personnes ont bien réussi, probablement au-delà de leurs attentes.

-- Voyez-vous quelqu'un correspondant à ce portrait ? demanda Perugia.

-- Le sacristain Pier Luigi Gronda, répondit du tac au tac Rostov.

-- Oui, le sacristain, dit Cheng Ming.

-- Pier Luigi Gronda, acoquiné à son oncle le cardinal Matteo, surenchérit Lubiasky.

-- Je partage vos soupçons, répondit Perugia. La seule difficulté vient du fait que Gronda n'était pas à Rome ce samedi 27 mai mais près de sa mère à Bracciano, petite ville située à une trentaine de kilomètres de Rome. Il a un assez bon alibi.

-- Cet alibi mérite d'être passé au peigne fin, déclara Lubiasky. A nous de le faire.

-- Au fait, quelle est la taille de Pier Luigi ? demanda Rostov.

-- Un mètre 67 cm, répondit Perugia, en plein dans le mille. Et je vous rappelle qu'il est originaire de Vénétie, même région que le pape Jean, même accent italien du Nord-Est. Mais voilà, tout semble prouver qu'il était à Bracciano dès vendredi soir : sa voiture a été filmée à l'entrée et la sortie de l'autoroute y menant et le samedi en début d'après-midi les témoignages abondent le confirmant présent dans cette ville, le patron et des clients de la pizzeria où il déjeune avec sa mère, des commerçants, les employés de la banque de sa mère, l'opticien où il l'accompagne et où il reste une demi-heure.

-- Ce pourrait être un sosie, pour donner le change, ou un frère jumeau, avança Rostov.

-- Gronda n'a pas de frère jumeau, répondit en souriant Perugia, mais surtout on a retrouvé des traces confirmées par ADN prouvant sa présence chez l'opticien. Ensuite, il prétend être allé au cinéma, ce qui est confirmé par la caméra de surveillance qui le filme payant son billet avec sa carte bancaire et entrant dans la salle vers 16 heures. Puis, logiquement, pendant un peu plus de deux heures, nous n'avons aucun témoignage de sa présence à Bracciano mais il est absolument certain que sa voiture a été verbalisée pour stationnement interdit à 17 h 35 min et vers 18 h 30 min on le retrouve au secrétariat de la maison de retraite où il paye la pension de sa mère. Là, la vieille religieuse qui gère l'administration de l'établissement lui a remis la facture avec l'inscription en lettres majuscules « PAYE » frappée à l'encre rouge avec un tampon dateur qui indique 18 h 26 min. Certains commerçants, le buraliste, le marchand de journaux jurent l'avoir vu samedi après-midi sans être trop sûrs de l'heure exacte. Son téléphone a été localisé toute la journée du samedi à Bracciano et à 19 h 30 min, il laisse depuis Bracciano un message sur le répondeur de son concierge à Rome. Auparavant il a commandé des lunettes bon marché sur internet. Enfin vers 20 heures il se rend au restaurant voisin de la maison de retraite, ce que confirment de nombreux témoins, le patron, les serveurs et des clients. Il le quitte en payant par carte bancaire à 20 h 29 min et réapparaît avec sa mère à 20 h 40 min sur le parvis de la cathédrale où, sans la moindre ambiguïté, les caméras de surveillance le filment. Pour

résumer, tous les rapports de police que j'ai demandés concluent à la présence de Gronda à Bracciano le samedi de la résurrection.

Après cette avalanche de témoignages et la conclusion de la police italienne, les trois collègues de Perugia semblaient accablés. Le suspect idéal apparaissait inattaquable. Il n'était pas à Rome ce jour-là.

-- Combien de temps faut-il pour aller de Bracciano à Rome ou plus précisément à la Cité du Vatican ? demanda Cheng Ming.

-- Une petite heure, répondit Perugia, si les embouteillages sont raisonnables, mais un samedi après-midi certainement plus d'une heure.

-- Mais en train, c'est beaucoup plus fiable et beaucoup plus rapide, déclara Rostov. Je crois me souvenir qu'il y a une voie de chemin de fer, plutôt un métro, qui relie cette région du Latium au centre de Rome.

-- Oui, déclara Perugia, elle a été modernisée il y a une dizaine d'années, c'est désormais un train automatique, sans conducteur. Et cette ligne passe par une station proche du Vatican, appelée Roma San Pietro. Laissez-moi regarder sur mon portable la durée du trajet... 42 minutes exactement et quinze stations. Ces nouveaux trains à double porte, une sur le quai, une le long du wagon sont beaucoup plus rapides et beaucoup plus ponctuels que les anciens tortillards. Mais les multiples dépositions attestant de la présence de Gronda à Bracciano ce samedi après-midi restent incohérentes avec sa venue à Rome en voiture ou en train.

-- Pas si sûr, répliqua Lubiasky, comme stimulé par une révélation. Rêvons un peu, ayons de l'imagination ! J'admets que Gronda ait été à Bracciano le samedi jusqu'au moment où il se rend au cinéma Eldorado. Les témoignages pullulent et l'enregistrement, à 15 h 58 min, de son achat d'un ticket et son entrée dans la salle de projection semblent authentiques. Mais là, on peut supposer qu'il ressort immédiatement, dans l'indifférence générale, par une sortie à l'arrière du bâtiment comme c'est le cas dans la plupart des cinémas du monde entier. Il se dirige alors vers la gare et prend le premier train pour Rome. A quelle heure y-a-t-il un train à ce moment de la journée ?

-- A 16 h 12 min, répondit Perugia après avoir consulté les horaires via internet. Il y a des trains toutes les demi-heures. Celui-ci arrive à Roma San Pietro à 16 h 54 min. La gare de Bracciano est assez proche du cinéma Eldorado, moins de six cents mètres. Gronda aurait eu tout le temps pour prendre ce train.

-- Et quelle est la distance de la gare San Pietro de la plus proche entrée du Vatican ? demanda Lubiasky.

-- Il y a environ cinq cents mètres entre la porte de la Via della Stazione et la gare, répondit Perugia. Un peu plus de cinq minutes de marche, mais je vous rappelle que les fichiers des entrées au Vatican ne mentionnent pas le nom de Gronda ce samedi après-midi.

-- Y-a-t-il des caméras de surveillance à ces gares ? demanda Cheng Ming.

-- Oui, répondit Perugia, toutes les gares sont équipées d'une ou deux caméras, mais il est très facile d'éviter d'être filmé quand on connaît leurs emplacements et

qu'on y prend garde. On peut aussi se dissimuler avec une capuche mais, bien sûr, je vais demander leurs visionnements. Espérons que les enregistrements soient encore disponibles.

-- OK ! reprit Lubiasky, il y a une difficulté avec l'entrée au Vatican, mais supposons que Gronda ait pu arriver à la porte de service située à l'arrière de la sacristie, disons vers 17 heures. Il entre. C'est son domaine qu'il connaît comme sa poche. Il ouvre la porte de la grande salle où repose le pape Jean et celle de la pièce de rangement. Il échange les deux cercueils. Il faut moins de deux minutes pour le faire. Alors il revêt un des doubles des vêtements du pape. Certainement il se déguise avec un faux-nez identique à celui du pape défunt. N'oublions qu'il a été acteur, clown, et qu'il a eu l'habitude de se maquiller. Après avoir emprunté le véritable masque de cire représentant le visage du pape Jean et avoir refermé à clé la porte faisant communiquer la grande salle et le reste de la sacristie, il s'installe dans le cercueil vide. Le tour est joué. A 17 h 30 min, comme planifié, les responsables de la procession entrent dans la sacristie. En quelques minutes le cercueil est hissé puis fixé sur le toit de la camionnette et à 18 heures le circuit dans Rome commence. Au retour, on peut imaginer que Pier Luigi Gronda joue le rôle de sa vie en se levant dans le cercueil et en prononçant un court sermon que les micros placés sur l'estrade diffusent. Il l'a appris par cœur et a dû le répéter des dizaines de fois. Il peut s'appliquer à imiter l'accent de l'ancien pape ce qui lui est facile puisqu'il est originaire de la même région d'Italie. Le sermon terminé, il se recouche dans le cercueil et là son oncle Matteo, complice, donne rapidement l'ordre au chauffeur de la camionnette de rentrer au Vatican. C'est lui le maître de la cérémonie auquel obéit l'ensemble des personnels chargés de son organisation. Le retour devant la sacristie représente le moment le plus critique pour les deux mystificateurs : le commandant des gardes suisses veut constater qui est dans le cercueil, il presse le poignet de l'occupant, Gronda ne réagit pas et son oncle vient à son secours en ordonnant à Müller d'appeler les médecins attirés au Vatican. Les manutentionnaires, qui ne sont pas au courant de la résurrection, replacent comme prévu le cercueil dans la grande salle qu'ils quittent à 19 h 15 min. Là Gronda, seul, ressort du cercueil, ouvre la porte intérieure, procède à l'échange des bières, replace le masque de cire et disparaît à l'intérieur de la sacristie après avoir refermé à clé la porte. A 19 h 18 min les professeurs pénètrent dans la grande salle depuis la cour extérieure et commencent leurs examens.

Au même moment, dans la salle faisant fonction de magasin de la sacristie, Gronda enlève son faux-nez, se change et quitte l'immeuble vers 19 h 30 min. Il lui faut cinq minutes pour arriver à la gare San Pietro où il prend le premier train pour Bracciano. Je vous rappelle que la sortie du Vatican est libre, via une haute porte tourniquet qui interdit toute entrée mais qui n'est pas surveillée par les gardes. Sergio, à quelle heure passe un train en fin d'après-midi, le samedi ?

-- A 19 h 38 min répondit Perugia, après une petite minute de recherche sur internet. Arrivée à 20 h 20 min à Bracciano.

-- Parfait, s'écria Lubiansky. Rendu à la gare de Bracciano, après avoir évité la caméra de surveillance, Gronda reprend sa voiture garée à proximité dans une rue au

stationnement payant, là où il était certain d'avoir une contravention. Il va directement à son restaurant habituel du samedi soir, celui voisin de la maison de retraite. Il y arrive vers 20 h 25 min, commande, discute avec patron, serveurs, clients pour bien se faire remarquer mais ne dîne pas vraiment et paye rapidement, par carte bancaire, à la caissière, femme du patron, qui trône assise à la sortie. Il se précipite chez sa mère, l'invite de manière pressante à se rendre à la cathédrale. Fervente catholique, émerveillée par le miracle romain, elle accepte aussitôt. Là, à 20 h 40 min, les caméras placées sur le parvis, filment mère et fils et confirment leur présence à Bracciano.

Cette brillante hypothèse avait captivé Perugia, Rostov et Cheng Ming qui l'avaient écoutée en silence, les yeux braqués sur Lubiasky. Cheng Ming s'écria :

-- Nous avons enfin l'explication ! Merci Monsieur Lubiasky, la supercherie est éventée, il faut l'annoncer au monde entier.

-- Bravo, ajouta Rostov, si ce scénario est confirmé, on peut dire que le complot a été très bien conçu et qu'il a été remarquablement réalisé. Nul doute que son cerveau est le cardinal Matteo. Une mise en scène diabolique imaginée par un cardinal de l'Eglise catholique, c'est à peine croyable.

-- Oui, la proposition d'explication est séduisante, dit Perugia, mais elle se heurte encore à quelques difficultés : les témoignages affirmant que Gronda était présent à Bracciano ce samedi après-midi, celui de la religieuse, ceux de commerçants, ses appels téléphoniques, sa connexion à internet, l'entrée incognito au Vatican... Il faut aussi visionner les enregistrements des caméras des gares, une imprudence a pu être commise. Mais le plus important est d'obtenir les aveux du sacristain, sans cela des millions de gens continueront à croire à un miracle. Pour l'instant, je propose de ne strictement rien dire à la presse, ni même à nos gouvernements et de lancer toutes les vérifications requises pour étayer ce scénario.

-- Et il faut au plus vite rencontrer Gronda et Matteo et les questionner sans relâche, jusqu'à leurs aveux, ajouta Cheng Ming. Je peux aider à leurs interrogatoires, si vous le voulez. J'ai une certaine expérience et sais comment faire avouer les coupables.

-- Et même les innocents, insinua perfidement Lubiasky.

-- Jusqu'à présent l'oncle et le neveu ont eu une attitude dilatoire, reprit Perugia, mais ils ont promis de nous rencontrer et répondre à nos questions après les cérémonies de béatification. Le cardinal Matteo, qui s'est accordé une semaine de repos, s'est dit disponible à partir du lundi 26 juin. Je vais essayer de faire avancer cette entrevue et j'initie dès aujourd'hui les expertises et les recoupements qui permettront de confirmer ou d'infirmer l'hypothèse d'Aaron. Au travail !

CHAPITRE XIX

Dissension en la commission

Dès ce même lundi 19 juin, Perugia ordonna aux services de la police italienne de localiser le cardinal Valerio Matteo et son neveu Pier Luigi Gronda. Ils se trouvaient ensemble dans une maison de repos appartenant à l'évêché de Vérone, située au bord du lac de Garde, au pied du mont Baldo. Ils devaient y passer toute la semaine. Le cardinal désirait jouir de quelques jours de tranquillité qu'il jugeait mérités après le stress d'organisation des cérémonies de béatification. Immédiatement Perugia enjoignit la mise sous écoute de ce lieu de villégiature ainsi que celle des téléphones personnels de Matteo et Gronda.

Avec difficulté, en insistant auprès de la sœur supérieure qui gérait cette pension, il put être mis en communication avec le cardinal. Il demanda à le rencontrer, ainsi que son neveu, le plus tôt possible, ce que le cardinal refusa avec la plus exquise politesse. Il prétexta être trop fatigué mais confirma qu'il accorderait une entrevue aux membres de la commission la semaine commençant le 26 juin, sans proposer une date précise. Après avoir raccroché, Perugia enragea de ne pouvoir imposer une convocation ou même un simple interrogatoire au cardinal et au sacristain, tous deux pouvant s'abriter derrière leur citoyenneté vaticane. Il fit alors envoyer trois détectives pour espionner leurs faits et gestes, avec mission de s'introduire si possible sous une fausse identité dans leur lieu de séjour.

Le lendemain, Perugia accompagné de Rostov et Lubiasky, se rendit à Bracciano, bien décidé à démolir les témoignages affirmant que Gronda était présent dans cette ville le samedi après-midi du 27 mai. Ils voyagèrent en train, transport le plus fiable pour y aller. Ils constatèrent à la gare San Pietro qu'il était très facile d'accéder au quai sans être filmé par la seule caméra de surveillance. Ils visitèrent d'abord le cinéma Eldorado où ils purent observer que l'unique caméra installée surveillait la caisse et l'entrée, mais qu'il était aisé de quitter la salle de spectacle par une issue menant aux toilettes et à la sortie qui consistait en une porte anti-panique donnant sur une impasse située derrière le bâtiment. Ils mesurèrent qu'il ne fallait que quelques minutes pour se rendre du cinéma à la gare et que là aussi il était enfantin de ne pas se faire filmer par la caméra. D'ailleurs les visionnements des enregistrements aux gares n'avaient rien apporté. La police locale assura qu'une voiture stationnée dans la rue entre gare et cinéma, n'ayant pas acquitté le péage, avait la garantie d'attraper une contravention, car les contractuels chargés de verbaliser y passaient systématiquement en fin d'après-midi. Tout cela confortait le scénario proposé par Lubiasky.

Ce fut plus difficile avec les témoins : le marchand de journaux confirma fermement la déclaration de Gronda qui affirmait avoir acheté « Il Messaggero » et « La Stampa » ce samedi après-midi vers 18 h 30 min. Il se souvenait avoir plaisanté avec lui et ne voulut pas admettre que cet achat aurait pu avoir eu lieu beaucoup plus

tôt dans l'après-midi ou même un autre samedi. Pressé par Perugia de reconnaître qu'il pouvait y avoir doute sur l'heure précise, il le blâma vertement et l'accusa de rechercher à discréditer la thèse du miracle à laquelle il croyait sans réserve. Perugia n'insista pas. Le buraliste où Gronda disait s'être procuré des cigarettes après le cinéma, vers 18 h 15 min ne se souvenait pas très bien de l'heure précise de cet achat, mais déclara sans ambages que l'heure indiquée par Gronda était la bonne et qu'il était prêt à l'attester devant la justice. Pour lui, bien qu'il ne soit pas de religion catholique, un neveu du cardinal Matteo ne pouvait pas se tromper et encore moins mentir. Les trois enquêteurs allèrent alors au petit café où Gronda prétendait avoir lu ses journaux et être resté une demi-heure. C'était un habitué du samedi après-midi, bien connu du patron et de l'unique serveur. Ils confirmèrent sans conviction la présence de Gronda qui était certainement venu ce samedi 27 mai, puisqu'il vient tous les samedis. Ils furent incapables de donner un détail permettant de prouver qu'il n'y avait pas confusion avec d'autres samedis. Perugia leur fit remarquer qu'il s'était passé un mois, qu'ils croisaient beaucoup de clients et qu'ils pouvaient, en toute bonne foi, se tromper. Malgré cette observation, ils confirmèrent leur témoignage, le patron ajoutant :

-- Puisque le neveu du cardinal affirme qu'il est venu ce samedi-là, ça ne peut être que vrai.

Il se proposa même de signer une attestation, ce que Perugia refusa. Restait la bonne sœur, responsable administrative de la maison de retraite. Son témoignage perturbait beaucoup Perugia. Elle aussi, âgée de soixante-dix ans, pouvait avoir gardé un souvenir flou de l'heure précise à laquelle Gronda était venu payer la pension de sa mère. Il prétendait que c'était vers 18 h 30 min. Mais comme elle le faisait systématiquement, la religieuse avait inscrit sur la facture la mention « PAYE » au moyen d'un tampon dateur indiquant date et heure : samedi 27 mai 18:26. Cette facture avait été retrouvée dans un classeur soigneusement rangé chez la mère de Gronda lors d'une visite informelle de la police qui à cette occasion avait constaté que cette vieille femme ne pourrait être d'aucune aide car, atteinte d'un début de maladie d'Alzheimer, elle perdait la mémoire des événements récents. Elle assura que son fils était présent en fin d'après-midi ce samedi mais les incohérences de ses réponses discréditaient toutes ses déclarations. C'était très différent avec sœur Pascalina qui jouissait de toutes ses capacités mentales. Elle fait partie de la communauté des petites sœurs de l'Assomption qui gère la maison de retraite de Bracciano. Elle était devenue professe vers l'an 2000 et avait prononcé ses vœux définitifs vers 2010. Elle avait consacré toute sa vie à aider son prochain. Son dévouement et sa conduite furent exemplaires. Très pieuse, elle veillait à ne commettre aucun péché. Mentir lui aurait été totalement impossible. A l'âge de 65 ans, elle s'était vue confier la gestion administrative de la maison de retraite. Ce fut dans son petit bureau que Perugia et ses deux collègues la rencontrèrent en fin de matinée. La pièce était étroite, meublée d'une table et d'étagères vétustes, décorée de plusieurs images de la Vierge. Elle n'accepta de répondre aux questions des enquêteurs qu'en présence de la mère supérieure qu'elle

invita à se joindre à eux. Perugia se rendit vite compte qu'elle vouait une admiration et un respect profonds au cardinal Matteo, très flattée de le rencontrer de temps en temps. Elle était allée jusqu'à afficher sa photographie sur un mur du bureau. Perugia s'adressa à elle en parlant le plus doucement possible.

-- Ma sœur, vous souvenez-vous de la visite de Monsieur Gronda, fils de l'une de vos pensionnaires, le samedi 27 mai, celui de la procession du pape Jean dans Rome.

-- Et de sa résurrection, répondit sœur Pascalina. Mais vous aussi, Messieurs, j'ai appris que vous êtes des miraculés. Heureusement que la main de Dieu, grâce à l'intercession bienveillante du pape Jean, a évité un carnage sur la place Saint Pierre. Deux miracles en un mois, le bon pape, que j'aimais tant de son vivant, est vraiment un saint.

Pour revenir à la visite de Monsieur Gronda, le neveu du cardinal, oui, je m'en souviens très bien. Comme chaque dernier samedi du mois, il est venu payer la pension de sa maman. La pauvre ne peut plus le faire, sa mémoire est défaillante. J'avais préparé la facture, sans oublier la remise de dix pour cent dont bénéficie Madame Gronda. J'ai gentiment fait remarquer à son fils que je trouvais étrange qu'il n'assiste pas à la procession du saint pape Jean. Il m'a répondu, je m'en souviens parfaitement, que son oncle lui avait demandé de rendre visite comme d'habitude à sa sœur afin qu'elle ne sente pas trop seule. J'ai bien reconnu la sollicitude du cardinal et j'ai compris la présence de Monsieur Gronda à Bracciano. Je me rappelle avoir regretté que la procession ne soit pas retransmise par les chaînes de télévision qui malheureusement préfèrent diffuser des matchs de foot plutôt que des cérémonies religieuses. Monsieur Gronda était d'accord avec moi. Il a rempli le chèque que j'ai endossé et que j'ai déposé à la banque le lundi suivant. Je lui ai remis une facture qui lui est nécessaire pour ses déclarations fiscales.

-- Vous souvenez-vous de l'heure de cette visite, ce samedi après-midi, demanda Perugia.

-- En milieu ou fin d'après-midi, répondit sœur Pascalina, c'était il y a un mois et j'ai de moins en moins de mémoire ajouta-t-elle en souriant, mais l'heure exacte est facile à trouver : je marque tous les documents arrivant ou sortant avec ce tampon-dateur. La copie de la facture est classée ici. Laissez-moi regarder : 18 h 26 min. Oui en fin d'après-midi, en tout cas avant l'annonce de la résurrection, car nous en aurions certainement parlé... je ferme mon bureau à 19 heures. Monsieur Gronda et sa maman sont des personnes adorables, très pieuses. Quelle chance elle a d'avoir un si bon fils. Mais quelle tristesse qu'il n'ait pas été à Rome au moment de la résurrection du bon pape Jean, je l'ai revu depuis, il est inconsolable. C'est l'infinie gentillesse du cardinal pour sa sœur qui l'a privé d'assister à ce merveilleux évènement.

-- Pouvons-nous examiner ce tampon-dateur ? demanda Perugia.

-- Bien sûr, il est sur ma table ; le voici, répondit en souriant sœur Pascalina.

C'était un horo-dateur, pompeusement appelé électronique, marchant sur pile, qui permettait d'imprimer une empreinte préenregistrée, modifiable, avec la date et

l'heure qui étaient affichées sur un mini-écran. Perugia s'amusa à imprimer sur une page blanche l'empreinte choisie : le nom et l'adresse de la pension, l'indication « PAYE » et l'heure : 11 h 46 min. Il appuya alors sur un des deux boutons de réglage, en trois secondes l'heure changea pour 14 h 46 min.

-- Ne déréglez pas l'heure, s'il vous plait, réagit la mère supérieure.

-- Non, non, répondit Perugia qui très rapidement remit l'heure exacte.

Il remercia la mère supérieure, sœur Pascalina et prit congé suivi de ses deux collègues. Dès qu'il fut dans la rue, il leur déclara vivement :

-- Ce témoignage est très gênant. Il invalide l'hypothèse du voyage à Rome. On peut mettre en doute ceux du buraliste, du marchand de journaux, du patron de café, pas sur la réalité de la présence de Gronda à Bracciano, mais sur l'heure des contacts avec ces commerçants. La bonne sœur Pascalina, incapable de mentir, aurait pu aussi se tromper, mais ce foutu tampon-dateur indique une heure précise qui fournit à Gronda un alibi en or. A moins que

-- A moins que, reprit Lubiasky, Gronda ait modifié l'heure de l'horloge électronique de cet appareil à l'insu de la bonne sœur. Par exemple il se présente pour payer à 15 h 26 min, modifie en trois clics pour 18 h 26 min, laisse la brave sœur valider la facture, puis tout aussi facilement remet l'heure exacte. Sœur Pascalina qui voit passer dans son bureau d'assez nombreuses personnes, pensionnaires, parents, visiteurs, fournisseurs... ne peut se souvenir, un mois plus tard, de l'heure précise de l'entrevue avec Gronda, mais se convainc qu'il est venu à 18 h 26 min puisque c'est imprimé sur la copie de la facture.

-- Oui, répondit Perugia, l'air sceptique. Quatre témoignages douteux, mais quatre témoignages quand-même, sans compter que Gronda a commandé des lunettes via la box de la chambre de sa mère à 19 h 09 min et a passé un coup de téléphone depuis Bracciano à son concierge auquel il a laissé un message que le répondeur a enregistré. Il était 19 h 19 min.

-- C'est quoi, ce message ? demanda Rostov.

-- Tout à fait banal, dit Perugia, Gronda informe son concierge qu'il va recevoir à son domicile un colis en début de semaine prochaine, des lunettes, et il lui demande de le réceptionner en son absence.

-- Oui, c'est logique, il vient d'acheter des lunettes et s'assure de leur bonne livraison, remarqua d'un air las Lubiasky. C'est quand-même dommage qu'il ait pu payer avec de l'argent liquide ses achats à Bracciano.

-- C'est compréhensible, ce sont de tous petits achats, répliqua Rostov.

-- Voilà des années, enchaina Lubiasky, que les gouvernements annoncent la disparition de l'argent liquide. Partout il est déjà interdit pour des transactions un peu significatives, disons au-dessus de mille euros, mais pièces et billets restent autorisés pour les petits achats de la vie courante. Les ministres des finances des grands pays viennent à nouveau de recommander sa suppression. Certes ils visent à réduire la fraude fiscale, le travail au noir, le blanchiment d'argent, les pourboires ou autres bakchichs, les dessous de table, les primes cachées, les trafics de drogue, la

prostitution... Cela serait formidable pour surveiller les gens : la moindre opération commerciale, même l'achat d'une baguette de pain, serait enregistrée. La police apprendrait beaucoup en consultant les comptes des citoyens, tout ce qu'ils achètent et vendent, où et quand. Par exemple, dans notre cas on saurait à quelle heure Gronda a acheté ses journaux, son café ...

-- Ainsi un brave homme qui va rencontrer une amie d'un moment devrait payer par carte bancaire, s'insurgea Rostov. Il n'y aurait plus la moindre confidentialité, le moindre secret, le moindre respect de la vie privée... J'espère que les peuples vont rejeter cette idée impérialiste.

-- Oui, on peut voir cela comme un formidable recul de la liberté, répliqua Lubiaky. Seuls les gens parfaitement honnêtes ne seraient pas trop importunés. Pensez aux pauvres gamins qui ne pourraient même plus acheter un malheureux paquet de bonbons, un petit gadget ou un journal défendu sans que leurs parents ne le sachent. Mais je suis sûr que, dans le cas d'une disparition totale de la monnaie, les hommes seront assez ingénieux pour trouver des combines afin de cacher leurs agissements peu licites, mais cela va sérieusement les gêner.

Perugio invita ses deux collègues à déjeuner dans un petit restaurant du centre-ville. C'était une trattoria typiquement italienne avec une terrasse ombragée, des tables carrées recouvertes de nappes blanches aux raies rouges et une carte offrant un large choix de cuisine familiale. De leur place, ils pouvaient voir l'imposant château Renaissance dominant la ville et apercevoir le lac entouré de collines boisées. Voyant Perugia hésiter à commander du vin, Rostov se proposa pour sélectionner une bonne bouteille. Les trois convives étaient heureux d'être incognito, ayant gardé confidentielle leur visite. A Rome, ils leur arrivaient souvent d'être reconnus et importunés. On leur demandait sans cesse où en était l'enquête. Des illuminés, qui n'admettaient pas qu'on puisse contester le miracle de la résurrection du pape, pouvaient les agresser verbalement ou même physiquement. Sans compter les centaines de lettres reçues chaque jour, plus ou moins menaçantes, leur reprochant de continuer à rechercher une explication rationnelle à un miracle évident. Ils craignaient que ce genre de courrier ne se transforme en raz-de-marée suite à l'attentat manqué de dimanche. A cela s'ajoutait l'impatience grandissante de nombreux gouvernements et du secrétaire général de l'ONU agacés par la lenteur de l'enquête.

-- J'apprécie particulièrement ces magnifiques pins parasols qui couvrent les collines, dit Rostov, je les ai toujours aimés ; ils évoquent immanquablement le Sud, les vacances, la méditerranée, la Crimée. Je les affectionne encore plus depuis qu'ils nous ont sauvé la vie.

-- Oui, bien sûr, dit Perugia, mais revenons à notre affaire : nous n'avons pas été capables de trouver une preuve irréfutable de la présence de Gronda à Rome l'après-midi du 27 mai, même si nous avons de sérieux soupçons. Au contraire, nous avons quatre témoignages le déclarant à Bracciano, plus un message internet et un appel téléphonique passés depuis Bracciano. C'est plus qu'il n'en faut à un bon avocat pour construire un solide alibi. En tout cas, il y a un sérieux doute.

-- La commande internet et l'appel téléphonique ne prouvent rien, interrompit Rostov. Elles ont pu être passées par un complice ou par un système à retardement programmé. On vend de petits logiciels à charger sur son ordinateur ou sur son téléphone portable qui permettent de communiquer à une date et une heure choisies. C'est très utilisé pour souhaiter des vœux d'anniversaire : ces logiciels permettent d'enregistrer un petit message qui sera envoyé au moment désiré. C'est identique avec les computers qui transmettront via internet un ordre ou une commande à la date présélectionnée.

-- Oui, mais a-t-on trouvé ces logiciels sur le portable et l'ordinateur de Gronda ? questionna Lubiasky.

-- Le portable de Gronda n'a pu être saisi, répondit Perugia. Mais la police a décortiqué le disque dur et toutes les mémoires du PC utilisé depuis le studio de la mère de Gronda. Aucun logiciel douteux n'y a été découvert.

-- Mais un tel logiciel a pu être effacé après usage, dit sur un ton désabusé Lubiasky. Même si on examine un jour le portable de Gronda, inutile d'y chercher de tels logiciels, ils auront tous été supprimés.

Avant de retourner à Rome, l'équipe des trois enquêteurs voulut rencontrer la mère de Pier Luigi Gronda, sans illusion sur les informations qu'ils pourraient en tirer. En début d'après-midi, ils retrouvèrent voir sœur Pasqualina qui les conduisit au studio de Madame Gronda. La vieille femme les reçut avec gentillesse sans très bien comprendre qui ils étaient et quelle était leur mission. Sans vergogne, ils s'étaient présentés comme des amis de son fils et de son frère mais avaient eu la délicatesse de lui offrir un bouquet de fleurs. Ils essayèrent de la faire se souvenir du jour de la résurrection et, à leur grande surprise, elle prétendit se rappeler parfaitement de cette merveilleuse journée, la plus belle de sa vie. Elle mentionna la soirée de prière à la cathédrale et ajouta :

-- Pier Luigi est désespéré d'avoir été avec moi ce jour-là. Il n'était pas aux côtés de mon frère au moment où le pape Jean s'est levé et a harangué la foule. Valerio a eu une chance unique d'assister à ce miracle. Je savais que le Christ tiendrait sa promesse de ressusciter les morts. On ne peut que le remercier du fond du cœur d'avoir confirmé sa Parole en redonnant la vie au bon pape Jean.

-- Votre fils a-t-il été auprès de vous toute cette journée ? demanda Rostov.

-- Oui, sans aucun doute, répondit-elle. Il est très attentionné et ne me quitte pas quand il vient me voir.

-- Mais il dit avoir été au cinéma l'après-midi puis le soir au restaurant, répliqua Rostov.

-- Au cinéma, certainement pas, je ne me souviens de rien, répondit Madame Gronda, mais c'est vrai chaque samedi il me quitte un instant pour aller diner car je ne mange pas le soir. Il ne sort pas longtemps, une demi-heure, mais c'est très normal, et tout le reste de la journée, il me tient compagnie.

Dans le train qui les ramenaient à Rome, Perugia l'air désabusé dit à ses collègues :

-- Les résultats de cette visite à Bracciano sont décevants : nous n'avons pas obtenu que les témoins invoqués par Gronda reconnaissent l'avoir rencontré à une heure plus avancée dans l'après-midi, avant 16 heures. Au contraire, ils s'enferment dans l'idée que les heures indiquées par Gronda sont les bonnes, plus nous les interrogerons, plus ils seront sûrs d'eux. A mon avis, s'ils le demandaient, Gronda et son oncle pourraient trouver d'autres témoins prêts à jurer que le neveu était à Bracciano au moment de la résurrection. Et ce tampon-dateur, comment prouver qu'il a été manipulé ? Savez-vous que même l'appel téléphonique de Gronda à 20 h 31 min, quand il était véritablement auprès de sa mère, probablement à peine rentré de Rome, a été habilement formulé. Le sacristain essaye de joindre son oncle mais il sait qu'il va tomber sur son répondeur. Il lui annonce avoir appris le miracle et lui reproche de lui avoir imposé une visite à sa sœur et de lui avoir fait manquer cet événement merveilleux. Nous avons cet enregistrement qui semble accréditer la présence de Gronda à Bracciano mais qui peut n'avoir été formulé que dans ce but.

Par ailleurs les coups de téléphone et les messages internet entre l'oncle et le neveu, analysés sur les derniers douze mois, n'ont rien apporté. Ils sont peu nombreux et aucun d'entre eux ne laisse supposer la préparation d'une supercherie. S'ils l'ont échafaudée ensemble, ils ont dû communiquer ou se voir souvent, mais de manière très discrète qui ne permet pas de les mettre en porte à faux. Cette mystification, s'il y a vraiment eu mystification, a été manigancée de main de maître.

-- A nous de trouver la faille déclara Lubiasky.

-- Oui, répondit Perugia, il va falloir préparer avec le plus grand soin les interrogatoires de ces messieurs. Il devrait être possible de trouver des incohérences dans leurs discours, de mettre en lumière des invraisemblances dans leurs emplois du temps, de les mettre en situation difficile, de les amener à avouer

-- Ça va être difficile, dit Lubiasky, l'air un peu découragé. Et il y a une hypothèse qu'il faudrait aussi travailler : celle d'un complice jouant le rôle du pape défunt que Matteo et Gronda auraient aidé à entrer à la sacristie. Elle permettrait à Gronda d'être à Bracciano au moment du prétendu miracle.

-- Je n'y crois guère rétorqua Perugia : des traces ADN de ce complice auraient été découvertes par la police scientifique sur les vêtements et dans le second cercueil, ce qui n'est pas le cas : les seules empreintes génétiques provenant d'une même personne qui ont été trouvées et sur les vêtements et dans le cercueil, sont celles de Pier Luigi Gronda. Malheureusement dans son cas cela ne permet pas le confondre, puisque comme gardien de la sacristie, il est en contact permanent avec tout ce qui y est entreposé.

Le taxi des trois enquêteurs, voiture électrique sans chauffeur, eut du mal à les déposer devant la porte d'entrée de leurs bureaux. La police dut intervenir pour repousser une nuée de journalistes mais aussi pour contenir de nombreux manifestants exhibant des pancartes demandant en italien et en anglais l'arrêt de l'enquête. Pour eux, la commission devait sans délai reconnaître les miracles et se dissoudre. Plusieurs d'entre elles arboraient le slogan « PERUGIO TU ES MIRACULE – RECONNAIS LE ».

A son arrivée, un adjoint de Sergio Perugia demanda à lui parler. Il voulait lui suggérer un moyen d'entrée discrète au Vatican : toute personne entrante doit présenter un badge à un lecteur automatique qui mémorise le nom et l'heure. C'est vrai aussi pour les conducteurs des voitures pénétrant dans la Cité. Très peu de véhicules bénéficient de cette habilitation, pas plus d'une centaine. Seuls les plus hauts dignitaires de l'Eglise ou les principaux responsables du Saint Siège jouissent de ce privilège. Normalement, si un passager les accompagne, il doit aussi badger avant admission. Mais bien sûr, les gardes ont toute confiance en ces éminences de l'Eglise et ne fouillent pas les voitures. Il est donc très facile de faire pénétrer au Vatican un passager caché, par exemple à l'arrière d'une voiture, sous une couverture.

-- Avec notre scénario, on voit bien qui aurait pu faire entrer Gronda : son oncle, le cardinal Matteo, réagit Perugia.

-- Oui, il bénéficie d'une autorisation pour sa voiture personnelle, continua l'adjoint, et il est entré le fameux samedi 27 mai à 16 h 59 min par la porte de la via della stationne di San Pietro.

-- C'est de plus en plus clair, dit vivement Perugia, un morceau du puzzle vient d'être mis en place. Gronda arrive à la gare Roma San Pietro à 16 h 52 min, il sort en évitant la caméra, marche un peu et monte dans la voiture de son oncle qui l'attend via della stationne. Il s'y cache facilement. L'oncle n'a qu'à suivre sur cinq cents mètres la rue pour atteindre la porte du Vatican. Il badge devant les gardes suisses qui le reconnaissent et le saluent. A l'intérieur, il n'a que cent mètres à parcourir pour arriver à la porte de service de la sacristie que Gronda utilise tous les jours. L'endroit est désert. Le sacristain sort du véhicule et pénètre dans le bâtiment. Il est 17 heures. Gronda dispose d'une demi-heure, seul dans le bâtiment, car le cardinal a fixé l'entrée des personnes en charge de la procession à 17 h 30 min. Le prélat poursuit sa route, contourne la sacristie et arrive à la grande porte devant laquelle attendent les employés des entreprises de service et des gardes suisses. Matteo les salue, accueille le commandant Müller qui arrive un peu plus tard, se félicite du beau temps et se déclare confiant dans le succès de la cérémonie. A 17 h 30 min précises, il permet l'ouverture de la grande porte... On connaît la suite. La concordance des temps est impressionnante mais le cardinal pourra toujours arguer qu'il devait participer à la procession et que sa présence au Vatican, à cette heure, était tout à fait légitime.

-- On a vérifié aussi qu'il était très facile de quitter la Vatican sans être remarqué, indiqua l'adjoint : il y a une porte munie d'un tourniquet qui empêche toute entrée mais qui n'est surveillée ni par caméra ni par gardes. Gronda utilise cette porte tous les jours.

Perugio remercia son collaborateur et demanda à ses deux collègues de garder confidentiels jusqu'au lendemain les enseignements de leur visite à Bracciano, ce qu'ils acceptèrent. Boris Rostov insista pour qu'ils se retrouvent à dîner, ce mardi soir, dans l'un des rares restaurants russes de la ville, où il avait l'habitude de passer ses soirées. Perugia et Lubiasky, qui s'ennuyaient chaque soir seuls dans de discrets studios, répondirent positivement. A 20 heures, ayant pris grand soin de ne pas être

repérés par la presse, ils rejoignirent ce restaurant réputé. Sa salle était presque vide. Rostov salua chaleureusement le patron, en russe. Celui-ci fit remarquer combien la fréquentation de son établissement avait chuté depuis fin mai, les gens étant désormais plus soucieux de régler leurs problèmes spirituels que de se délasser en sortant au restaurant. Ce sont les retraites religieuses, les cours de catéchisme, la participation aux offices, l'implication aux œuvres charitables, le prosélytisme, la prière, qui occupent leur temps aujourd'hui. Heureusement, ajouta-t-il, il y a encore quelques banquets de célébration de baptêmes, de premières communions, de régularisation de mariages, pour apporter un peu de clientèle.

Sur le mur, du fond de la salle, une grande photo du pape Jean XXIV prise place Saint Pierre le jour de sa « résurrection », le montrait en train de bénir la foule. Dans de nombreuses villes à travers le monde entier, ses photos étaient affichées dans les lieux publics ou privés, soit de vieilles photos de son pontificat, soit, le plus souvent, des photos du 27 mai. Perugia, perturbé à la pensée qu'il puisse s'agir de la photo d'un mystificateur, dit gentiment au patron :

-- Même vous, qui êtes certainement orthodoxe, honorez le pape Jean et reconnaissez le miracle de sa résurrection.

-- Bien sûr, cela interpelle toute la chrétienté... et même l'humanité entière, répondit le patron du restaurant. J'ai hâte que les Eglises chrétiennes se rapprochent et se réconcilient. Nos petites différences sont ridicules face à Dieu et au Christ. Dimanche dernier, Il n'a pas hésité à sauver des catholiques comme vous, des orthodoxes comme Boris, des juifs, des personnes de toutes confessions. Son infinie miséricorde ne s'arrête pas aux seuls chrétiens.

-- Vous seriez surpris par l'impact du miracle du 27 mai dans les terres orthodoxes, ajouta Rostov. Des millions de russes y croient, même s'il concerne un pape catholique. Sa photo a été placée dans des multitudes d'églises et la pratique religieuse, déjà très répandue, s'est partout renforcée.

Sergio et Aaron, je propose de fêter notre miraculeuse sauvegarde de dimanche dernier, en commençant par un cocktail à la vodka, la spécialité de ce restaurant.

D'autorité, il commanda trois cocktails, mélange d'un peu d'eau pétillante, de citron, de miel, de traces de cannelle et de beaucoup de vodka. Il reprit :

-- Notre voyage à Bracciano n'a pas été aussi conclusif que vous l'espérez, Sergio. Impossible de démontrer que Gronda n'y était pas samedi après-midi 27 mai, peut-être pour la simple raison qu'il y était. La brillante hypothèse d'un voyage éclair en train à Rome est par trop tirée par les cheveux. Elle aurait nécessité une exécution tellement méticuleuse qu'elle semble invraisemblable. Mais surtout elle est sapée par les témoignages de la présence de Gronda à Bracciano.

-- Pas plus invraisemblable qu'un miracle, rétorqua Lubiasky.

-- Ce que je trouve séduisant dans la proposition d'Aaron, c'est qu'on peut facilement imaginer les motivations des deux protagonistes, répondit Perugia. D'habitude je n'aime pas me baser sur des éléments psychologiques ou sociétaux pour présélectionner des suspects, je préfère de beaucoup m'appuyer sur des éléments

factuels. Il faut toujours se méfier des personnes qui ont le parfait profil du coupable et éviter de les désigner trop vite comme responsables. C'est le meilleur moyen pour commettre une erreur judiciaire. Mais dans notre cas, je reconnais que les profils du cardinal et du sacristain correspondent facilement à ceux d'éventuels mystificateurs. Tout partirait du cardinal qui serait le véritable concepteur de la supercherie. On peut être stupéfait qu'un homme d'église d'un si haut rang ait conçu une telle tromperie mais pour lui les retombées attendues de ce mensonge sont tellement positives qu'elles le justifient. Je me suis procuré plusieurs rapports sur sa personnalité et son parcours. C'est bien sûr un fervent catholique frustré par le recul de l'adhésion aux préceptes de l'Eglise en Italie et en Occident. Toute sa vie, il a vu les églises se vider, les vocations s'évanouir, les séminaires se fermer. Mais surtout il est révolté par l'incapacité de l'Eglise à empêcher les divorces, la contraception, la pornographie, l'euthanasie, l'homosexualité, les mariages gay, les mères porteuses... Ce qui l'indigne le plus c'est l'avortement qu'il considère comme un crime. Avec un peu de succès il a essayé de s'y opposer dans son archevêché d'Ancône. Son action la plus efficace a été de créer, avec de jeunes catholiques intégristes, des sites internet antiavortement. Ces sites rappellent qu'il s'agit d'un péché gravissime, mortel ou, plus subtilement, soulignent en les exagérant les risques pour la santé des mères et les graves séquelles psychologiques suite à de telles décisions. Simuler un miracle a pu lui sembler un péché véniel à l'aune des milliers d'avortements évités. D'autant plus qu'il savait que les paroles qu'il allait faire prononcer au sosie du pape Jean XXIV ressuscité correspondaient parfaitement aux convictions de ce pape. Pour lui, sur le fond, il n'y avait pas tromperie.

-- Mais quand aurait-il eu cette idée machiavélique ? demanda Lubiaski, il prenait un risque énorme en cas d'échec, pour lui et pour l'Eglise catholique.

-- S'il est découvert, il sait très bien qu'il ira finir ses jours au secret dans un monastère, ce qu'il accepte parfaitement. Quant à l'Eglise, sa prudence lui permettrait de rétablir assez vite sa position. Voyez comme aujourd'hui elle s'est bien gardée de reconnaître le miracle. Si elle le fait un jour, ce sera dans plusieurs années. Je pense que l'idée de cette simulation a germé chez Matteo lorsqu'il a su que deux cercueils identiques avaient été livrés et qu'il a compris que sa responsabilité d'organisateur de la procession du pape Jean lui permettait la mise en scène de sa résurrection. Encore lui fallait-il un bon et discret acteur pour jouer le rôle du pape...

A ce moment, un serveur du restaurant vint apporter trois nouveaux verres du cocktail à la vodka. Discrètement, Boris Rostov avait pris l'initiative de les commander, non seulement pour lui, mais pour ses deux collègues. Surpris, ils n'osèrent refuser.

-- Il faut fêter notre survie, déclara Rostov, mais je vous promets de ne pas suivre le proverbe : jamais deux sans trois et d'ailleurs je propose de confier le choix des vins à Aaron. Mais il faut d'abord choisir les plats, tout est russe ici : zakouski, borsch, blinis, kotleti, goulash, bœuf stroganoff, pirojki, watrouchka ...

La commande passée, Perugia revint à l'enquête :

-- Pier Luigi Gronda, le neveu du cardinal était le candidat idéal pour jouer le rôle du pape ressuscité. De taille similaire, ancien acteur, il était redevable à son oncle qui lui avait procuré une place stable après le décès de son épouse. Il était responsable de la sacristie de Saint Pierre où pouvait se préparer la supercherie. En outre il serait impossible à la police scientifique de trouver les traces conduisant au mystificateur puisqu'elle allait mettre en évidence de multiples empreintes du sacristain tout à fait légitimes sur son lieu de travail.

-- Il fallait une fameuse audace pour jouer le rôle du pape et abuser le monde entier, y compris l'Eglise catholique, interrompit Lubiasky. Ce n'est pas très honnête de la part d'un chrétien convaincu. Comment a-t-il pu se moquer ainsi de l'Eglise et même de Dieu ?

-- A mon avis, plus facilement qu'on ne peut l'imaginer, reprit Perugia. Les rapports de police détaillés sur son passé m'ont appris qu'à plusieurs reprises, dans sa jeunesse, il a joué dans des reconstitutions de scènes religieuses, en particulier à la période de Pâques. Le rôle principal lui était confié, celui du Christ, qu'il a incarné dans plusieurs séquences décrites par les Evangiles : l'entrée à Jérusalem, la Cène, le discours du mont des Oliviers, la condamnation par le Sanhédrin, la rencontre avec Pilate, le chemin de croix, la crucifixion, la mise au tombeau, la résurrection et l'ascension. Certes ces représentations avaient du mal à trouver leur public composé le plus souvent de vieilles femmes ou d'enfants encadrés par leur curé. Pier Luigi avait souvent regretté les manques de moyens obligeant à limiter à six le nombre d'apôtres partageant le dernier repas ou interdisant la présence des deux larrons au Golgotha, mais il avait toujours joué avec la plus grande conviction, motivé par la mission sacrée de faire connaître le Bonne Nouvelle. Donc lui, qui avait simulé plusieurs fois la résurrection du Christ, n'a pas dû être offusqué de devoir jouer celle d'un pape, avec un peu le même objectif : conforter la foi chancelante des fidèles.

-- C'est vrai, dit Rostov, en secouant la tête, son oncle lui offrait le rôle de sa vie, devant des milliers de spectateurs, lui qui s'était toujours produit dans des salles de patronage à moitié vides. Ressusciter, pour lui, était un peu une routine... Mais au fait, Aaron, avez-vous choisi le vin ?

-- Oui, un vin blanc de Toscane Vernaccia di San Gimignano et un rouge de la Napa Valley, un cabernet sauvignon d'Oakville, répondit Lubiasky.

-- Pas de vin français ? s'étonna Rostov.

-- C'est devenu un peu ringard, répondit Lubiasky, on n'est plus au vingtième siècle.

-- Pourtant, ils étaient bons, surtout les Bourgogne reprit Rostov, c'est dommage qu'ils soient de plus en plus supplantés par les vins américains... Bien, j'accepte la suggestion du motif de la supercherie, mais nous aurions dû la dévoiler facilement, hors nous n'y parvenons pas. C'est peut-être tout simplement parce que toutes ces hypothèses sont extravagantes et qu'il n'y a pas eu machination.

-- On doit aussi supposer que la mystification a été conçue de façon rigoureuse par le cardinal, avec trois solides principes : primo, impliquer seulement deux personnes, l'oncle et le neveu, secundo, assurer une préparation discrète ne laissant aucun indice, tertio, bâtir un bon alibi au neveu sans recourir au moindre faux témoignage, répondit Perugia. Mais je pense que des interrogatoires croisés devraient mettre en évidence des incohérences et amener nos deux suspects à se dévoiler.

-- Une fouille méticuleuse de leurs appartements aurait pu aussi ouvrir quelques pistes, ajouta Lubiasky.

-- J'ai fait perquisitionner hier, en son absence, le domicile de Gronda. C'est à la limite de la légalité mais j'ai prétexté une fraude fiscale et obtenu un mandat, en oubliant qu'il est citoyen du Vatican depuis peu. Rien, absolument rien n'a été trouvé.

-- Et l'appartement du cardinal qui vit à Rome, donc en Italie, demanda Lubiasky.

-- Je n'ai pas eu l'audace de le faire fouiller, répondit Perugia. Il est citoyen du Vatican depuis des années, l'un de ses principaux dignitaires... et je n'ai aucun motif sérieux pour obtenir un mandat de perquisition.

-- Mais qu'espérez-vous donc trouver chez Gronda ? demanda Rostov.

-- Je ne sais pas, répondit Perugia : des adresses de fournisseurs de faux nez, un brouillon du sermon prononcé place Saint Pierre, des lettres imprudemment échangées avec son oncle... En fait, rien n'a été découvert et maintenant je crains les foudres des intégristes catholiques pour avoir osé ordonner cette perquisition.

Alors que le sommelier ouvrait la bouteille de Vernaccia qu'il allait faire goûter à Aaron Lubiasky, Perugia remarqua que le patron du restaurant, tous les serveurs et deux ou trois clients s'étaient immobilisés face à l'écran de télévision du bar, situé à l'autre bout de la salle à manger. Ils semblaient fascinés par ce qu'un speaker annonçait, à tel point que pendant trois ou quatre longues minutes il n'y eut plus le moindre service en salle. Intrigué, Rostov se leva, traversa la pièce et demanda au patron ce qui le captivait autant.

-- Le mystificateur de la résurrection du pape Jean a été démasqué, il s'agit d'un certain Gronda, neveu du cardinal Matteo. La nouvelle est officielle, elle vient de la commission d'enquête de l'ONU. Ce serait ce type qui aurait pris la place du pape mort dans le cercueil et qui aurait simulé son retour à la vie.

-- Sûrement pas, hurla Rostov, la commission c'est nous et nous n'avons rien fait savoir.

Etonnés par ce rugissement, Perugia et Lubiasky rejoignirent le Russe devant l'écran de télévision. Très rapidement, ils comprirent que l'information provenait de Xiao Chen Ming. Il avait indiqué à la presse, en laissant entendre qu'il s'agissait de la position de l'ensemble de la commission, la révélation des auteurs de la supercherie : le cardinal Matteo et son neveu. Toutes les chaînes italiennes et internationales avaient repris en boucle cette information, l'illustrant par des photographies du cardinal, mais sans montrer le visage de son neveu dont elles ne disposaient d'aucun cliché.

Certaines diffusaient l'interview de Cheng Ming qui affirmait que des preuves factuelles avaient été rassemblées. Elles démontraient que le sacristain Pier Luigi Gronda avait feint la résurrection, à l'instigation de son oncle et d'autres responsables du Vatican. D'après Cheng Ming, la commission avait enfin fait la lumière sur ce complot fomenté par les plus hautes autorités de l'Eglise catholique, peut-être même initié à l'incitation du pape Etienne.

- Le salaud, ne put s'empêcher de dire Perugia.
- Disons, le traître, nuança Lubiasky.

Inquiet le patron du restaurant se tourna vers Boris Rostov et demanda :

- Est-ce vrai ? C'était donc un simulacre ? Vous l'avez déjoué ?
- Non, certainement pas, répliqua Rostov. Ce Chinois parle en son nom propre, il n'a pas un seul élément factuel prouvant une supercherie. Si nous avons quelques doutes concernant le sacristain, rien, absolument rien n'est démontré pour l'instant. Il faut que les journalistes exigent de ce chintok les preuves de ses affirmations. Il n'en a aucune. Il ment.

Cette réaction véhémement de Rostov provoqua une immense satisfaction au patron et à ses employés dont les visages s'éclaircirent. Tous croyaient au miracle et sa dénégation les aurait consternés.

- Merci, murmura l'un des serveurs.

A ce moment, la sonnerie d'un des téléphones de Sergio Perugia retentit. Il réagit immédiatement reconnaissant le téléphone ultra confidentiel dont seules quelques personnes connaissaient le numéro. Le secrétaire général des Nations Unies l'appela. Habituellement extrêmement courtois, il l'attaqua sans détour avec un ton agressif manifestant un profond mécontentement :

- Je viens d'apprendre que vous auriez identifié les mystificateurs de la résurrection du pape Jean XXIV. Il est inadmissible que je n'ai pas été prévenu avant la presse. Les membres du conseil de sécurité, les états membres des Nations Unies auraient dû être informés en priorité. Je veux un rapport complet immédiat.

-- Monsieur le secrétaire général, répondit Perugia, il ne s'agit pas de la position de la commission, mais d'une indiscretion venant d'un seul de ses membres, le délégué chinois, monsieur Xiao Cheng Ming. Sans m'en référer, il a pris l'initiative d'affirmer que nous avons confondu les auteurs de la supercherie de la résurrection du pape Jean. C'est totalement inexact.

- Les avez-vous identifiés ? oui ou non ? cria le secrétaire.

-- Non, répondit Perugia, nous avons quelques doutes au sujet du sacristain Gronda, mais nous n'avons aucune preuve. C'est une piste vraisemblable qui mérite d'être étudiée mais rien n'est démontré pour l'instant...et rien ne le sera peut-être en fin d'enquête.

-- Je n'aime pas ces incertitudes, reprit plus calmement le secrétaire. En tout cas, tant qu'il y a doute, rien ne devrait être révélé aux medias.

-- Je suis tout à fait d'accord avec vous, Monsieur le secrétaire général, répondit Perugia, sur un ton un peu obséquieux mais il s'agit d'une initiative personnelle prise sans l'accord de la commission et sans même avoir eu la politesse de la prévenir.

-- Il y a trop de membres dans cette commission, il faut en réduire le nombre, rétorqua le secrétaire. Envoyez-moi un rapport préliminaire, sous deux heures. Je vais réunir le conseil de sécurité pour le briefer, mais d'ores et déjà je prends sur moi d'exclure le délégué chinois. Cela va faire des vagues, mais j'assumerai. Vous pouvez lui notifier son renvoi. J'attends votre rapport. Sous deux heures, un rapport succinct, concis, ciblé sur l'essentiel, en particulier sur les doutes relatifs au cardinal Matteo et son parent.

-- Vous l'aurez, Monsieur le secrétaire général, répondit Perugia.

Dès qu'il eut terminé cette communication, Perugia, sur un ton déterminé, intima à ses deux collègues de le suivre immédiatement aux bureaux des Thermes de Caracalla. Il appela sa secrétaire et lui demanda de convoquer sans délai tous les membres de la commission. Il l'invita à s'y rendre également. Les trois enquêteurs sautèrent dans un taxi à la stupéfaction du patron du restaurant surpris de les voir abandonner leur dîner avant même d'avoir goûté aux premiers plats. Dans la voiture, Perugia ne pouvait s'empêcher de répéter à intervalles réguliers : « le salopard ». A 21 heures, ils étaient devant leurs bureaux, étonnés de ne pas y rencontrer les habituelles cohortes de journalistes. Aussitôt, Perugia s'isola et commença à rédiger son rapport pour le secrétaire général de l'ONU. Trois quarts d'heures plus tard il rejoignit la grande salle de réunion, bruyante des conversations animées des délégués et leurs adjoints. Dix des membres de la commission étaient présents : seuls manquaient Xiao Cheng Ming et Ibrahim Mansour.

Hugues de Nancoyse demanda à rencontrer Perugia de toute urgence. Ce dernier lui répondit qu'il ne pouvait lui accorder que deux minutes, en aparté. Le Français venait d'être appelé par le secrétaire d'état du Vatican, monseigneur Amintore Bonvicino, qui s'étonnait de ne pas avoir été informé de la mise en évidence de la supercherie avant sa divulgation à la presse, d'autant plus qu'elle semblait impliquer l'un des plus hauts dignitaires de l'Eglise catholique, un cardinal. Il ajouta :

-- Le secrétaire d'état demande à recevoir sans délai, ce soir même ou, au plus tard, demain matin, des représentants de la commission afin d'être mis au courant des faits démontrant la culpabilité du cardinal et de son neveu. Pour lui, il s'agit d'une accusation de la plus haute gravité. Regrettant ne pas avoir été briefé en priorité, il a pris contact avec le cardinal Matteo qui lui a affirmé ne pas être l'instigateur d'une quelconque mystification. Le secrétaire s'est dit choqué, terme rarissime dans la bouche d'un prélat de si haut rang, par l'accusation faite, sans nuance, alors que le cardinal Matteo n'a jamais été entendu par les enquêteurs. J'ai simplement répondu que l'information reprise par tous les médias émanait d'un seul membre de la commission et ne

représentait pas sa position officielle et que j'étais à sa disposition pour le rencontrer dès demain.

-- Très bien, répondit Perugia, mais ce bon secrétaire a de l'aplomb de nous reprocher ne pas avoir interviewé le cardinal Matteo, lui qui a toujours refusé nos propositions d'entrevues.

-- Bonvicino a tenu à me rappeler que l'Eglise catholique n'avait pas, à ce jour, reconnu le miracle de la résurrection du pape Jean XXIV et qu'une explication rationnelle restait envisageable. Mais pour lui, il faut qu'elle soit basée sur des faits inattaquables.

-- Je reconnais bien là les positions ambiguës et faux-cul de l'Eglise catholique, dit en grimaçant Perugia. Elle annonce urbi et orbi la sanctification immédiate du pape Jean, ce qui, pour les fidèles, semble entériner les miracles attribués à sa personne, mais en fait elle ne les a pas officiellement authentifiés. Belle prudence ! Hugues, vous avez très bien répondu, demain nous irons voir le secrétaire d'état.

Perugio accompagné de De Nancoyse rejoignit la salle de réunion. Il demanda le départ de toutes personnes autres que les membres de la commission et, avec une certaine difficulté, obtint le silence. Il prit la parole sur le champ :

-- La déclaration de Cheng Ming aux médias est scandaleuse : non seulement il ne respecte pas l'engagement de garder confidentiel le déroulement de l'enquête et de ne communiquer que par notre porte-parole Harold mais, bien pire, il diffuse des informations fausses. Comme vous le savez, même si nous avons quelques soupçons concernant le cardinal Matteo et son neveu, nous n'avons pas le moindre début de preuve. Dénoncer des personnes ainsi publiquement sans pouvoir démontrer le bien-fondé de l'accusation est inqualifiable. Nous devons réagir séance tenante et publier une position consensuelle de la commission.

-- Cela va être difficile répondit Harold Abberline, à l'instant les médias annoncent qu'Ibrahim Mansour partage pour l'essentiel la position de Cheng Ming.

Perugio reçut cette nouvelle comme un boxeur recevant un violent coup de poing. Il lui fallut quelques secondes pour reprendre son discours :

-- On ne peut laisser se répandre ces fausses assertions, je ne permettrai jamais que nos conclusions ne soient pas étayées par des preuves irréfutables. Il faut répondre au plus vite.

Avant que Perugia ne puisse terminer sa phrase, la porte de la salle s'ouvrit pour laisser entrer Cheng Ming. Il avait l'air sombre, l'œil noir, le visage fermé. Il rejoignit sa place sous le regard hostile des autres délégués. Il resta debout, et toisant son auditoire, sans même que Perugia l'ait invité à s'exprimer, déclara :

-- Je n'ai jamais cru à un miracle. Je ne crois pas aux miracles, pas plus que je ne crois en un quelconque dieu. Je suis absolument certain qu'il y a eu supercherie, probablement manigancée par de hautes autorités de l'Eglise catholique. Je remercie

notre collègue Aaron Lubiasky d'avoir exposé de manière limpide et crédible l'exécution de la mystification et d'en avoir démasqué les auteurs. Je suis persuadé que si on s'en donne les moyens leurs aveux seront facilement obtenus. Ce faux miracle a eu des conséquences néfastes dans le monde entier, en particulier dans mon pays. Il est urgent de le dénoncer et d'informer l'ensemble des peuples qu'il s'agit d'une imposture, enfin déjouée. Devant les atermoiements de cette commission, c'était mon devoir d'éclairer mon gouvernement et ceux des autres nations.

-- Serait-ce sur ordre de votre gouvernement que vous avez jeté en pâture aux medias les premiers suspects venus, en les qualifiant de coupables ? demanda Margarethe Rissel.

-- Certainement pas, répondit sèchement Cheng Ming. C'est moi, et moi seul, qui ait pris l'initiative de révéler la supercherie.

-- Oui, mais en agissant ainsi, rétorqua Perugia, vous avez violé l'engagement de réserve exigé de tous les membres de cette commission. Et beaucoup plus grave, vous avez colporté une simple supposition. A ce jour, nous n'avons pas été capables de prouver ni la culpabilité du cardinal Matteo ni celle du sacristain Gronda. Il fallait attendre les compléments d'enquête.

-- Je suis sûr qu'ils sont blâmables, répondit Cheng Ming. Leur refus de répondre à nos questions en est la preuve. Et je ne suis pas le seul de cette commission à le penser.

-- Vous ne faites plus partie de la commission, répliqua vivement Perugia. Votre mandat est suspendu.

Interloqué, Cheng Ming qui ne s'attendait pas à cette réaction, resta muet quelques secondes, puis répondit sèchement :

-- Vous n'avez pas le droit, je représente l'un des pays les plus puissants, membre permanent du conseil de sécurité.

-- Pourtant, avec l'accord du secrétaire général, vous êtes invité à quitter cette équipe, donc cette salle.

-- Inadmissible, cria Cheng Ming qui sembla vouloir s'asseoir et refuser de partir. Mais quand il eut compris qu'il n'avait aucun soutien, plusieurs des délégués présents l'invitant fermement à se retirer, il se dirigea lentement vers la porte, tête haute et sortit sans dire un mot.

-- Une bonne chose de faite, murmura Antonio Rodriguez, cet athéiste fanatique ne peut admettre la réalité du miracle.

-- Bon, maintenant qu'on a viré le chintok, que fait-on ? demanda Rostov.

-- Un peu de tenue, Boris, répliqua Perugia. On rédige un communiqué qui dément les assertions de Cheng Ming et résume l'avancement de l'enquête.

-- Ok, pour moi c'est clair, dans l'incapacité où nous sommes à démontrer une supercherie, il faut reconnaître un miracle, déclara Rodriguez.

-- Je suis tout à fait d'accord, ajouta Omar Mbango.

A ce moment Ibrahim Mansour pénétra dans la salle, l'air gêné, timide. Il salua l'assistance et demanda qu'on l'excuse pour son retard. A peine assis, Mbango l'agressa vivement :

-- Est-ce exact que vous ayez soutenu les propos mensongers de Cheng Ming et désigné à la vindicte des mécréants Matteo et Gronda comme auteurs d'un simulacre de résurrection ? Quelles preuves avez-vous ?

-- Oui, l'explication proposée par notre collègue Cheng Ming me semble tout à fait vraisemblable, répondit en hésitant Mansour. Plus j'y réfléchis, plus je me persuade qu'il y a une volonté de l'Eglise catholique de relancer la foi en ses valeurs par la simulation d'un miracle auquel je ne peux croire. J'ai simplement dit aux journalistes que la présentation faite par Cheng Ming me semblait crédible et sincèrement je pense que c'est la vérité.

-- Des preuves, il faut des preuves, en avez-vous ? cria Mbango.

-- Dans certains pays, seule une intime conviction suffit pour condamner une personne et des preuves matérielles ne sont pas absolument nécessaires. J'ai l'intime conviction que le cardinal Matteo et Gronda ont pensé, préparé, exécuté cette mystification.

-- Honteux, hurla Mbango, vous accusez gratuitement, sans étayer vos calomnies.

-- Je pense que l'hypocrisie d'un miracle qui perturbe des multitudes de gens et de sociétés a assez duré, répondit Mansour. Il faut faire savoir qu'il y a eu supercherie. Cheng Ming a eu raison d'en prendre l'initiative.

-- En bon musulman, Ibrahim, vous ne pouvez tolérer que Dieu ressuscite un pape catholique. Votre sectarisme l'interdit, répliqua Mbango.

-- Tout le monde ne peut pas vagabonder comme vous d'une religion à une autre, ironisa Mansour. Mais j'oubliais que vous étiez passé autrefois du catholicisme à l'islam à cause de la complaisance de cette religion avec la polygamie. Vous allez avoir des problèmes avec les chrétiens, Omar.

Mbango, dérouté par la remarque de l'Egyptien qui semblait savoir qu'il avait deux épouses au Cameroun, ne sut que répondre :

-- Ma vie privée, ma vie familiale ne vous regardent pas. Qui vous a informé ou désinformé ? C'est inadmissible.

-- Du calme, s'écria Perugia qui essayait de reprendre le leadership de la réunion. Laissez-moi vous proposer le communiqué que nous pourrions diffuser à la presse, après l'avoir fait valider par le secrétaire général de l'ONU. En substance il rappellerait qu'aucune preuve étayant l'implication de Matteo et Gronda dans une quelconque supercherie n'a été trouvée à ce jour, ni qu'aucune explication rationnelle de l'événement du 27 mai n'a pu être établie. Des pistes sont en cours d'étude mais rien n'a permis de dévoiler une supercherie.

-- Très bien, dirent simultanément plusieurs délégués, mais cette quasi-unanimité fut immédiatement rompue par Aaron Lubiasky qui déclara :

-- Ce communiqué n'indique pas suffisamment la forte probabilité que nous soyons face à une mystification dont les auteurs sont Matteo et Gronda. Même si cette conjecture n'est pas encore pleinement démontrée, nous devrions reconnaître qu'on peut raisonnablement soupçonner qu'elle est vraie.

-- Des soupçons ne sont pas des preuves, répondit Perugia, nous devons être très prudents.

-- Et l'absence de preuves signifie pour moi qu'il y a eu miracle, surenchérit Antonio Rodriguez.

-- Votons, proposa calmement le Japonais Akira Fujirawa.

-- OK, dit Perugia. Qui est pour la formulation du communiqué de presse que j'ai proposée ?

Seulement six mains se levèrent à la grande déception de Perugia qui, en tant que président, aurait préféré ne pas participer au vote. A regret, pour assurer une claire majorité, il leva aussi sa main. Sept voix pour, annonça-t-il.

-- Qui vote contre ?

Mansour, Rodriguez et Mbango levèrent la main. De manière évidente Aaron Lubiasky s'était abstenu.

-- Trois voix contre, comptabilisa Perugia, et une abstention.

-- On pourrait dire quatre contre, en comptant celle de Cheng Ming, réagit Ibrahim Mansour.

-- OK, la motion est approuvée, je l'envoie au secrétaire général avec mon rapport d'étape et dès que j'ai son feu vert, Harold pourra la communiquer aux médias, conclut avec autorité Perugia.

Un peu avant minuit, c'était chose faite.

CHAPITRE XX

Ubiquité du sacristain

La divulgation à la presse des noms des mystificateurs de la résurrection du pape Jean XXIV, le cardinal Matteo et le sacristain Gronda, le mardi 20 juin 2045, vers 20 heures, à Rome, par le représentant de la Chine à la commission d'enquête se répandit dans le monde entier comme l'éclair. La plupart des chaînes de télévision arrêtaient leurs programmes pour l'annoncer. Partout la nouvelle captiva des millions de personnes, soit qu'elles n'aient jamais cru à un miracle et qu'elles constataient avec satisfaction qu'enfin la supercherie était découverte, soit que, convaincues d'un miracle, elles fussent dépitées d'apprendre qu'il s'agissait d'une mascarade, qui plus est, manigancée par un prélat de l'Eglise catholique. Le premier groupe de fervents rationalistes, le plus souvent minoritaire, afficha avec plus ou moins d'arrogance son contentement. Parmi eux des philosophes, des sociologues, des psychologues, des médecins, des journalistes, des érudits, des professeurs et des politiciens, qui depuis plusieurs semaines souffraient de l'impact délétère sur l'opinion du prétendu miracle romain et qui craignaient un retour en force des injonctions de l'Eglise catholique qu'ils avaient eu tant de mal à combattre, exprimèrent leur immense satisfaction de voir la duplicité de l'Eglise démasquée. Ils triomphaient, eux qui, athées, agnostiques, déistes, avaient fait profil bas face aux intégristes catholiques stimulés par le pseudo-miracle de Rome. Ils assuraient n'y avoir jamais cru et exigeaient un rapide retour aux pratiques d'avant 27 mai : droit à l'avortement, droit à l'euthanasie, droit au divorce, droit à la contraception, droit à l'affirmation de son orientation sexuelle, droit au mariage gay, droit à la procréation médicalement assistée, droit à la gestation pour autrui... Pendant quelques heures ils eurent le monopole des moyens de communication, sans véritable contestation des associations chrétiennes fondamentalistes abasourdies par l'annonce. Dans le monde entier, des multitudes de fidèles, prêtres, prédicateurs qui avaient sincèrement cru à un miracle étaient atterrés. La plupart restaient prostrés chez eux, quelques-uns se rendant dans les églises demander, les larmes aux yeux, pardon à Dieu.

C'est en Chine que l'annonce de l'imposture eut les effets les plus immédiats et les plus âpres. Très rapidement tous les médias officiels ou proches du pouvoir diffusèrent de véritables propagandes, préparées de longue date, hostiles à la religion catholique mais dénigrant aussi les autres religions. Les costumes et rites religieux y étaient ridiculisés. Le pape, les cardinaux, les évêques, les prêtres, les bonzes bouddhistes et les imans musulmans y étaient brocardés. Les commentaires moquaient les aspects superstitieux et quémandeurs des religieux. En parallèle, de nombreux prêtres furent placés en garde à vue ou jetés en prison, avec une sévérité particulière pour le clergé de l'église catholique patriotique accusé d'avoir voulu s'émanciper et reconnaître la papauté romaine comme sa principale référence. Plusieurs églises qui avaient accueilli des foules de visiteurs furent fermées. « A titre provisoire », firent savoir les autorités

sans donner de dates pour leurs réouvertures. Les exécutions capitales qui avaient cessé depuis fin mai, reprirent et une centaine de condamnés furent fusillés ou mis à mort par injection létale dans la foulée de la révélation de la mystification.

Dans de nombreux pays musulmans dont l'Indonésie, la Malaisie, le Pakistan, l'Iran et plusieurs pays arabes, des manifestations plus ou moins spontanées regroupèrent des foules considérables condamnant la supercherie romaine et scandant la grandeur d'Allah. Les frictions avec des minorités chrétiennes accusées d'avoir voulu duper les vrais croyants furent nombreuses et les polices de ces pays durent intervenir pour éviter des heurts par trop violents.

A Jérusalem, dès la nouvelle connue, des milliers d'hommes et de femmes se précipitèrent au mur occidental du Temple, rendre grâce à Dieu d'avoir permis de déjouer cette supercherie. Dans peu de pays la résurrection du pape Jean n'avait autant troublé. Un doute insupportable avait bouleversé les consciences de nombreux fidèles et rabbins. La résurrection d'un pape mort depuis une vingtaine d'années, authentifiée, aurait prouvé la prééminence de la religion catholique, donc la vérité du Christ, Fils de Dieu, Messie d'Israël. Depuis un mois, toutes les discussions ne tournaient qu'autour de cette question. Quelques rares conversions au christianisme s'étaient déjà produites mais il semblait évident que, si le retour à la vie du pape Jean n'était pas rationnellement expliqué, les Juifs se tournant vers le christianisme et reconnaissant Jésus comme le Sauveur et le Rédempteur de l'humanité allaient être de plus en plus nombreux. Sans le reconnaître, beaucoup de Juifs reçurent la nouvelle d'une duperie comme un soulagement qui les délivrait d'angoisses insoutenables sur la véritable nature du Christ.

Dans les pays occidentaux, l'annonce de la découverte d'une supercherie pétrifia les multitudes qui avaient cru à un miracle. Elles avaient du mal à renoncer à leur conviction mais, très vite, après une période d'abattement, des voix se firent entendre. Elles faisaient remarquer que l'information provenait d'un seul membre de la commission d'enquête, connu pour son hostilité à toutes les religions et son athéisme militant et qu'aucune preuve factuelle n'était donnée. Quatre heures plus tard, lorsque le président de la commission réfuta les assertions du délégué chinois, ces voix, de plus en plus nombreuses, dénoncèrent la malhonnêteté de Cheng Ming et réaffirmèrent leur croyance dans la résurrection effective du pape Jean. Dans le monde entier, sur des plateaux de télévision, dans des salles de réunion, dans des universités, dans des églises, dans la rue, ceux qui croyaient au miracle affrontaient ceux qui n'y croyaient pas. Ces derniers affirmaient que la confirmation définitive de la mystification conçue par le cardinal Matteo n'était qu'une question d'heures, tout au plus de jours, alors que leurs opposants leur reprochaient l'absence de preuves irréfutables. Plus le temps passait, plus ces confrontations devenaient rugueuses s'accompagnant souvent d'échanges d'insultes ou de menaces.

Le lendemain de ces annonces contradictoires, mercredi matin, la villégiature San Zenon au bord du lac de Garde où séjournèrent le cardinal Matteo et son neveu fut assaillie par des nuées de journalistes. La dénonciation de Cheng Ming les avait d'un seul coup mis en vedette et, dès l'aurore les premiers reporters qui n'avaient pas eu de

mal à dénicher leur lieu de retraite, se présentaient devant la grande bâtisse gérée par les Sœurs de la Miséricorde. Elle occupait le centre d'un vaste jardin situé entre la rive du lac et la route le longeant. Elle comprenait une trentaine de chambres sur deux étages dont les portes n'étaient jamais fermées à clé. Le rez-de-chaussée regroupait une salle à manger, une cuisine attenante, un bureau, un grand séjour, un plus petit salon, une salle de jeu et une petite chapelle. Bien que gérée par des sœurs, cette villégiature était réservée aux seuls religieux et aucune femme n'avait l'autorisation d'y passer la nuit. Le jardin, entouré d'un haut grillage, descendait en pente douce jusqu'au lac. Sur le côté gauche de l'entrée une petite maison abritait le gardien et son épouse, couple âgé qui surveillait la propriété et entretenait ses espaces verts. Il était particulièrement fier de certains végétaux dont le doux climat permettait la culture à cette latitude : des oliviers, des citronniers, des vignes, des lauriers roses, des oléandres blancs, des cyprès, des châtaigniers, des cactus et de multiples fleurs méditerranéennes ou alpines. La rive était partagée entre une petite plage de gravier gris et une zone marécageuse remplie de joncs, de laïches et de cannes. Un cabanon abritait un hors-bord de quatre places, unique luxe du jardinier qui aimait le piloter sur le lac. C'étaient des habitants du village qui assuraient l'entretien, le ménage, le service, la cuisine. La maison était fermée de la Toussaint aux Rameaux. Elle servait de lieu de repos et de distraction pour de jeunes séminaristes, des prêtres et autres religieux. Ils venaient y profiter de températures clémentes tonifiées par les vents alpins. La présence des femmes était tolérée au déjeuner, soit des parentes de pensionnaires, soit des religieuses de passage ou les gérantes du lieu. Seules quelques villageoises, femmes de ménage d'âge canonique, pouvaient accéder aux étages. On avait attribué la plus belle chambre au cardinal Matteo, celle du second étage, située au centre de l'immeuble avec trois grandes fenêtres donnant sur le lac. On n'y jouissait d'une vue magnifique sur les eaux bleutées qui s'étendaient jusqu'aux versants abrupts des montagnes de la rive opposée.

Les premiers journalistes arrivés au lever du soleil avaient eu l'audace de pénétrer dans la propriété, espérant tomber sur le cardinal Matteo ou son neveu, les questionner et les photographier. Ils étaient entrés en escaladant sans vergogne la porte du jardin et avaient croisé de vieux pensionnaires, déjà levés, allant assister à la première messe du jour en la chapelle. Vers 7 heures, le brave jardinier, effaré par ces intrusions, avait eu le plus grand mal à leur faire rebrousser chemin. Devant les arrivées de plus en plus massives, il s'était résolu à appeler la police qui installa une barrière devant la résidence. Impressionnés par cette foule de reporters qui ne faisait que croître, la plupart des pensionnaires restèrent cloîtrés dans leur chambre et ne la quittèrent que pour aller à la messe de 11 heures. Aucun n'osait soulever la question qui les taraudait tous : la dénonciation de Cheng Ming était-elle légitime ? A midi plusieurs se résolurent à descendre déjeuner dans la salle à manger où ils avaient leurs places assignées à des tables de trois à cinq personnes. Personne ne se hasarda à évoquer le miracle de la résurrection du pape Jean et lorsque le cardinal apparut suivi de son neveu un silence inhabituel s'abattit. Tous avaient en tête la même question obsédante : le cardinal était-il ce mystificateur dénoncé par une partie des médias. Conscient du malaise, le

cardinal se plaça au centre de la pièce, devant la grande cheminée utilisée les jours de mauvais temps, leva les mains comme pour implorer une force supérieure et dit simplement :

-- Prions.

Tous les hommes présents se levèrent et récitèrent après lui :

-- Ave Regina caelorum, Ave Domina angelorum, Salve radix, salve porta ex qua mundo lux est orta, et pro nobis Christum exora. Mes frères, je suis accusé d'avoir commis une imposture, d'avoir demandé à mon neveu, ici présent, de simuler la résurrection du bienheureux pape Jean XXIV. Aucune preuve n'est donnée, pour la simple raison que ces accusations sont fausses et que mon neveu a passé toute cette journée auprès de sa mère, ma très chère sœur, à Bracciano, loin de Rome. Je comprends qu'un miracle étonne les mécréants et les athées et qu'ils soient prêts à échafauder les scénarios les plus invraisemblables pour le nier. Mais nous, nous savons que les miracles ont toujours existé, souvent annoncés par la Très Sainte Vierge, signes indéniables de la bienveillance de Notre Seigneur Jésus Christ. Plutôt que de s'acharner à réfuter ce nouveau miracle, ces détracteurs feraient mieux d'écouter son message d'amour et d'appel au respect absolu de la vie. Regina caeli, laetare, quia quem meruisti portare resurrexit, sicut dixit.

Quelques légers applaudissements conclurent ce court discours. Le cardinal rejoignit sa table, celle le long de la fenêtre du côté du lac d'où l'on pouvait apercevoir un grand crucifix se détacher sur la surface bleue du plan d'eau. Les uns après les autres, tous les convives vinrent le remercier et lui apporter leur soutien.

A 14 heures, le jardinier distribua un papier à la fourmilière de journalistes arpentant la route devant la résidence. Il avait été préparé suivant les conseils de l'avocat Umberto de Sicca qui était venu rendre visite au cardinal. C'était un communiqué laconique qui se limitait à une seule phrase : « Monsieur Pier Luigi Gronda, sacristain de l'église Saint Pierre de Rome, confirme avoir passé la totalité du samedi 27 mai 2045 à Bracciano, province du Latium. » fait à la Pension San Zenon, près Malcesine, le 21 juin 2045. Signé P. L. Gronda.

Les partisans du miracle allaient recevoir un renfort de poids, celui de sœur Pascalina. Mardi soir, la brave sœur ne put supporter les déclarations de Cheng Ming qui accusait son Eminence Matteo et son neveu. Elle se sentit personnellement injuriée et décida d'agir sur le champ pour innocenter le cardinal qu'elle admirait tant, elle qui savait sans le moindre doute que Pier Luigi Gronda était dans son bureau à 18 heures 30' alors que le perfide chinois prétendait qu'il était à Rome en train de jouer une macabre comédie. Mue par une volonté farouche, elle alla voir Madame Gronda dans son studio, n'hésita pas à la réveiller, lui expliqua l'infâme conspiration nouée contre son frère et son fils à laquelle la pauvre femme ne comprit rien. Elle lui demanda de téléphoner sur l'heure à Pier Luigi qui en villégiature au bord du lac de Garde ne répondait à aucun appel téléphonique, sauf ceux de sa mère. Après un dialogue fort confus,

madame Gronda passa le portable à sœur Pascalina qui expliqua vouloir établir un certificat de présence du sacristain à Bracciano, l'après-midi du 27 mai, rendant impossible sa participation à une quelconque mystification à Rome. Elle lui demanda les noms de toutes les personnes qu'il avait rencontrées ce samedi après-midi. Il accepta de les lister. Dès le lendemain, mue par une fouge surprenante chez une septuagénaire, elle rendit visite au patron de la pizzeria et à ses serveurs, aux employés de banque, à l'opticien et à son assistante, à la caissière du cinéma Eldorado, au buraliste, au marchand de journaux, au cafetier et à son garçon, au patron du restaurant, à son épouse et à son personnel et des clients pour leur faire signer la pétition suivante . « Nous soussignés, déclarons devant Dieu et affirmons sur notre honneur avoir rencontré Monsieur Pier Luigi Gronda, l'après-midi du samedi 27 mai 2045, à Bracciano, commune du Latium ». Tous acceptèrent sans la moindre réticence, la caissière signalant en outre deux spectateurs qui lui avaient dit avoir vu Pier Luigi Gronda et qui signèrent avec enthousiasme. Sœur Pascalina ajouta un post-scriptum. Il attestait que : « Sœur Maria Pascalina, de la congrégation des petites sœurs de l'Assomption, certifie avoir reçu en son bureau de la maison de retraite de Bracciano, Mr Pier Luigi Gronda, sacristain de Saint Pierre de Rome, le samedi 27 mai 2045 à 18 h 26 min. Il y était venu payer la pension mensuelle de sa mère, comme le prouve la facture horodatée jointe.» En fin d'après-midi, sœur Pascalina était dans le bureau du curé chargé de la maison de retraite. Il jonglait avec internet et il diffusa immédiatement cette attestation aux principaux medias italiens. Une heure plus tard, le monde entier la connaissait. Signée par une vingtaine de personnes, elle eut un effet considérable de motivation des tenants du miracle, d'autant plus que le buraliste était de confession musulmane, d'origine libyenne. Il avait migré en Italie vers 2015, chassé par la guerre civile et, après une vie de labeur, avait pu acheter un modeste magasin à Bracciano. On ne pouvait accuser les signataires d'être tous des suppôts de l'Eglise catholique prêts à signer une fausse déclaration arrangeante pour celle-ci.

Lorsque les pensionnaires de la villa San Zenon prirent connaissance par les télévisions à la fin de leur diner de cette attestation signée par vingt personnes, leur joie éclata. Il était impensable qu'un si grand nombre de témoins fournissent un alibi de complaisance au sacristain Gronda. Evidemment, il était à Bracciano au moment de la procession du pape Jean, le miracle était conforté.

Au même moment, seul dans son studio, Sergio Perugia, président de la commission d'enquête, était terriblement abattu. Il venait de recevoir la lettre de démission de Frau Margarethe Rissel. Xiao Cheng Ming avait annoncé son retour en Chine pour le lendemain, Ibrahim Mansour avait disparu et il y avait autant d'avis pour orienter les futurs travaux de la commission que de membres restants. Mais ce qui le consternait le plus était cette attestation établie à l'initiative de Sœur Pascalina. Il savait que tous les signataires étaient sincères mais qu'ils pouvaient, de toute bonne foi, se tromper sur le moment de leur rencontre avec Gronda. Qui plus est, le scénario proposé par Lubiasky ne mettait pas en cause les entrevues bien réelles de Gronda avec les employés de banque, l'opticien, la caissière du cinéma, le restaurateur et ses serveurs...

dont les signatures augmentaient apparemment le nombre de témoins affirmant la présence de Gronda à Bracciano pendant la fameuse procession. En fait, seuls, trois ou quatre témoins, pas très sûrs de l'heure de leur tête-à-tête avec Gronda, prétendaient l'y avoir vu au moment de la procession dans Rome. Mais l'affirmation de Sœur Pasqualina, religieuse incapable de mentir, étayée par une facture datée, lui semblait presque impossible à contredire. Il savait désormais que, quelques soient les résultats de l'enquête concernant Matteo et Gronda, des millions de personnes refuseraient de croire à la présence du sacristain à Rome le 27 mai. Il n'espérait plus que Gronda accepte une reconstitution d'un aller-retour en train Bracciano-Rome-Bracciano, comme il l'envisageait. L'espoir de le démasquer semblait s'évanouir et la thèse du miracle, à laquelle il n'avait jamais cru, avait de grande chance de s'imposer. Antonio Rodriguez et Omar Mbango avaient d'ailleurs plusieurs fois exigé sa reconnaissance. Perugia songeait très sérieusement à sa propre démission mais se résolut à rester en poste jusqu'aux rencontres avec Matteo et Gronda, la semaine suivante, espérant, sans trop y croire, trouver une approche ingénieuse permettant de les confondre. Il téléphona au secrétaire général de l'ONU lui demandant de réduire le nombre des membres de la commission, ce qui était dans ses pouvoirs, afin d'y ramener un peu de cohérence. Cheng Ming, Mansour, Rissel, Rodriguez, Mbango, Lubiasky furent retirés.

Un incident à Rome illustra l'effervescence que la dénonciation de Matteo et Gronda et leurs dénégations suscitèrent dans le monde entier. Xiao Cheng Ming avait décidé de rentrer en Chine par le vol régulier Rome/Pékin du jeudi. Il logeait dans un appartement loué dont l'adresse devait être gardée confidentielle. Cette location incluait un service d'entretien quotidien. Une des femmes de ménage, indignée par sa dénonciation du cardinal, décida de divulguer son adresse sur les réseaux internet. Très rapidement quelques personnes se regroupèrent sous ses fenêtres en criant : « Traître » « menteur » « Des preuves ». Elles appelèrent par les réseaux internet le peuple de Rome à venir les soutenir. Bientôt l'immeuble où résidait Cheng Ming fut encerclé par une foule vociférant, de plus en plus agressive. Certains commencèrent à tambouriner avec force sur la porte d'entrée heureusement fermée. Cheng Ming appela la police qui eut du mal à l'évacuer en véhicule blindé sous les huées de la foule. Il fut conduit à l'aéroport, cloîtré dans une chambre d'hôtel et amené le lendemain directement au pied de la passerelle de l'avion qui devait le ramener à Pékin.

L'élimination de la commission des délégués chinois, égyptien, argentin, camerounais et américain provoqua de multiples récriminations, soit de gouvernements, soit d'associations, soit de particuliers. Seule l'Allemagne accepta sans contester le départ de Frau Rissel qui était démissionnaire. L'Égypte était gênée par le retour au pays de son délégué à sa propre initiative, ce qui pouvait être considéré comme un abandon de poste. Ce furent la Chine et les États Unis, les deux pays les plus puissants de la planète, qui protestèrent avec le plus de véhémence et exigèrent le remplacement de leurs représentants. Aux États Unis et en Israël certains allèrent même jusqu'à parler d'acte antisémite et demandèrent le remplacement d'Aaron Lubiasky par un nouveau délégué de confession juive. Le secrétaire général de l'ONU, diplomate aguerrri, ne répondit pas par la négative, mais joua la montre en promettant de convoquer le conseil de sé-

curité pour traiter cette question. Ni l'Argentine, ni le Cameroun n'objectèrent fermement mais leurs représentants démis, qui ne cachaient pas croire à un miracle, devinrent les icônes de catholiques intégristes. Ils dénonçaient cette exclusion qu'ils jugeaient sectaire. Rodriguez et Mbango furent invités à de multiples rassemblements en Europe où des foules exaltées les acclamèrent.

Sergio Perugia supportait de plus en plus mal la pression d'innombrables gouvernements, associations, collectifs qui lui reprochaient d'être si peu efficace à déjouer la supercherie de la résurrection du pape Jean. Il avait réuni la commission restreinte mercredi en fin d'après-midi et avait alors apprécié l'atmosphère de travail rassérénée et studieuse d'une équipe limitée à six membres. Il affectionnait la sagesse du Japonais Akira Fujirawa, la retenue de l'Indien Birbal Chandradhar, la convivialité du Russe Boris Rostov, l'élégance désuète du Français Hugues de Nancoyse, la droiture du Britannique Harold Abberline. Mais il avait été déçu car aucun d'entre eux n'avait été capable de proposer une méthode logique permettant à coup sûr de confondre ou d'innocenter le cardinal Matteo et son neveu. Finalement, il en était venu à l'idée simple que seule l'autorité morale de l'Eglise catholique pourrait leur faire avouer une mystification. Tous deux étaient des croyants convaincus, des « craignants » Dieu. Si les plus hautes instances de l'Eglise, des cardinaux ou encore mieux le pape, leur faisaient comprendre que s'enfermer dans le mensonge était une faute gravissime ouvrant les portes de la damnation éternelle, un péché mortel pouvant les priver de la communion des fidèles, ils seraient enclins à avouer leur supercherie, surtout si leurs aveux étaient gratifiés d'une promesse d'absolution. Jamais le cardinal Matteo, jamais le sacristain Gronda n'oseraient, en jurant sur les saints évangiles, nier avoir simulé la résurrection du pape Jean s'ils en étaient vraiment les instigateurs.

Cette pensée travailla Perugia toute la soirée. Il arriva à la conclusion que le seul moyen d'élucider l'énigme était de convoquer le cardinal Matteo et son neveu Gronda devant le tribunal de la Pénitencerie apostolique, tribunal chargé de juger les comportements des religieux et des fidèles. Il leur serait demandé de certifier sous serment, face à Dieu, être totalement étrangers à la miraculeuse résurrection du pape Jean. S'ils refusaient, ils seraient présumés coupables, s'ils acceptaient, ils seraient lavés de tout soupçon. Mais l'Eglise allait-elle accepter de mettre ainsi au pied du mur Matteo et Gronda au risque de ruiner la réalité de l'extraordinaire miracle qui la favorisait tant ? Pour cela, il faudrait convaincre ses plus hauts dignitaires, le secrétaire d'Etat, le pape lui-même. Un encouragement appuyé de chefs d'état ou de références morales pourrait y aider. Il demanda à de Nancoyse d'organiser une entrevue avec le secrétaire d'état Bonvicino afin de le prier de faire citer Matteo et Gronda.

CHAPITRE XXI

Piétinements

Les pensionnaires de la villégiature San Zenon avaient de plus en plus le sentiment d'être des prisonniers. Les jeunes séminaristes qui se hasardaient à vouloir quitter la résidence étaient immédiatement questionnés par des journalistes qui leur demandaient de les briefer sur les sentiments de Matteo et Gronda. Difficile de se soustraire à cette meute de reporters avides d'arracher une réflexion dérangeante qui sera reprise immédiatement par tous les medias, mais la consigne de l'avocat Umberto De Sicca était formelle : ne répondre à aucune question ... tout en gardant le sourire. Si la rue pullulait de paparazzi, elle était aussi emplie des soutiens au cardinal et au sacristain. A l'appel d'associations catholiques convaincues du miracle, des centaines de personnes étaient venues manifester leur sympathie à l'oncle et au neveu, prêtes à s'opposer à toute éventuelle incursion de la police. Le cardinal Matteo et Pier Luigi Gronda confinés dans la pension meublaient leur temps en s'attardant aux petits déjeuners, aux déjeuners et aux diners, en priant de longs moments dans la chapelle, en lisant leur bréviaire, en regardant la télévision. Leur grand plaisir de la journée était la sortie, la fin d'après-midi, en bateau hors-bord piloté par le jardinier. Il était arrivé à force d'opiniâtreté à faire acheter par les gérantes de la maison un bateau d'occasion d'une belle puissance de 200 chevaux. Il avait avancé qu'on ne pouvait posséder une résidence le long d'un lac sans pouvoir s'y promener et que les jeunes séminaristes, privés de certains loisirs offerts à leurs coreligionnaires, se devaient d'avoir accès à une activité ludique de caractère sportif. Les sœurs avaient fini par céder et le hors-bord était devenu l'attraction la plus prisée de la villégiature. Toutes les bonnes sœurs de la congrégation de la Miséricorde de Vérone de passage dans la maison San Zenon insistaient pour effectuer une promenade en bateau que le jardinier leur offrait bien volontiers. Il poussait l'engin à sa vitesse maximale, ce qui provoquait de petites vagues sur lesquelles il revenait le faire rebondir, au grand plaisir de ses passagères émoussillées par ces soubresauts vigoureux. En cette fin juin, plusieurs journalistes avaient loué des bateaux pour épier depuis le lac la villégiature San Zenon. Mais, sous peine de séquestration du bateau, la police avait interdit tout accostage au ponton de la villa et exigé que la distance entre embarcations soit maintenue à plus de vingt mètres. Dans ces conditions, le jardinier pouvait effectuer sa promenade quotidienne sans être trop importuné par la presse d'autant plus que la puissance de son hors-bord lui permettait de s'éloigner rapidement des canots qui auraient voulu s'approcher. Naturellement le cardinal et son neveu étaient prioritaires pour cette promenade et, chaque jour, quand le soleil commençait à décliner, le jardinier les conduisait à l'extrémité Nord du lac. Il aimait revenir plein gaz en longeant la rive occidentale, jouant à faire sauter son bateau sur les ondulations, pour la plus grande joie mêlée d'une feinte frayeur de l'oncle et du neveu.

A Rome, jeudi 22 juin au matin, Perugia, Rostov et de Nancoyse rencontrèrent le cardinal Bonvicino qui était entouré des présidents de plusieurs congrégations, du secrétaire particulier du pape, du pénitencier majeur président du tribunal de la chancellerie apostolique, des présidents et des substituts de divers conseils pontificaux. Cette nombreuse assemblée révélait l'extrême inquiétude que les travaux de la commission avaient générée. L'Eglise catholique avait saisi les enjeux considérables liés à l'enquête : si on démontrait qu'il y a eu une supercherie conçue par un de ses plus hauts dignitaires, son image et son discours en seraient durablement altérés ; si on ne pouvait le prouver, son aura et son message en seraient considérablement renforcés. Les trois membres de la commission furent impressionnés par cet aéropage de prélats réunis dans une salle du premier étage du palais apostolique. Ils formaient une haie serrée d'hommes âgés, habillés de rouge et de noir, aux visages préoccupés, aux regards sombres. Dès les salutations et les présentations d'usage terminées, le cardinal secrétaire d'état prit la parole :

-- Sa sainteté le pape et l'ensemble des organisations du Saint Siège ont été très surpris d'apprendre, par la presse, qu'un éminent cardinal pourrait être l'instigateur de la simulation de la résurrection du bienheureux pape Jean. L'Eglise a été très déçue de ne pas avoir été informée avant les media et ne pas avoir été réellement impliquée dans votre enquête. Comme nous l'avons déjà affirmé, cohérents à notre position traditionnelle, nous soutenons toutes les investigations rationnelles et scientifiques qui cherchent à expliquer un événement d'apparence surnaturelle. Nous aurions apprécié être plus directement associés à vos travaux et nous restons demandeurs de tout élément pouvant aider à comprendre ce qui s'est produit le 27 mai.

-- Comme vous l'avez compris, Votre Eminence, répondit Perugia, l'annonce faite mardi dernier procédait d'une initiative personnelle d'un des membres de notre commission. Elle ne reflète en aucun cas la position de celle-ci, et d'ailleurs nous l'avons fait savoir à l'ensemble des medias. Pour l'instant nous n'avons aucune preuve de l'implication du sacristain Gronda et encore moins de son Eminence le cardinal Matteo.

-- Je comprends, répondit le secrétaire d'état, mais les répercussions dans le monde entier de cette annonce erronée ont été préjudiciables à l'Eglise catholique. Ses détracteurs en ont profité pour la dénigrer. Il aurait été souhaitable d'avoir un meilleur contrôle des membres de votre commission.

-- Le nombre de ses membres a été réduit, indiqua avec déférence Perugia, le risque de propos incontrôlés en est diminué.

-- Très bien, reprit le cardinal Bonvicino. Permettez-moi de passer la parole au préfet de la Congrégation pour la Cause des Saints qui est chargé d'instruire le dossier de la résurrection miraculeuse du pape Jean et celui de sa canonisation.

-- Merci, répondit le préfet. En parallèle avec les investigations de votre commission, nous avons essayé de valider ou dénoncer le miracle de la résurrection du pape Jean. Une enquête rigoureuse a été menée pour essayer de trouver une explication rationnelle. Rien n'a pu être prouvé. Comme vous, nous avons voulu savoir où se

trouvait le sacristain Gronda ce samedi après-midi mais nous avons dû nous rendre à l'évidence, il était à Bracciano où de nombreuses personnes ont attesté l'avoir croisé. Nous n'avons pas découvert le moindre indice d'une implication douteuse du cardinal Matteo que nous avons interrogé en tant qu'organisateur de la procession. Cette résurrection reste inexplicable, probablement parce qu'elle est inexplicable. Chose étrange, un second miracle que personne ne conteste sérieusement, s'est produit lorsque l'avion terroriste qui ciblait la place Saint Pierre s'est écrasé. Peu de gens dénie que la main de Dieu lui a fait percuter un arbre situé sur sa trajectoire, même s'il faut regretter la mort des trois occupants. Dans ces deux cas, les signes d'une intervention miraculeuse nous semblent évidents. C'est pourquoi notre congrégation a recommandé la sanctification du pape Jean. Le pape Etienne a eu la bonté de l'agréer. Mais nous restons prudents et il faudra encore un long moment avant que nous ne reconnaissons le caractère surnaturel de la résurrection du pape Jean. Tout élément que votre commission pourrait nous communiquer sera apprécié.

-- Nous n'y manquerons pas, répondit Perugia, mais je constate que vous avez pu interroger son éminence le cardinal Matteo alors qu'il a jusqu'ici refusé de nous rencontrer.

-- Il était très occupé par la préparation des cérémonies de béatification, répondit le secrétaire d'état. J'ai compris qu'il rencontrerait les membres de votre commission dès la semaine prochaine, dès lundi, à Rome. Vous pourrez lui poser toutes les questions que vous désirez.

-- Merci, dit Perugia. Mais peut-être une approche plus religieuse, plus spirituelle pourrait aider à clarifier son éventuelle implication dans cet événement du 27 mai qui fascine le monde entier.

-- Je ne comprends pas, répondit le cardinal Bonvicino.

-- Je pense que l'Eglise catholique, par exemple son tribunal apostolique, pourrait exiger que le cardinal jure sur les saints évangiles être totalement étranger à la résurrection du pape Jean. Je ne peux imaginer qu'un homme aussi pieux puisse mentir devant Dieu. Sa réaction suite à une telle demande pourrait nous apprendre beaucoup.

Le cardinal fut un peu long à répondre. Il prit sa tête entre ses mains, sembla hésiter et dit :

-- Monsieur Perugia, faire un serment en prenant Dieu à témoin est un acte solennel auquel on ne peut avoir recours que dans des cas de la plus haute gravité. Rappelez-vous le commandement du Décalogue : « Tu n'invoqueras point le nom de l'Éternel, ton Dieu, en vain ». Si vous m'aviez apporté des éléments solides mettant en cause la probité du cardinal Matteo, j'aurais pu le sommer de jurer son innocence. Mais votre commission n'a pas produit la moindre preuve de déloyauté. Dans ces conditions je ne vois pas pourquoi nous devrions l'astreindre à proclamer la pureté de ses agissements. Au contraire, votre commission a recueilli de multiples démonstrations de l'éloignement du sacristain Gronda de Rome, cet après-midi du 27 mai, ce qui l'innocente et par ricochet innocente le cardinal. Désolé, votre suggestion est irrecevable.

Je vous remercie à nouveau d'avoir désavoué votre collaborateur irresponsable et continue de regretter que ses affirmations mensongères aient jeté le trouble dans le monde entier, provoquant un peu partout des réactions anticléricales. Elles ont conduit à de multiples frictions entre communautés, entre concitoyens ou entre parents. C'est très malheureux. Désormais, je compte sur vous pour informer sans retard le Saint Siège des développements de votre enquête. Et je vous prie d'essayer de nous communiquer vos conclusions avant leur diffusion aux medias.

Perugio comprit que l'entrevue était terminée, il remercia avec respect le secrétaire d'état, salua les religieux et quitta le palais apostolique avec Rostov et de Nancoyse qui n'avaient pas prononcé une parole. Dès qu'il fut dans la cour il s'empressa de dire à ses collègues :

-- La rencontre avec le cardinal Matteo est enfin confirmée, dès lundi. Il faut la préparer avec le plus grand soin, en particulier analyser son emploi du temps le samedi matin ou le vendredi précédant le miracle. Il a pu commettre une erreur en communiquant avec son neveu. Je suis impressionné par la prudence de l'Eglise, elle ne reconnaît pas encore un miracle qu'évidemment elle souhaite de toute son âme mais elle ne fait pas grand-chose pour trouver une explication rationnelle. Et elle refuse de faire pression sur Matteo et Gronda pour les pousser à se contredire.

Rentrés à leurs bureaux des Thermes, Perugia et ses collègues ne purent s'empêcher d'engager la conversation sur les bouleversements provoqués par les événements du 27 mai. Ils étaient considérables. En moins d'un mois, les comportements de millions de personnes avaient changé. On venait de le constater lors d'élections programmées de longue date dans un pays scandinave. Un parti ultra-chrétien, presque inconnu trois semaines auparavant, qui proposait de suivre à la lettre les injonctions du pape Jean, avait obtenu un tiers des voix. Partout des rassemblements et des associations appelaient à un retour aux principes fondamentaux du christianisme, au grand dam des politiciens traditionnels. Bizarrement leur nombre était tout aussi important dans les pays de tradition catholique que dans les pays protestants ou orthodoxes. De nombreux prédicateurs évangélistes ou des papes illuminés expliquaient qu'il fallait voir dans la résurrection du pape Jean celle d'un homme, avant d'y voir celle d'un pape. C'était un signe de Dieu, du Christ, un message venu de l'Au-Delà, et peu importait qu'il concerne un ancien pape. Tous ces prédicateurs prônaient un rapprochement avec l'Eglise catholique et affirmaient regretter la division des chrétiens. La plupart suggéraient de reconnaître l'évêque de Rome comme le premier des évêques, ce qui lui conférerait une primauté honorifique. Devant cette montée soudaine de l'intégrisme chrétien, de nombreux politiciens inquiets annonçaient vouloir se retirer de la politique. Plusieurs chefs d'état envisageaient même de démissionner.

Dans les pays qui les pratiquaient, les exécutions capitales avaient été suspendues. Dans plusieurs états des USA les gouverneurs avaient graciés tous les condamnés à mort. Seuls la Chine et l'Iran avaient procédé à des exécutions depuis le

27 mai. Dans les pays autorisant l'euthanasie, un accord implicite avait été admis pour abandonner cette pratique, avant tout à l'initiative des malades subjugués par la résurrection du pape Jean. Mourir, même avec de vives souffrances, leur semblait être devenu supportable grâce à la certitude d'un retour à la vie. Sans avoir complètement disparus, les avortements étaient devenus rarissimes. Le peu de médecins qui acceptaient encore de les pratiquer ne le faisaient qu'en cas de viol, danger pour la vie de la mère ou tare majeure affectant le fœtus. Partout des modifications de la législation étaient exigées par les ligues intégristes. Elles recueillaient de vastes soutiens populaires. En France, le gouvernement n'avait pu empêcher l'organisation d'un référendum d'initiative populaire soulevant la question de l'interruption volontaire de grossesse. Il en avait tout au plus repoussé la date. Les multiples sondages effectués ne laissaient que peu de doute : les Français allaient massivement voter pour l'interdiction. Rostov souligna que les rationalistes et les athées avaient cependant repris du poil de la bête lorsque Xiao Cheng Ming avait annoncé la découverte d'une supercherie. De Nancoyse, approuvant d'un signe de tête, fit remarquer que leur retour en force avait été de courte durée : le démenti officiel de la commission mais surtout l'attestation de la présence de Gronda à Bracciano avaient relancé l'ardeur des ultra-catholiques un moment désarçonnés. Leur motivation était impérieuse. Ils en avaient profité pour élargir leurs exigences, à un point tel que des associations se crurent obligées de signaler qu'en aucun cas l'homélie du pape Jean ressuscité ne demandait l'interdiction du divorce, la prohibition de la contraception, la condamnation de l'homosexualité ou le bannissement du mariage gay.

Cependant le démenti de la mystification dénoncée par Cheng Ming n'avait pas suffi pour faire taire complètement les opposants à la thèse d'un événement d'origine surnaturelle. Persuadés qu'à court terme la supercherie serait définitivement démontrée, ils s'opposaient de plus en plus ouvertement aux tenants du miracle. On ne comptait plus les altercations entre les deux camps, souvent verbales pouvant aller jusqu'aux insultes ou injures, quelquefois physiques pouvant provoquer des rixes ou des échauffourées. Le dimanche 25 juin promettait d'être tendu, les organisations intégristes avaient organisé de grandes manifestations de soutien au cardinal Matteo que les associations de libres penseurs se promettaient de dénigrer. Même en Chine la reprise en main de l'opinion par les autorités matérialistes qui avaient accueilli avec grande satisfaction la déclaration de Cheng Ming, ne se faisait pas sans frictions. Les chrétiens d'abord dépités, soumis à des vexations et des persécutions, avaient fini par réagir en manifestant leur opposition aux arrestations de prêtres et aux fermetures d'églises. Des foules importantes s'étaient heurtées à la police, exigeant une complète liberté religieuse. Leur forte détermination inquiétait le gouvernement.

-- C'est stupéfiant de constater comment un incident de deux minutes, survenu à Rome il y a presque un mois, a pu bouleverser la planète entière, déclara l'air dubitatif de Nancoyse. Aujourd'hui le monde se divise en deux groupes, celui qui croit ou veut croire à un miracle, de loin le plus nombreux et celui qui le réfute.

-- N'oubliez pas les innombrables masses d'indécis qui restent dans l'expectative en attente d'une clarification qu'elles souhaitent ardemment, ajouta Rostov.

-- Ce qui est extraordinaire, reprit Perugia, c'est le caractère dissymétrique des possibilités de validation des deux hypothèses : mystification ou miracle. On peut espérer démontrer de manière irréfutable la première, il est inconcevable de démontrer la seconde. J'espère qu'on finira par apporter la preuve d'une supercherie, bien que je commence à en douter. Mais personne ne pourra jamais établir la réalité d'un miracle. Voilà pourquoi l'Eglise ne se prononce pas pour l'instant. Mais dans quelques années, si rien n'a été rationnellement établi, je suis sûr qu'elle finira par publier un mandement qui proclamera comme vérité la résurrection du pape Jean XXIV.

-- Oui certainement, répondit de Nancoyse, mais ce qui m'attriste le plus ce sont les innombrables querelles familiales provoquées par cet événement. Il ne laisse personne indifférent. Certains croient dur comme fer au miracle, d'autres s'interrogent, une minorité rejette cette idée. Des appréciations différentes se rencontrent souvent au sein d'une même famille ou d'un même groupe d'amis. Cela crée des discussions passionnées qui se terminent en sarcasmes, disputes, insultes et finalement en brouilles plus ou moins durables. Ces querelles sont fâcheuses. Rien n'est plus souhaitable que d'arriver à une explication consensuelle qui amènerait un peu de sérénité.

-- Ce qui me fait sourire, rétorqua Boris Rostov, ce sont les postures des personnes les plus hostiles à l'idée d'un miracle. Elles disent mépriser ceux qui y croient, les tournent en ridicule, mais dans leur for intérieur elles aimeraient que ce miracle soit véridique. Ce serait tellement rassurant.

-- Et contraire au principe : « Qui dicit de uno, negat de altero » conclut de Nancoyse.

CHAPITRE XXII

Le piège

La fin de la semaine à la résidence San Zemo promettait d'être agréable. La météo annonçait un temps magnifique, un fort ensoleillement, des températures assez chaudes l'après-midi, restant très douces pour ces plus courtes nuits de l'année. Aucun vent ne viendrait perturber les eaux paisibles et limpides du lac. La pension serait pleine, les jeunes séminaristes ayant laissé leur place à des curés ou des religieux plus âgés exerçant leur ministère en Vénétie ou dans les Marches, amis ou connaissances du cardinal Matteo. La police avait éloigné la masse des journalistes et des badauds qui stationnaient en permanence près de la villa. Cela permettait aux pensionnaires de pouvoir profiter du magnifique jardin où les fleurs méditerranéennes côtoyaient les plantes alpines. Un repas de fête était prévu pour le déjeuner de dimanche, dernier jour de la présence du cardinal. Ce même jour de nombreuses manifestations étaient organisées par des associations catholiques dans le monde entier pour exprimer confiance et soutien au cardinal basement diffamé par un misérable athée venu de Chine. Le jardinier-concierge et son épouse n'avaient jamais eu tant de travail mais ils étaient aux anges, honorés d'avoir comme pensionnaires le cardinal Matteo, son neveu et ses amis, ravis d'être proches de l'homme qui avait assisté de si près à la résurrection du pape Jean. L'atmosphère de la villégiature était redevenue sereine et enjouée faisant suite à la tension provoquée par la dénonciation de Xiao Cheng Ming. Après avoir douté un moment, tous les résidents avaient retrouvé la conviction absolue en la réalité d'un miracle. Tous excluaient l'hypothèse d'une duperie fomentée par le cardinal et exécutée par son neveu. La présence patente de Pier Luigi Gronda à Bracciano, ce fameux jour, l'innocentait complètement et prouvait la duplicité du mécréant dénonciateur. Tous les matins, la chapelle du rez-de-chaussée n'était pas assez grande pour accueillir ceux qui voulaient partager la messe quotidienne du cardinal. Plusieurs fois par jour des religieux s'y réunissaient pour prier, pour louer Dieu et Le remercier du signe porteur d'espoir qu'Il venait d'envoyer. Les déjeuners et diners se prolongeaient, animés par les propos du cardinal qui racontait, sans se lasser, les circonstances de la procession et de la résurrection du pape Jean. La gaité qui prévalait dans la résidence encourageait les pensionnaires, bien qu'en soutane, à participer à des jeux de plein d'air qu'ils n'avaient pas pratiqués depuis longtemps. Le cardinal accepta de jouer au croquet, des séminaristes au ping-pong, des curés à la pétanque... Mais le loisir le plus apprécié restait les promenades en hors-bord sur le lac et le brave jardiner à sa grande satisfaction devait en faire quatre ou cinq par jour. Il allait même jusqu'à laisser ses passagers conduire le hors-bord à vitesse raisonnable au milieu du lac, ce qui ne représentait aucun danger et les amusait beaucoup. Le cardinal avait décliné l'offre mais Pier Luigi prenait un évident plaisir à piloter le bateau. Le jardinier ne reprenait le volant qu'au moment du retour pour la délicate opération d'accostage.

Perugio avait pu faire embaucher un arpette, Alessandro, âgé d'une vingtaine d'années, à l'esprit assez simple, supposé aider le jardinier. Pour une bonne récompense, il rapportait les faits et gestes des pensionnaires, en particulier ceux du cardinal et de son neveu. La police l'avait convaincu que son travail de surveillance, ultra confidentiel, n'avait pour seul but que la protection de son éminence. En prétextant une mise à jour technique, elle lui avait aussi demandé d'emprunter discrètement, pour un temps limité, le téléphone portable de Pier Luigi Gronda. Alessandro s'était exécuté sans la moindre réticence. Perugia, à l'origine de cette demande, pensait que tout smartphone contenait une grande part de la vie de son propriétaire, ses appels téléphoniques, ses choix d'achat, ses options de loisirs, ses déplacements, ses consultations d'internet. Il savait par expérience que leurs inspections pouvaient être fort utiles à une enquête. A sa grande déception, aucun comportement douteux du cardinal ou son neveu ni aucune réflexion suspecte ne fut décelée et l'auscultation exhaustive des entrailles du portable dérobé n'apporta rien : on n'y trouva que des communications banales et l'absence de tout usage de langage crypté. Même déconvenue avec l'écoute téléphonique du cardinal, pas le moindre indice ni la moindre anomalie n'avaient été découverts. D'ailleurs, peut-être par prudence, le cardinal et le sacristain ne téléphonaient que très peu. Ils n'appelaient guère que Madame Gronda restée à Bracciano. En outre, ce qui agaçait énormément Perugia, chaque jour un ou deux nouveaux témoins se faisaient connaître assurant avoir rencontré le sacristain Gronda à Bracciano le jour de la résurrection du pape Jean. Ils demandaient à signer l'attestation établie à l'initiative de sœur Pasqualina. C'étaient des commerçants, des employés de la voirie, une femme de ménage ou des bonnes sœurs de la maison de retraite... tous plus convaincus les uns que les autres d'avoir réellement croisé Gronda ce fameux samedi, mais probablement confondant la date et l'heure avec celles d'une autre rencontre.

Vraiment fatigué par la lenteur de cette enquête, Sergio Perugia avait fini par prendre la décision de démissionner de son poste de président de la commission d'enquête et de demander à ses supérieurs de la police italienne sa mutation pour un poste en province si les entrevues fixées lundi avec le cardinal n'apportaient rien de nouveau, ce qu'il craignait. Il en avait informellement discuté avec les cinq autres membres restants de la commission qui tous déclarèrent vouloir demander leur rappel. Perugia s'était cependant promis d'avoir l'honnêteté de remettre au secrétaire général de l'ONU un rapport complet rassemblant tout le travail effectué. Aidé de ses collègues, il estimait devoir consacrer une quinzaine de jours pour établir ce compte-rendu final avant de se retirer complètement.

Sans cesse tourmenté par son échec à expliquer la résurrection du pape Jean, lui qui avait su comprendre les cas les plus complexes soumis à la police italienne, incapable de trouver une approche logique contraignant Matteo et Gronda à se dévoiler s'ils étaient coupables ou à se blanchir s'ils étaient innocents, Perugia eut l'idée de leur tendre un piège. Il allait devoir employer des moyens réprouvés par la police italienne et toute police démocratique : réaliser un faux pour provoquer la panique le cardinal et son neveu et ainsi les amener à se démasquer. Il se proposait de

leur faire parvenir une fausse convocation au Palais de la Chancellerie, devant le tribunal de la Pénitencerie apostolique, soi-disant émise à l'initiative du pape Etienne. Il leur serait demandé de s'y présenter pour réfuter sous serment toute implication dans une quelconque supercherie simulant la résurrection du pape Jean. Ils devraient le jurer solennellement sur les évangiles. Perugia prévoyait en informer le prélat et son neveu par lettres scellées, à l'en-tête du tribunal. Il espérait qu'à la lecture de ces convocations, véritables mises en accusation, le cardinal ou son neveu commettrait une imprudence révélant leur rôle dans une éventuelle mystification. On pouvait s'attendre à ce que le sacristain rencontre immédiatement son oncle et lui demande quelle position avoir et alors se trahisse en évoquant directement ou indirectement la duperie dans laquelle ils seraient mêlés. L'un et l'autre ne pouvaient avoir la même réaction s'ils étaient coupables ou innocents...et leurs attitudes devraient être révélatrices. Les téléphones sous écoute, les micros cachés dans la pension, l'arpette assurant un espionnage élémentaire devraient permettre de recueillir les réactions des deux suspects. Perugia était conscient de la profonde indéclicatesse de ces fausses convocations, aussi bien vis-à-vis de l'Eglise que de Matteo et Gronda, mais il avait décidé de jouer son va-tout, quitte à être voué aux gémonies par toute la chrétienté. Il fit préparer deux faux documents, à en-tête du tribunal, prétendument signé du Pénitencier majeur, placés dans des enveloppes scellées à remettre en mains propres. Il décida qu'elles seraient portées par coursier, dimanche en début d'après-midi, moment où il serait difficile pour le cardinal de contacter le palais de la chancellerie afin d'en vérifier l'authenticité.

Autour du lac de Garde, ce dimanche 25 juin, le temps était idyllique : ciel bleu sans le moindre nuage, température agréable, léger petit vent alpin. Le cardinal Matteo avait décidé d'assister à la messe dominicale en l'église du village de la villégiature San Zemo. C'était sa première sortie depuis le début de son séjour. Vers 10 h 30 min il parcourut à pied la courte distance entre la pension et l'église. Il était accompagné de la quasi-totalité des pensionnaires. La police avait dégagé la rue, interdit son usage aux automobiles, éloigné la plupart des journalistes mais elle avait permis que les soutiens du cardinal se placent de chaque côté de la voie et forment deux haies touffues de supporters qui applaudissaient joyeusement à son passage. Le cardinal, coiffé d'une calotte rouge, habillé d'une soutane noire aux liserés et aux boutons rouges, était ravi. Souriant, il bénissait paternellement la foule sympathisante. La messe devait être dite par le curé de la paroisse, zélé du cardinal. L'église avait été magnifiquement décorée par des monceaux de fleurs. Seuls quelques paroissiens fidèles, participant régulièrement aux offices dominicaux, avaient été autorisés à y entrer. A son arrivée, le cardinal Matteo passa de longues minutes à prier devant une statue miraculeuse de la Vierge Marie. La messe commença à 11 heures retransmise à l'extérieur par un simple haut-parleur placé sur le parvis qui était noir de monde. Le sermon fut consacré au miracle de la résurrection du pape Jean. Le curé insista sur le caractère surnaturel de cet événement prodigieux et fustigea ceux qui contestaient son caractère miraculeux. Il fit remarquer que sur le mois écoulé plus de cent mille avortements avaient été évités, des dizaines de condamnés à mort avaient été graciés, des centaines d'adeptes de l'eutha-

nasie y avaient renoncé. Il y voyait une formidable victoire de la vie sur la mort, de la spiritualité sur le matérialisme. L'assistance conquise écoutait avec la plus grande attention et buvait ses paroles. Lorsqu'il termina son homélie, la foule massée à l'extérieur approuva bruyamment. Elle était confortée par les radios qui mentionnaient d'importantes manifestations de soutien au cardinal diffamé, un peu partout dans le monde. Comme ils étaient venus, les pensionnaires retournèrent à pied à la villa San Zemo sous les applaudissements de la foule. Là, les attendaient les évêques de Trente et Vérone, et quelques curés de villages éloignés que le cardinal avait invités à déjeuner. Des rafraîchissements, tous sans alcool, furent offerts sur la terrasse ensoleillée de la résidence qu'entouraient oliviers, agaves, romarins, lauriers blancs, chênes verts et figuiers. Vers 13 heures, la quarantaine de convives passa à table, assis de part et d'autre d'une grande table en forme de U, présidée par le cardinal placé devant la monumentale cheminée centrale. Avant de s'asseoir, le prélat entouré des deux évêques récita le bénédicité :

-- *Benedic, Domine, nos et haec tua dona quae de tua largitate sumus sumpturi, per Christum Dominum nostrum. Amen*

Lorsque tous les convives furent assis, l'évêque de Trente remarqua qu'il n'y avait que des hommes, presque tous des religieux.

-- Oui, où sont nos sœurs tout aussi aimées de Dieu, répondit le cardinal. Pourquoi sœur Angelina de la congrégation de la Miséricorde de Vérone qui gère cette excellente maison et que j'ai rencontrée ce matin n'a pas été invitée ?

-- Elle est encore présente, dans son bureau, indiqua l'évêque de Vérone.

-- Allons la chercher et prions la de partager ce repas avec nous, suggéra le cardinal.

Sœur Angelina, religieuse assez âgée, au visage ridé, aux cheveux blancs, refusa d'abord de se joindre aux convives mais, lorsque le cardinal insista personnellement, elle finit par accepter. Se confondant en remerciements, elle prit place tout au bout de la table entre deux vieux curés qui l'accueillirent en souriant.

C'était le dernier déjeuner du cardinal. La cuisinière s'était surpassée et avait sélectionné un excellent menu : salami et cacciatorini aux épices, tortelli farcies, brochet à la sauce gardesana, côtelettes d'agneau aux herbes du pays, fromage à la truffe noire, gâteaux au miel de châtaignes, le tout arrosé de Lugana blanc et Valtesesi rouge. L'arpette Alessandro était chargé des boissons et de veiller à ce que les verres de vin et d'eau ne restent pas trop longtemps vides. Le jardinier alla même jusqu'à proposer un petit verre de grappa pour terminer ce bon repas, ce que tous les convives refusèrent.

Sans cesse les conversations revenaient sur le miracle de la résurrection, sur l'infamie des accusations de duperie, sur les multiples soutiens venant du monde entier et sur les retombées extraordinairement bénéfiques de cet événement surnaturel, preuve indéniable d'une volonté divine. En bout de table, le jardinier qui ne participait pas au repas, se mêla aussi aux discussions :

-- Pensez, insistait un jeune prêtre, que plus de cent mille avortements ont déjà été évités, comme nous l'a rappelé le curé de cette paroisse.

-- Ce nombre est très sous-estimé, lui répondit son voisin, un curé quinquagénaire. On comptait deux ou trois dizaines de millions d'avortements par an dans ce bas monde avant la résurrection miraculeuse du pape Jean. Même en Chine, leur nombre a fortement diminué. En un seul mois, c'est peut-être un demi-million d'avortements qui ont été annulés. C'est un magnifique miracle que nous sommes en train de vivre.

-- Je n'avais pas saisi à quel point cette pratique exécrationnelle s'était répandue, répondit le prêtre. Et dire que partout des moyens de contraception sont aisément disponibles. Je ne les approuve pas, sauf dans des cas très particuliers, mais ce sont quand même des pratiques moins criminelles que l'avortement. Le message du pape Jean est admirable : condamnation sans réserve de l'avortement, silence total sur la contraception. La vie, dès que créée, est sacrée.

-- Oui, répondit son voisin, et ce qui me frappe c'est que toutes les religions, chrétienne, juive, musulmane, bouddhiste... condamnent l'avortement. Cette position morale unanime est impressionnante et elle devrait toucher plus profondément les consciences. La tyrannie des athées et des matérialistes était devenue insupportable. L'impact de ce rappel par la bouche du pape Jean ressuscité, porteur de la parole divine, est absolument prodigieux.

-- Oui, acquiesça le jardinier. Ses effets sont admirables, des centaines de milliers de vie épargnées en un mois... même s'il s'agissait d'une supercherie, les conséquences sont tellement heureuses que je la trouverais légitime.

-- Non, non, rétorqua véhémentement le curé, il ne s'agit certainement pas d'une tromperie, d'ailleurs la commission d'enquête a été bien incapable de le démontrer et un de ses membres, un chinois, qui désirait tellement que ce soit une mystification a été jusqu'à mentir et calomnier pour le prétendre. Non, il n'y a aucun doute, il s'agit d'un miracle.

-- Miracle sublime et sublime espérance, approuva le jeune prêtre.

-- Sans aucun doute, j'en suis convaincu, ajouta le vieux jardinier.

A ce moment-là, le cardinal se leva et dit :

-- Permettez-moi de vous remercier très chers frères, et vous ma chère sœur, sans oublier toutes les personnes qui se sont dévouées pour cet excellent repas et cet agréable séjour. Tout a été parfait. Mais mon plus grand bonheur vient de ce merveilleux miracle et de ses conséquences. Nous avons tous une confiance absolue dans le Christ mais la réaffirmation éclatante de sa Parole, qui prône l'amour et le respect de la vie, est le plus beau cadeau que nous pouvions espérer. Certaines fois nous avons l'impression de prêcher dans le désert désormais la voix de l'Eglise, c'est-à-dire celle du Christ, sera entendue avec beaucoup plus d'écoute. Reprenons nos bâtons de missionnaires. Portons partout la vérité de l'Évangile. Ce miracle doit permettre de retrouver les brebis égarées, de mettre fin à des pratiques sataniques, de stopper la domination des idées athéistes. Notre tâche est claire : ramener vers Dieu les foules qui

s'en sont éloignées et convertir les multitudes qui n'ont pas encore eu la chance d'être christianisées. Gloria in excelsis Deo. Encore merci et bon courage à tous.

Lorsque le cardinal se leva pour rejoindre la terrasse où une tasse de café devait être proposée aux convives, le vieux jardinier, gardien de la pension San Zemo, vint l'avertir qu'un coursier arrivant de Rome désirait lui remettre en mains propres, ainsi qu'à son neveu, une lettre. Tout souriant, le cardinal accepta de recevoir ce courrier dont le sceau de cire rouge sembla l'étonner. Il signa sans réticence le récépissé et pendant que le coursier remettait la seconde enveloppe à Gronda, il en brisa le sceau, retira la lettre qu'elle contenait et commença à la lire. Son visage n'exprima aucun sentiment, ni surprise, ni inquiétude, ni irritation. Lecture terminée, il remit avec précaution le document dans son enveloppe et fit un léger signe à son neveu, l'invitant à le rejoindre. Celui-ci n'avait pas encore ouvert la lettre qu'il venait de recevoir. Les deux hommes se dirigèrent vers la terrasse, suivis à distance par Alessandro auquel Perugia avait demandé de noter leurs faits et gestes. Le cardinal ne s'arrêta pas sur la terrasse. Toujours accompagné de son neveu, il prit l'allée menant au petit appontement où était amarré le hors-bord de la résidence. A l'étonnement d'Alessandro le cardinal monta dans le bateau alors que Gronda en dénouait les attaches avant de rejoindre son oncle et prendre la place du pilote. Il repoussa vigoureusement l'embarcation et dès qu'elle fut à quelques mètres du rivage lança le moteur. Le hors-bord s'éloigna doucement et prit la direction du Nord. Alessandro qui avait observé à distance le départ de l'oncle et du neveu courut en informer son patron, le bon vieux jardinier, qui se rendit au bord du lac pour voir, médusé, le bateau s'éloigner. Il resta un long moment comme pétrifié, sans dire un mot, à fixer le hors-bord, point sur l'eau de moins en moins visible. Un évêque, plusieurs prêtres le rejoignirent, étonnés par le départ précipité du cardinal. L'un d'entre eux osa une question :

-- Le neveu du cardinal est-il un bon pilote ?

-- Pas vraiment, répondit le jardinier, au milieu du lac il n'y a pas grande difficulté, mais je crains pour son retour à l'appontement. Un certain doigté est indispensable mais je suis sûr qu'avec l'aide de Dieu tout va bien se passer.

Le hors-bord avait fini par s'évanouir au nord du lac, du côté de Riva di Garda. Il était devenu impossible de le reconnaître parmi les nombreux bateaux et voiliers en promenade ce beau dimanche de juin. Mais au bout d'une petite demi-heure, il réapparut, d'abord difficilement identifiable, mais bientôt reconnaissable sans le moindre doute. Il allait à vive allure, l'avant légèrement levé. Il était suivi par un hors-bord affrété par des paparazzi désireux de photographier ses occupants. Le cardinal immobile se tenait debout à la droite de son neveu aux commandes du canot. Sa calotte rouge, sa soutane noire, son expression solennellement figée lui conféraient l'allure hiératique d'un prophète biblique à la posture immuable. Il semblait représenter la majesté de l'Eglise et la pérennité de la Parole de Dieu. Impressionnés, les convives de la résidence rassemblés sur le bord du lac étaient impassibles fixant en silence le cardinal qui

se rapprochait rapidement. Seul le visage du vieux jardinier exprimait une inquiétude de plus en plus forte. Il finit par murmurer :

-- Ils vont beaucoup trop vite, plus de 100 km/h.

A ce moment-là, probablement dérangés par le bruit du hors-bord venant à leur rencontre, deux cygnes noirs semblèrent marcher sur l'eau, avant de prendre leur envol, mus par de vigoureux battements d'aile. Couss tendus, ils survolèrent à faible altitude la surface du lac précédant le hors-bord qui les rattrapait.

-- Des cygnes noirs qui volent vers la gauche, ça porte malheur, maugréa le vieux jardinier.

-- *Omen sinistrum, avibus sinistris*, fit écho l'évêque de Vérone. C'est la première fois que je vois des cygnes noirs sur le lac.

Le vrombissement du moteur se faisait de plus en plus bruyant, emplissant tout l'espace. Manifestement il tournait au régime maximal. Impassible, droit comme un if, fixe comme une statue, regardant intensément devant lui, le cardinal semblait surgir d'un autre monde et d'un autre temps. Au moment où le hors-bord allait arriver à hauteur de la résidence San Zemo et rejoindre le couple des cygnes, il se souleva comme s'envole un avion au décollage. Il vrilla et retomba lourdement sur l'eau après avoir tourné d'un demi-tour. Ses passagers se trouvèrent écrasés par la coque. Au même instant les deux cygnes tournèrent vers la gauche et prirent de l'altitude. Immédiatement les bateaux naviguant à proximité cinglèrent vers le lieu de l'accident. Quelques minutes plus tard un bateau de la police italienne les rejoignit. Le vieux jardinier demanda au propriétaire voisin de la pension, qui possédait lui aussi un bateau, de le conduire avec l'évêque de Vérone et le jeune Alessandro à l'emplacement du drame. Ils y arrivèrent un quart d'heure après le naufrage et comprirent qu'il n'y avait plus aucun espoir. L'évêque, les traits tirés, se leva à l'avant du bateau d'emprunt et, les bras levés vers le ciel, prononça une courte prière : *Requiem aeternam dona eis Domine, et lux perpetua luceat eis. Requiescant in pace, Amen.* Il fit le signe de croix que tous les occupants des bateaux arrivés sur place, debout dans leurs embarcations oscillantes, têtes baissées, firent également. Lorsqu'il fut décidé de rentrer à la pension, le vieux jardinier put entendre les policiers demander le concours de scaphandriers.

Sergio Perugia, qui avait été prévenu par un coup de téléphone d'Alessandro du peu d'effet de la lecture de la lettre apportée par coursier sur le cardinal Matteo mais aussi de sa fugue sur le lac de Garde, apprit avec stupeur la nouvelle de sa disparition. N'en était-il pas l'initiateur avec son idée pernicieuse d'une fausse convocation devant le tribunal de la Pénitencerie apostolique ? Il mesurait combien, lorsque sa perfidie serait découverte, il serait honni par les chrétiens et désavoué par sa hiérarchie. En outre la mort du cardinal et de son neveu rendait désormais presque impossible une démonstration de leur participation à une éventuelle supercherie. Effondré, ressassant sans cesse ses errements, il estima qu'il ne lui restait qu'une chose à faire :

démissionner de son poste de président de la commission d'enquête, démissionner de son poste de commissaire de la police. L'idée du suicide l'effleura, il la rejeta, du moins pour l'instant, mais ne l'exclut pas si les attaques contre lui devenaient trop virulentes. Il alla à son bureau, rédigea ses deux lettres de démission qu'il envoya par internet au secrétaire général des Nations Unies et au Directeur de la Police italienne. Il venait à peine de les envoyer lorsque le téléphone de la ligne directe le reliant au secrétaire général sonna. Il n'avait pas encore pris connaissance de la démission de Perugia et appelait pour avoir son avis sur les morts de Matteo et Gronda. S'agissait-il d'un accident, d'un double suicide, d'un double meurtre ? Il aurait voulu que la commission se penche sur cette question et fut particulièrement bouleversé lorsque Perugia lui annonça sa démission. Sans succès, il essaya de le faire revenir sur sa décision et ne raccrocha qu'après avoir renouvelé ses regrets.

Seul dans son petit appartement, Perugia ne put s'empêcher de regarder la télévision. Toutes les chaînes relataient la mort du cardinal, quelques-unes évoquaient un suicide, même si un tel acte est formellement interdit par la religion catholique et donc difficilement concevable pour un religieux. Certains commentateurs allaient jusqu'à insinuer qu'un suicide serait un implicite aveu d'implication dans la résurrection contrefaite du pape Jean XXIV, Matteo et Gronda craignant être démasqués. D'autres analystes évoquaient un double meurtre organisé soit par des fanatiques religieux haïssant les chrétiens, soit par des athéistes irréductibles, soit par des illuminés ne voulant pas qu'une supercherie soit découverte. Certains fervents catholiques avançaient une explication très simple : Dieu avait décidé de rappeler en son paradis le cardinal et son neveu et ainsi mettre fin à leurs tourments terrestres. La majorité des journalistes penchaient pour la thèse de l'accident : par forfanterie, le dernier jour de leur séjour, Gronda aurait voulu prouver à son oncle qu'il savait piloter un hors-bord à pleine vitesse. Les débats, qui occupaient toutes les chaînes de télévision et toutes les radios de nombreux pays, étaient des plus animés. De manière brusque et soudaine, fatigué, Perugia coupa la télévision et prit un fort somnifère, ce qu'il faisait très rarement. Le lundi matin, réveillé dès 6 heures, il posta les deux lettres confirmant sa démission et se rendit, par politesse, aux bureaux des Thermes afin de dire adieu aux autres membres de la commission. L'ambiance y était lugubre. Les corps du cardinal et du sacristain n'avaient pas encore été retrouvés, engloutis par les eaux profondes et froides du lac. Mais les moyens énormes annoncés par le gouvernement italien pour les en sortir, même s'ils se trouvaient à plusieurs dizaines de mètres de profondeur, garantissaient leur remontée à la surface dans de courts délais. A 8 heures précises Perugia réunit les membres de la commission réduite. Il leur fit part de sa démission irrévocable. Immédiatement les délégués japonais, indien, russe, français déclarèrent le suivre et démissionner. Seul l'anglais Harold Abberline proposa de publier un ultime communiqué à la presse. Perugia, déjà mentalement parti, ne s'y opposa pas, mais exigea la déclaration la plus lapidaire possible. Les délégués se mirent rapidement d'accord sur le libellé suivant : « Tous les membres de la commission d'enquête des Nations Unies relative à l'événement survenu le 27 mai 2045 place Saint Pierre à Rome à 19 h 03 min, ont démissionné. La commission n'a

pas été capable d'établir une explication rationnelle de cet événement. Les documents rassemblés par la commission seront remis au secrétariat des Nations Unies avant le 14 juillet. Rome, le 26 juin 2045. »

CHAPITRE XXIII

Res in dubium venire potest

Le mardi 27 juin, un mois jour pour jour après le miracle de la place Saint Pierre, les corps de Valerio Matteo et Pier Luigi Gronda furent retirés des eaux profondes du lac de Garde. L'administration italienne avait mobilisé un grand nombre de ses meilleurs carabinieri scaphandriers. Les deux lettres apportées par coursier les convoquant indument devant le plus haut tribunal ecclésiastique ne furent pas retrouvées. Une enquête diligentée par le procureur de la province conclut en quelques jours qu'aucun élément ne permettait de suspecter un attentat ou un assassinat. La mort des deux hommes était due à un accident provoqué par une perte de contrôle du bateau suite à la conjonction d'une grande vitesse et d'un incident de navigation, très probablement une trop brusque manipulation du volant de pilotage. La collision avec un objet flottant à la surface du lac fut exclue, aucun impact n'ayant été observé sur la coque du bateau. Il semblait presque certain que le pilote Pier Luigi Gronda avait voulu tourner vers la gauche pour se rapprocher de l'apponement de la villa San Zemo. Impossible de déterminer si sa manœuvre, trop brutale, devant se terminer à coup sûr par un accident, avait été volontaire ou s'expliquait par un manque d'expérience.

Le trépas du cardinal Matteo et de son neveu provoqua une immense consternation chez tous les rationalistes, agnostiques, athéistes. Ce n'est pas la mort de deux hommes, par essence source de tristesse, qui les accablait, mais la disparition des deux personnes qu'ils soupçonnaient être, d'une manière ou d'une autre, les instigateurs de la supercherie du 27 mai. Il devenait impossible de questionner le sacristain Gronda qui leur semblait être la clé du mystère de la résurrection du pape Jean, probablement préparée dans la sacristie dont il était responsable, comme des prestidigitateurs préparent leur tour de magie avant exécution dans les coulisses des théâtres ou des cirques. L'espoir d'aveux même tardifs s'envolait. Au contraire, les partisans de la thèse du miracle exultaient. La commission officielle d'enquête avait reconnu son impuissance à expliquer rationnellement l'événement du 27 mai et s'était auto-dissoute. Un détail vint exacerber les tensions entre ces deux populations irréconciliables. C'est la sœur du cardinal Matteo qui était son seul héritier. Devant son incapacité à gérer les suites du décès de son frère, un juge italien fut désigné pour administrer la succession. Il fit mettre des scellés sur les portes de l'appartement romain où habitait le prélat après y avoir fait faire un rapide inventaire. A cette occasion, on découvrit dans un tiroir d'un bureau une page de papier écrite de la main du cardinal. Elle reproduisait, avec quelques ratures et corrections, le texte du sermon prononcé par le pape Jean ressuscité place Saint Pierre. Les personnes niant un miracle voulurent y voir un brouillon rédigé par le cardinal avant l'événement, préparé dans le but de le faire apprendre à la doublure du pape défunt, probablement son neveu. C'était la preuve tant recherchée de l'imposture. Les personnes croyant au miracle y virent une transcription du sermon du pape Jean, écrite après l'événement par le

cardinal désireux de noter les paroles exactement prononcées. Il fut impossible de dater précisément cette page manuscrite et le doute persista. D'ailleurs l'incertitude se répandait dans le monde entier. Si de rares personnes affirmaient avec force qu'il ne pouvait s'agir d'un miracle, pour la simple raison que les miracles n'existent pas, si des multitudes de gens croyaient à un prodige, pour la simple raison qu'elles avaient toujours cru à ce concept, beaucoup restaient perplexes, incapables de se convaincre soit d'une mystification soit d'une manifestation surnaturelle. Ils avaient du mal à comprendre la difficulté à démasquer une imposture mais ne pouvaient se résoudre à en conclure la réalité d'un miracle. Le communiqué final de la commission d'enquête les avait accablés car il leur laissait le choix. On ne comptait plus les conférences, les séminaires, les émissions de télévision, les forums sur les réseaux sociaux dont les débats tournaient autour de ce seul sujet maintes et maintes fois ressassé : miracle ou pas ?

Il fut décidé de célébrer les obsèques du cardinal et de son neveu à Venise, en la basilique Saint Marc. La cérémonie fut fixée au lundi 11 juillet. Tôt le matin, alors que la blanche brume n'avait pas été dissipée par le soleil d'été, deux gondoles transportant les cercueils recouverts l'un d'un drap rouge, l'autre d'un drap blanc, remontèrent le Grand Canal, du quai de la gare jusqu'au débarcadère de la berge des esclavons, au niveau des colonnes de Saint Marc l'Évangéliste et Saint Théodore Tiron. Malgré l'heure matutinale, des dizaines de milliers de personnes s'étaient rassemblées sur les rives du chenal pour apporter aux défunts, dans le plus profond silence, leur dernier salut. Aux balcons des palais, décorés par de grands tapis brodés, hommes et femmes, l'air grave, se signaient au passage du lent cortège. Sur les gondoles funèbres des torches et des cierges allumés entouraient les deux cercueils. Leurs halos incertains, souvent voilés par des lambeaux de brouillard, rendaient fantasmagoriques les deux barques sur lesquels se dressaient des hommes habillés de noir, dont l'un d'entre eux, debout à la proue, brandissait à bout de bras un long manche terminé d'une croix. Le long du parcours, de chaque côté, perpendiculaires aux berges, se côtoyaient toutes les gondoles de la ville, leurs bateliers immobiles tenant levées vers le ciel de longues rames en bois de couleur claire. Le soleil commençait à vaincre la brume lorsque les deux embarcations accostèrent à l'appontement qui fait face à la piazzetta de San Marco. Là, le patriarche de Venise, entouré d'une grande assemblée de cardinaux et d'évêques, les attendait. Dès que les cercueils furent déposés sur les plateaux arrière de camionnettes, le cortège s'ébranla en direction de la basilique. Une foule compacte et silencieuse bordait la voie qui menait au sanctuaire, entre palais des doges et campanile. La plus grosse cloche de la tour, la marangona, sonnait le glas de manière lente et monotone. Les cercueils entrèrent dans la cathédrale par la majestueuse porte centrale flanquée d'innombrables colonnes antiques de porphyre, de marbre et d'albâtre. Au son du Tuba Mirum, mouvement du Requiem de Mozart, ils furent déposés à même le dallage dans le transept, face au chœur et au maître-autel. Le patriarche avait tenu à évoquer l'annonce par les trompettes divines du Jugement et de l'étonnante promesse de

Résurrection. « Mors stupebit et natura cum resurget creatura ». Tous les cierges et autres éclairages de la basilique étaient allumés. Leurs lumières se réfléchissaient en d'infinis reflets qui scintillaient sur les mosaïques et le retable d'or. L'église était bondée. La famille, hormis la sœur du cardinal et mère du sacristain restée à Bracciano, des religieux, des notables, des fidèles emplissaient la nef, foule d'hommes et de femmes recueillis dont les visages exprimaient plus d'espérance que de tristesse.

Bien que traditionnellement un souverain pontife n'assiste pas à des funérailles, le pape Etienne avait décidé d'être présent à la cérémonie. Il arriva la veille. Il passa la nuit dans le palais patriarcal de Venise qui jouxte la basilique après une soirée de méditation en l'église Santo Stefano Protomartire où il prépara son homélie. Lundi, à dix heures précises, il y pénétra par la modeste porte latérale gauche, la porta dei fiori, la plus proche du palais. Il alla s'asseoir sur un trône surélevé d'où il pouvait apercevoir le chœur et l'autel à travers les colonnes de l'iconostase. Dès qu'il fut assis, un jeune prêtre prit avec une bougie la flamme du cierge pascal, symbole de vie et de résurrection, et alluma les cierges entourant chaque cercueil. Le patriarche, après avoir déposé le livre ouvert des Evangiles sur le cercueil du cardinal, concélébra la messe. Elle débuta par la lecture de la première lettre de l'apôtre Paul au Thessaloniens : « Jésus est mort et ressuscité ; de même ceux qui se sont endormis, Dieu, à cause de Jésus, les emmènera avec son Fils ». L'évêque de Vérone retraça la vie des deux défunts soulignant leurs qualités de cœur mais surtout leur immense piété et leur foi inébranlable en la Parole du Christ et les enseignements des livres sacrés. A la fin de son discours le pape Etienne, tout habillé de blanc, portant un pallium orné de croix pattées noires, se leva. Toute l'assistance fit de même avant de se figer dans un silence absolu. La frêle et simple silhouette du pape contrastait avec les ors, les marbres, les mosaïques et les bas-reliefs rehaussés de pierres précieuses. Le pape étendit lentement ses bras en direction du dôme de l'Ascension au sommet décoré par le triomphe du Christ ressuscité et dit :

-- Très chers frères, très chers sœurs, nous sommes réunis aujourd'hui pour dire au-revoir au cardinal Valerio et à son neveu Pier Luigi, eux que j'ai vus si dévoués, il y a trois semaines, lors des cérémonies de béatification du pape Jean. Qui alors aurait pu penser que ces deux enfants de Dieu seraient rappelés par Lui aussi tôt ? Ephémères vies terrestres ! Mais ne nous trompons pas, ce que certains pourraient considérer comme un malheur n'est que l'heureux début de la vraie vie, la vie éternelle, la vie en symbiose avec le Père, le Fils et l'Esprit Saint. Car Christ nous a appris que la mort n'est qu'un commencement. Le passage du cardinal ici-bas se sera terminé magnifiquement par les célébrations d'hommage au saint pape Jean. Elles ont bouleversé le monde entier. Depuis des siècles, rien n'avait plus frappé les esprits que de voir la dépouille mortelle de Jean se dresser hors de son cercueil et s'adresser à la terre entière. Pas un homme, chrétien ou non, n'est resté insensible. L'éclair de cette résurrection est merveilleux car sa lumière dévoile en un instant le grand secret de Dieu, Dieu qui se manifeste si rarement et reste le plus souvent caché. Ce miracle, qui n'a pas été demandé, qui n'a pas été annoncé, a été offert par Dieu pour confirmer Sa

totale domination sur la mort. Ce miracle condense en quelques instants Sa puissance invisible et éternelle. Beaucoup voudraient que l'Eglise statue officiellement sur la réalité ou non de ce miracle. Elle ne le fera pas. Je pense que c'est à chaque homme, en son for intérieur, de décider. Rappelez-vous les paroles du Seigneur : Beati qui non viderunt, et crediderunt. Pour moi, à titre personnel, je crois à la vérité de cette résurrection, voulue par Dieu pour rappeler le sublime message de Son Fils : Aimez-vous et respectez la vie. Comment nier sa vérité lorsqu'on constate ses admirables conséquences ? En six semaines, la violence a considérablement diminué : les assassinats et meurtres ont fortement chuté, les exécutions capitales sont devenues rarissimes, des guerres se sont apaisées, des centaines de milliers d'avortements ont été évités... Nous sommes entrés dans un nouveau monde, celui du retour à la croyance en Dieu, celui du rejet de l'athéisme et du matérialisme. Liberté pour chacun de croire ou ne pas croire à ce miracle, mais Heureux ceux qui y croient. In paradisum deductant Valerio et Pier Luigi Angeli. Chorus angelorum vos suscipiat. Amen.

Commencé en Provence, le 17 mai 2016
Terminé à Paris le 8 décembre 2016

TRADUCTION DES EXPRESSIONS LATINES

- Chapitre I Omnium urbis et orbis ecclesiarum mater et caput
Mère et Tête de toutes les églises de la Ville et du Monde
- Chapitre II Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus bonae voluntatis
Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la Terre aux hommes de bonne volonté
- Christus Resurrexit ! Vere Resurrexit
Le Christ est ressuscité ! En vérité, Il est ressuscité !
Χριστός Ανέστη ! Αληθώς Ανέστη !
- Chapitre V Fere libenter homines id quod volunt, credunt
Les hommes croient assez volontiers ce qu'ils désirent (Jules César – De Bello Gallico livre III-18)
- Chapitre VI Quinquepartitum vulnus
Les cinq plaies
- Chapitre VI Ad impossibilia nemo tenetur
A l'impossible nul n'est tenu
- Chapitre VII Requiescat in pace
Qu'il repose en paix
- Chapitre XII Felix qui potuit rerum cognoscere causas
Heureux celui qui a pu pénétrer la raison des choses (Virgile, deuxième livre des Géorgiques)
- Chapitre XIV Credo quia absurdum
J'y crois parce que c'est absurde
- Chapitre XVI Omnibus viis Romam pervenitur
Tous les chemins mènent à Rome
- Chapitre XVII Pax Vobis

Que la Paix soit sur vous

Chapitre XVII Veni Creator ((Spiritus))

Viens, ((Esprit)) Créateur

Ajutorium nostrum in nomine Domini

Notre secours est dans le nom du Seigneur

Chapitre XX Ave Regina caelorum, Ave Domina angelorum, Salve radix, salve porta ex qua mundo lux est orta, et pro nobis Christum exora

Salut Reine des Cieux, Salut Souveraine des Anges, Salut souche féconde. Salut porte d'où la lumière s'est levée sur le monde. Prie le Christ pour nous

Regina caeli, laetare, quia quem meruisti portare resurrexit, sicut dixit

Reine du ciel, réjouis-toi, car Celui que tu as mérité de porter dans ton sein est ressuscité, comme Il l'a dit

Chapitre XXI Qui dicit de uno, negat de altero

Qui affirme un point, nie l'autre

Chapitre XXII Benedic, Domine, nos et haec tua dona quae de tua largitate sumus sumpturi, per Christum Dominum nostrum. Amen

Bénissez-nous, Seigneur, ainsi que la nourriture que nous allons prendre, par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il

Omen sinistrum, avibus sinistris

Présage funeste, avec de fâcheux auspices (Ovide H 13-49)

Requiem aeternam dona eis Domine, et lux perpetua luceat eis.
Requiescant in pace

Donne-leur le repos éternel, Seigneur, fais briller pour eux la lumière qui ne décline jamais. Qu'ils reposent en paix.

Chapitre XXIII Res in dubium venire potest

La chose peut être mise en doute

Mors stupebit et natura cum resurget creatura

La mort et la nature seront dans l'effroi lorsque la création ressuscitera

Chapitre XXIII Beati qui non viderunt, et crediderunt

Heureux ceux qui n'ont pas vu et crurent

In paradisum deductant Valerio et Pier Luigi Angeli. Chorus
angelorum vos suscipiat

*Que les Anges vous conduisent au paradis, Valerio et Pier Luigi. Que
le chœur des Anges vous reçoivent.*

CHAPITRES

	<i>page</i>	
Chapitre I	Rome, Italie, 2045	3
Chapitre II	La Résurrection	13
Chapitre III	Wuzhi, Chine populaire, 28 mai 2045	27
Chapitre IV	Tel Aviv, Israël, 10 sivan 5805	31
Chapitre V	La commission d'enquête	37
Chapitre VI	L'organisation de l'enquête	49
Chapitre VII	Rome, vendredi 2 juin 2045	59
Chapitre VIII	Austin, Texas	69
Chapitre IX	L'enquête continue	77
Chapitre X	Les tests ADN	83
Chapitre XI	Paris, printemps 2045	95
Chapitre XII	Rome, le 6 juin 2045	103
Chapitre XIII	Le prédicateur	113
Chapitre XIV	Tournant inattendu de l'enquête	121
Chapitre XV	Le sacristain	129
Chapitre XVI	L'impasse	139
Chapitre XVII	La Béatification	145
Chapitre XVIII	Le portrait-robot	153
Chapitre XIX	Dissension en la commission	165
Chapitre XX	Ubiquité du sacristain	183
Chapitre XXI	Piétinements	191
Chapitre XXII	Le piège	197
Chapitre XXIII	Res in dubium venire potest	207
	Traductions des expressions latines	211

